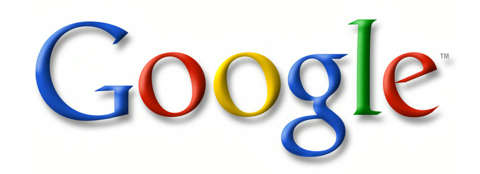
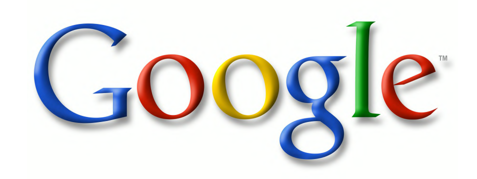
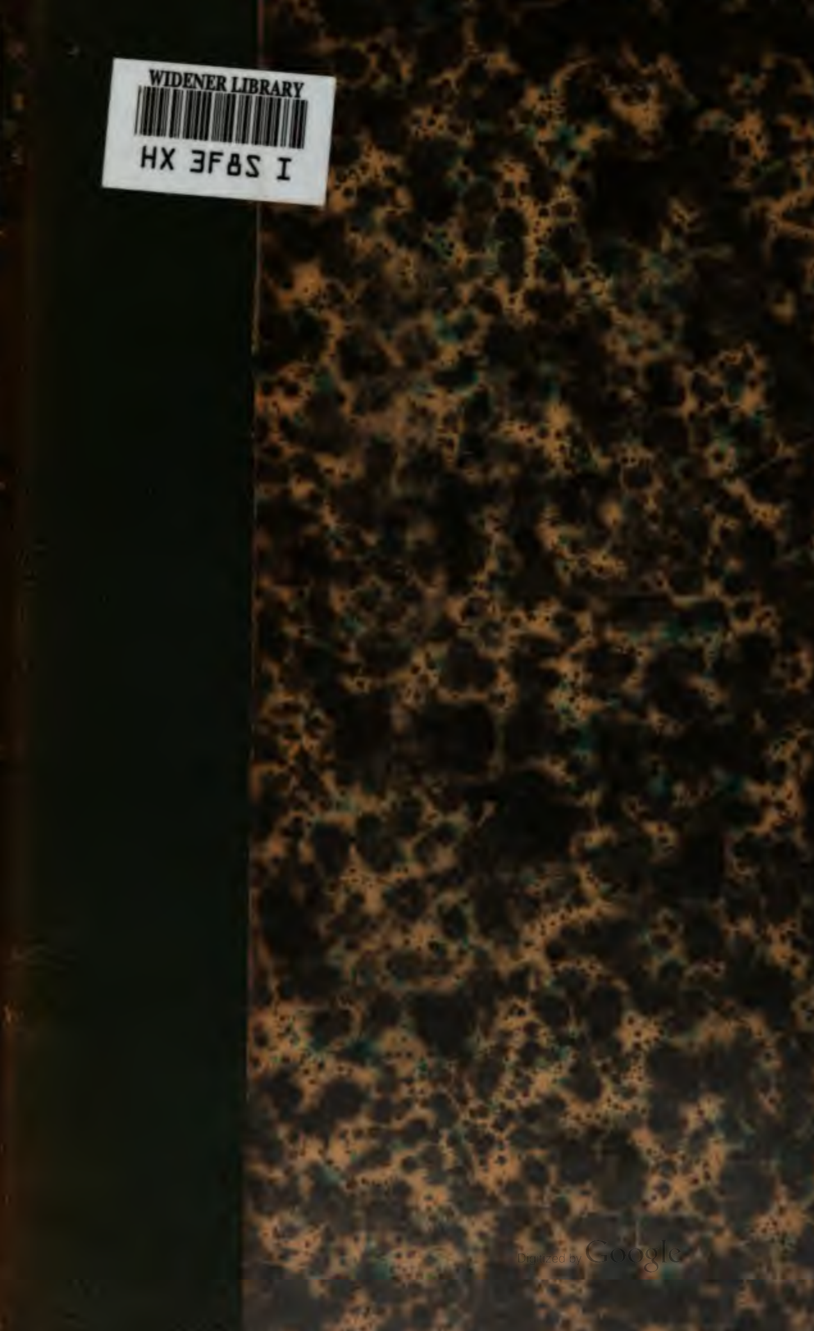
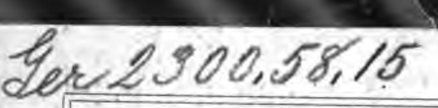









SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDINAE IN NOV ANGL
VE RI TAS



JOURNAL

D'UN

AUMONIER MILITAIRE

PAR

M. l'abbé de MEISSAS

CHAPELAIN DE SAINTE-GENEVIÈVE

Les frontières de la Prusse rhénane au commencement d'août 1870
Forbach — Borny — Gravelotte
Saint-Privat — Le blocus de Metz — Journée du 26 août
Bataille du 31 août et du 1er septembre — Combats sous les murs de Metz
Souffrances de l'armée
Capitulation du maréchal Bazaine
Aspect d'une partie du nord de la France à la fin d'octobre 1870



PARIS

CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE DE TOURNON, 29

1872

[illegible] le comte de [illegible]
souvenir de l'auteur
A. de Meissas

5 Juin 1877.

JOURNAL

D'UN

AUMONIER MILITAIRE

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

JOURNAL

D'UN

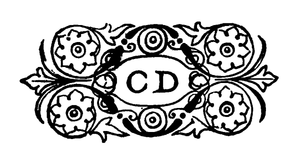
AUMONIER MILITAIRE

PAR

M. l'abbé de MEISSAS

CHAPELAIN DE SAINTE-GENEVIÈVE

Les frontières de la Prusse rhénane au commencement d'août 1870
Forbach — Borny — Gravelotte
Saint-Privat — Le blocus de Metz — Journée du 26 août
Bataille du 31 août et du 1er septembre — Combats sous les murs de Metz
Souffrances de l'armée
Capitulation du maréchal Bazaine
Aspect d'une partie du nord de la France à la fin d'octobre 1870



PARIS

CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE DE TOURNON, 29

—

1872

AVANT-PROPOS

Voici une publication qui peut-être vient trop tard ou trop tôt.

Trop tard, parce que le public a senti se refroidir l'ardeur avec laquelle il accueillait au premier moment tout ce qui pouvait le renseigner sur les événements mal connus, et que d'autres n'avaient pas encore fait oublier.

Trop tôt, parce que notre génération n'a pas cédé la place à celle qui trouvera dans ces souvenirs l'intérêt qui s'attache pour nous aux épisodes de la Terreur ou du premier Empire.

Je dirai donc pourquoi ce journal voit aujourd'hui la lumière.

Bien que les notes qui en sont la base, eussent été recueillies au jour le jour sous la tente, près des feux de bivouac ou dans les ambulances, il fallait les mettre en ordre. C'était un assez long travail, que des occupations nombreuses, non moins qu'une santé

compromise par les fatigues et les privations, n'ont pas permis de terminer plus tôt.

Maintenant qu'il est à son terme, si je ne laisse pas à mes héritiers le soin de le publier dans cinquante ans d'ici, c'est qu'en écrivant je me suis proposé un but plus élevé que d'intéresser à des aventures souvent dramatiques; et ce but, que le lecteur va connaître, j'ai cru de mon devoir de ne pas en différer la poursuite.

Malgré le courage et le dévouement manifestés par plusieurs de ceux qui avaient été admis dans ses rangs, l'aumônerie militaire n'a pas rendu, à beaucoup près, en 1870 et 1871, les services que l'Eglise d'une part, la France et son armée de l'autre, eussent été en droit d'en attendre. Or il y a, grâce à Dieu, et il y aura toujours, je l'espère, dans le clergé français des éléments avec lesquels on pourrait faire, dans l'avenir, tout autre chose que ce qui fut fait cette fois.

Pour les utiliser, il faudrait seulement que ceux qui peuvent contribuer à l'organisation d'une nouvelle aumônerie militaire, comprissent, dans le Clergé, les conditions où le ministère de l'aumônier peut et doit s'exercer, dans l'État et dans l'armée, l'influence que peuvent avoir sur le moral des soldats et les importants services que peuvent rendre des prêtres doués d'assez de tact pour se faire bien venir du monde militaire, d'assez de courage pour ne pas reculer devant les balles et les obus, d'assez de dévouement pour ne pas compter avec la fatigue. En formant de ces prêtres un corps solide avec une hiérarchie sérieuse, la Religion et la Patrie auraient à la fois

dans la main une puissance merveilleuse à mettre en temps utile au double service de leur gloire et de leurs intérêts.

Une aumônerie pareille mesurerait certainement, après la guerre, l'étendue de ses propres pertes; mais ce que nul ne pourrait mesurer, ce serait le bien fait aux âmes, l'influence reconquise sur l'opinion, le soutien apporté à l'honneur national par les hommes qui la composeraient.

Dans l'espoir de coopérer, ne fût-ce que pour la part la plus minime, à la diffusion des idées qui peuvent la faire créer plus tard, je dépeindrai les situations dans lesquelles un pauvre prêtre s'est trouvé à l'armée de Metz, aux francs-tireurs des Ardennes, à l'armée de Versailles. Je dirai tout haut la bienveillance dont il était entouré, les consolantes sympathies qui facilitaient sa tâche, mais aussi je laisserai voir les entraves apportées parfois à sa bonne volonté, par ceux-là même dont le devoir eût été de lui procurer les premiers leurs conseils, leurs encouragements et leur aide.

En voyant le peu que chacun pouvait faire, abandonné cette fois à ses propres inspirations et à ses seules ressources, puisse-t-on comprendre l'étendue de ce que beaucoup feront une autre fois, s'ils sont réunis, conseillés et soutenus.

C'est le but principal de cette publication.

Elle pourra néanmoins en atteindre un autre.

Je raconte ce dont j'ai été le témoin, simplement et sans détours. Le lecteur assez patient pour me suivre pas à pas dans de longues aventures, depuis les fron-

tières de la Prusse rhénane en août 1870, jusque devant les barricades des rues de Paris, en mai 1871, verra tout ce que j'ai vu moi-même. Il pourra tour à tour s'enthousiasmer devant la bravoure, ou s'indigner en face de la lâcheté; il sera saisi pendant les batailles de cette fièvre qui fait braver la mort; il entendra, le combat fini, les gémissements qui remplissent les plaines et les collines; il contemplera des chairs déchirées, des têtes et des membres séparés de leur tronc, baignant dans des mares de sang; il saura ce que sont le blocus, la disette et les maladies s'abbattant sur une armée. Il connaîtra la guerre, ses grandeurs et ses abominations, non pas telles que les font les peintres et les historiens, mais telles qu'elles sont dans la réalité.

Ce récit ne sera pas pourtant une histoire complète de notre malheureuse campagne contre la Prusse, non plus que de la Commune et du second siége de Paris. M'étant imposé la loi, pour mieux conserver à mes impressions et à mes souvenirs personnels leur caractère primitif, de ne rien lire des publications déjà faites sur les mêmes sujets, je n'aurais pas eu dans les mains assez de documents pour en embrasser l'ensemble. Surtout j'aurais craint de sortir du rôle qui convient au prêtre admis par la bienveillance des chefs dans l'intimité des troupes et des états-majors.

Placé de façon à voir, à entendre beaucoup durant la campagne, l'aumônier a besoin, pour que son voisinage ne devienne pas incommode aux généraux et aux commandants de corps d'armée, de comprendre

que le manque de discrétion serait de sa part une maladresse en même temps qu'une ingratitude. Il n'est pas compétent d'ailleurs pour juger les opérations militaires. Qu'il attende, comme le soldat, l'heure où la bataille sera livrée, acceptée ou subie par ceux qui commandent; qu'au premier mouvement, au premier coup de canon, généraux et soldats le voyent à l'unique affaire dont il doive s'occuper, qu'il sauve la vie, s'il le peut, aux blessés, qu'il console au moins leurs derniers moments et assure leur salut éternel, qu'il épuise ses forces à prodiguer les secours de tout genre, il s'assurera l'estime et la reconnaissance de tous. Mais, qu'au lieu de cela ou même après cela, il s'avise de faire de la stratégie; il sera, sinon odieux, tout au moins ridicule.

Qu'on ne s'attende donc pas à me voir cracher de l'encre à la face de ces hommes vis-à-vis desquels l'insulte est devenue de mode après leurs malheurs, et que l'on eût portés aux nues si des circonstances, même indépendantes de leur volonté, leur avaient donné le succès. A peine rapporterai-je parfois et au jour le jour, touchant une situation qu'ils gouvernaient, mes propres impressions ou bien celles dont l'écho parvenait à mon oreille, parce qu'il y a là, non pas un jugement assis sur des données complètes, une compétence réelle et un temps suffisant pour la réflexion, mais un simple renseignement de nature à compléter la physionomie de nos marches, de nos campements, de nos champs de batailles ou de nos ambulances.

Malgré ces précautions, je m'attends à plus d'une critique. Nul n'osera m'accuser de mensonge, mais

les uns se révolteront contre l'initiative d'un simple prêtre dans une question qui mériterait d'occuper l'épiscopat tout entier, d'autres m'accuseront d'avoir voulu me mettre en scène.

Vis-à-vis des premiers voici mon excuse : j'aime la France, j'aime surtout son armée d'un amour que le partage de ses fatigues et de ses dangers n'a fait qu'exalter encore. Je ne connais rien de plus grand, de plus noble, rien qui m'intéresse ni qui m'émeuve plus que ces existences consacrées presque tout entières à attendre dans la monotonie des casernes ou dans la boue des camps le moment d'aller s'offrir à la mort pour sauver la Patrie du joug de l'étranger ou de la tyrannie des démagogues. Je sais, parce que je l'ai vu, comment une aumônerie sérieuse serait acceptée des officiers et des soldats, le respect, les sympathies, l'affection dont ses membres seraient l'objet, le bien surtout qu'elle pourrait opérer. Ne pouvant donner de mon sang pour la voir établie, suis-je coupable de donner au moins de mon temps et de ma peine ?

Quant à la présence perpétuelle de l'auteur au milieu des scènes qui vont se dérouler, si nécessaire qu'elle puisse être pour garantir la fidélité de la narration, elle ne produit heureusement qu'un personnage presque toujours secondaire, dont l'intérêt doit aisément se détourner pour se porter sur les héros ou sur les victimes du drame.

Parmi ceux qui souvent la feront oublier, plus d'un lecteur reconnaîtra peut-être un parent ou un ami perdu sur les derniers moments et la sépulture du-

quel il apprendra des détails inconnus de lui. Puisse à ses yeux la consolation d'un éloge compenser l'horreur de certains tableaux!

Pourtant, ni tendresse ni répulsion n'étant assez forte pour me faire exagérer ou déguiser la vérité, je n'ai loué personne qu'à bon escient. Compatriotes ou ennemis, soldats ou paysans, chacun est présenté dans ces pages, non tel que le patriotisme eût souhaité de le voir, ni tel que l'amour-propre ou la rancune de beaucoup *le dépeint* aujourd'hui, mais tel qu'il s'est montré.

Les hommes de parti pris peuvent fermer ce livre : il n'est pas écrit pour eux.

JOURNAL

D'UN

AUMONIER MILITAIRE

Au mois de juillet 1870, lorsque vint à éclater la guerre de la France avec la Prusse, l'aumônerie de l'armée de terre n'existait guère chez nous qu'à l'état de projet, et rien n'annonçait qu'elle dût avoir de longtemps une autre existence.

Cet état de choses pourra, dans l'avenir, sembler d'autant plus étrange que l'armée de mer a depuis longtemps ses aumôniers en temps de paix comme en temps de guerre. Ils forment une hiérarchie régulière à la tête de laquelle se trouve un aumônier en chef. Celui-ci, placé de façon à étudier leur caractère et à apprécier leurs services, peut, surtout si la guerre éclate, employer chacun d'eux de la façon qui répond le mieux à ses aptitudes et permet d'en espérer un plus grand bien. Et quand, ainsi qu'il arrive le plus souvent, l'aumônier maritime fait campagne sur le bâti-

ment à bord duquel il est depuis longtemps, un immense avantage ressort de la connaissance qu'il a de son équipage et que son équipage a de lui. Toujours il unit à la piété la bravoure, cette vertu secondaire sans doute, mais sans laquelle, absolument impropre à ses fonctions, il ne les eût pas conservées ; les officiers, les matelots le savent ; depuis longtemps il a conquis leur affection avec leur estime, et lorsque, au jour du combat, l'un d'eux vient à tomber, le prêtre qui lui offre les consolations et les secours de son ministère, est sûr d'être d'autant mieux accueilli qu'il est moins étranger.

Pourquoi l'aumônerie de l'armée de terre ne présentait-elle pas, à la fin de l'empire, une constitution analogue ? Comment le bienfait, dont profitent encore nos matelots, fût-il constamment refusé à nos troupiers ? Je n'ai pas à l'examiner, et je ne ferais pas peser, sans les preuves les plus palpables, une si écrasante responsabilité sur la tête de qui que ce fût.

Toujours est-il que le personnel de l'aumônerie de l'armée de terre se réduisait, au commencement de juillet 1870, et cela depuis plusieurs années, à la personne de M. l'aumônier en chef.

Ce haut fonctionnaire correspondait, à la vérité, ou plutôt il pouvait correspondre avec les aumôniers des différents hôpitaux militaires, tant à Paris qu'en province ; mais ceux-ci, continuant d'appartenir chacun au clergé du diocèse où il exerçait, étaient changés au gré des évêques et ne formaient pas un personnel spécial avec son expérience, ses traditions, son aptitude propre à des fonctions particulières. Tel jeune

prêtre comptait dans leurs rangs, uniquement parce que, en sortant du séminaire, il avait été mis en possession d'un vicariat dans quelque petite place de guerre où se trouvait un hôpital militaire; au bout d'un an ou deux un autre lui succédait, pour ne pas demeurer davantage; et le zèle ne suppléait pas toujours dans ces jeunes hommes ce tact que l'expérience a besoin de développer. On ne rencontrait guère que dans les hôpitaux plus importants, des aumôniers spéciaux, réunissant les qualités nécessaires pour suivre l'armée en campagne avec profit pour elle et honneur pour eux-mêmes.

Ce fut pourtant un tort, lorsqu'on forma nos cadres, de les appeler tous, sans qu'ils l'eussent demandé, à occuper les positions d'aumôniers près des états-majors de chaque corps d'armée. L'expérience pouvait montrer que le goût des réunions de soldats avec accompagnement de cantiques et distribution de petits livres, ne suppose pas nécessairement la disposition nerveuse qu'il faut pour se bien tenir au milieu des balles et des obus. Or, sans cette disposition-là, un aumônier, fut-il orné de cent autres vertus, fera toujours une piteuse mine parmi des gens qui doivent l'avoir tous.

La même réflexion s'applique au choix des aumôniers divisionnaires. Ceux-ci furent triés dans une longue liste de prêtres qui s'offraient spontanément; mais le triage fut parfois malheureux. Les vrais dévouements ne manquaient pourtant pas. Comment donc a-t-on fait pour écarter tant d'ecclésiastiques prêts au sacrifice de leur vie, que ni fusils ni canons

n'eussent fait reculer, que l'on aurait vus partout où l'honneur du sacerdoce et le bien des âmes auraient indiqué seulement l'utilité de leur présence, des hommes enfin dont le courage et le dévouement eussent laissé dans l'esprit de l'armée un souvenir profond, et dont la mort peut-être ferait aujourd'hui notre gloire?

On ne les connaissait pas, dira-t-on. Il eût fallu les connaître ; et les nominations eussent été non-seulement meilleures, mais plus rapides.

La formation de nos cadres était, en effet, d'une lenteur désespérante. Certaines offres de service remontaient à plusieurs jours avant la déclaration officielle de la guerre. Mais bien que la situation de quelques-uns d'entre nous leur donnât la certitude qu'elles seraient agréées, nous dûmes pendant une longue quinzaine, assister à des départs continuels de troupes sans savoir si notre tour arriverait bientôt.

Paris présentait alors un aspect inaccoutumé. On voyait à tout moment partir de nouveaux régiments. Le boulevard de Strasbourg et les alentours de la gare de l'Est semblaient, surtout le soir, être le rendez-vous de toute la population. La chaussée était parcourue de temps en temps par des entrepreneurs de manifestations patriotiques. Généralement jeunes et peu nombreux, ils passaient avec des torches et des balais enduits de goudron auxquels ils avaient mis le feu, beuglant sur l'air *des Lampions* : « A Berlin ! à Berlin ! », ou bien « à Chaillot le roi d'Prusse ! » — Ni leur aspect, ni leurs accents ne provoquaient l'enthou-

siasme ; on reconnaissait trop bien en eux ces mêmes personnages, toujours prêts au tumulte et disposés au désordre, qui, quelques mois auparavant, exerçaient leur zèle patriotique en démolissant les kiosques des marchandes de journaux ; prédestinés à de plus sanglants exercices, ils devaient compter plus tard dans les bataillons de la Commune. Ce n'était visiblement pas pour eux, mais pour nos régiments, qu'on était rassemblé.

Quand l'un de ces derniers arrivait à la gare, son approche s'annonçait de loin par le mouvement de la foule. Des vivats et des chants, où l'on sentait vibrer le cœur de la France, le suivaient sur tout son passage ; ils accompagnaient la musique militaire ou bien ils alternaient avec elle. Pourtant les officiers et les soldats avaient une allure grave qui semblait dire : « Nous partons sans doute avec courage, mais nous savons avoir en perspective une autre besogne que des cris à pousser. » — Quelques troupiers seulement, entraînés de cabaret en cabaret par des invitations trop réitérées, se montraient animés d'une joie et d'un entrain qui *faisaient* peine à voir, comme tout ce qui est factice. Mais les sentiments patriotiques dominaient tout, et l'on écoutait à peine les gens sérieux qui hochaient la tête, blâmaient la déclaration de guerre et pronostiquaient déjà qu'il n'en sortirait rien de bon.

Je me souviens en particulier du départ d'un régiment de voltigeurs de la garde, pauvre régiment que je devais revoir sur plusieurs champs de bataille et sous les murs de Metz, et dont les Prussiens ont fini

par emmener captif tout ce qui restait, comme de tant d'autres. Mais alors on ignorait l'avenir.

Les voltigeurs marchaient d'un pas ferme et cadencé autour de leur drapeau lacéré par la mitraille dans les guerres précédentes. En tête, leur musique jouait la Marseillaise; la foule suivait, chantant en chœur et marquant le pas. J'ai peu vu de spectacles aussi émouvants.

L'amour de la France, la sympathie pour nos soldats, ce je ne sais quoi qu'on retrouve sur les champs de bataille et qui entraîne l'homme, sans que pour ainsi dire il en ait conscience, tenait la foule et conduisait son flot. Le drapeau fascinait les regards ; bien des yeux devaient être humides. La musique jouait : « Marchons, marchons ! » mille voix mâles répétaient : « Marchons, marchons ! » Les pas se mesuraient à cette harmonie entraînante, comme pour chanter à leur manière; si toutes les lèvres ne chantaient pas, au moins tous les cœurs s'associaient au refrain de Rouget de l'Isle. Nul ne voyait plus que les soldats qui marchaient pour combattre. Les yeux auraient voulu connaître ceux qui devaient succomber afin de les envelopper d'un regard plus chaud ; il y avait dans l'atmosphère comme un courant magnétique de valeur guerrière, et les plus poltrons devaient se sentir l'envie d'aller mourir avec ces braves.

Quand le régiment arriva à l'entrée de la gare de la Chapelle, lieu de son embarquement, la place était garnie de la foule la plus compacte ; il y avait du monde sur des voitures, il s'en trouvait après les reverbères et tout le long des grilles ; chaque fenêtre

présentait plusieurs rangées de têtes superposées. La musique cessa ; un long vivat succéda au chant. Le colonel y répondit en se retournant pour saluer à la ronde avec son épée ; puis il poussa son cheval dans l'ouverture de la porte.

Cet adieu à la patrie me parut admirable de grandeur !

Le moment de faire aussi le mien, bien qu'avec moins d'éclat, arriva bientôt après.

Le 29 juillet 1870, M. *le* général Dejean, ministre de la guerre par intérim, en remplacement du maréchal Lebœuf, parti pour remplir les fonctions de major-général à l'armée du Rhin, signait, avec beaucoup d'autres, ma commission d'aumônier de la 3e division du 3e corps de cette même armée. L'ordre m'était en même temps donné de me rendre immédiatement à Boulay (Moselle), où se trouvait le quartier général du maréchal Bazaine, alors simple commandant en chef de ce corps d'armée.

La division qui m'était échue en partage, précédemment commandée par le général Lebrun, avait depuis peu à sa *tête* M. Metman, récemment promu au grade de général de division.

M. de Potier en commandait la première brigade. Il avait sous ses ordres le 7e et le 29e de ligne, avec le 7e chasseurs à pied. Ces troupes sortaient de la caserne du Prince Eugène. Tous les journaux avaient signalé, au moment du plébiscite, la propagande active faite par les agents révolutionnaires au milieu d'elles ; ce souvenir pouvait inspirer quelques craintes au sujet de leurs dispositions religieuses.

La seconde brigade était commandée par M. Arnaudaud, aide de camp de l'empereur. Le 59e et le 71e de ligne la composaient ; ils venaient du faubourg Saint-Antoine où peut-être ils avaient été moins travaillés durant les élections.

Puisque l'occasion s'est présentée ici d'énumérer notre effectif, je ne dois pas oublier de mentionner, principalement pour ceux de mes lecteurs qui sont aussi étrangers à ces détails que je l'étais moi-même en ce temps-là, une compagnie du génie, trois batteries d'artillerie, chacune de six pièces, dont deux de canons et une de mitrailleuses, plus un régiment de cavalerie, le 10e chasseurs, qui ne nous était adjoint à la vérité que d'une façon temporaire : en tout onze ou douze mille hommes.

Impatient de les connaître, je cherchais à me faire une idée de leurs dispositions par la lecture des journaux catholiques. Les soldats, écrivait-on, accouraient en grand nombre aux instructions qui leur étaient faites par des prêtres de l'Alsace et de la Lorraine : presque tous demandaient des scapulaires et des médailles de la Très-Sainte Vierge ; beaucoup s'approchaient des sacrements.

Enfin, le 31 juillet dans la soirée, je pus me mettre en route. Le train dans lequel je montai, emportait plusieurs de mes confrères de Paris pour une destination semblable. D'autres étaient partis la veille : ils avaient eu la chance de recevoir leurs papiers vingt-quatre heures plus tôt.

Lundi, 1er août 1870.

Vers six heures du matin nous arrivions à Metz; c'est là qu'il fallait descendre pour aller à Boulay. La gare regorgeait d'officiers et de soldats; la place et les talus extérieurs des fortifications qui s'offrent au regard dès la sortie, étaient couverts de tentes; on y remarquait cette animation particulière à nos camps dans les premières heures du jour.

Des officiers, auxquels je m'adressai tout d'abord, m'apprirent que le maréchal Bazaine venait de transférer son quartier général à Saint-Avold. Je rentrai donc à la gare pour continuer ma route. Les effets de la guerre se remarquaient déjà dans la composition du train; il comprenait un certain nombre de voitures allemandes qui, se trouvant au commencement des hostilités sur le territoire français, avaient été confisquées, comme l'ennemi de son côté avait mis la main sur les nôtres.

Dans le compartiment où je pris place, se trouvaient l'abbé E***, aumônier de l'hôpital de ..., connu dans cette ville par une longue pratique des œuvres militaires en temps de paix, et l'un de ceux que M. l'aumônier en chef avait sollicités à partir; il avait reçu le titre d'aumônier de l'état-major du 3e corps d'armée. M. B***, mon confrère à Sainte-Geneviève, l'accompagnait en qualité d'aumônier de la 4e division; il avait, comme tous ceux qui sortaient des rangs du clergé de

Paris, offert spontanément ses services pour le temps de la campagne. Ces messieurs, en route depuis la veille, s'étaient vus obligés de coucher à Metz.

Vers huit heures, nous descendions à la gare de Saint-Avold, que trois kilomètres séparent de la petite ville dont elle porte le nom. N'ayant pas trouvé de voiture, nous prîmes, mes deux confrères et moi, le parti de faire la route à pied, laissant nos bagages derrière nous.

Bientôt nous aperçumes les premiers campements de notre corps d'armée. Les tentes étaient groupées sans symétrie au milieu des champs. Une assez grande distance séparait les troupes de différentes armes. A en juger par ce que nous avions dès l'abord sous les yeux, une division pouvait s'étendre sur un terrain immense; cela constituait pour notre ministère une difficulté de plus.

A mesure que nous approchions la route se garnissait de soldats de toutes armes: fantassins, cavaliers artilleurs, tous mêlés sur quelques points, et cependant tous voisins de leur matériel et de leur domicile de toile. La ville en était plus pleine encore.

Une place assez large, où trois routes aboutissent, en occupe le cœur. Nous nous représentions le calme accoutumé de ce petit centre provincial, où le passage du courrier de la gare de Saint-Avold à Creutzvald doit être en temps de paix le grand évènement de chaque jour. Mais les temps étaient bien changés.

Sur la place et dans les rues, des uniformes, dans toutes les maisons, des uniformes; l'élément civil ne formait plus qu'une minorité si faible qu'à peine en

pouvait-on remarquer l'existence. D'ailleurs chacun allait, venait, ou demeurait en place, sans faire attention à ce qui l'entourait. Nous étions perdus dans la foule, et la première difficulté contre laquelle nous nous heurtâmes, fut de trouver quelqu'un qui voulut bien nous indiquer le moyen de nous installer et de nous faire suivre de nos tentes et de nos cantines.

Le maréchal Bazaine occupait sur la place le premier étage d'une maison de très modeste apparence.

Lorsqu'il daigna nous recevoir, son logement me parut être de ceux dont s'accommode généralement, dans les petites résidences, le percepteur ou le receveur des contributions indirectes : deux ou trois pièces assez petites, la principale garnie de meubles en velours d'Utrecht, dont le temps a pâli la couleur jaune, de la paille et du noyer dans les autres, le tout joint au rez-de-chaussée par une de ces machines en planches qui tiennent le milieu entre l'escalier et l'échelle. Quiconque a passé seulement quinze jours de son existence en dehors des grandes villes, a vu quelque part ce logement-là.

Tel qu'il était pourtant, il eût pu nous faire envie, car, après avoir rempli la formalité de la présentaion, nous nous retrouvâmes sur la place aussi peu renseignés et non moins embarrassés qu'auparavant.

Le bureau de l'État- major était voisin. Nous abordâmes le général Manèque (1) au moment où il en sortait; mais il se déclara trop pressé pour nous en-

(1) Le général Manèque, chef de l'état-major de notre corps d'armée, fut tué un mois plus tard.

tendre, et nous renvoya à un colonel, lequel fut à la vérité fort poli, mais ne nous procura ni les lumières ni les secours que nous cherchions.

Restait l'intendance. On y visa nos commissions.

Quant aux moyens de transport, M. l'intendant eut la bonté de nous accorder une demi-minute environ pour nous apprendre que nous pourrions profiter des voitures que M. X*** allait conduire à la gare. Mais qu'était-ce que M. X*** ? Quand et par où passeraient ses voitures? A quel signe les reconnaîtrions-nous parmi tant d'autres? Nous n'avions pas eu le temps de poser la première de ces questions, que déjà M. l'intendant nous avait tourné le dos. L'abbé E*** près duquel nous devions nous borner, M. B*** et moi, au rôle modeste d'acolytes, craignait de se compromettre en revenant à la charge. Il demeura sur la place durant plusieurs heures, tournant de temps à autre sur ses talons. A son exemple, nous tournions sur les nôtres. Mais au centième tour, nous ne savions pas plus qu'au premier comment nos bagages arriveraient à nous suivre.

Vers midi la faim commençait à se faire sérieusement sentir. Nous avions toutes les chances possibles de ne pas trouver seulement un morceau de pain, sans M. le curé de Saint-Avold. Dans un embarras pareil au nôtre, un confrère est l'hôte indiqué par la Providence. Celui-ci commença de nous accoutumer à cette cordiale hospitalité que nous avons rencontrée durant notre malheureuse campagne chez presque tous les curés du diocèse de Metz.

Au bienfait du dîner, il en fut ajouté un autre

auquel nous fûmes non moins sensibles, et qui nous fera garder longtemps le souvenir du presbytère de Saint-Avold. Connaissant tous leurs paroissiens, les deux vicaires se mirent en quête d'un voiturier.

Bientôt ils l'eurent trouvé et j'allai avec lui à la gare reconnaître et faire charger nos tentes et nos cantines.

En repassant à Saint-Avold, je remis à MM. E*** et B*** ce qui leur appartenait, et gardant la charrette, je me fis conduire à Ham-sous-Warsberg, où M. Metman avait, disait-on, son quartier général.

La distance à franchir était d'environ huit ou dix kilomètres. Le véhicule était lourd, le cheval semblait n'avoir jamais trotté de sa vie, la conversation du conducteur offrait peu d'intérêt. Je me laissai absorber d'autant plus aisément par la contemplation du paysage, que nous traversions une contrée vraiment délicieuse. Le ciel était bleu, la terre parée comme pour une fête; le regard était réjoui tour à tour par l'or des moissons, la verdure des prés ou des bois, l'azur argenté d'une nappe d'eau; il y avait des parfums dans l'air; c'était un de ces temps où le sang circule mieux dans les veines, où la vue, l'ouie, l'odorat, le toucher même que caresse le zéphir, sont si doucement affectés, que la joie de vivre se fait sentir avec une saveur inaccoutumée.

Assis sur une cantine, je songeais combien il eût été bon de parcourir ces riants vallons, ces prairies verdoyantes et ces taillis ombreux pour en goûter à loi-

sir tous les charmes. J'étais venu, hélas! pour tout autre chose, et je ne pouvais me défendre d'un courant d'impressions bien différent.

Je sentais la mort dans l'air. Nous avions des chassepots, des mitrailleuses, mille horribles engins, dont nous venions essayer l'effet meurtrier sur les bataillons de l'ennemi; celui-ci ne venait pas sans doute se heurter à notre armée sans des moyens de carnage analogues. Mon imagination semait à l'avance les bois et les champs d'hommes sanglants et mutilés, sur lesquels le prêtre se penchait pour leur parler de Dieu et consoler leurs derniers instants.

S'il m'est permis de révéler ici mes sentiments les plus intimes (et pourquoi ne le ferais-je pas, si cette révélation peut avoir son utilité pour d'autres ?) j'aurais voulu me trouver déjà au milieu d'une bataille. Non pas assurément que je pûsse éprouver une satisfaction quelconque à la vue d'un massacre; l'effusion du sang me produit au contraire une impression si pénible que jusqu'alors j'avais supporté difficilement l'aspect même d'une coupure au doigt, et qu'aujourd'hui, après avoir pour ainsi dire baigné cent fois mes pieds, mes mains, mes genoux dans ces affreux ruisseaux, dans ces mares hideuses d'un rouge sombre qui se forment sur les champs de bataille et dans les ambulances, je ne pourrais peut-être pas revoir sans frémir une simple bande de toile où se trouverait une tache de cette couleur.

Mais j'étais impatient de connaître les conditions dans lesquelles le ministère de l'aumônier militaire pouvait s'exercer. Lorsque j'avais laissé entrevoir

comment je le comprenais, des gens prudents m'avaient presque ri au nez. Ils disaient :

— Mon cher abbé, vous vous faites complétement illusion. Le champ de bataille est la place du soldat, non la vôtre. On n'y tolérerait pas d'ailleurs votre présence. Vous demeurerez dans les ambulances, où l'on vous apportera les blessés et vous ne courrez aucun danger.

Nous n'avions pas reçu à ce sujet l'ombre d'une instruction de la part de M. l'aumônier en chef.

Je me disais bien que tous les blessés ne devaient pas être transportés à temps, que la présence de l'aumônier sur le champ de bataille pouvait être en conséquence une question de vie ou de mort éternelle pour bien des âmes, que sa vue sous le feu devait produire un effet moral excellent, qu'en se faisant tuer ou blesser il ferait plus de bien par son exemple que par de longs sermons. Il m'eût semblé honteux pour un prêtre d'être seul au milieu de dix mille braves à se tenir constamment à l'abri du danger, et je me demandais de quel front on exhorte un soldat au courage, si l'on peut être soupçonné de lâcheté. Mais, comme un homme qui s'offre à mourir, alors que personne ne voudrait le laisser seulement égratigner, me paraît le plus ridicule de tous les personnages, j'avais pris le parti de me taire et d'attendre.

D'un autre côté, je ne connaissais le bruit du canon que par les coups tirés à poudre dans les solennités publiques ; quant à la fusillade, j'avais été quelquefois spectateur d'un tir à la cible, mais c'était tout. J'étais donc impatient de m'éprouver au feu et de sa-

voir, supposé qu'on ne m'empêchât pas de m'y exposer, comment ma nature s'y comporterait, s'il ne me faudrait pas de grands efforts pour y demeurer, si j'y garderais la présence d'esprit nécessaire pour vaquer à mon ministère dans des conditions convenables, toutes questions que l'expérience seule pouvait résoudre.

Tandis qu'elles demeuraient en suspens, nous arrivions à Porcelette, charmant petit village qui précède Ham-sous-Warsberg d'environ deux kilomètres. J'y vis les premiers soldats de ma division. Le curé de la paroisse était dehors, causant avec quelques-uns d'entre eux. Au bruit de la charrette, il tourna la tête; et reconnaissant un confrère, il s'approcha.

Qu'il est bon pour l'étranger de rencontrer sur sa route un homme dont la sympathie, s'éveillant dès l'abord, lui fait retrouver au loin la paix de son propre foyer! Il arrivait, son pied ne devait fouler qu'en passant un sol à la vue duquel son cœur ne s'émouvait pas; mais voici qu'il s'arrête; il commence d'aimer, sentant qu'il est aimé lui-même; et s'il lui faut après continuer sa route, il ne le fera pas sans jeter en partant un de ces regards réservés pour les lieux où la vie a semblé meilleure, ni sans emporter un souvenir dont le temps ne fera qu'augmenter le prix.

Je devais faire cette expérience au presbytère de Porcelette.

Cependant, je n'avais pas accepté d'abord l'hospitalité que m'y offrait l'excellent curé; Ham-sous-Warsberg était mon objectif, et je désirais m'installer autant que possible au centre de la division. J'avais

donc poursuivi ma route pour aller avant tout présenter à M. Metman la commission qui m'accréditait près de lui.

En quittant Porcelette on aperçoit le château de Warsberg, perché comme un nid d'aigle sur une hauteur à environ deux kilomètres. Ce manoir qui domine la plaine où s'étalent les maisons de Ham, et de la terrasse duquel on découvre les premiers villages de la Prusse Rhénane, était la résidence du général. On y monte à travers les bois par un chemin couvert dont la rampe assez douce s'écarte de la route en prenant sur la gauche.

La réception de M. Metman me fit bien augurer des rapports que ma position devait m'obliger dans la suite à entretenir avec lui; les trois mois qui suivirent ne firent que confirmer cette première impression.

— Monsieur l'aumônier, me dit-il, je crois que la maison naturellement indiquée pour votre installation est celle de M. le curé. Voulez-vous que je le fasse requérir de vous loger?

Mais en prononçant ces derniers mots, le général avait un sourire qui disait : « La réquisition n'est peut-être pas bien nécessaire. » Je déclarai de mon côté qu'un procédé si militaire me séduirait peu, et que je préférais me présenter simplement chez M. le curé de Ham à titre de confrère.

Mais nous nous trompions l'un et l'autre. Le presbytère de Ham était tout différent de ceux de Saint-Avold et de Porcelette. Je n'y rencontrai qu'un pauvre vieillard dont la guerre, en troublant une vie paisible,

avait sans doute modifié le caractère habituel. Il déclara ne pouvoir me donner asile.

Je pris donc le parti de retourner à Porcelette. Là je me trouvais loin du centre de la division; c'était une contrariété, surtout au début de la campagne; mais je rencontrais au moins un accueil sympathique, et tous ces charmes d'une hospitalité qui réchauffe le cœur en même temps qu'elle répare la fatigue des membres.

Mardi, 2, et mercredi, 3 août 1870.

La 3e division du 3e corps était répandue sur un large espace de terrain dont l'artillerie occupait le centre. La brigade de Potier formait l'aile droite avec le 10e chasseurs derrière elle; elle était à peu près à égale distance de Porcelette et de Ham, mais à droite de la route directe. L'aile gauche était formée par la brigade Arnaudaud, qui se trouvait à cheval sur la route de Ham à Creutzvald. Nous n'avions pas d'autres troupes à proximité des nôtres, et nous étions voisins de la frontière, ayant en face de nous un terrain des plus accidentés et couvert de bois. On faisait à la vérité de fréquentes reconnaissances de cavalerie; les chasseurs avaient ordre d'attaquer si, se trouvant en force suffisante, ils rencontraient l'ennemi; mais il leur était interdit, je crois, de violer la frontière.

Les reconnaissances de cavalerie n'étaient pourtant pas les seules. Je me souviens d'avoir vu

notre première brigade tout entière abandonner ses campements pour pousser une pointe à la frontière, mais toujours du côté français. Du haut de la terrasse du château, nous la regardions défiler dans la plaine, musique en tête. Nos officiers d'état-major disaient : « Si elle rencontre l'ennemi, elle se battra. » — J'aurais voulu aller avec elle, car je ne pouvais me faire à la pensée que des centaines de blessés peut-être tomberaient à une lieue du camp, tandis que le prêtre chargé de leurs âmes attendrait tranquillement qu'on en rapportât quelques-uns. Plus je méditais la fameuse théorie de la fidélité absolue au séjour dans les ambulances, plus elle me révoltait. Heureusement elle ne paraissait pas avoir cours parmi ceux qui m'entouraient.

J'avais rencontré un vieil artilleur, tout chargé de chevrons et de campagnes. Il avait dit, peut-être pour m'éprouver :

— Ah ! c'est vous qui êtes notre aumônier ! Mais savez-vous bien qu'il faudra que vous veniez au feu avec nous ?

Ce brave ne se doutait pas que dans la disposition d'esprit où se trouvait son interlocuteur, rien ne pourrait lui être plus agréable que ce qu'il disait là.

En voyant partir la brigade de Potier, je ne pus dissimuler à ces Messieurs de l'état-major la vive contrariété que j'éprouvais de ne pouvoir la suivre. Mais je compris, à la façon dont ils accueillirent mes doléances, que nul ne voudrait empêcher l'aumônier de la division de se porter à son gré partout où il pourrait y avoir échange de coups de fusil avec les Prus-

siens. Cette liberté d'action était tout ce que je désirais.

Une seule chose me manquait pour accompagner les reconnaissances, c'était un cheval. Je le demandai ; mais les mesures avaient été si bien prises pour l'organisation de l'aumônerie, que ni le général ni personne dans la division ne savait quels étaient mes droits. On convenait que je ne pouvais faire mon service sans être monté ; mais, n'ayant reçu aucun ordre à ce sujet, on me laissait provisoirement à pied.

Les instructions ministérielles arrivèrent pourtant. Alors on s'empressa de m'informer que tout aumônier divisionnaire devait avoir, outre le soldat qui remplirait près de lui les fonctions d'ordonnance, un cheval de selle, et un petit fourgon à deux roues avec cheval de trait et conducteur.

Mais j'apprenais en même temps que, faute de bêtes et de véhicule, on ne pouvait me procurer de tout cet équipage que le soldat. Un chasseur à cheval fut choisi à cet effet ; on me le donnait pour un excellent sujet. C'était un gros lourdaud, qui ne me parut à la vérité, quand je le connus, avoir d'autre passion que celle du sommeil, mais qui l'avait à un tel degré qu'il consacrait à dormir presque tout le temps que ses repas n'absorbaient point. Comme je n'aurai guère à louer ni sa bravoure ni son dévouement, le lecteur permettra que, fidèle à une règle de conduite dont il comprendra les motifs, je passe son vrai nom sous silence. Quand nous aurons à le désigner, nous l'appellerons André.

André donc (puisque André il y a) m'arriva au presbytère de Porcelette, avec un mot de son colonel.

Le pauvre garçon pliait sous un énorme sac qui renfermait tout son bagage et dans lequel son grand sabre et son mousqueton dessinaient avec raideur leurs formes sous la toile. Je lui dis qu'à mon service il aurait plus à user de la brosse et de l'étrille que de ces instruments-là, qu'au surplus il mettrait le tout avec mes cantines, qu'il n'aurait plus rien à porter et que probablement il ne courrait plus beaucoup de dangers, qu'enfin sa besogne serait facile et sa vie assez douce, pourvu qu'il essayât de me contenter. Je ne prévoyais pas alors que le gaillard, sans me donner aucune espèce de contentement, saurait arranger les choses de façon à être toujours encore plus en sûreté et à semer sur la chaine de son existence une quiétude plus grande encore que dans ma naïveté je ne le rêvais pour lui.

Tout d'abord il n'eût rien à faire. Moi, je cherchais dans le pays à me procurer un cheval ; M. Lahaussois, notre sous-intendant, m'avait dit que si j'en trouvais un, il était autorisé à l'acheter pour le compte de l'État. J'essayai donc successivement toutes les rosses dont l'existence me fut révélée, tant à Porclette qu'à Ham. Mais bien que je n'eusse pas l'ombre de prétention à l'élégance, je ne pus m'accommoder d'aucune. Les jeunes officiers du 10e chasseurs rient encore, j'en suis sûr, au souvenir du coup d'œil que je leur offrais, juché sur le dos d'une de ces montures impossibles. De mes infructueux essais il ne me resta que la propriété d'une selle et d'une bride que, non sans peine, j'avais réussi à me procurer pour les entreprendre.

On m'apprit enfin qu'il y avait à Metz un dépôt de

remonte; mais beaucoup disaient que je n'y trouverais rien. Je voulus au moins en avoir le cœur net. M. Metman me signa une autorisation que M. Manèque eut la bonté de viser à Saint-Avold. Muni de cette pièce, je partis pour Metz, où j'arrivai le mercredi soir.

Jeudi, 4 août 1870.

Grâce à l'obligeance des officiers d'état-major et d'artillerie chargés des opérations de remonte, dès le lendemain matin je me trouvais possesseur d'une jument à robe marron foncé, grande bête assez bien taillée et qui n'avait que sept ans. Bien qu'elle eût, comme presque tous les chevaux achetés à cette époque et envoyés immédiatement à l'armée, l'inconvénient de n'être pas dressée pour la selle, mes courtes notions d'équitation suffirent à me maintenir sur son dos et à diriger sa marche. Il faut confesser pourtant que ce double résultat était principalement dû à son excellent caractère.

Le dépôt de remonte était alors établi en dehors de la ville, à gauche de la porte Chambière, dans l'enclos de l'école de pyrotechnie. Les champs voisins, connus sous la dénomination de presqu'île Chambière, présentaient un vaste camp, où il y avait beaucoup d'artillerie et de cavalerie; je crois me rappeler que ces troupes étaient de la garde impériale; elles partaient dans cette matinée-là. L'Empereur était à la préfecture; mais sa présence y eût été peu remarquée

sans la quantité de généraux, d'officiers de l'état-major ou d'autres armes, qui allaient et venaient aux alentours. Le maréchal Lebœuf, major-général de l'armée, occupait l'hôtel de l'Europe, dont la vaste marquise abritait autour de différentes tables de vraies constellations des plus brillants uniformes. L'hôtel de Metz, qui fait face à celui de l'Europe, offrait un coup d'œil semblable. Du reste il eût été impossible de faire quatre pas dans un recoin quelconque de la ville sans rencontrer des officiers ou des soldats. A peine faisait-on attention à quelques-uns, et les plus illustres obtenaient seuls sur leur passage quelque : « Voilà Canrobert », ou « voilà Bourbaki », murmuré à l'oreille d'un voisin.

J'étais plus indifférent que personne aux noms, titres et qualités de tant de resplendissants personnages. Une seule chose m'occupait : c'était d'emmener ma bête et de rejoindre au plus tôt ma division.

Ce n'était pas chose facile. Les magasins des selliers de Metz étaient à peu près vides, grâce au développement donné soudain à leur commerce. Pourtant je parvins à me procurer une bride, et, à défaut de selle, une couverture avec un surfait garni d'étriers.

Mon départ fit sensation; les bons bourgeois de Metz n'avaient sans doute jamais vu un ecclésiastique à cheval. Mais la guerre devait les familiariser avant peu avec ce spectacle.

En sortant par la porte des Allemands, j'avais à suivre jusqu'à Boulay la route de Sarrelouis. C'est ainsi que je passai aux Bordes, emplacement futur d'une redoute avec laquelle le lecteur fera connais-

sance un peu plus tard, à la ferme de Belle-Croix, où devait se trouver si longtemps un de nos bataillons de grand'garde ; je laissais à droite Borny, nom alors ignoré, connu maintenant de toute la France, à gauche Vallières, où le blocus devait maintenir deux mois nôtre résidence, et je m'engageais dans cette direction dont les Prussiens nous fermeraient bientôt l'accès comme de toutes les autres, autour de Metz. Mais ces choses étaient encore voilées ; des lieux que je n'oublierai plus ne disaient rien à mon cœur, et toute mon attention se concentrait sur la garde impériale dont je devançais peu à peu la longue colonne, en suivant la même direction qu'elle depuis Metz jusqu'à Boulay. C'étaient les voltigeurs, ceux-là mêmes qui m'avaient tant ému à leur départ, puis les zouaves en tête desquels marchait le général Picard.

Toute cette infanterie soulevait une poussière épaisse et continue au milieu de laquelle le voyage offrait des agréments très-restreints.

Après avoir dépassé Boulay, je rencontrai une division qui bivouaquait des deux côtés de la route. Cette partie du pays étant à peu près découverte, on voyait alentour les grand' gardes et les postes avancés, interrogeant au loin l'horizon, prêts à se replier en cas d'attaque ou à signaler toute apparition suspecte. Des officiers m'expliquaient ces dispositions et leur utilité, et me confirmaient dans l'opinion si douce au patriotisme, que l'armée française est la première armée du monde. Les Prussiens devaient bientôt, hélas! apprendre à l'Europe entière que cette fameuse armée ne se gardait pas toujours si bien contre les surprises.

Le général qui commandait les troupes au milieu desquelles je me trouvais, eut la bonté de m'apprendre que sa division allait partir incessamment, et qu'elle n'attendait pour opérer son mouvement que d'être relevée par la division Metman. Sur la foi de ce renseignement, je m'arrêtai d'autant plus volontiers que dix fois dans la route il m'avait fallu mettre pied à terre pour rajuster, tant bien que mal, la couverture qui me tenait lieu de selle, que mes genoux étaient écorchés par les anneaux du surfait, et qu'enfin je ressentais une de ces courbatures générales dont le lecteur ne peut avoir une idée nette que s'il a jamais fait une promenade équestre d'une dizaine de lieues dans des conditions pareilles.

Au bout d'un certain temps, les postes avancés signalèrent à droite une colonne qui s'avançait; elle fut reconnue pour française, et la division qui m'entourait partit. J'allai reconnaître les troupes auxquelles elle cédait la place; ce n'étaient pas les miennes.

Il fallut donc continuer ma route sans avoir gagné autre chose à ce long arrêt, qu'un peu de repos, beaucoup de retard, et un commencement d'expérience de la façon dont nos généraux pouvaient être informés durant la campagne.

Sur le soir, j'arrivai à Ham-sous-Warsberg. La troisième division n'avait pas changé de place. M. Lahaussois, me jugeant affamé et fatigué, eut la bonté de m'offrir de partager son souper; puis il me trouva un gîte chez des paysans du village.

Le lit qui me fut offert était remarquable par son

ampleur et son élévation ; il comprenait plusieurs étages d'oreillers ou coussins rectangulaires juxtaposés. On m'assura que les plus pauvres même des habitants du pays ne couchaient que sur de pareils monuments. J'eus quelque peine, faute d'habitude, peut-être aussi en raison de mon état de courbature, à me hisser jusqu'au sommet ; mais ce fut la dernière fatigue de cette laborieuse journée, et bientôt je perdis toute conscience de la forme et de la nature des objets qui me séparaient du sol.

Vendredi, 5 août 1870.

J'avais rejoint à temps ma division. L'ordre qu'on attendait depuis plusieurs jours à l'état-major pour changer de position, arriva sans doute le vendredi de grand matin, car on se mit en marche d'assez bonne heure. Il me serait pourtant difficile de préciser l'instant, d'abord parce que la chose à laquelle j'ai pensé le moins tout le temps de la campagne a été de consulter ma montre, ensuite parce qu'il s'écoule toujours un intervalle de plusieurs heures entre le départ des premières troupes ou des premières voitures et celui des dernières. Les bataillons, les escadrons, les canons, les mitrailleuses, les caissons de munition, les fourgons ou charrettes que traîne une division à sa suite, forment sur les routes une queue pour ainsi dire interminable.

J'eus tout le temps d'aller commencer ma journée par l'offrande du Saint-Sacrifice. En entrant dans la

vieille église où pénétrait l'odeur des foins entassés pour nos chevaux sur le cimetière, je remarquai avec plaisir plusieurs de nos soldats, dont l'attitude annonçait un recueillement profond et une prière fervente. Quelques-uns assistèrent à la messe, où je demandai à Dieu du plus grand cœur de répandre ses bénédictions sur eux et sur tous leurs frères d'armes.

Il fallut ensuite revenir aux soins de la vie matérielle. Une main amie avait glissé avant le départ de Paris du chocolat dans une de mes cantines ; j'allai bravement demander un pain de munition à notre sous-intendant ; il y avait au milieu du village une claire fontaine que nos chevaux n'avaient pas épuisée. Je réunissais, comme on voit, les éléments d'un déjeuner que la suite de la campagne pouvait ne pas offrir tous les jours. En attendant les privations, il était sage de mettre à profit ce que la Providence me donnait. La grande route fut ma salle à manger.

N'ayant pas encore de fourgon, je fis charger ma tente et mes cantines sur une des charrettes de notre convoi, en recommandant à André de ne pas s'en écarter. Cette disposition, qui lui permettait de se faire traîner tandis que les autres marchaient et de poursuivre tout le long de la route le cours d'un somme quasi-perpétuel, était fort de son goût. Heureux s'il avait toujours choisi pour y dormir le voisinage des objets dont il avait la garde !

Notre colonne retournait vers Saint-Avold en passant par Porcelette. J'en profitai pour aller faire mes adieux à l'excellent curé de ce village. De pareilles haltes m'ont toujours été faciles durant nos marches, à rai-

son de la lenteur avec laquelle on avançait et de la complaisance que mettaient les officiers à faire ouvrir les rangs des troupes que je voulais dépasser. Ce jour-là j'en faisais pour la première fois l'expérience, et mon visage était encore nouveau pour la plupart de nos soldats.

Quand on avait crié : « Ouvrez les rangs », le bruit des sabots de mon cheval les faisait s'attendre à voir passer quelque officier d'état-major. Aussi la plupart semblaient-ils étonnés à la vue d'une soutane ; plusieurs s'écriaient :

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ce curé là ?

Ou bien :

— Regarde donc ce curé à cheval.

Mais, à part le petit désagrément, auquel un prêtre doit s'habituer en France, d'être toujours désigné sous la dénomination de *curé* par les gens d'une éducation vulgaire, nulle parole blessante ne saluait mon passage. J'en entendis même, sans doute de ceux qui m'avaient déjà vu ou qui avaient déjà fait campagne, dire à leurs voisins de rang :

— Eh ! ne voyez-vous pas que c'est notre aumônier ? Il viendra comme cela partout avec nous.

A ceux-là je répondais en passant :

— Oui, mes amis, partout où vous irez vous-mêmes ; et tâchez que ce soit jusqu'à Berlin.

J'adressais à tous les officiers, surtout quand ils avaient pris la peine de se déranger pour moi, un salut, que beaucoup d'ailleurs s'étaient empressés de prévenir.

Je mettais un moment mon cheval au pas à côté de

chaque colonel ou chef de bataillon. Cette petite halte remplaça près de la plupart, et grâce à leur bienveillance, une visite d'installation que les circonstances n'avaient pas permise.

Au-delà de Porcelette, je pris la place que je devais régulièrement occuper, avec le trésor, l'ambulance et tout le matériel de l'intendance.

Cette portion de la colonne était la dernière. La grande voiture munie d'une boîte aux lettres, qui sert à l'*administration* du trésor et des postes réunis, s'y présentait d'abord. Le payeur la suivait avec deux de ses employés, tous deux en uniforme vert et à cheval; un autre, ayant sans doute moins de goût pour l'équitation, se tenait dans l'intérieur.

Venait ensuite l'omnibus de l'ambulance, suivi du médecin en chef, d'un second chirurgien-major, de deux aides-majors, du pharmacien (1), de l'officier comptable, avec faculté pour ceux que le cheval fatiguait de se faire voiturer. La place de l'aumônier était avec ces messieurs. Derrière nous deux ou trois voitures-Masson, sortes de véhicules suspendus à deux roues contenant chacun deux lits, des mulets avec leurs bâts à cacolets conduits par quelques soldats du train sous les ordres d'un vieux sergent. Ces derniers moyens de transports servaient déjà pour un certain nombre d'hommes atteints de fièvre ou de dyssen-

(1) Les pharmaciens des ambulances militaires étaient bien les personnages les plus inutiles de toute l'armée; aussi les a-t-on supprimés depuis la guerre. Mais on en avait longtemps supporté sans réclamation la dépense. Or une aumônerie militaire ne coûterait pas plus à l'Etat que ne coûtait l'entretien de ces messieurs.

terie. Les malades étaient suivis de plusieurs fourgons à quatre roues chargés de brancards, de tentes, de vivres, etc...; enfin venait une série presque interminable de charrettes, de prolonges conduites par des paysans, sous la désignation de train auxiliaire, le tout émaillé d'infirmiers, de soldats du train, d'hommes attachés comme André au service personnel de quelqu'un de nous, et, je crois bien aussi, d'un certain nombre de traînards dont l'absence dans les rangs de leurs compagnies était des moins justifiées. Ce monde, en général, se fait porter plus volontiers qu'il ne marche; on le voyait bien en nous regardant défiler.

Ces derrières d'une armée ne doivent jamais être, au reste, ce qui lui fait le plus d'honneur. Nous trouvions fréquemment au bord de la route des fantassins couchés; quand notre médecin en chef leur demandait ce qu'ils avaient, les uns se plaignaient d'un mal au pied, les autres d'une colique, d'autres d'autre chose encore. Il y en avait sans doute de véritablement malades, pour lesquels la continuation de la marche avec le fusil à l'épaule et le sac au dos, n'eût pas été possible; mais tous n'en étaient pas là. Que faire cependant? Il n'y avait pas de milieu entre les laisser sur la route et les charger sur un cacolet ou sur une voiture. On s'arrêtait toujours à ce dernier parti, tout en criant plus ou moins fort, s'ils ne s'étaient pas munis, avant de demeurer en arrière, d'une attestation de maladie délivrée par le médecin de leur corps.

Un fait digne de remarque, c'est que ces hommes, malades ou se disant tels, n'appelaient jamais à eux, quand passait l'ambulance. Si nous ne les apercevion

pas, surtout s'ils se cachaient, ils étaient facilement perdus à tout jamais pour l'armée. J'en ai vu à la vérité, dans des marches postérieures où nous en laissions beaucoup plus en arrière, rejoindre la colonne après s'être reposés. Mais plusieurs sans doute n'avaient pas cette bonne volonté ; d'autres étaient vraiment malades ou tombaient aux mains de l'ennemi. Nous avons pu de la sorte en perdre un assez grand nombre. Ainsi commençait, dès nos premières marches, avant toute fatigue sérieuse, avant tout combat, cette diminution d'effectif qui, en trois mois, devait s'élever pour ma division au chiffre effrayant de plus de 5000 hommes, c'est-à-dire environ la moitié.

Une lieue environ avant Saint-Avold, on fit halte pour déjeuner. C'est un charmant spectacle que de voir s'organiser en quelques minutes la cuisine de nos troupiers ; tandis que les uns préparent le feu, les autres s'empressent d'aller remplir les bidons. Du côté où se trouve l'eau, on les voit de loin qui vont et viennent actifs comme des fourmis sur le chemin qu'elles ont adopté pour approvisionner la fourmilière. Bientôt la fumée s'élève sur cent emplacements divers, la flamme brille, l'eau bout, et la soupe ou le café se distribuent à la ronde.

Le spectacle de cette activité, si saisissant qu'il fût, ne nous absorbait pas cependant au point de nous empêcher de déjeuner nous-mêmes. Nos médecins avaient bien voulu m'offrir de m'associer à leur *popote*. Nous profitions de la halte avec d'autant plus d'entrain que le grand air et le mouvement du cheval avaient davantage aiguisé notre appétit. Les soins

d'un aide-major imberbe, auquel étaient incombées, en sa qualité de plus jeune, les fonctions de *popotier*, avaient réuni ce jour-là un poulet froid et un saucisson de Lyon que l'on entaillait à la ronde; un infirmier nous avait apporté une cruche d'eau; un petit barillet de vin tendait complaisamment son robinet à qui voulait le tourner en plaçant dessous sa timbale de fer blanc ou sa tasse de cuir. Que le lecteur nous pardonne ces douceurs; nous n'étions pas prédestinés à déjeuner si bien, ni même à déjeuner d'une façon quelconque, tous les jours de cette campagne.

Une halte plus longue que celle de notre réfection, bien qu'elle ne dût pas entrer dans le programme de notre marche, nous arrêta dans le voisinage de Saint-Avold. Plusieurs divisions changeaient de campement en même temps que la nôtre. L'une d'elles arrivait à Saint-Avold par le chemin qui vient de la gare, ayant à se porter comme nous vers l'Est par la route qui va dans la direction de Deux-Ponts; elle s'y engagea derrière notre première brigade, coupant en conséquence la colonne du général Metman par le milieu et condamnant à un long arrêt la seconde brigade et son convoi.

Rien n'est plus fastidieux que de se voir ainsi arrêté sans savoir pour quel motif ni pour combien de temps. D'abord on attend d'un instant à l'autre la reprise de la marche; voyant qu'elle n'arrive pas, on perd un grand quart d'heure à se demander si l'on ne ferait pas bien de descendre de cheval; et quand enfin l'on se décide à mettre pied à terre, parfois le mouvement arrive presque aussitôt de repartir.

Ces petits ennuis ne sont rien pourtant en compa-

raison des inconvénients que la séparation des troupes placées sous un même commandement, peut présenter en cas d'une attaque inattendue.

Le terme de notre étape était Marienthal, village situé à environ dix kilomètres de Saint-Avold. La tête de notre colonne devait l'avoir atteint depuis longtemps, quand nous y arrivâmes. La nuit commençait à tomber.

Les voitures de notre convoi s'étaient trouvées encore arrêtées dans Saint-Avold après notre passage; elles arrivaient donc en retard, par de petits détachements, et à des intervalles assez longs. Je demeurais sur la route à guetter celle où André dormait sans doute en compagnie de mes bagages, d'autant plus disposé à le secouer pour lui faire dresser ma tente, que le temps devenait assez mauvais et qu'un abri paraissait de nécessité urgente.

Mais je ne devais pas encore essayer cette nuit-là de mon domicile portatif. Le payeur de notre division eut l'amabilité de me chercher pour me dire que, dans une maison abandonnée par ses habitants, où il s'installait avec ses deux employés, il restait une chambre à ma disposition.

Ce n'était, à vrai dire, qu'une petite pièce carrée, humide et basse, où il ne me parut pas qu'on dût voir jamais bien clair, même en plein jour. Pourtant, telle qu'elle était, je fus très-reconnaissant à notre aimable payeur de me l'avoir procurée. Quand André arriva, nous dressâmes ensemble, à la lueur d'un bout de bougie dont la flamme tremblottait sur le rebord de la fenêtre, mon lit de camp, ma table, mon pliant;

et, satisfait de jouir pour la première fois de ce petit confortable de campagne, je m'enveloppai de mon manteau et m'étendis pour dormir en attendant les événements du lendemain.

Samedi, 6 août 1870.

Nous arrivons à une date funeste, celle qui désormais marque dans l'histoire notre double défaite à Reischoffen et à Forbach. Le lecteur attend sans doute, à partir de ce moment, un récit qui l'intéresse davantage. Je voudrais ne pas tromper sa légitime attente ; mais je n'ai rien à lui dire de Reischoffen, champ de bataille éloigné du point où nous nous trouvions. Quant à Forbach, il va voir le peu qu'en a vu la 3e division du 3e corps.

La matinée s'était écoulée sans aucun incident remarquable. J'avais dit ma messe, mon bréviaire, entendu les confessions de quelques soldats. Comme nous étions au samedi, vers dix heures j'allai demander au général Metman ses instructions pour la messe militaire du lendemain. Il me fit remarquer, à la vérité, qu'un ordre de marche pouvait l'empêcher ; mais je crois que, s'il s'attendait à en recevoir un, il ne l'avait pas encore reçu, car nous convînmes de l'heure, et il m'engagea à aller demander au curé, qui résidait dans un village voisin, la permission de disposer de l'église de Marienthal.

Comme je revenais rendre compte au général du ré-

sultat de ma démarche, il montait à cheval avec tout son état-major.

— Il paraît, me dit-il, que les Prussiens se montrent à deux kilomètres d'ici, du côté de Saint-Avold: Nous allons au devant d'eux.

— Eh bien ! mon général, voulez-vous me permettre d'aller avec vous ?

— Très-volontiers.

En rentrant dans ma petite chambre pour prendre mon manteau, j'aperçus sur la table le cahier qui m'a servi de journal pendant toute la campagne ; quelque peu ému, je l'avoue, à la pensée que j'allais sans doute voir le feu pour la première fois, je traçai rapidement quelques lignes. En les relisant aujourd'hui je les trouve datées, ce qui me vaut, par extraordinaire, de savoir qu'à ce moment-là ma montre marquait midi et quart.

M. Metman n'emmenait avec lui que sa première brigade, celle de M. Potier, et laissait au camp tous les bagages. Dans une semblable colonne où il n'y avait ni intendance ni administration du trésor, ni ambulance, ni rien de notre queue des grands mouvements, je n'avais plus de place marquée ; la marche ne m'était pas plus désagréable pour cela. Je me tenais où bon me semblait, bien accueilli partout, surtout à mesure que la communauté des fatigues et du danger eut resserré les liens de sympathie qui unissent si aisément le prêtre et le soldat.

Bien que la colonne se formât ce jour-là avec une rapidité relative, j'eus à faire, une fois sorti du village, un bon quart d'heure de station au bord de la route

en attendant le défilé des deux régiments de ligne, du bataillon de chasseurs et des batteries d'artillerie qui venaient avec nous. A ce moment arrivaient de Saint-Avold plusieurs centaines d'hommes de la réserve qui rejoignaient leurs régiments. La brigade Arnaudaud ayant été dans la même journée transformée à son tour en colonne mobile et dirigée sur Macheren, ce fut à ces nouveaux venus qu'on laissa la garde du camp. Nous aurons occasion de dire comment ils reçurent dès le lendemain le baptême du feu.

C'est tandis que je les regardais arriver, c'est-à-dire vers midi et demi, que je commençai d'entendre le canon. Le bruit paraissait venir du Nord-Est ; il était très-fréquent, mais affaibli par la distance. Nous étions en effet à quatre où cinq lieues du champ de bataille.

Le mouvement de la marche empêchait d'abord la plupart des officiers et des soldats d'entendre. Mais bientôt on s'avertit mutuellement, chacun prêta l'oreille, et la pensée que la bataille s'engageait non loin de nous et que sans doute nous allions y prendre part, sembla communiquer à toute la brigade un entrain que je n'avais pas remarqué dans la marche de la veille. Malgré une pluie légère qui commençait à tomber, les hommes paraissaient aller d'un pas plus ferme, les chevaux s'animer à leur exemple, les canons même rouler mieux.

Nous nous engageâmes dans un chemin de traverse, à droite de la route, dans la direction du Nord. Ce mouvement nous rapprochait de la canonnade ; pourtant nous marchâmes longtemps sans que le bruit devînt sensiblement plus distinct. On ne faisait pas de

haltes proprement dites ; mais une ou deux fois l'on interrompit le mouvement en avant pour se déployer en bataille. Je crus remarquer que le général prenait cette précaution à l'extrémité des plateaux, avant de s'engager dans des fonds que nos éclaireurs n'avaient sans doute pas encore fouillés. Mais la présence de l'ennemi ne nous fut révélée nulle part autrement que par la persistance de la canonnade au Nord-Est.

Vers trois heures, nous arrivâmes au chemin de fer, près de la station de Bening-Merlebach. Nous n'étions plus qu'à six ou huit kilomètres de Forbach, et nous voyions distinctement que le champ de bataille avoisinait cette ville. Mais, au lieu de continuer à marcher dans sa direction, on s'arrêta pour bivouaquer dans les champs à droite de la voie, entre les bâtiments de la gare et le point peu éloigné où l'embranchement de Forbach se sépare de celui de Sarreguemines.

. . . .

Les heures s'écoulaient, le canon grondait toujours ; mais la brigade demeurait en place. Plus d'un officier manifestait son mécontentement :

— Mais qu'est-ce que cela signifie, s'écriaient ces messieurs ? De notre temps on enseignait à Saint-Cyr qu'il faut toujours marcher au canon. Il paraît qu'aujourd'hui les principes sont changés.

Outre le désir, bien naturel à quiconque avait du cœur et du patriotisme, d'aller prendre sa part de dangers dans une lutte où tous les intérêts de la France étaient engagés, nous aurions voulu savoir si la journée était favorable à nos armes.

Hélas ! on croit volontiers ce qu'on désire. J'avais

escaladé le remblai du chemin de fer et de ce point plus élevé, regardant et écoutant, je cherchais à recueillir quelque indice de notre succès.

—Le bruit du canon paraît s'éloigner, disais-je; c'est qu'on les repousse. Ils ont voulu entrer en France; mais on leur fait la conduite de façon à leur ôter l'envie d'y revenir.

Cette illusion qui semblait partagée dans mon entourage, était entretenue par les récits mêmes qui nous arrivaient du champ de bataille. Il passa deux ou trois trains, venant de Forbach, dans lesquels on avait fait monter des blessés pour les évacuer immédiatement. Nous cherchions les compartiments de première classe où il y avait des officiers, et nous nous accrochions aux portières pour recueillir quelques détails de leur bouche. Mais ils étaient trompés et nous trompaient nous-mêmes.

Je me rappelle, entre autres, un jeune lieutenant de chasseurs à cheval qui, malgré sa blessure, paraissait encore tout rempli de l'ardeur du combat. Son teint coloré, son œil brillant d'un éclat fiévreux, contrastaient avec la pâleur et l'abattement de ses voisins. Il disait :

— Ils nous ont attaqués à l'improviste, et le commencement de l'affaire a été bien mauvais pour nous. Ils sont si nombreux! Tous les bois en étaient pleins, et ils démasquaient des batteries de tous les côtés. C'est égal, nous reprenons le dessus. Je n'ai pas pu voir cela, ayant été atteint presque au début. Mais l'intendant qui m'a mis en wagon m'a affirmé que je pouvais partir tranquille sur le résultat final.

Aucun autre renseignement ne nous parvint jusqu'à sept heures du soir. Le temps fut dépensé jusque-là à maudire notre inaction; les troupiers faisaient du café; un vieux caporal m'en apporta dans le fond d'une gamelle la valeur d'un bon verre, qu'il fallut avaler sous peine de dépopularisation.

Nous n'étions pas les seules troupes, qui dans cette fatale journée demeurèrent inutiles à proximité d'un champ de bataille où leur arrivée eût pu donner la victoire à la France, et retarder au moins, sinon empêcher absolument l'invasion de la Moselle. La brigade Arnaudaud était dans la même position que nous, bien que d'un autre côté. Un régiment de cavalerie manœuvrait dans notre voisinage. On pourrait probablement en citer d'autres; mais je n'ai pas tout vu.

A sept heures, alors que nous désespérions de quitter Béning-Merlebach ce jour-là, on fit reformer la colonne et l'on se mit en route sur Forbach.

Une polémique, devenue publique, entre les généraux Frossard et Metman, a pu depuis apprendre à tout le monde que ce dernier n'était demeuré plusieurs heures dans l'inaction qu'en vertu d'ordres formels du maréchal Bazaine, alors chef du troisième corps. Un premier appel de secours envoyé par le chef du second corps à quatre heures et demie au moyen du télégraphe, n'était pas parvenu à notre général. Nous ne nous mettions en mouvement qu'au reçu d'une nouvelle dépêche. Elle était ainsi conçue :

— Si le général Metman est encore à Béning-Merlebach, qu'il parte de suite pour Forbach.

Notre marche fut aussi rapide qu'elle pouvait être, par des chemins de traverse, avec une infanterie déjà fatiguée, et qui, je crois, n'avait été restaurée depuis le matin que par le café de l'après-midi. Il était environ dix heures lorsque notre tête de colonne s'arrêta aux premières maisons de Forbach sur la route de Paris. La nuit était noire, la canonnade avait cessé avec le jour. En avant de nous se détachait vaguement dans l'obscurité quelque chose qui faisait l'effet d'une colline avec des maisons et des jardins.

Une fusillade assez vive se fit encore entendre pendant deux ou trois minutes vers le sommet de cette hauteur; puis tout rentra dans le silence.

La colonne était harassée; nous souffrions tous de la faim et de la soif. Une auberge, qui se trouvait là, fut envahie dans un moment par les soldats : les pauvres gens s'y disputaient le pain et le vin.

Même affluence de chevaux pour l'avoine en dehors de la porte. Je fus assez heureux cependant pour obtenir d'abord le picotin de ma jument; puis pénétrant à l'intérieur, je fis main basse, au milieu de la cohue, sur un morceau de pain qui pesait plus d'une livre. C'était plus qu'il ne m'en fallait; mais je n'eus pas fait quatre pas en dehors de la porte que je fus entouré par des officiers.

— Ah! M. l'aumônier, vous avez du pain. Dites-nous donc, s'il vous plaît, où il faut aller pour s'en procurer.

— Messieurs, je l'ai eu dans cette maison, non pas en le demandant, car les gens ne savent à qui répondre, mais en le prenant. Eh bien! faites comme moi;

prenez-en où vous en trouverez, et puisque le hasard veut que ce soit dans mes mains, prenez dans mes mains.

Un couteau sortit de je ne sais plus quelle poche. Mon morceau de pain fut partagé en quatre, et je fis trois heureux.

Après un arrêt assez long pendant lequel le colonel d'Orléans, notre chef d'état-major, allait à la découverte dans la ville, la colonne se mit en mouvement et traversa Forbach. Les rues étaient silencieuses; tout paraissait dormir; rien, de ce que nous pouvions remarquer à travers l'obscurité, ne rappelait la bataille qui venait de finir (1). Mais quand nous eûmes dépassé les dernières maisons, nous commençâmes à rencontrer sur la route et dans les champs qui l'avoisinaient des fourgons dont les essieux étaient brisés; on les avait abandonnés, à demi-renversés, avec leur chargement.

Un peu plus loin, le chemin bifurquait; tandis que notre colonne s'engageait à droite, il arrivait du côté gauche, descendant une côte qui paraissait rapide, des soldats éparpillés. La plupart appartenaient au 20e bataillon de chasseurs à pied. Ces pauvres garçons se montraient tout animés encore par les émotions du combat. Ils s'approchaient pour nous reconnaître, et semblaient fort désappointés en voyant que nous ne pouvions pas leur donner des nouvelles de leur batail-

(1) Nous avons su depuis que les Prussiens occupaient la gare, à très-peu de distance de nous. Il est très-probable qu'ils nous entendirent passer; mais peut-être nous prirent-ils pour une de leurs colonnes.

lon. Quand nous les interrogions sur la bataille, quelqu'un d'entre eux répondait :

— Ah ! mes amis, ils nous ont écrasés. Ces hommes-là, voyez-vous, d'abord ils sont bien plus nombreux que nous ; et puis ils se cachent toujours sous les bois. On reçoit leurs balles, qui pleuvent comme la grêle, et on les voit à peine pour les viser.

— C'est égal, disaient-ils encore, nous en avons tout de même descendu plus d'un.

Nous en vîmes passer une petite poignée qui nous cria :

— Camarades, vous allez nous venger, n'est-ce pas? Voyez, il ne reste que nous de notre compagnie.

Ils étaient cinq ou six.

Nous avancions toujours, mais bien lentement. Notre regard interrogeait à droite les hauteurs au sommet desquelles brillaient quelques feux de bivouac. Nous nous disions :

— Les Français sont là.

A gauche il y avait d'autres sommets absolument noirs, où notre imagination plaçait les Prussiens. Je ne sais trop pourquoi j'avais l'idée que les deux armées campaient en face l'une de l'autre, que la bataille allait recommencer avec le jour, et que cette fois nous allions en être. Il me parut d'ailleurs que nos officiers partageaient cette croyance, et qu'elle était générale parmi les soldats.

J'ignore dans quelle direction nous marchions. La route faisait des détours, elle était bordée d'arbres qui la rendaient encore plus sombre que les champs ; je ne connaissais pas le pays, et je n'y suis jamais re-

tourné depuis lors. Il me sembla seulement que nous contournions par derrière la montagne des Français, de façon à arriver sur le sommet en faisant face à celle des Prussiens. Mais peut-être que j'ai seulement rêvé cela, car je commençais à m'endormir sur la selle.

Ce n'était guère pourtant qu'une somnolence entretenue par la lenteur et la régularité du pas de mon cheval. La moindre perturbation devait l'interrompre, comme il arriva bientôt.

Sentant tout à coup que je n'étais plus bercé, je relevai la tête et je rouvris les yeux ; en même temps je sentis la bonne odeur du foin, et j'entendis très-distinctement un bruit qui témoignait, à ne pas s'y méprendre, que les mâchoires de Cocote étaient en pleine activité.

Je me rendis aussitôt compte de ce qui se passait. Une grosse voiture de foin avait été abandonnée au bord de la route, probablement par l'intendance du corps Frossard. Cocote, en bête patriote et qui n'avait soupé que très-imparfaitement, s'était dit en passant qu'il serait fâcheux de laisser tant de vivres à la cavalerie prussienne. Disposée à se montrer brave, comme elle l'a prouvé depuis lors, elle désirait aussi faire provision de forces pour le retour de l'aurore. La conclusion pratique avait paru au bout de ces réflexions, et, obliquant à droite, ma jument était venue se poser près de la voiture où elle semblait se trouver si bien, que c'eût été grand dommage de ne pas l'y laisser.

Comme j'étais voisin de la tête de colonne à l'ins-

tant où elle s'était arrêtée, j'avais tout le temps de la laisser manger sans rester en arrière. Je me mis donc à regarder tranquillement défiler les troupes, ce qui eût été, sans la présence de la voiture, un spectacle des plus monotones. Mais le foin exerçait son attraction sur d'autres que sur Cocote, et c'était plaisir de voir nos artilleurs et nos soldats du train arracher en passant le déjeuner du matin de leurs attelages; des fantassins prévoyants, dans le but de s'assurer un coucher plus doux et plus sain que la terre nue, faisaient aussi leur brèche à la malheureuse voiture. Quand je décidai ma jument à s'en éloigner enfin, le défilé de la brigade était presque terminé, mais aussi le déchargement était opéré d'une façon presque complète.

Lorsque nous fîmes halte, il devait être environ minuit ou une heure du matin; je crois que nous n'étions pas à plus de trois kilomètres de Forbach. On bivouaqua le long d'une côte assez longue, sur le bord de la route et dans les champs voisins. Aucun feu ne fut allumé.

Je cherchais un endroit pour me reposer. La terre me paraissant humide et froide, je pris possession d'un tas de cailloux, de ceux que les cantonniers disposent aux bords des routes pour les empierrer, et je m'étendis, en m'enveloppant de mon mieux dans mon manteau, sur ce lit d'un nouveau genre. Mais Cocote, dont la bride était passée dans mon bras gauche, ne paraissait pas disposée à me laisser dormir; elle allongeait le pied et frappait avec son sabot des coups incessants qui, en même temps qu'ils faisaient ébouler

mon lit, affectaient mon oreille d'une façon très-désagréable. Une brassée de foin, due à la générosité d'un artilleur, parvint seule à la calmer. Il me fut alors permis de me laisser aller au sommeil.

Dimanche, 7 août 1870.

Je ne dormis pas longtemps.

Une demi-heure s'était à peine écoulée; sans que je fusse encore bien réveillé, mes sens recommençaient pourtant à percevoir les impressions du dehors. C'était sous mes côtes une sensation très-distincte de celle qu'éprouve un homme enfoui dans la plume. Au-dessus de moi, bien que le drap de mon manteau recouvrît jusqu'à ma tête, il me semblait vaguement que Cocote, ayant fini de manger, allongeait son grand cou pour regarder et flairer à la fois si cette chose noire à laquelle elle se sentait attachée, et qui ne lui présentait d'autre aspect que celui d'un paquet assez informe, était bien son maître; je l'entendais renifler de si près, qu'il me semblait sentir le poil fin de ses naseaux caresser ma joue, et que j'étais comme enveloppé de son souffle humide et tiède. Enfin, son malencontreux sabot se remit de la partie, et force me fut bien de me réveiller pour tout de bon.

Pourtant je ne changeais pas de position, et peut-être je serais demeuré quelque temps encore pelotonné dans mon immobilité, lorsque mon oreille collée contre le tas de cailloux me fit savoir qu'au

mouvement toujours produit à une extrémité par le sabot de ma jument, s'ajoutait à l'autre bout le dérangement causé par un pied chaussé d'une grosse botte. En même temps j'entendis qu'on demandait :

— Est-ce vous, monsieur l'aumônier?

Je me remis aussitôt sur pied et je me trouvai en face d'un des plus brillants officiers de la division.

Mon intention n'est pas, dans le cours de ces mémoires, de fatiguer le lecteur en lui signalant un à un tous les officiers ou soldats qui sont venus me prier de recevoir leur confession. Grâce à Dieu, la liste en serait beaucoup trop longue. Je demande seulement qu'on me passe celui-ci, de qui l'heure et le lieu où il m'aborda me font garder un souvenir spécial.

— J'aurais voulu, dit-il, mettre ma conscience en règle avant de commencer la campagne; mais notre départ a été si prompt, que je n'en ai pas eu le temps. Comme nous allons sans doute avoir affaire aux Prussiens dans une heure ou deux, je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien m'entendre.

Le tas de cailloux servit donc de confessionnal.

Quand l'officier s'en éloigna, je sentis que je ne pourrais pas me rendormir. L'air était vif. Voyant des hommes du train qui veillaient auprès d'un fourgon, je leur confiai ma jument, et rejetant mon manteau sur l'épaule, je me mis à marcher sur la route pour me réchauffer.

A ce moment arrivait le général Arnaudaud avec sa brigade; il devait être environ deux heures. Le 59e et le 71e de ligne prirent position près du 7e et du 29e.

Je montai assez loin le long de la côte, dans la direction où je supposais toujours que nous allions attaquer, dès que le jour paraîtrait. Tout était absolument calme. Nos fantassins dormaient, alignés des deux côtés de la route, le long de chaque berge, avec leurs sacs pour oreillers; de distance en distance une sentinelle, s'appuyant immobile sur son chassepot, me regardait passer sans rien dire. Je trouvai aussi debout un ou deux officiers, avec lesquels j'échangeai quelques paroles à voix basse; les autres dormaient à côté de leurs soldats.

Cette promenade nocturne avait quelque chose de profondément triste. De tant d'hommes, je me demandais combien allaient trouver la mort dès les premières heures de la journée. J'éprouvais une certaine satisfaction à les voir au moins reposer tranquilles en attendant la fatigue et les dangers prochains, et je mesurais mon pas pour ne point troubler leur sommeil.

Quel jour allait se lever pour nous? Resterait-il dans la mémoire des hommes comme une date ajoutée à cette longue liste qui marque nos victoires? Serions-nous au contraire refoulés par des forces écrasantes? Allions-nous envahir la Prusse ou laisser envahir la France? Dieu devait-il, dans la lutte de tout à l'heure, accepter le sacrifice d'une vie qui lui était offerte dès le début de la guerre? ou bien me donnerait-il encore de longs jours pour raconter plus tard les choses lugubres ou consolantes dont il m'aurait fait le témoin?

J'agitais doucement toutes ces questions et bien

d'autres que suggéraient les circonstances. Une seule ne se présentait plus à mon esprit, tant je la croyais résolue : c'était celle de savoir si nous allions réellement nous battre.

Enfin parut l'aurore.

Le premier tableau qu'elle éclaira, fut tel que je l'attendais. La division tout entière sortit de son repos; les troupes se reformèrent en colonne, et le général Metman se plaçant à leur tête avec son état-major, commença de gravir la portion de côte qui se dressait encore devant nous.

Je suivis le mouvement, impatient de savoir ce que nous allions découvrir du haut de ce sommet dont j'avais interrogé si longtemps durant la nuit le grand profil tout sombre. Ma surprise ne fut pas médiocre lorsqu'en y arrivant, mon regard put s'étendre au loin sur des champs absolument déserts. De l'ennemi, pas de vestige.

Bien d'autres pourtant avaient cru à son voisinage; plusieurs paraissaient y croire encore.

Sous un arbre voisin de la route gisaient quatre troupiers; les nuances de leur visage variaient du blanc d'un linge bien lessivé au vert qui colore certains cadavres sur les dalles de la morgue.

— Qu'avez-vous?

— Nous avons mal aux pieds.

Je commençais à savoir à quoi m'en tenir sur ces sortes d'indispositions; je devais le mieux savoir encore. Elles paraissent avoir un caractère épidémique, que l'attente du canon aggrave déjà singulièrement; leur maximum s'atteint, comme nombre et comme

intensité, au moment où le canon commence réellement à tonner. Tout le monde, heureusement, n'est pas sujet à devenir victime d'un pareil fléau; j'ai remarqué qu'il semblait avoir de l'affinité avec certaines dispositions de la langue et sévir de préférence sur les hommes qui avant la campagne se déclaraient prêts à tout pourfendre, qui lorsqu'elle est terminée, racontent à tout venant, comme opérés par eux, des exploits dignes des preux du moyen âge.

L'observation montre de plus un lien de parenté très-étroit et très-constant entre les attaques de la maladie en question et l'absence des principes religieux. Les soldats qui gardent le mieux la foi sont aussi les moins sujets à demeurer couchés à la queue des colonnes, au moment de la bataille.

Ceux que le fléau atteignait ce jour-là dès le début de notre marche succombaient à la seule influence d'une idée préconçue, partagée, on la vu, par bien d'autres, mais absolument fausse.

Décidément nous ne nous battions pas.

Le canon d'acier et le fusil à aiguille avaient pourtant la veille couvert de leurs projectiles les champs que nous traversions. Nous y retrouvâmes un blessé.

C'était bien un vrai soldat, celui-là, de ceux que Dieu a donnés si nombreux à la France et dont la vue console de la lâcheté de quelques-uns. Il était demeuré là toute la nuit, une nuit que nous, pleins de santé, nous avions trouvée bien froide. Gisant sur un lit de paille, qu'il avait teint de son sang, il ne se plaignait pas!.... Cette résignation, spectacle encore nouveau pour moi, me frappait d'étonnement et d'ad-

miration, l'expérience m'a depuis enseigné combien une pareille attitude dans la souffrance est fréquente chez nos soldats.

On ne peut calculer sans frémir les chances que ce malheureux avait de mourir abandonné, si nous n'étions passés assez près de lui pour l'apercevoir et pour le recueillir. La colonne suivait en effet un chemin de traverse des moins fréquentés.

Ce chemin était bien aussi des plus mal frayés. Notre artillerie ne franchit pas sans difficulté certaine montée fort raide; une ou deux pièces, ayant dévié jusqu'au bord d'un talus escarpé, dégringolèrent entraînant leur attelage. Les chevaux bien qu'ils fussent demeurés sur pieds dans leur chute, firent les difficiles pour remonter, et les canons n'arrivèrent au sommet qu'à force de bras.

Heureusement nous rejoignîmes bientôt une vraie route, que nous ne quittâmes plus jusqu'à Puttelange.

L'étape nous parut bien longue. Que de montées! Que de descentes! Que de détours! Que de bois! Que de villages! Nos pauvres fantassins, avec leur sac qui pèse soixante-dix livres, succombaient de fatigue. La brigade Arnaudaud surtout, qui avait eu la veille une marche plus longue que la nôtre et dont le repos de nuit n'avait guère duré plus de deux heures, laissait un grand nombre d'hommes au bord de la route; le 59e de ligne, en particulier, perdit ainsi une forte fraction de son effectif. A la vérité, ces traînards purent nous rejoindre dans l'après-midi.

On fit deux haltes différentes, mais sans laisser aux

soldats le temps suffisant pour allumer les feux et préparer un repas solide. Ces pauvres gens, dont beaucoup sans doute déjà n'avaient pas soupé la veille, durent se contenter encore ce matin-là de pain sec; de plus ils n'en avaient peut-être pas tous, bien que des paysans, hommes et femmes, parussent de loin en loin sur quelque porte, offrant ce qu'ils avaient. Mais ces âmes généreuses n'étaient pas en grand nombre, et chacun ne pouvait donner qu'aux deux ou trois soldats assez lestes pour profiter les premiers de ses faveurs. La plupart des gens du pays nous regardaient passer, manifestant plus de curiosité que de sympathie. Peut-être ils comprenaient déjà que, nous éloignant de la frontière, nous allions les laisser derrière nous à la merci du Prussien.

Comme c'était un dimanche matin, on voyait dans les villages des groupes assez nombreux d'hommes et de femmes qui sortaient de l'église, ou bien attendaient le dernier coup de la cloche pour y entrer. Un grand et beau vieillard se détacha d'un de ces groupes au moment où il m'aperçut, et courut à moi. J'arrêtai mon cheval pour savoir ce qu'il voulait. Il me saisit la main, et l'étreignit en disant ces seuls mots :

— Ah ! à la bonne heure !

Ce geste et ce discours, si sommaires qu'ils fûssent, révélaient suffisamment un chaud partisan de l'aumônerie militaire.

A mesure que l'heure avançait, le nombre des traînards augmentait derrière nous; des murmures se faisaient entendre dans les rangs. Un soldat se fit remarquer par les plaintes particulièrement amères : le

général, disait-il, voulait les faire mourir; des hommes pareils, sans pitié pour le pauvre soldat, mériteraient la mort, etc., etc. Mais un de ses voisins de rang lui déclara très-vertement qu'en sa qualité de vendu, il n'avait pas le droit de récriminer, que d'ailleurs le courage lui manquait, il ne fallait pas pour cela l'enlever à ceux qui le conservaient encore. Ce discours parut avoir l'assentiment des voisins; le vendu ne gromela plus qu'entre ses dents, et bientôt il continua de marcher dans un silence complet.

D'autres troupes, probablement du corps Frossard, nous avaient précédés sur la route que nous suivions. Un cheval, mort de fatigue au bord du fossé, attestait que la cavalerie, comme l'infanterie, avait fait une marche forcée.

A midi nous arrivâmes à Puttelange, où nous pûmes enfin nous reposer. Ce chef-lieu de canton, petite ville de 2700 âmes, était déjà encombré par de nombreux états-majors; les troupes, réunies à l'entour, campaient dans les prés. Tandis que ma division déployait ses tentes et allumait ses feux, je me dirigeai vers le presbytère.

Là se trouvaient déjà deux de nos confrères de Paris, MM. B*** et de C***, aumôniers divisionnaires dans le corps d'armée du général Frossard. Il y avait avec eux plusieurs blessés, entre autres un capitaine de chasseurs à pied dont une balle avait labouré profondément le cuir chevelu. Ces messieurs me donnèrent les premières informations précises sur la bataille de la veille.

Nous étions absolument battus. L'officier de chas-

seurs se plaignait beaucoup des soldats, en nombre insuffisant, disait-il, dans chaque compagnie et la plupart trop jeunes. Ses hommes n'avaient pas absolument lâché pied; mais deux fois il avait voulu les entraîner en criant : en avant, et en joignant l'exemple au commandement; deux fois il avait été suivi de son seul lieutenant. Quant au sous-lieutenant, il avait été tué dès le début de l'action.

Deux régiments de ligne avaient donné d'abord avec beaucoup d'entrain. Les soldats couraient, tirant sans relâche, sur les bois dans lesquels l'ennemi était embusqué. Arrivés à la lisière, ils en étaient presque à leur quatre-vingt-dixième cartouche, la dernière, comme on sait. Les Prussiens, presque silencieux jusqu'à ce moment, avaient alors ouvert un feu effroyable. De là une débandade immédiate, la fuite à toutes jambes, la mort de beaucoup d'hommes, et pour plusieurs survivants des blessures qu'ils pouvaient montrer au chirurgien, mais non pas voir eux-mêmes. Je vis de ces derniers dans les ambulances de Puttelange.

Lundi, 8 août 1870.

J'étais arrivé la veille avec tant de fatigue, et le lit que M. le curé de Puttelange voulut bien mettre à ma disposition avait une supériorité si marquée sur mon tas de cailloux de la nuit précédente, que mon sommeil se prolongea d'une traite jusqu'au lundi matin vers sept heures. Lorsque je sortis pour m'informer

de ce que devenait ma division, j'appris avec surprise qu'elle était partie ; le capitaine R***, aide de camp de notre général, m'avait oublié dans la liste de ceux à qui il devait transmettre les ordres de mouvement, bien que j'eus pris soin la veille de lui indiquer mon adresse. Heureusement on put me renseigner sur la direction qu'elle avait pris : c'était la route de Faulquemont.

Ma jument, pour laquelle j'avais trouvé la veille à grand'peine une écurie et une botte de foin, était malade. On me déclara que je ne pouvais me mettre en route avec une monture dans cet état; mais dût la pauvre bête en crever, je ne pouvais me décider à demeurer séparé de mes troupes et je partis en toute hâte.

La route que j'avais à suivre était couverte de nos soldats. La queue de la première division de notre corps d'armée, quittait Puttelange en même temps que moi. A force de trotter dans les terres à côté de la route, j'atteignis enfin la tête de cette longue colonne; l'ambulance s'y trouvait immédiatement derrière l'état-major. On m'apprit que tel était l'ordre de marche, chaque fois qu'on battait en retraite. Ce n'était que trop logique; mais hélas! il n'y avait donc plus lieu de douter; battus par l'armée prussienne, nous reculions en lui abandonnant la frontière et une profondeur de notre territoire que chacun de nos pas augmentait!...

Aussitôt après l'état-major de la première division, je retrouvai des visages et des numéros déjà connus de la troisième. Contrairement à la disposition régulière

que je venais d'observer, notre ambulance, à nous, marchait en queue, ce qui me la fit rejoindre beaucoup plus tôt. Le lecteur se souvient sans doute de l'avoir laissée l'avant-veille à Marienthal.

Restés là en compagnie de toute l'intendance, nos médecins avaient assisté au départ de notre seconde brigade, mobilisée comme la première, mais dans une autre direction. Notre camp, où restaient les tentes et tout le matériel, n'avait plus pour garde que les réserves arrivées au moment même où le général Metman se mettait en marche; elles étaient commandées par un chef de bataillon. Sur l'avis du triste résultat de la bataille de Forbach, et du mouvement de retraite que nous avions été contraints de suivre, le tout, hommes et matériel, partit pour nous rejoindre; mais le convoi fut attaqué près de Béning-Merlebach par les hulans; quelques coups de canon furent même tirés sur lui. Nous perdîmes, je crois, deux hommes; le reste se sauva; les voitures furent mises au grand trot. L'ennemi, peu nombreux et surpris sans doute de cette fuite, ne poursuivit pas les nôtres; s'il nous prit quelque chose, ce fut de peu d'importance. Le payeur, voyant cette bagarre, avait immédiatement requis une locomotive à la station et fait partir son trésor pour Metz à toute vapeur.

Tel est, du moins en substance, le récit qui m'a souvent été fait de cette petite affaire par ceux qui s'y étaient trouvés mêlés. Mais je ne puis, ni décrire la scène, ni garantir la fidélité de chaque trait, comme pour les choses que j'ai vues.

Nous arrivâmes à Faulquemont longtemps avant la

nuit. Là, comme à l'étape précédente, je pris gîte au presbytère, où la plus cordiale hospitalité m'attendait. Mais, à en juger par l'état d'inquiétude dans lequel se trouvait l'excellent curé, l'approche de l'armée prussienne, la pensée surtout que chaque endroit où nous nous arrêtions pouvait devenir le théâtre d'une grande bataille, causait dans le pays une impression des plus désagréables.

Mardi, 9 août 1870.

Dès le matin de ce jour-là une petite scène que je vais raconter me donna l'occasion de constater combien peu l'approche des Prussiens redressait la conscience et réchauffait le patriotisme de ces gens, si nombreux chez nous, pour lesquels, de l'ennemi ou du concitoyen, celui qui vaut le mieux est toujours celui que l'on peut voler le plus largement.

Avec l'ambulance, j'avais retrouvé André et mes bagages ; mais à raison de la négligence de plus en plus accusée du premier, de l'embarras de rencontrer à chaque départ une charrette où il y eût place pour les seconds, de reconnaître ce véhicule entre cent autres à chaque arrivée, en un mot de me voir partout et toujours esclave de la marche de notre convoi, je soupirais ardemment après le moment d'avoir un fourgon. L'intendance n'en avait toujours pas ; mais on me disait, comme on avait dit à Ham-sous-Wasberg pour un cheval de selle : « Achetez ; on vous rembour-

sera. » — Le difficile était de trouver. Je m'étais mis pourtant à chercher.

Les dernière heures de la journée de lundi avaient été employées à ce fastidieux exercice; enfin vers neuf heures on m'avait indiqué un aubergiste, loueur de chevaux et voitures, qui devait aussi s'en faire vendeur à l'occasion.

Cet homme n'avait d'autre véhicule que des cabriolets et des américaines; j'aurais consenti à m'accommoder de l'une de ces dernières, bien que le prix en dépassât de beaucoup le faible crédit alloué à l'intendance pour ces sortes d'achats. Il était facile de voir à peu près l'état de la marchandise et par conséquent sa valeur.

Mais la facilité n'était pas la même pour le cheval. L'aubergiste me conduisit près d'une grande bête qu'il prétendit jeune et qui, à la lueur d'une chandelle dont les rayons avaient à traverser une plaque de corne épaisse et graisseuse avant de tomber sur son poil, me parut en assez bon état. Le vétérinaire de Faulquemont, présent à l'auberge, déclara que le sujet, connu de lui, était excellent et valait largement les cinq ou six cents francs que son compère en demandait. Les honnêtes gens ! ils parlèrent, je crois, d'amour de la patrie, et firent entendre que s'ils se contentaient d'un prix si modique, c'est qu'ils se fussent fait un cas de conscience d'abuser de la nécessité ou se trouvait un homme si dévoué pour l'armée et pour la France, etc., etc.

De pareils accents étaient faits pour m'attendrir. Un peu plus, je serrais dans mes bras l'aubergiste pour

avoir demandé si peu, le vétérinaire pour n'avoir pas conseillé davantage. La réflexion provoqua pourtant un second mouvement, différent comme toujours du premier. Malgré la crainte de partir dans la nuit et par conséquent de perdre à jamais l'occasion d'un si bon marché, j'en remis la conclusion au lendemain à cinq heures du matin, en présence de notre intendant.

Le moment venu, l'aubergiste se trouva devant la porte avec la voiture et le cheval. Mais, hélas ! les rayons du soleil étaient moins favorables au genre de beauté de ce dernier que ceux de la chandelle tempérés par la plaque de corne. Sous cette lumière trop éclatante les côtes et les hanches se dessinaient avec une netteté déplorable, le poil paraissait manquer absolument de ce lustre qui distingue les chevaux de bonne maison ; une crinière et une queue des moins fournies, enfin une tête osseuse s'abaissant vers le sol à l'extrémité d'un grand cou maigre, complétaient la silhouette sur laquelle M. Lahaussois promena rapidement le regard.

— Ça, dit-il, après un bref examen, ça vaut deux cent cinquante francs.

L'aubergiste ne répondit rien ; mais d'un mouvement dont la rapidité ne prétendait pas exclure la noblesse, il sauta sur la banquette, saisit les rênes d'une main, le fouet de l'autre, et l'écho retentit d'un claquement vigoureusement réitéré. Rossinante parut avoir compris les intentions de son propriétaire ; rendons-lui cette justice que l'allure dont il partit devait être la plus rapide dont il fut susceptible. Mais quelle allure, Bon Dieu ! ce n'était pas le trot, et cela ne

ressemblait au galop qu'à raison de l'effort accusé à chaque enjambée par la malheureuse bête pour se séparer du sol et retomber presque sur place. Aussi, tandis que l'aubergiste s'attendait sans doute à être rappelé, on lui cria seulement :

— Pas même deux cent cinquante, après un galop pareil !...

Il fallut, encore ce jour-là, charger ma tente et mes cantines en compagnie d'André sur une charrette du convoi.

Le départ eut lieu d'assez bonne heure; mais la marche fut plus lente que jamais. C'étaient à chaque cent mètres, quelquefois moins, des arrêts interminables; au bout de trois heures de route, nous n'avions pas fait trois kilomètres. A ce moment des paysans qui s'enfuyaient, suivant la même route que nous et qui, on le comprend, nous dépassaient aisément, nous apprirent qu'un détachement de hulans, fort, si j'ai bonne mémoire, de sept hommes, était entré à Faulquemont par une extrémité pendant que notre arrière garde en sortait par l'autre.

Je fis dans cette étape une remarque nouvelle. Le pays était des plus accidentés, et couvert de bois entrecoupés par des champs. Notre horizon, dans les parties mêmes de la route qui ne se trouvaient pas en plein bois, était borné le plus souvent à quelques centaines de mètres. Or on voyait fréquemment des individus, la plupart isolés, qui s'arrêtaient à nous regarder de loin, et disparaissaient après un examen de quelques moments. Chose singulière, ces hommes que l'on eût pris au premier abord pour des paysans

se montraient neuf fois sur dix dans une position telle qu'à la faveur d'un fourré, d'un pli de terrain, ou de quelqu'autre accident naturel, ils se dérobaient en un clin d'œil à nos regards, et que la cavalerie même lancée à leur poursuite les eût difficilement saisis. Un peloton de chasseurs à cheval poussa cependant quelques reconnaissances sur notre flanc ; on arrêta aussi quelques pauvres gens rencontrés sur la route, mais ceux-là n'étaient pas à mes yeux les plus suspects d'espionnage.

Dans le milieu de la journée, nous entendîmes une explosion, à notre gauche. On crut d'abord que c'était le canon ; ce n'était qu'un pont que le génie faisait sauter.

Mais ce bruit avait suffi pour faire relever la tête à nos plus vieux artilleurs. L'un d'eux disait en carressant sa pièce :

— Ah ! ils entrent en France ! Mais c'est égal, je ne crois pas qu'ils soient capables d'y vivre longtemps ; le climat va être b....t malsain pour eux.

Pauvre homme ! habitué à vaincre partout depuis vingt ans, il était convaincu que toujours il serait vainqueur. Combien parmi nous partageaient encore cette illusion !

La nuit vint et nous marchions toujours. Rien ne fatigue comme ce prolongement indéfini d'une étape dont on ignore le terme. Sous ce rapport, je n'étais pas plus renseigné que le dernier de nos soldats.

Mais ceux-ci montraient en général beaucoup de courage et de résignation ; aussi bien étaient-ils moins fatigués que le lendemain de Forbach. Leur grande

préoccupation, comme toujours, semblait être d'avoir du bois pour faire le feu, dès qu'on bivouaquerait. Toute planche, tout pieu, tout madrier aperçu de la route et susceptible d'être arraché avec quelque facilité, se trouvait en un clin d'œil chargé sur une épaule et croisait avec un chassepot par dessus un sac. Parfois la charge d'un troupier s'augmentait ainsi subitement d'un poids fort notable; mais, tout fier de sa trouvaille, l'homme n'en marchait qu'avec plus d'entrain.

Enfin, vers minuit, il nous fut permis de supposer que nous touchions au terme de notre étape. Après avoir traversé une petite rivière, la Nied française, nous rencontrâmes les campements de la Garde Impériale.

On défila longtemps sur une route bordée de ses feux et de ses tentes, qu'on voyait dans la nuit entre les sapins. Des voltigeurs, aisément reconnaissables à leurs brandebourgs jaunes, se croisaient avec nous pour aller au bois ou à l'eau; d'autres s'arrêtaient, le bidon à la main ou le cotret sur l'épaule, pour nous regarder passer. Le soldat semblait voir dans cette concentration nocturne de forces imposantes le signe précurseur d'une action décisive; et, ce pressentiment s'ajoutant à l'impression naturelle des ténèbres et de la fatigue, chacun, qu'il fut en mouvement ou qu'il s'arrêtât, demeurait en silence et renfermait ses pensées en lui-même.

Nous traversâmes un petit village : c'était Mont, de la commune de Pange. A quelque deux cents mètres au-delà, le chemin encaissé depuis les maisons entre

des haies épaisses qui bordaient des vergers, débouchait en pleins champs. Nous étions arrivés.

Le temps était humide et froid ; je me sentais harrassé de fatigue. Il m'eût fallu ma tente au plus tôt. Me voilà donc encore une fois à la recherche d'André et de mon bagage, avec le double désagrément des terres labourées et de ténèbres profondes.

André se trouva au bout de quelque temps ; mais il déclara ne pas savoir sur quelle voiture était chargée ma tente. Déjà fort mécontent, comme le lecteur peut aisément l'imaginer, je laissai à ce triste serviteur la garde de Cocote, lui enjoignant de m'attendre sur place, et je tentai de retrouver la charrette qu'il avait perdue. C'était chose impossible.

Une partie du train auxiliaire était déjà campée, le reste arrivait voiture par voiture. Le seul endroit où l'on pût les voir défiler était celui où, quittant le chemin de traverse qui nous avait amenés, elles entraient dans le champ assigné à leur installation. Là seulement elles se dégageaient de la foule de soldats pressés, l'instant d'avant, jusqu'à toucher leurs roues ; mais là aussi se donnait le grand coup de collier. Le terrain était mauvais, les bêtes fatiguées ; les cris, les jurons, les coups de fouet formaient en conséquence un concert aussi continu que discordant ; une voiture s'embourbait, une autre filait au trot. Le lieu était mal choisi pour interroger au passage des charretiers dont la plupart ne comprenaient seulement pas ce qu'on leur demandait. Bientôt convaincu de l'inutilité de mes recherches, je retournai vers André, déterminé à prendre simplement mon

manteau sur la selle et à m'en envelopper pour dormir sur le sol. André était allé se coucher, je ne sais où, emmenant ma jument !... Je l'appelai vainement à plusieurs reprises. Peut-être il était à cinquante mètres, faisant la sourde oreille ; mais comment le retrouver au sein de l'obscurité et dans un pêle-mêle comme celui d'un camp qui s'installe ?

Ce petit échantillon de la conduite de mon ordonnance peut donner au lecteur une idée des sentiments d'obéissance et de respect pour les supérieurs qui régnaient chez beaucoup de soldats. André n'était assurément pas ce qu'on appelle un mauvais sujet : je ne me suis jamais aperçu qu'il fut ni ivrogne, ni débauché, ni voleur. Cependant, malgré une position dans l'armée qui eût porté tout homme de cœur à m'adoucir, autant qu'il eut été en lui, les fatigues de la campagne, malgré des bontés incessantes de ma part, malgré la reconnaissance qu'il m'aurait dû, rien que pour une situation incomparablement plus douce que celle de ses camarades, la satisfaction de s'endormir lui-même une demi-heure plus tôt l'emportait de beaucoup dans son appréciation sur le désagrément, si tant est que ce fut un désagrément pour lui, de me laisser seul, sans abri, sans manteau même au milieu d'une nuit noire et froide. Pourquoi ? — C'est qu'il était à peu près sûr de n'être pas puni.

Cette absence complète de générosité, de dévouement, me causait un chagrin profond, non pas sans doute à cause de ma situation du moment (grâce à Dieu, si désagréable qu'elle fût, je m'étais attendu à bien d'autres contre-temps et mes pensées montaient

plus haut), mais à raison de l'affaissement des caractères, de l'abaissement du niveau moral dont elle témoignait. Que pouvait-on attendre, en face de l'ennemi, de soldats pareils à André? Sauver leur peau avant tout, puis s'organiser durant la campagne une petite existence aussi douce que possible, furent toujours leurs suprêmes, leurs seules préoccupations. Si toute notre armée eût été taillée sur ce modèle, nous ne compterions pas aujourd'hui dans nos annales militaires les journées de Borny, de Gravelotte, et bien d'autres si glorieuses, malgré leur peu de résultat.

Bien que le nombre de soldats gravement indisciplinés et profondément lâches, fut assez nombreux pour être inquiétant, il n'était pas le seul souci de ceux qui cherchaient à prévoir l'issue de la campagne. L'armée se sentait affreusement mal conduite : de là à tous les degrés de la hiérarchie un manque de confiance dont personne ne faisait mystère.

— Voyez cet encombrement dans la marche, cette confusion dans les campements. Est-ce ainsi que l'on se dispose pour attaquer? Et si l'ennemi tombe sur nous, quelle organisation de résistance peut sortir d'un pareil désordre?

Ainsi parlait cette nuit-là, sur les deux heures du matin, un de nos capitaines d'artillerie que je venais de rencontrer, et il développait sa thèse avec un ton de conviction frappant.

— Ah! par exemple, ajoutait-il en manière de conclusion, nous nous ferons tuer magnifiquement. Vous verrez, monsieur l'aumônier, comme nous nous ferons tuer; mais cela ne servira de rien.

Heureusement le brave capitaine B*** fut mauvais prophète, du moins en ce qui le concernait personnellement. Lors de la capitulation de Metz, il n'était encore ni tué ni blessé ; je ne sais ce qu'il est devenu depuis lors.

Je lui dus cette nuit-là de trouver enfin un gîte. Deux de ses hommes rangèrent lés caisses renfermées dans un fourgon de façon à m'y faire une place assez longue pour m'étendre, on me prêta une ou deux couvertures de cheval, et bientôt, après m'être un peu réchauffé devant un feu de bivouac, je pus goûter quelque repos.

Mercredi, 10 août 1870.

Ce jour-là nous ne marchâmes point. Le soleil, en revenant sur l'horizon nous montra les campements s'étendant au loin autour de nous. Toute l'armée qui devait bientôt et à jamais s'appeler l'armée de Metz, c'est-à-dire environ 200,000 hommes, se trouvait réunie. Je ne donne pourtant ces sortes de renseignements, surtout en ce qui concerne les chiffres, qu'avec la plus grande réserve. Il n'est pas en mon pouvoir de garantir l'absolue vérité d'autre chose que ce que j'ai pu constater par moi-même. Or, ce matin-là, nous vîmes seulement que nous étions réunis à des forces imposantes. Quant à évaluer l'importance numérique d'une armée, ce n'est chose facile ni au défilé ni dans un camp, alors même qu'on a toute li-

berté d'examiner. Je me souviens que le 10 août au matin, dans ma division, nous ne savions seulement pas, à part la garde impériale que nous avions vue dans la nuit, quels étaient les corps réunis au nôtre.

La position occupée par l'armée paraissait très-forte : elle embrassait plusieurs mamelons juxtaposés d'où nous dominions tous les environs. C'est sans doute avec l'espoir d'engager la lutte sur ce champ de bataille, déclaré admirablement choisi par nos officiers, qu'on avait arrêté notre retraite; mais les Prussiens, qui pourtant devaient être bien près de nous, se gardèrent de nous donner signe de vie.

Leur voisinage mettait déjà tout le pays en émoi; on voyait leurs espions partout.

Lorsque je me présentai au presbytère de Pange pour demander la permission de dire la messe à l'église du village, le curé, vénérable vieillard, m'avait accueilli d'abord avec une cordialité qui excluait toute défiance; un jeune vicaire était présent, il ne parut pas avoir à mon endroit plus de soupçon que son curé. Ma division étant arrivée dans la nuit et campant à plus d'un kilomètre, ces messieurs pouvaient ignorer sa présence; mais il y avait assez d'autres troupes plus voisines d'eux pour que la visite d'un aumônier militaire ne dût pas les surprendre.

Cependant une manière de sacristain, personnage influent dans la paroisse, si j'en juge par la façon dont il faisait l'entendu au presbytère, survint en clignant de l'œil et fronçant le sourcil :

— Mais, monsieur le curé, vous ne connaissez pas cet homme-là!

Le pauvre vieux curé eût l'air d'hésiter en me regardant. Je prévins sa pensée en lui disant : « c'est juste, » et fouillant dans la poche de ma soutane, j'en tirai deux pièces, une commission du ministère de la guerre et une feuille de pouvoirs de la grande-aumônerie, l'une française, l'autre latine.

A ce geste, Grosjean se rapprocha du curé pour lire par dessus son épaule. Ceci m'ayant paru trop fort, je remis le français dans ma poche, et tendis seulement le latin, lequel offrait le double avantage de valoir le français pour l'un des lecteurs et l'hébreu pour l'autre.

Grosjean professait-il, en sa qualité d'homme d'église, un tel respect pour le latin, que ce respect couvrit tout porteur d'une pièce latine ? Se trouva-t-il convaincu par la seule vue des armoiries archiépiscopales gravées en tête de la pièce ? Voulut-il seulement faire le malin jusqu'au bout ? Toujours est-il qu'un quart-d'heure après il me servait la messe en homme qui s'entend beaucoup mieux à cela qu'à flairer les espions prussiens.

L'après-midi de cette journée d'arrêt fut consacrée à une tournée dans les environs. J'explorai Coligny et plusieurs autres villages, dans l'espoir d'y trouver une marchandise meilleure et des marchands plus consciencieux qu'à Faulquemont. Mes recherches n'aboutirent qu'à me démontrer de plus en plus le soin avec lequel la remonte avait fait ses achats et l'intendance ses réquisitions. On n'eût peut-être pas trouvé dans tout le département de la Moselle un cheval passable à acheter, même en le payant fort cher ; trois

mois plus tard on put avoir à Metz une bête jeune et pleine de sang pour cinq francs ; ma jument fut peut-être vendue moins que cela par le dragon chargé de la conduire aux Prussiens, comme je le dirai en son lieu.

Le soir je pus coucher pour la première fois sous ma tente. Il tombait une pluie torrentielle qui continua toute la nuit.

Jeudi, 11 août 1870.

Lorsque le terrain s'est trouvé à peu près sec au moment de l'installation de la tente, si l'on a pris la précaution de le niveler passablement et de creuser à l'extérieur une rigole circulaire pour l'écoulement de l'eau, la pluie peut venir ensuite sans grand inconvénient. On est beaucoup moins mal sous un domicile de toile que ne l'imaginent en général ceux qui n'ont jamais goûté de ce genre d'habitation. Le repos y semble d'autant plus doux qu'au dehors l'averse est plus intense et plus prolongée, les rafales du vent plus fortes et plus mugissantes.

Cette expérience que je faisais pour la première fois ne put se prolonger que jusqu'à deux heures et demie du matin. A ce moment il fallut plier bagage. La pluie tombait plus fort que jamais.

Comme tout le camp se mettait en mouvement, André s'était trouvé forcément éveillé. Mais la contrariété du mauvais temps, s'ajoutant à celle de son som-

meil interrompu, l'avaient fait d'une telle humeur qu'il ne survint qu'en maugréant et mit dans tous ses mouvements une lenteur affectée. Les conducteurs de la voiture qui devait emporter mon bagage, l'avertirent à plusieurs reprises qu'ils ne pourraient l'attendre; je joignis mes avis aux leurs. Rien n'y fit : un mulet se fut montré plus sensible qu'André à de pareils discours. La voiture partit donc, emportant mes cantines à peine chargées : c'était la dernière de celles de l'ambulance. Le reste du convoi campait assez loin de nous.

Je demeurais seul, dans l'obscurité, tenant ma jument par la bride, au milieu d'un champ tellement détrempé par la pluie et tellement piétiné que le moindre mouvement me faisait refluer la boue jusqu'à la cheville ; chacune de mes bottes s'était annexé déjà un kilogramme de terre grasse ; le déluge tombait toujours. André se mouillait autant que son maître, et ne se crottait pas moins ; mais son incurie et sa mauvaise volonté me mettaient à mon tour d'une humeur telle que je songeais à tout autre chose qu'à le plaindre. S'il avait laissé partir les voitures, c'était sa faute ; maintenant il fallait qu'il les rejoignît, portant ma tente repliée sur son épaule : c'était à peu près un poids égal à celui du sac d'un fantassin. Mais il eut l'insolence de me déclarer que si je n'avais pas de voiture, c'était tant pis pour moi, qu'il ne marcherait pas, pour me faire plaisir, chargé comme un mulet, etc., etc..... O dix-neuvième siècle ! O progrès ! O idées, si bien appelées, pour l'honneur de nos ancêtres, les idées modernes ! Avant le progrès et nourri

des idées anciennes, André, dont la nature au fond n'était pas mauvaise, eût joué dans la société le rôle modeste, mais utile, auquel l'appelait la courte portée de son intelligence et la vigueur de ses bras ; au dix-neuvième siècle, empoisonné par les idées modernes, il était la brute paresseuse, insolente, impropre à toute obéissance et à tout service que le lecteur connaît maintenant. Nos désastres ont eu diverses causes, les unes d'en bas, les autres d'en haut. Des causes d'en bas, moins remarquées peut-être, mais plus tristement efficaces, la principale fut assurément le trop grand nombre dans les rangs de l'armée des brutes formées par le progrès.

Pour sortir d'embarras, j'avais galopé vers Mont, où je trouvai encore l'intendance. Sur ma demande, un cavalier fut dépêché pour ordonner à une voiture du train d'attendre ma tente et de la charger. La chose fut faite enfin ; mais mon bagage se trouvait ce jour-là partagé entre deux voitures différentes, marchant à plus d'un kilomètre l'une de l'autre.

Notre matériel était comme toujours bien long à défiler. Je pus stationner une grande heure à l'abri sous une porte à Mont, que la colonne traversait pour marcher sur Metz. La pluie tombait toujours : on entendait à quelque distance des coups de fusil échangés entre nos vedettes et celles de l'ennemi. J'ai remarqué durant toute la campagne que le commencement du jour est le moment où les postes avancés se tirent mutuellement avec le plus d'ardeur ; il semble que ce soit une façon militaire d'échanger le bonjour.

— Que voulez-vous ? disait ce matin-là le général

Metman. Les pauvres garçons n'ont guère d'autre distraction que celle-là ; il faut la leur passer.

Bien que nous eussions été fort longs à partir, notre étape ne fut guère que la moitié de celle des jours précédents, surtout de celle de l'avant-veille.

Rien d'important à signaler durant le trajet, si ce n'est la déplorable tendance de nos soldats à tout ravager sur leur passage.

Les avoines venaient d'être fauchées ; elles étaient encore couchées le long des champs par longues rangées parallèles. Nos artilleurs et nos soldats du train en enlevaient d'énormes brassées pour leurs chevaux. Encore s'ils s'étaient contentés de prendre ce qui pouvait être consommé ! Mais les deux tiers de leur butin se répandait le long des routes et demeurait piétiné, comme pour mieux indiquer au paysan dépouillé la trace de ses spoliateurs.

Quelques-uns de ces ravageurs accueillaient assez bien des observations amicales sur l'iniquité de leur procédé :

— Vous êtes, pour la plupart, fils de cultivateurs ; vous hériterez un jour du champ paternel. Que diriez-vous si votre récolte était ravagée de la sorte !

Alors ils s'arrêtaient et remettaient sur place l'avoine qu'ils tenaient déjà à pleines brassées, comme des enfants doués d'un bon cœur, mais tellement étourdis qu'ils n'avaient pas calculé la portée de ce qu'ils faisaient.

Quelques-uns pourtant se montraient plus récalcitrants : les sous-officiers ne réussissaient pas mieux que l'aumônier à leur faire lâcher prise.

Mais leur indiscipline n'était rien au prix de cette réponse faite par un de nos convoyeurs auxiliaires à un paysan survenu pour défendre sa propriété :

— Ta propriété ! tu ne sais donc pas que nous allons être en République. Tu verras alors si tu la gardes, ta propriété ! (1)

Hélas ! du train dont vont les choses, il pourrait y avoir une prophétie dans cette menace.

A trois heures de l'après-midi, nous campions entre Colombey et Borny, à quatre kilomètres environ de Metz.

Nos positions nouvelles avaient une extrême importance ; elles dessinaient à l'avance le champ de bataille sur lequel nos troupes devaient combattre trois jours plus tard. Lorsque l'armée fut installée tout entière, notre division se trouva à l'extrême droite ; elle avait immédiatement à sa gauche la quatrième division de notre corps, général Aymard, dont M. B*** se trouvait l'aumônier : la route de Sarrelouis à Metz nous séparait. Nos lignes s'étendaient au delà dans la direction de Vantoux et de Mey ; la garde était derrière nous entre Borny et Metz.

Un petit bois que l'on aperçoit sur la gauche avant d'entrer à Borny, lorsqu'on vient de Colombey, fut d'abord assigné pour camp à notre ambulance ; le convoi était dans les champs, entre ce bois et le chemin. Dès que ma tente fut installée, je voulus mettre

(1) Je n'ai pas entendu cette réponse ; mais elle m'a été rapportée le jour même, par conséquent bien avant le désastre de Sedan et la chute de l'Empire.



à profit ce qui restait de jour en allant à Metz demander enfin un fourgon, pour éviter à jamais le retour de scènes semblables à celle du matin. Ce petit voyage me montra qu'on devenait aussi défiant à la ville qu'à la campagne.

J'avais laissé ma jument à la porte des Allemands, et je circulais à pied le long des trottoirs. Le rasoir, il est vrai, n'avait pas approché ma barbe depuis près de quinze jours, et mes bottes, bien que débarrassées de la boue du matin, n'avaient pas tout à fait l'éclat ni la finesse du vernis. Il n'en fallut pas davantage pour être réputé Prussien.

Je venais de demander mon chemin ; on me l'avait indiqué d'assez bonne grâce et je le poursuivais, lorsque j'entends quelqu'un précipiter son pas derrière le mien. Un agent de police (non plus un sacristain cette fois) m'aborde et me demande :

— Pardon, monsieur, où allez-vous ?

Il avait le képi à la main ; son ton était des plus polis. Moi, en vrai badaud de Paris, habitué à n'user du sergent de ville que pour en tirer des renseignements, j'imaginai tout d'abord que, m'ayant vu demander ma route, il venait s'offrir à me guider.

— Merci bien, répondis-je, on m'a suffisamment renseigné.

— Pardon, monsieur... ce n'est pas cela... C'est que, voyez-vous,.... par le temps qui court..... nous sommes obligés..... Vous comprenez..... Enfin, avez-vous des papiers ?

C'était le cas d'exiber de nouveau la feuille latine et la feuille française du presbytère de Pange. Mais j'a-

vais mieux : c'était un ordre de l'état-major général pour la livraison d'un fourgon avec cheval et harnais, dont l'encre était encore fraîche. La pièce offrait au regard l'en-tête, le timbre, les signatures, en un mot tout ce qui peut convaincre un agent de police. Le mien partit, se confondant en excuses.

Mais décidément j'étais voué à ces sortes d'aventures. Celle-là ne devait pas être la dernière.

Vendredi, 12 août 1870.

Les Prussiens ne donnèrent pas, je crois, signe de vie, ce jour-là encore.

Je retournai de bonne heure à Metz. Il me fallait un conducteur pour mon fourgon : j'allai en demander un parmi les mobiles du département, à la caserne Chambière.

Les amateurs ne manquent jamais pour les emplois où l'on espère moins de danger et plus de petits profits ; plusieurs s'offrirent, même un sergent qui voulait déposer ses galons pour me suivre. Un si faible estime du grade suffit pour me faire exclure celui-là ; quant aux autres, n'en connaissant aucun, je me décidai sur la mine. Hélas ! le souvenir de ce choix m'empêchera de me vanter jamais d'être physionomiste. Baptiste (je dois donner un nom de guerre à celui-là comme à l'autre, et pour des raisons plus fortes encore), Baptiste était un garçon intelligent et dégourdi, qui avait servi dans un des premiers hôtels

de Paris et dans une riche famille américaine ; il maniait fort délicatement la troisième personne en parlant à son maître, cuisinait assez bien, servait à table avec élégance, mais il annexait le bien d'autrui à son propre bien avec une facilité déplorable. De ces diverses habitudes contractées dans ses précédents voyages par mon nouveau serviteur, les premières me plurent beaucoup d'abord, la dernière finit par me déplaire à ce point que sans certaine maladie qui l'empoigna fort à propos, il eût probablement tâté du conseil de guerre. Mais n'anticipons pas.

Ce jour-là je commençai pas l'emmener prendre livraison d'une jument gris-pommelé qui nous fut donnée comme bête de trait, et d'un fourgon à deux roues. Quant au harnais nécessaire pour joindre la bête au véhicule, l'intendance n'en avait pas ; il fallait en acheter un. Nous allâmes donc aux renseignements dans ce but ; on nous indiqua un Juif.

A Metz, comme partout, mais dans une plus forte proportion qu'ailleurs, il y a des Juifs. Or qui dit Juif dit commerçant : commerçant en toute espèce de choses ou en telle ou telle chose particulière, mais toujours commerçant. Produits de nos manufactures ou œuvres de l'intelligence et du génie, vaisselle ou livres, vieille ferraille ou tableaux de grands maîtres, cravaches ou serinettes, allumettes chimiques ou remplaçants pour l'état militaire, tout sert de motif, tout est prétexte à cette race pour faire passer l'argent de la bourse chrétienne dans la besace des enfants d'Abraham. Les prétextes de L***, c'étaient les chevaux, voitures et harnais d'occasion. Il m'offrit un de

ces derniers objets, tout resplendissant de cirage, pour la somme de cinquante francs. Je donnai l'argent; Baptiste habilla la Grise (c'est le nom sous lequel je pris l'habitude de désigner la jument de trait pour la distinguer de la Noire, ma jument de selle), et partit avec elle pour chercher le fourgon. L*** était si content que, m'ayant entendu demander une brosse, il se précipita sur mes bottes et voulut les cirer. Vainement je tentai de lui résister; l'occasion de décrotter et de faire reluire un homme de mon mérite ne se présentait pas tous les jours, il s'en faisait un honneur, je serais assez bon pour ne pas l'en priver. Il mâcha si bien tout cela avec son vilain accent tudesque que je lui abandonnai mes pieds, me demandant pourtant quel grand mérite pouvait avoir aux yeux de ce Juif un pauvre prêtre si crotté. Je compris bientôt que c'était celui de payer cinquante francs sans marchander ce qui ne valait pas cinquante sous.

Lorsque Baptiste fut de retour, il nous montra l'un des traits qui s'était brisé dès les premiers pas faits par la Grise. Or le fourgon était des plus légers et complétement vide; cela promettait pour la marche avec une charge, dans les terres détrempées ou les mauvais chemins.

Je fis donc voir à mon Juif le cuir brisé qui s'effeuillait sous les doigts comme du carton pourri, et lui déclarant que ce n'était pas une pareille marchandise que j'avais prétendu acheter, je le sommai de me mettre le harnais en état de servir ou de m'en donner un autre : sinon il devait me rendre l'argent.

Cette dernière condition n'était pas de son goût.

Monsieur avait vu la marchandise, Monsieur avait acheté; tant pis pour Monsieur si le trait se brisait, une fois que le domestique du Monsieur avait commencé de s'en servir. Ainsi parlait cet honnête négociant d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme. Mais la discussion ne tarda pas à s'envenimer. Comme elle avait lieu dans la cour d'une auberge, un cercle assez nombreux se forma bientôt autour de nous. Des voisins, en gens prudents dont l'intérêt est de ne pas se faire un ennemi de celui qu'ils retrouveront chaque jour sur leurs pas, semblaient incliner pour le Juif; mais deux artilleurs survinrent qui commencèrent par le traiter de voleur.

— *Foleur!... Foleur fous-mêmes*, répondait-il exaspéré, sans doute en pensant au cirage qu'il ne pourrait reprendre à mes bottes s'il rendait l'argent.

Je priai alors les artilleurs de surveiller l'honnête négociant en attendant mon retour, et je me dirigeai vers le grand quartier général, où probablement, sur le premier exposé de l'affaire, quatre hommes et un caporal auraient été dépêchés pour la terminer, avec d'autant plus d'empressement que l'acquisition était faite pour le compte de l'État. Mais à peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que je rencontrai le même agent de police qui m'avait arrêté la veille. Ce fut lui qui me tira d'embarras. Je dois dire que L***, quelque déchirement d'entrailles que lui causât la restitution, s'exécuta dès la première sommation de l'agent.

J'étais heureux sans doute de n'être pas volé; mais

je demeurais avec un cheval et une voiture sans rien pour atteler l'un à l'autre.

Un bourrelier vit mon embarras et se montra compatissant. Il m'accommoda en quelques heures un harnais des moins complets et des moins solides, qui pourtant ne se rompit pas dès le premier jour. Cette machine, que je ne payai guère plus du double de sa valeur, eût difficilement servi jusqu'à Berlin ; mais grâce au peu de poids de mon bagage, grâce aux bouts de ficelle journellement prodigués pour la rajuster, grâce surtout au blocus qui en restreignit fort l'usage, elle dura jusqu'à la fin de la campagne.

A raison du temps perdu chez le Juif et chez le bourrelier, nous arrivâmes au camp assez tard. Ma tente n'était plus à sa place : averti sans doute du voisinage des Prussiens, on avait remarqué que l'ambulance tout entière et les bagages pouvaient, là où ils se trouvaient, être enlevés avant pour ainsi dire que le reste de la division s'en aperçut; en conséquence le tout avait déménagé.

Notre nouvel emplacement était un champ plus voisin de la route de Sarrelouis, que le 71e de ligne devait, quarante-huit heures plus tard, couvrir de ses morts et de ses blessés ; mais nous ne fîmes qu'y passer. Tandis que nous soupions, l'ordre arriva de décamper encore une fois. On nous assignait pour poste une grande ferme, la première maison de Borny de ce côté-là : nous y fûmes dans la soirée.

Je couchai dans une grange sur un de ces brancards qui servent au transport des blessés. Nos médecins, notre pharmacien, notre comptable, avaient des

lits pareils; tous étaient alignés comme dans un dortoir de pensionnat. Sans les courses à fond de train et les bonds échevelés auxquels se livrait, autour de nous et jusque sur nous, toute une bande de rats, notre sommeil eût été des plus paisibles.

Samedi, 13 août 1870.

Nous avions pour voisins à la ferme de Borny le général Decaen et son état-major. Nous apprîmes qu'il remplaçait dans le commandement du 3e corps le maréchal Bazaine, en faveur duquel l'Empereur se désaisissait du commandement général. La campagne avait été jusque-là trop mal menée, pour que ces nouvelles ne fussent par accueillies avec une vive satisfaction. On ressentait pourtant une impression pénible en voyant le salut de l'armée et de la patrie dépendre désormais d'un homme sur lequel on avait rapporté, surtout après l'expédition du Mexique, les bruits les moins flatteurs. Cependant à quel autre aurait-on pu confier le commandement en chef? La voix publique ne mettait alors en avant aucun nom, et ce n'est guère qu'un mois plus tard que j'entendis l'armée former des vœux pour la substitution au maréchal Bazaine du général Ladmirault, honneur dont ce dernier fut sans doute redevable à des preuves faites dans l'intervalle.

Le voisinage du quartier général nous valut de voir

arriver un prisonnier. Il était blond, grand et mince, avait la physionomie douce et intelligente, et paraissait fort jeune ; son uniforme se composait d'une tunique bleu de ciel avec une espèce de béret de même couleur. Nos fantassins l'entouraient dans la cour de la ferme avec la plus grande curiosité, mais sans aucune démonstration hostile; comme on avait fermé les portes pour prévenir une affluence trop grande, les curieux escaladaient les murs, dont ils garnissaient presque toute la longueur. Du haut de son grand cheval mecklembourgeois, le prisonnier répondait d'un air fort calme aux questions de ses *camarades français* avec le peu qu'il savait de leur langue.

Dans la même après-midi, plusieurs blessés furent apportés des avant-postes. Heureusement leurs blessures étaient sans gravité ; mais d'après les renseignements qu'ils nous donnèrent, les coups de fusil continuaient à s'échanger avec assez de vivacité. Nous étions loin, si loin que le bruit même de cette fusillade ne nous parvenait pas. Il y avait lieu de craindre que quelque soldat plus gravement atteint succombât ou perdît connaissance avant d'arriver à l'ambulance. Je montai donc à cheval pour aller là où mon ministère pouvait être plus nécessaire.

Je trouvai nos quatre régiments défendus par des tranchées-abris creusées en quelques heures. Nos officiers d'artillerie installaient une batterie près du château de Colombey. Un poste avancé du 7e chasseurs, caché sous un bouquet de sapins, avait vu l'ennemi peu avant mon passage et échangé avec lui quelques balles ; mais j'achevai ma tournée, et je revins à la

ferme sans avoir rencontré un blessé, ni entendu un coup de feu.

Dimanche, 14 août 1870.

Bataille de Borny.

Le maréchal Bazaine avait, paraît-il, l'intention de se replier dans la direction de Verdun, en abandonnant la ville de Metz à ses seules ressources. Nous reçumes en effet, à trois heures du matin, l'ordre de départ pour traverser la ville et nous rendre au Ban-Saint-Martin, village situé de l'autre côté de ses murs, et avoisiné par un vaste terrain propre au campement, que longe la route de Verdun. Les tentes et les bagages furent donc rechargés ; nous montâmes à cheval ; mais, notre marche coïncidant avec un mouvement général de l'armée, le lecteur comprendra que nous eûmes tout le temps de remettre pied à terre.

J'allai dire ma messe, on déjeuna, les heures s'écoulèrent, nous attendions toujours le moment de sortir de la ferme.

L'ennui de l'attente fut trompé quelque temps par l'arrivée d'un lieutenant d'infanterie prisonnier. Petit, brun, les traits assez réguliers mais durs, toute la physionomie de cet homme respirait une énergie indomptable. Entouré par nos dragons, il avait refusé de se rendre, et sa tentative de résistance lui avait valu un grand coup de sabre à la tempe gauche. Il nous arrivait donc avec une plaie béante, d'où le sang

avait ruisselé tout le long de sa tunique. Il se laissa panser par nos majors. Mais il ne voulut pas qu'on se servit pour bander sa plaie d'autre linge que le sien. On lui conseilla de prendre du bouillon pour se réconforter ; il exigea qu'on le fit avec du Liébig tiré de sa propre sacoche. Interrogé sur les motifs qui l'avaient fait se trouver, lui officier, seul sur le chemin de nos cavaliers, il parut d'abord ne pas comprendre la question ; mais enfin il répondit : « Je suis Prussien ; je peux donc marcher seul. » — On lui offrit de le laisser aller et venir librement, s'il voulait donner sa parole de ne pas s'enfuir ; il refusa, et l'on dût le faire conduire à Metz par nos gendarmes.

Cet officier savait sans doute qu'une attaque de la part des Prussiens était imminente. Quant aux nôtres, je ne sais s'ils étaient tous dans la disposition d'esprit où je me trouvais moi-même ; mais tout absorbé par la question du départ, je ne pensais à rien moins qu'à une bataille pour ce jour-là.

A deux heures de l'après-midi seulement, le convoi à la suite duquel on nous expédiait s'engagea sur la route de Metz.

Grâce à l'encombrement, à quatre heures nous n'avions pas franchi trois kilomètres, et nous nous trouvions encore en dehors de la porte des Allemands, lorsque le bruit du canon éveilla soudain notre attention.

Le premier coup fut aussitôt suivi de plusieurs autres ; évidemment une bataille commençait.

— C'est du côté de Borny, dis-je à nos majors.

— En effet, cela paraît bien être de ce côté.

— Mais, en ce cas, notre division est engagée.

— C'est probable.

— Il faut y retourner.

— Oh ! cela ne se fait pas ainsi ; nous sommes militaires, et nous ne pouvons marcher sans ordre.

— Eh bien ! moi, messieurs, qui ne le suis pas, je cours à Borny. Si nos soldats sont au feu, j'y reste avec eux ; sinon, je serai bientôt de retour, et du train dont marche le convoi, il n'aura peut-être pas fait cinq cents mètres avant que je vous aie rejoints.

Aucune observation ne fut faite pour me retenir, et je partis au galop, en coupant à travers champs.

Quelques minutes après, je dépassais les dernières maisons de Borny, dans la direction de Colombey. Le spectacle d'un champ de bataille s'offrait pour la première fois à mes regards. Je fermai un moment les yeux pour me recueillir ; puis, faisant le signe de la croix, j'activai du talon l'allure déjà rapide de ma jument.

Des sifflements, entendus pour la première fois, mais avec lesquels la Providence me réservait une familiarité plus grande, hachaient l'atmosphère sans relâche ; cependant les balles, arrivant de fort loin, passaient presque toutes au-dessus de ma tête. Devant moi, l'artillerie de notre division tonnait : c'était sur la droite nos canons, au nombre de douze partagés en deux batteries, qui tiraient l'un après l'autre ; à gauche nos six mitrailleuses faisaient entendre tour à tour ce formidable crépitement qui ressemble au bruit d'un gigantesque moulin à café. La fusillade, dominée par ce vacarme, s'entendait à peine.

Que la nature humaine est étrange, et quels contrastes s'y rencontrent !

Plus tard, des soldats prussiens m'ont dit : « Nous avons soif, » et je souffrais de n'avoir pas de quoi les désaltérer. J'en ai vu se lamenter au souvenir des femmes et des petits enfants qui les attendaient au loin pour peut-être ne les revoir jamais, et mon cœur a saigné. A ce moment, et depuis lors, sur presque tous nos champs de bataille, je tressaillais d'allégresse à chacun de ces coups qui fauchaient leurs bataillons.

Je n'étais pas venu pourtant dans le but d'assister en spectateur oisif à cette affreuse boucherie qu'on appelle une bataille ; et la préoccupation des secours à porter dominait tout le reste.

A trois ou quatre cents mètres de la ferme, sur la droite du chemin qui mène à Colombey, deux ou trois médecins de nos régiments étaient en train déjà de faire des pansements. Je me dirigeai de leur côté, et ayant mis pied à terre, je commençai de donner les soins de mon ministère à ceux des blessés dont l'état paraissait le plus grave.

Leur nombre n'était pas encore très-grand, mais nous n'étions qu'au commencement de la bataille. Bientôt on nous en rapporta de toutes les directions, et l'embarras de nos chirurgiens augmenta.

Outre la disproportion de leur nombre avec celui des blessés, ils faisaient observer avec raison combien il leur était difficile de continuer à opérer dans un endroit où une balle pouvait à chaque instant frapper, soit leurs blessés, soit eux-mêmes. Il fallait au moins obtenir le retour de l'ambulance divisionnaire ; alors,

pourvu d'un personnel plus nombreux, avec le matériel nécessaire, on aviserait à se procurer une meilleure installation. On convint de s'adresser tout d'abord au général, et je m'offris pour aller lui exposer la situation.

Mais quiconque a l'expérience des champs de bataille sait combien il est malaisé d'y joindre pendant l'action ceux dont on est séparé. Notre division combattait sur un espace immense, coupé par des bois et des avenues d'arbres, obscurci par la fumée. Comment deviner le point sur lequel il fallait se diriger ?

La Providence me servit; au bout de quelques pas j'aperçus un nombreux état-major qui, passant devant moi, se dirigeait à travers champs vers la route de Sarrelouis. C'était celui du maréchal Bazaine. Il venait de rencontrer le général Metman et son escorte ; les officiers m'indiquèrent la direction à suivre pour le trouver moi-même.

Deux ou trois minutes après, j'exposais à notre général l'embarras des docteurs et le mien, et je lui demandais un ordre pour envoyer chercher l'ambulance de sa division.

— Elle devait marcher au canon, me répondit-il.

Et il passa.

Je ne pouvais me permettre de le suivre au trot pour insister. Mes rapports avec M. Metman et avec l'armée dataient de quinze jours ; j'assistais pour la première fois à une bataille; j'ignorais comment aurait dû s'organiser le service des blessés. Il était aisé de voir seulement que personne n'en prenait la direction ; et placé entre la déclaration des médecins qui ne pouvaient marcher sans ordre, et celle du général qui eût

6

voulu les voir accourir au premier bruit du canon, je me demandais ce qu'allaient devenir tant de victimes d'un feu meurtrier.

Sur ces entrefaites, j'aperçus un peloton de chasseurs à cheval placé en réserve à quelque distance. Mon parti fut aussitôt pris. Je courus en mettre un en réquisition pour porter un ordre *de la part du général.*

Il partit au galop pour ramener l'ambulance de la division.

J'ai su depuis qu'il n'avait pu la joindre que dans Metz. Notre médecin en chef et ses aides, avec tout leur matériel, essayèrent alors, paraît-il, de revenir sur leurs pas; l'encombrement des portes de la ville les empêcha d'y parvenir. Nous les aurions donc attendus vainement, et bien nous prit de nous organiser sans eux.

Lorsqu'on sort de Borny pour se diriger vers Metz, par conséquent à l'extrémité du village opposé au champ de bataille, on rencontre sur la droite un château dont le vaste parc étend ses plates-bandes, ses pelouses et ses allées ombreuses dans la direction de la route de Sarrelouis. Les habitants de ce manoir avaient fui, fermant toutes leurs portes, et nul ne se rencontra qui pût les ouvrir.

Heureusement il se trouvait dans le parc une immense salle couverte. Une porte et six fenêtres de la plus grande dimension en mesuraient la façade; la profondeur et l'élévation répondaient à la largeur. Ce local, dont j'ignore la vraie destination, mais qui probablement ne fut construit que pour servir à des fêtes, allait s'arroser de sang et retentir de cris de

douleur. J'eus bientôt trouvé quelques personnes de bonne volonté, hommes et femmes, non pas des paysans (j'ai malheureusement presque toujours vu le paysan de ces contrées plein d'égoïsme et de lâcheté), mais des Messins surpris à Borny dans leur promenade du dimanche par le commencement de la bataille. Ces braves gens envahirent la grange d'une ferme voisine, et vinrent joncher d'une couche épaisse de paille le plancher de notre ambulance improvisée.

Désigner ce lieu pour y apporter des blessés était chose facile, et bientôt ils y affluèrent. Mais il fallait y faire arriver nos majors, et en cela se présentait une immense difficulté. Ces messieurs avaient demandé les premiers un lieu abrité pour faire les pansements dans de meilleures conditions. Ce lieu une fois trouvé, leurs collègues de l'ambulance divisionnaire auraient dû s'y installer; quant à eux, attachés chacun à un régiment ou à un bataillon spécial, ils devaient rester au feu, près de leurs corps respectifs, pour y donner les premiers secours en cas d'urgence. Telle est la règle, et nous devons convenir qu'elle est excellente, lorsqu'elle peut s'appliquer. Mais ce n'était pas le cas à Borny.

« Nous n'avons pas d'ordre. » — Pour la seconde fois, depuis que la canonnade avait commencé, je me heurtais à cette réponse, si souvent entendue dans le monde militaire. Heureusement nos majors étaient gens de bon sens autant que de cœur. Le cœur leur disait de soulager, le plus et le mieux possible, nos pauvres soldats; le bon sens leur fit comprendre que,

pour faire plus et mieux, il fallait suppléer à l'absence du médecin en chef et de ses aides, et que nul ne les blâmerait d'avoir pris conseil seulement d'eux-mêmes, en un cas d'urgence où il était impossible de prendre conseil de leurs chefs.

Une fois ces messieurs au château, je pus m'occuper exclusivement des secours spirituels à donner aux mourants. Grand Dieu! que d'émotions dans ce ministère, et que de malheureux le réclamaient!

En moins de rien la grande salle fut remplie. On commença à déposer les nouveaux arrivants sur les marches; on en adossa le long des murs à l'extérieur, on en coucha sur les plates-bandes et l'on en couvrit les pelouses. Une assez grande écurie, seul endroit abrité que l'on eût trouvé ouvert dans le château, et où l'on avait remplacé à la hâte le fumier par de la paille fraîche, était remplie de malheureux gémissant et criant.

La nuit venait; on ne put trouver une lanterne pour pénétrer dans ce lieu de douleur, et la crainte du feu nous empêchait de nous y éclairer autrement. D'ailleurs la bougie manquait, et l'on ne savait où en demander, dans un village dont presque tous les habitants avaient fui; on en avait trouvé seulement deux bouts, qu'on avait placés dans un petit réduit sur la fenêtre, auprès d'un établi de menuisier. On portait l'un après l'autre sur ce meuble les blessés dont l'état demandait des opérations immédiates. Deux chirurgiens y coupaient des bras et des jambes, y recousaient les intestins à de malheureux éventrés, ou bien encore y fouillaient avec de grandes pinces dans des

plaies profondes pour en arracher les balles ou les éclats d'obus.

Au milieu de tant d'horreurs, j'allais et je venais, dans la grande salle, dans l'écurie, sur les pelouses enjambant par-dessus l'un pour arriver à l'autre, craignant toujours de heurter maladroitement du pied quelque jambe ou quelque bras blessé, cherchant ceux qui m'appelaient ou que je n'avais pas encore vus. Les uns me montraient leur sang qui coulait encore à flot, et me demandaient d'appeler sur eux l'attention de nos médecins, d'autres déjà pansés voulaient être transportés à Metz; plusieurs, se sentant mourir, me confiaient de l'argent ou des papiers et me chargeaient d'exécuter leurs volontés dernières; tous se montraient heureux de recevoir l'absolution.

Beaucoup, surtout les plus jeunes, parlaient de leurs mères, et s'écriaient : « Ah! si elle me voyait! »

Au pied d'un arbre, un capitaine d'infanterie, frappé d'une balle en pleine poitrine, venait de rouvrir ses yeux fermés pendant l'absolution sous l'empire du recueillement; je vis alors qu'il tenait à sa main des photographies, celles de sa femme et de ses enfants. Il leva les yeux au ciel, pressa les chères images sur son cœur et sur ses lèvres, dit : « Mon Dieu, je n'y serai plus, protégez-les! » et mourut.

Moi, je voyais, j'entendais ces choses et bien d'autres semblables, de plus émouvantes encore, qu'il m'est défendu de révéler, et les larmes me montaient aux yeux. Mais je me disais : « Si tu pleures maintenant, tu perdras toute énergie. » — Alors je serrais les poings à m'enfoncer les ongles dans la chair; j'a-

joutais, pour compenser cet effort : « Plus tard, tu te souviendras, alors tu pourras pleurer. » — Et maintenant je pleure en écrivant ces tristes récits.

Je ne raconte pourtant pas tout. Bien des traits, même des plus saillants, peuvent manquer aux tableaux que je voudrais tracer, soit que les choses aient alors glissé sans m'impressionner, soit que depuis elles aient échappé à ma mémoire. Je n'en citerai qu'un exemple.

Les projectiles prussiens frappant sur le toit du château', les tuiles brisées pleuvaient, à ce qu'il paraît, tout autour de nous. Ceux qui étaient là me l'ont souvent redit, et pourtant je n'en ai nul souvenir.

Cependant le combat avait cessé avec le jour, et le moment arriva où le service de transport des blessés se ralentit considérablement. D'un autre côté, j'étais aidé dans mon ministère par quelques confrères courageux et dévoués : un père dominicain, un aumônier de la Société de secours aux blessés, deux autres prêtres appartenant, je crois, au clergé de la ville. Leur bonne volonté me permit de quitter l'ambulance pour aller rechercher sur le champ de bataille même les infortunés qui devaient y demeurer encore en grand nombre privés de tout secours.

Ce ne fut pas sans peine que je retrouvai mon cheval. En arrivant au château, j'en avais confié la garde à un de nos chasseurs. Cet homme n'était plus là, depuis longtemps sans doute, et personne ne put me donner de nouvelles ni de lui ni de ma bête. Celle-ci se retrouva pourtant, après bien des recherches, atta-

chée sous de grands arbres, dont l'ombre épaisse empêchait de la distinguer à quatre pas.

Mais ce n'était pas tout. Beaucoup des malheureux vers lesquels j'allais me porter pourraient sans doute encore avoir la vie sauve s'ils étaient pansés et transportés. Impuissant à leur procurer par moi-même ce double secours, je souffrais à l'avance de l'affreux crève cœur que j'allais avoir en me voyant forcé de les abandonner seuls, au milieu des champs, dans une nuit déjà froide, même après avoir procuré la paix à leurs âmes. Plusieurs probablement en mourraient, tandis qu'ils auraient pu vivre; des mères, des femmes, des enfants verseraient des larmes qu'il me semblait pouvoir leur éviter.

Il fallait pour cela que je fusse accompagné; je cherchai donc à l'être. Ce fut l'occasion d'une grande tristesse. J'aimerais à la cacher; mais, ayant entrepris d'écrire une histoire et non pas un récit de fantaisie, il me faut bien la dire.

Certains personnages, étrangers au monde militaire, et que je ne veux pas autrement désigner, survenus sur le tard, s'agitaient à l'entrée du parc. Deux ou trois des leurs, chirurgiens de profession, se rendaient utiles en pansant quelques blessés dans un coin séparé. Ce fut à ces derniers que je m'adressai :

— Messieurs, il reste encore sur le champ de bataille un grand nombre de nos pauvres blessés. Si vous et les vôtres voulez y venir, vous sauverez sans doute la vie à plus d'un. Je connais le terrain, et je pourrai vous servir de guide.

Cette proposition fut d'abord accueillie avec l'ap-

parence du plus grand enthousiasme. On me fit attendre seulement que deux ou trois pansements fussent achevés, et l'on se déclara prêt à me suivre.

Déjà nous nous mettions en route, lorsque le sous-intendant de la division, M. Lahaussois, me prit à l'écart et me dit :

— Monsieur l'aumônier, je ne puis qu'approuver votre dessein ; mais je crois devoir vous prévenir d'une chose. Nos troupes se retirent; les Prussiens demeurent dans leurs positions, et peut-être ils vont avancer. En vous voyant au clair de lune, ou seulement en entendant le pas des hommes et celui des chevaux, l'on ne saura pas qui vous êtes et l'on tirera sur vous.

Sans doute j'aurais préféré que MM. les Prussiens gardassent leur plomb pour une autre occasion ; mais aussi je n'estimais pas que la crainte des balles dût empêcher ou retarder notre départ.

Cependant je ne me croyais pas le droit d'exposer la vie des autres, surtout à leur insu. Il me parut de mon devoir de communiquer à mes compagnons improvisés l'avis de M. le sous-intendant, et tout en leur disant à quoi j'étais résolu, de leur demander ce qu'ils comptaient faire eux-mêmes.

Ces messieurs proclamèrent à qui mieux mieux la résolution de marcher, malgré les balles. Même ils semblaient piqués de ce qu'on parût mettre leur courage en question.

Je m'applaudissais donc d'avoir rencontré ces braves, et je les croyais prêts à partir lorsqu'ils se plaignirent de n'avoir pas de brancards. Cette difficulté

fut aussitôt levée par M. Lahaussois, qui leur en offrait quatre-vingt, renfermés à quelques pas dans des fourgons de l'intendance. Je demandai cinq minutes pour les faire décharger.

Lorsque je revins, ces messieurs avaient tous disparu.

J'étais indigné, et je le laissai voir ; si ce fut un tort il ne fut pas au moins de longue durée. La préoccupation qui m'absorbait, c'était celle du champ de bataille à parcourir, et j'allais, cessant toute récrimination, partir enfin seul, lorsque la Providence me fit rencontrer un lieutenant du train avec un certain nombre d'hommes et une vingtaine de cacolets. Ce monde et ce matériel étaient sans emploi : on attendait des ordres qui n'arrivaient pas et ne seraient sans doute jamais arrivés. Toujours et encore cet éternel : « Nous n'avons point d'ordres, » refrain militaire avec lequel on laisse mourir les hommes et l'on perd les batailles.

Cette fois pourtant ma rhétorique en triompha.

De généreux habitants de la ville arrivaient déjà au château avec des voitures de toute espèce pour enlever des blessés ; leur nombre croissait à tout moment, et plusieurs promettaient de faire plus d'un voyage. Le lieutenant comprit que ses cacolets, superflus pour le transport à Metz, seraient bien plus utiles sur le champ de bataille. Brave lieutenant, dont j'ignore le nom, que je ne reconnaitrais pas peut-être, ne l'ayant vu que la nuit, mais que je voudrais retrouver pour lui serrer la main !

Il devait être environ minuit. Nous traversâmes as-

sez rapidement le village devenu silencieux. Chemin faisant, un de nos hommes soupait d'un morceau de pain ; il m'offrit de le partager. Comme je n'avais rien mangé depuis le matin, j'acceptai avec reconnaissance.

En sortant de Borny nous croisâmes successivement deux de nos régiments qui se repliaient, l'un par la droite, l'autre par la gauche sur le chemin que nous suivions. Ces manœuvres se faisaient en silence ; les officiers qui s'approchaient ne nous parlaient qu'à voix basse. Ils demandaient où nous allions et nous donnaient le même avis que M. le sous-intendant. Mais, étant gens de cœur, ils ne pouvaient être surpris de nous voir passer outre en les remerciant.

Quand nous les eûmes dépassés, nous n'eûmes plus devant nous que les vastes champs, coupés par deux ou trois chemins, où j'avais rencontré vers le commencement de la bataille le maréchal Bazaine et le général Metman. La lune y projetait sa pâle lumière sur des hommes et des chevaux étendus çà et là. De petits nuages noirs faisaient courir sur le sol des ombres rapides ; quand ces ombres passaient sur un mort, on aurait cru qu'il bougeait. Des gémissements, la plupart lointains, venaient frapper nos oreilles. Un feu de bivouac brillait entre les arbres du côté de Colombey ; il indiquait sans doute la position d'un poste prussien.

Les hommes du train se séparèrent par petits groupes, deux ou trois accompagnant chaque mulet. Moi, j'allai seul avec mon cheval ; mais quand je rencontrais un blessé transportable, je hélais les hommes les plus voisins afin qu'ils vinssent le relever.

Là où les morts étaient serrés, je marchais à pied, la bride passée autour du bras gauche. J'allais de l'un à l'autre et je tâtais de ma main droite leurs pauvres joues décolorées pour m'assurer qu'elles étaient bien froides. Combien j'en ai vus là, les uns tombés la face contre terre, d'autres renversés sur le sac encore attaché à leur dos, tous le visage tourné vers l'ennemi! Dieu me fit ce jour-là la grâce de ne pas voir de lâches dans notre armée; et, tout en gémissant sur la mort de tant de braves, je me sentais tout fier d'être de la même nation qu'eux.

Absorbé par ces émotions, j'avais absolument oublié que les Prussiens pouvaient tirer sur nous. Des soldats me dirent qu'ils venaient de le faire à trois reprises différentes. Quelque extraordinaire que cela puisse paraître à mes lecteurs et que cela me paraisse à moi-même, je ne m'en étais pas aperçu. Mais sur l'assurance réitérée qu'on m'en donna, ne pouvant imaginer alors pas plus qu'à présent, que l'ennemi s'attaquât volontairement à des gens aussi inoffensifs que nous, je fis un drapeau blanc avec mon mouchoir de poche et je l'agitai en poussant mon cheval dans la direction des Prussiens. Ce signal fut probablement aperçu, car ils ne tirèrent plus, même lorsque nous approchâmes davantage.

Aussi rassurés de ce côté que nous pouvions l'être, nous ne songeâmes plus qu'aux objets de notre lugubre tournée. De nouveaux spectacles, plus déchirants les uns que les autres, s'offraient sans cesse à nos regards.

Toute ma vie je me souviendrai de cet excellent

71e de ligne. Durant la bataille, sous un feu où son lieutenant-colonel reçut une balle dans l'épaule, toute la division l'avait admiré. Les officiers des autres régiments, le montrant de loin à leurs soldats, disaient «Voilà comme il faut faire. » — Hélas! on voyait bien, en regardant à terre, quelle contenance il avait faite.

Sur un seul point, il y avait une vingtaine de corps étendus, coude à coude, alignés comme à la parade, la crosse encore à l'épaule et le doigt à la détente; seulement ils avaient le visage sur le sol et demeuraient immobiles. Des ruisseaux de sang avaient coulé autour d'eux, prenant leur source à une tête, à une poitrine, et se perdant en de petits lacs d'un rouge sombre formés dans les creux du terrain.

Qui les avait couchés là, ces vingt braves! Une mitrailleuse les avait-elle fauchés d'un coup, ou bien entre les premiers tombés des vivants étaient-ils demeurés fermes à leur poste pour tomber bientôt à leur tour? J'avais ralenti le pas de mon cheval, et longeant leur groupe funèbre, je le contemplais d'un œil attristé, tout en demandant à Dieu d'être indulgent à leurs âmes.

La fatigue m'avait empêché d'abord de remettre pied à terre pour les examiner de plus près. L'air était si calme, et malgré des gémissements dont le bruit lointain se renouvelait de temps à autre, il y avait des intervalles de silence si complet que j'aurais dû entendre leur respiration, s'ils avaient encore respiré. Ne percevant rien, je me disais : « Ils sont tous morts, » lorsque soudain je ramenai les rênes, et je demeurai sans mouvement les yeux fixés sur une main.

Avais-je bien vu? N'étais-je pas le jouet d'une de ces illusions produites par les petites ombres qui couraient sur le sol? Cette main m'avait paru trembler.

J'attendis un temps assez long, peut-être une ou deux minutes.

Alors je revis ce que j'avais vu déjà. Cette fois j'étais sûr de ne pas me tromper. En un clin d'œil j'avais sauté à terre.

Les rênes de ma jument jetés autour de mon bras gauche me laissaient la pleine liberté de mes mouvements; et tandis que la pauvre bête, fatiguée et probablement à jeun, flairait d'un air étonné, mais tranquille, les pieds des morts, j'avais mis le genou gauche en terre, et retournant le malheureux blessé par les épaules, je le tenais couché sur ma jambe droite en arrondissant le bras droit pour lui soutenir la tête.

Dans cette position je lui parlai; mais je n'en pus obtenir ni une parole, ni un gémissement, ni même un souffle. Seulement je sentais qu'il était chaud. Puis je vis le tremblement de la main s'accentuer davantage et se communiquer aux quatre membres.

L'infortuné! Il vivait, mais qui n'eût désespéré de s'en faire entendre. Ne restât-il pourtant qu'une chance contre mille, il fallait essayer.

— Mon pauvre enfant, me reconnaissez-vous? Je suis l'aumônier de votre division, un prêtre qui vous aime et que le bon Dieu envoie pour vous sauver. Demandez donc du fond de votre cœur le pardon de tous les péchés de votre vie, faites du mieux que vous pourrez un

acte de contrition. Je vais vous donner l'absolution.

Et, plein d'une émotion que le lecteur comprendra sans peine, ayant dégagé ma main droite et la tenant levée sur cette pauvre tête toute pâle que ma jambe soutenait encore, je commençai de réciter la formule solennelle du pardon.

O surprise ! ô joie ineffable ! La main, cette pauvre main au tremblement tout d'abord imperceptible, se leva ; d'un effort lent, mais continu, je la vis s'acheminer vers le front, puis redescendre le long du visage. Seulement, après avoir ébauché son signe de croix, elle retomba inerte.

Mais j'en avais assez vu pour savoir que Dieu lisait alors dans le cœur du mourant la foi et le repentir. Mes fatigues n'étaient donc pas vaines. Quelle force, quel oubli de la peine et du danger, un prêtre ne peut-il pas puiser dans une pareille assurance ! Le Seigneur se montre bon en la lui réservant précisément pour l'heure où son courage a le plus besoin d'être soutenu.

Après ce que je venais de voir, je craignis, on le comprend, de laisser confondu parmi les cadavres quelque malheureux encore vivant. Des signes bien positifs de vie ne m'ayant guère été donnés par celui que je quittais, qu'au moment où je l'avais saisi par les épaules pour le retourner sur lui-même, je résolus d'en faire autant pour tous les autres. Dieu ! quelle triste besogne ! comme ils étaient lourds à soulever, avec le sac que la plupart avaient encore au dos. Presque tous étaient froids et raides; lorsque j'avais senti cela, je les remettais à terre, et, bien que le

respect dû à l'humanité jusque dans ses cadavres m'inspirât de le faire avec précaution, ces pauvres corps faisaient en retombant un bruit sourd et sinistre qui me déchirait le cœur.

Au milieu de la rangée des soldats, aligné avec eux, se trouvait un officier, aisément reconnaissable au caban doublé de rouge qu'il portait roulé en bandoulière. En le soulevant comme les autres, je fus frappé de sa jeunesse. Pauvre enfant, combien mon émotion eût été plus grande encore si j'avais alors su ce qui me fut raconté depuis !

Quelques jours après la bataille de Borny, tandis que nous campions à Plappeville, M. de P***, jeune officier du 71e, vint me trouver pour se confesser. Il me dit :

— Le samedi 13 août, veille de la bataille, dans l'après-midi, je vous ai cherché dans le même but. B*** mon ami intime, qui a été tué le lendemain m'accompagnait. Il semblait encore plus peiné que moi de ne pas savoir où vous campiez. Sans doute il avait le pressentiment de sa mort prochaine.

D'après les renseignements que nous échangeâmes, le corps de l'officier soulevé par moi dans la nuit du 14 au 15 était, à n'en pas douter, celui du brave B***. Cette circonstance me fit prendre à sa mémoire un intérêt plus grand encore. M de P*** m'en dit des choses profondément consolantes. B*** avait vécu comme un saint. Dans son chagrin de ne pas pouvoir faire une confession qu'il pressentait devoir être la dernière, il avait confié à son ami ce qu'il eût voulu dire au prêtre. Cette espèce de confession à la Bayard

n'est point gardée par un secret aussi rigoureux que l'autre, et le lieutenant de P*** n'a manqué à aucun devoir en m'en disant bien assez long pour me rassurer complétement sur le salut de son ami.

Ce n'était pas, à dire vrai, que mes inquiétudes fussent bien grandes à ce sujet. Sans doute je ne pensais pas que la mort sur les champs de bataille servît à expier tous les péchés; pour me servir ici d'une expression employée déjà en traitant cette matière dans des entretiens avec les officiers de ma division, je me refusais à voir dans la balle prussienne un huitième sacrement; et pourtant j'augurais bien du salut des morts qui m'entouraient. La plénitude de la foi avait peut-être manqué à beaucoup; il se pouvait que les œuvres leur eussent fait défaut encore davantage, mais je croyais que tous ou presque tous avaient prié en combattant; je sentais que leur courage m'émouvant, moi pécheur, n'avait pu laisser le cœur de Dieu insensible; je savais que, si le salut est absolument impossible à l'âme surprise par la mort dans le péché mortel, en revanche la reconstitution d'une âme pécheresse dans l'état de grâce avant la mort, doit être l'un des actes les plus accoutumés de la miséricorde divine; je me disais enfin que si Dieu s'est réservé d'opérer parfois cette merveille secrètement, sans le ministère du prêtre, de façon que nul signe extérieur ne pût nous en donner connaissance, les mourants d'un champ de bataille semblaient désignés à sa sagesse comme devant être les premiers objets de cette suprême faveur.

J'espérais donc fortement pour ceux dont il ne res-

tait que les cadavres. Mais cela ne m'empêchait pas de rechercher avec le plus grand soin ceux qui pouvaient respirer encore. Pour eux la miséricorde était plus sûre. Elle s'exerçait au moins par des moyens plus connus ; et puisque la Providence avait disposé les choses de façon que ceux-ci dépendissent du ministère sacerdotal, il ne fallait pas qu'il fît défaut à personne.

Parmi les corps successivement soulevés, je fus assez heureux pour trouver plusieurs soldats que la vie n'avait pas abandonnés. Cependant il fallut leur donner l'absolution sans avoir pu en tirer aucun signe de connaissance.

L'un d'eux n'avait pourtant qu'une blessure à la tête. En voyant ses cheveux, son visage, son cou, ses épaules et une grande partie de ses vêtements couverts de sang caillé, il me sembla que si le coup avait été mortel de sa nature, la mort eût été plus prompte ; son état d'inertie absolue pouvait n'être que le résultat de l'hémorrhagie. Je le fis donc charger sur un mulet pour le transporter à Metz.

L'opération était difficile, et les soldats du train s'y refusaient d'abord. Nous n'avions pas un seul cacolet à lit ; ceux à siége ne conviennent qu'aux hommes capables de se soutenir assis. Il me fallut parler très-haut et réclamer l'intervention du lieutenant pour obtenir qu'on attachât mon blessé aussi solidement que possible par la ceinture et par les jambes. Malgré tout le soin qu'on y mit enfin, il glissait sans cesse, et vingt fois il fut tombé sur le chemin, où probablement on l'aurait laissé, si je n'avais eu le soin de ne plus le

perdre de vue et d'intervenir à tout moment pour le faire recharger.

Que devint cet homme, une fois entré à l'hôpital? Peut-être il mourut dans la nuit; peut-être il est aujourd'hui plein de santé. Je n'ai jamais eu l'occasion de me renseigner à cet égard.

Un autre fut le sujet d'une inquiétude plus vive encore. Celui-là avait une balle dans les reins. Quoiqu'en proie à d'atroces souffrances, il était plein de vie; sa présence d'esprit était parfaite. Après avoir pourvu à ses besoins spirituels, j'appelai un cacolet pour le relever. Mais la nature et la gravité de sa blessure rendirent la chose absolument impossible. Lui-même en convint et nous pria de le laisser. Seulement il demanda à être couvert. La perte du sang rend les blessés plus sensibles à la fraîcheur de l'air. On ramassa quelques toiles de tente, objet toujours commun sur les champs de bataille; on lui en fit, tant bien que mal, une sorte de lit dans lequel on le plaça avec le plus de précaution possible, dans la position qu'il demanda, puis... nous partîmes.

Il est affreux d'abandonner un homme dans une situation pareille. Mais cette douleur, hélas! était inévitable. Je l'ai retrouvée en d'autres occasions. Cette fois-là, elle m'accompagna longtemps. A mesure que nous nous éloignions, je me représentais l'oreille du malheureux tendue pour écouter le bruit de nos pas s'éteindre; je le voyais seul, dans une longue attente, écouter encore et ne plus rien entendre que ses propres gémissements. Son œil, à demi-éteint, plongeait dans le ciel, seul direction qu'il pût prendre, et se fatiguait

à regarder les nuages ombreux qui passaient devant le disque brillant de la lune. Enfin il se fermait de lassitude ; c'était d'abord un sommeil fiévreux avec d'horribles cauchemars, puis l'évanouissement, puis la mort. — A d'autres moments, je voyais des Prussiens, dans une tournée semblable à la nôtre, mieux munis de moyens de transport, relever notre infortuné compatriote et lui prodiguer ces soins généreux que nous donnions toujours aux leurs, lorsque nous le pouvions. Lequel de ces tableaux enfantés par l'imagination se réalisa ?... Je me le demande encore et la question demeure sans réponse.

Pour combien d'autres n'a-t-il pas fallu rester dans une aussi cruelle incertitude ! Cette souffrance se mêlait alors à celle que causaient les gémissements et les cris des malheureux dont la collection formait notre petit convoi.

Jusqu'à Borny leur transport s'effectua dans d'assez bonnes conditions ; les champs étaient unis, les chemins assez beaux ; nous marchions sans encombre ; les cacolets, bercés par un mouvement régulier, éprouvaient peu de secousses. Mais, en arrivant au château, nous le trouvâmes désert, ainsi que le parc ; tous les blessés que nous y avions laissés avaient été, durant notre absence, enlevés et dirigés sur Metz. Il fallait donc y conduire aussi ceux que nous ramenions. Cette partie de leur voyage fut beaucoup plus pénible que la précédente.

Les chemins étaient encombrés par nos troupes. Je me souviens que l'artillerie de la garde en occupait à elle seule une grande partie. Nous longions ces files

interminables de canons et de caissons, sur lesquels étaient assis des hommes enveloppés d'un lourd manteau à double collet et coiffés de ce petit bonnet à poil que tout Paris a connu. La monotonie de ce spectacle, s'ajoutant à la fatigue, m'aurait fait dormir sur mon cheval, s'il n'avait fallu veiller pour le diriger, et si de temps en temps le choc d'un cacolet contre quelque affût de canon ou la secousse produite par le passage du fossé qui bordait le chemin, n'avait arraché des cris à nos pauvres blessés.

Les artilleurs se rangeaient le mieux qu'ils pouvaient pour nous laisser passer ; ils regardaient, sans doute avec commisération, les victimes du combat ; mais leur attention était presque toujours silencieuse, double effet de la fatigue et de l'obscurité. On entendait seulement sur le passage du blessé sans connaissance, dont j'ai parlé plus haut et dans le voisinage duquel je continuais à me tenir, des réflexions telles que celles-ci :

— En voilà un qui est mort.

Ou bien :

— Le major n'aura pas la peine de panser celui-là.

Je répondais alors :

— Non, il n'est pas mort ; sans doute il est bien malade, mais j'espère qu'on le sauvera.

Et quand, à force de glisser, les pieds du malheureux venaient jusqu'à frotter le sol, je le faisais relever en répétant aux hommes du train, que fatiguait la répétition de cette manœuvre :

— Allons, mes enfants, il faut faire pour ce pauvre garçon ce que vous voudriez que vos camarades fissent

pour vous, si vous étiez à sa place. D'ailleurs, nous allons arriver.

En effet, nous eûmes bientôt dépassé la voûte épaisse de la porte des Allemands. Nos blessés se trouvaient à destination; ils allaient rencontrer une bonne installation et des soins convenables. Ne pouvant plus rien pour eux, je m'en séparai pour suivre le mouvement des troupes qui traversaient la ville. Je me trouvais précisément au milieu d'un régiment de ma division.

Fatigués par la bataille, autant que par le manque de nourriture et de sommeil, nos soldats avançaient, emplissant les rues de leur colonne épaisse. Le mouvement de progression était fort lent, comme je l'ai toujours vu en pareil cas; souvent, après avoir fait quelques pas seulement, on se trouvait complétement arrêté pour un temps assez long. Des chariots encombraient le pavé sur plusieurs points; il fallait défiler un à un dans les intervalles laissés libres. La ville paraissait morte, les portes et les fenêtres étaient fermées, l'on n'y voyait pas de lumière. Plus d'une oreille pourtant devait écouter dans l'ombre le bruit incessant de nos pas.

Nous longeâmes une partie des remparts, et nous traversâmes la Moselle sur le pont voisin de la porte Chambière, tandis que probablement d'autres mettaient à profit ceux du centre de la ville. Nous ressortîmes par la porte qui donne sur le Ban-Saint-Martin.

Tous ceux qui ont visité Metz en des temps plus heureux doivent se rappeler le vaste terrain qui s'étend depuis les fortifications de la ville jusqu'au village de

ce nom, alors magnifique promenade plantée d'arbres séculaires, maintenant champ dénudé dans lequel le pied des hommes et celui des chevaux devait bientôt, à l'époque dont je parle, détruire jusqu'au dernier brin d'herbe et ne laisser qu'un océan de boue.

Le jour, qui commençait à paraître, permettait de voir le Ban-Saint-Martin déjà tout encombré de fourgons, de voitures d'ambulance, de chevaux, de mulets, en un mot de tout le matériel de nos convois. Il y en avait de toutes les divisions et de tous les corps d'armée. J'espérais donc trouver les majors quittés la veille sur la route de Strasbourg.

Mon fourgon de bagage, avec le mobile et le chasseur que j'avais à mon service, avait dû les suivre. Dans la précipitation de mon départ, je leur avais laissé jusqu'à mon manteau. La fraîcheur du matin, traversant aisément une soutane légère, se joignait à la fatigue et au sommeil pour me faire désirer de les rencontrer au plus tôt.

Mais ce fut en vain que je prolongeai mes recherches. Lorsque j'eus reconnu qu'il y avait de tout au Ban-Saint-Martin, excepté de la 3ᵉ division du 3ᵉ corps, mon désappointement ne fut pas médiocre. Je ne savais où aller, et je commençais à me sentir incapable de continuer ma route sans avoir un peu réparé mes forces ; mon cheval paraissait dans les mêmes dispositions, et je n'avais pas seulement une poignée de foin à lui donner.

Dans cette situation, un coin de terre avec un peu d'herbe pour un arrêt d'une heure ou deux m'eût semblé chose infiniment précieuse. Ce trésor même

ne pouvait se trouver dans l'encombrement qui m'entourait.

Heureusement un autre s'y rencontra.

A force de rouvrir mes paupières appesanties pour chercher quelqu'un ou quelque chose qui me tirât de peine, j'aperçus la soutane de l'excellent abbé Jacques, mon confrère de la deuxième division. Heureux mortel ! Il avait là sa voiture et son brosseur. Je résolus aussitôt de réclamer fraternellement une part dans ces précieux avantages.

— Mon cher confrère, lui dis-je, je suis exténué. Je cherche un coin pour dormir, autant que possible à l'abri du froid. Votre petit fourgon me semble avoir été construit exprès pour cela. Permettez que j'y pénètre pour faire un somme. Si avec cela cet aimable garçon (et j'enveloppais son brosseur de mon sourire le plus gracieux) veut bien disposer d'une poignée de foin en faveur de ma jument, mon bonheur sera complet.

M. Jacques m'abattit avec empressement la porte de son petit domicile roulant ; aidé de son brosseur, il me procura une ou deux couvertures, avec lesquelles je m'enveloppai de mon mieux. Ma jument fut attachée à la roue de la voiture, et elle mangea. Mais je dormais, je crois, avant son premier coup de dent.

Lundi, 15 août 1870.

Après une heure environ d'un sommeil pesant et agité, je rouvris les yeux. Bien que je me sentisse en-

core tout courbaturé, j'avais pris autant de repos que je pouvais m'en permettre pour le moment. Je sortis donc de mon dortoir improvisé, et, remerciant l'abbé Jacques de l'hospitalité qu'il avait bien voulu m'y donner, je me remis en selle.

Je ne sais quelle heure il était alors. La matinée devait être peu avancée, car je me souviens d'avoir encore beaucoup souffert de la fraîcheur de l'air. Mais le jour était assez grand pour éclairer sur ma soutane plusieurs larges taches d'un rouge sombre, encore humides, que je n'avais pas remarquées en arrivant.

Je ne pouvais aller qu'au pas à cause de l'encombrement de soldats, de bêtes de somme et de fourgons, qui ne cessait point. Il fallait suivre patiemment le flot sur la route de Paris, le long de laquelle ma division devait avoir avancé durant mon sommeil.

Cette route, qui longe le Ban-Saint-Martin, se dirige vers l'Occident, c'est-à-dire précisément à l'opposé de Borny et de notre champ de bataille de la veille, par rapport à Metz. D'abord, elle est assez peu accidentée, et l'on traverse les villages de Longeville et de Moulins sans presque avoir changé de direction, ni gravi ou descendu aucune côte. Entre Moulins et Gravelotte, les sinuosités deviennent plus fréquentes ; le terrain s'élève, puis s'abaisse assez fortement. Mais vers Gravelotte commence un vaste plateau que la route traverse en ligne droite jusqu'au delà de Rezonville. Elle descend ensuite pour arriver à Vionville, puis remonte avant Mars-la-Tour.

Gravelotte, Rezonville, Vionville et Mars-la-Tour se suivent. Le premier de ces villages est à environ quatre

lieues de Metz. La distance d'un clocher à l'autre est ensuite à peu près constante, et d'environ trois kilomètres.

Il serait fastidieux pour le lecteur de me suivre dans un voyage d'environ cinq lieues, qui ne dura que six ou sept heures. Pour atteindre cette rapidité, peu commune dans les marches militaires dont il m'a été donné d'être témoin, j'avais dû prendre le parti de dépasser successivement toutes les troupes et tous les convois que je rencontrais. Comme ils se succédaient sans interruption, je voyageais souvent en dehors de la route, à travers les champs ou les prés qui la bordaient.

Je regardais avec soin le numéro de chaque régiment de ligne ou de chaque bataillon de chasseurs, espérant toujours rencontrer quelqu'un des miens. Je n'eus pas ce bonheur.

Je vis des ambulances en assez grand nombre. Quelques-unes marchaient dans la colonne, d'autres campaient dans les prés à droite ou à gauche de la route. Le drapeau blanc à croix rouge, flottant au-dessus de leurs voitures, les faisait apercevoir de loin. J'allai toutes les reconnaître, mais sans jamais trouver la mienne ni pouvoir en obtenir des nouvelles.

Cependant je marchais toujours, croyant que ma division devait être en avant. Un moment je crus l'avoir retrouvée.

Sur des fourgons arrêtés au bord de la route, j'avais lu le nom du général Metman. Je m'arrêtai pour interroger ceux qui les conduisaient; mais je fus bien déçu, lorsque je vis que, de leur côté, m'ayant reconnu,

ils s'approchaient pour avoir les mêmes renseignements que je venais leur demander.

A Moulins, je fis halte au presbytère. Le curé, dont le logis était déjà rempli par tout un état-major, se montrait hospitalier, comme le furent en général ses confrères de la Moselle. Je déjeunai chez lui, beaucoup mieux que je n'avais soupé la veille. Ne pouvant dire ma messe, j'entendis la sienne, simple messe basse, dont la gravité des circonstances avait écarté toutes les pompes commandées en d'autres temps par la solennité du jour. Nous y priâmes pourtant l'un et l'autre avec ferveur, pour la France et pour notre armée.

J'ai souvent pensé depuis lors à cette messe du 15 août. Quel contraste avec celles des années précédentes, surtout dans la province ! Plus de tambours pour troubler de leur vacarme le saint sacrifice commencé, plus de gardes nationaux ou de pompiers pour déserter leur poste au moment du sermon et manifester dans le cabaret voisin la préférence donnée à l'alcool sur la morale évangélique ; nul habit brodé, nulle écharpe tricolore ; l'orgueil administratif était absent, la suffisance bureaucratique avait disparu. Mais il y avait, avec ceux des habitants du village qui savaient prier, bon nombre de soldats à qui cet art n'était pas étranger et dont chacun, entré là dans une pleine liberté, ne cherchait qu'à l'exercer de son mieux. La sainte Vierge, dont on faisait si modestement la fête, ne perdait rien au change... C'était, je l'avoue, mon principal souci.

Avant d'arriver à Gravelotte, la route neuve de

Metz à Paris est rejointe par une ancienne voie romaine. Le point de jonction est culminant; il s'y trouve une maison isolée qui, je crois, sert d'aubergé. Lorsque je passai par là, il devait être environ midi; l'empereur s'y trouvait avec tout son état-major.

En face de la chaussée, couverte par une longue file de voitures de paysans faisant le service de convoyeurs auxiliaires, une chaise de paille, semblable à celles qui meublent toutes les cuisines, avait été placée au bord de la porte : elle servait de siége à Napoléon III.

Personne ne se tenait à ses côtés. Je le vis se lever, faire quelques pas en avant, puis venir se rasseoir. Sa démarche était lourde, son œil terne, son teint blafard; un ceinturon mou, bouclé par-dessus sa tunique, semblait ne retenir qu'avec peine un ventre gonflé et ballonnant. J'avais souvent vu Sa Majesté aux Tuileries, jamais je ne lui avais trouvé cet air abattu.

Le prince impérial était à quelques pas en avant. Son petit uniforme militaire lui donnait fort bonne mine. Campé sur ses deux jambes dans une pose assez fière et qui ne manquait pas de grâce, il braquait une jumelle sur les coteaux d'en face, dans la direction d'Ars-sur-Moselle. Je demandai ce qu'il regardait.

— Ce sont les Prussiens, me répondit-on.

L'ennemi accomplissait en effet de ce côté les manœuvres à l'aide desquelles il put nous attaquer de nouveau le lendemain, en formant le fer à cheval autour de nous pour nous refouler dans la direction de Metz.

A droite et à gauche de l'empereur, l'état-major

formait différents groupes. En les parcourant du regard, je vis un prêtre. Supposant que ce devait être celui des chapelains des Tuileries qui avait été choisi pour tenir durant la campagne la place de notre aumônier en chef, je m'approchai pour lui présenter mes devoirs.

La conversation s'engagea entre nous, et la bataille de la veille en devint tout naturellement le sujet. L'abbé M***, que sa position obligeait à demeurer près de l'empereur, n'avait pu se trouver à Borny. Il me questionna donc sur ce qui s'y était passé.

Mes réponses attirèrent l'attention des généraux et des chambellans qui se trouvaient dans notre voisinage ; ils se resserrèrent autour de nous.

Un personnage entre autres se fit remarquer par l'intérêt qu'il semblait prendre aux nouvelles de la veille. Je ne l'avais jamais vu d'aussi près, et pourtant je reconnus de suite à son type connu le prince Napoléon.

Son Altesse Impériale venant de Metz, s'étant trouvée par conséquent la veille à trois kilomètres du champ de bataille, ne paraissait rien savoir de ce qui s'y était passé.

Je crois que tout l'état-major impérial en était là.

Aucun incident digne d'être noté ne signala le reste de mon voyage. C'était toujours tout le long de la route de l'infanterie, de la cavalerie, des canons avec leurs caissons, des convois de transports. J'en trouvai jusqu'à Vionville, village distant, ainsi que je l'ai indiqué déjà, d'environ cinq lieues de Metz. Là des officiers m'apprirent qu'en allant plus loin je ne rencon-

trerais plus de troupes françaises, mais que je m'exposais à tomber au milieu des Prussiens. En conséquence, je m'arrêtai. Ma division, ne s'étant pas trouvée devant, devait être en arrière. Le plus sage parti était donc de me reposer en attendant son passage.

Comme je demandais le presbytère, j'aperçus le curé dans la rue. Excellent confrère, il accourait spontanément me faire ses offres de service. Il faut avoir été accablé par la fatigue et les privations, il faut avoir connu l'embarras d'un voyageur isolé dans les lieux sur lesquels une armée s'est abattue, pour sentir tout le prix d'une pareille cordialité.

Elle était d'autant plus méritoire de la part des curés de village, qu'ayant en général la gloire d'être pauvres, ils avaient le plus souvent, quand l'un de nous venait frapper à leur porte, leur maison déjà pleine.

M. le curé de Vionville me parut l'un de ces hommes qui jeûneraient pour donner leur pain à un inconnu; il eut la bonté de me dire dès le premier abord :

— Monsieur l'aumônier, usez-en avec moi comme si nous étions de vieilles connaissances. Faites-moi savoir, je vous en prie, ce qui peut vous être agréable. Ma sœur et moi, nous sommes à vos ordres.

Je remerciai avec effusion mon excellent confrère, et je lui demandai d'abord une écurie pour mon cheval. La pauvre bête n'avait pas été dessellée depuis la veille au matin. Elle avait à peine mangé dans cet intervalle. Quant à moi, ce qu'il me fallait avant tout, c'était un lit.

Il était deux heures. A ce moment s'arrête ce que je dirai de la journée du 15 août.

Si le lecteur assez complaisant pour m'avoir accompagné jusqu'à cet endroit de ma narration, habitué à voir successivement tout ce que j'ai vu moi-même, s'étonne de cet arrêt insolite, il me faudra confesser n'avoir rien vu du tout depuis le 15 août à deux heures de l'après-midi jusqu'au 16 à six heures du matin.

J'ai seulement un vague souvenir que dans la soirée le pasteur de la paroisse, mal pénétré du proverbe : « Qui dort dîne, » vint me demander si je ne voulais pas souper avec lui. Je crois avoir, en me retournant sur mon oreiller, murmuré un remercîment.

Mardi, 16 août 1870.

Bataille de Gravelotte.

Les matelas du presbytère, plus propres au repos que la planche d'un fourgon, avaient assez bien réparé mes forces. Cette nouvelle provision de vigüeur venait fort à propos, car la journée allait être bien plus rude que je ne pouvais le supposer en me levant.

Les premières heures furent pourtant paisibles. Nous dîmes la messe, M. le curé et moi, puis nous déjeunâmes d'une tasse de café au lait, premier déjeuner destiné, dans la vie habituelle, à en attendre un se-

cond. Ce jour-là, comme un certain nombre d'autres jours, l'attente devait être vaine.

Je n'aurais même pas fait mention de ce repas, s'il n'avait été marqué par un de ces incidents que j'aimerais à taire, mais dont je crois utile de publier le souvenir. La France, aujourd'hui profondément abaissée, se relèvera, je l'espère; mais elle aura besoin pour reconquérir son rang parmi les nations, du courage de tous ses enfants. Puissé-je, ne fût-ce que pour la part la plus minime, contribuer à ce résultat en stigmatisant la lâcheté, partout où je l'ai rencontrée! J'accorde tout ce que je puis, en passant sous silence le nom et la qualité de ceux dont les paroles et les actes ont porté sous mes regards l'empreinte de cet affaissement des caractères qui a fait notre malheur.

Un personnage, attaché aux ambulances, orné de plus de la croix de la Légion d'honneur et de plusieurs autres décorations, avait part à la large hospitalité de M. le curé de Vionville.

Les journaux avaient récemment annoncé la mort de M. de B***, aumônier de l'état-major du maréchal Mac-Mahon, tué à Reischoffen. La nouvelle fut depuis reconnue fausse; mais nous ne savions pas alors qu'elle eût été démentie. M. le curé crut être agréable aux aumôniers présents à sa table en la signalant comme une chose qui les honorait. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque M. le chevalier (de la Légion d'honneur) nous dit :

— Pour moi, je ne plains pas du tout l'abbé de B***; s'il a été tué, il n'a eu que ce qu'il méritait. Pourquoi a-t-il voulu aller sur le champ de bataille? La place

d'un aumônier est dans les ambulances; c'est là qu'i doit rester.

Il eût peut-être été meilleur de ne pas relever cette étrange appréciation de la mort d'un martyr de la charité; mais l'indigation l'emporta, et je répondis à peu près ceci :

— Monsieur, je ne puis partager votre manière de voir. N'y eût-il pour nous d'autre raison d'aller au feu que celle de soutenir le courage des soldats par l'exemple du nôtre, de conquérir l'estime et la confiance de l'armée en faisant preuve de la vertu qu'elle estime le plus, je soutiendrais encore que nous ne devons pas hésiter à exposer notre vie comme le font ceux qui nous entourent. L'aumônier frappé sur le champ de bataille peut faire plus de bien par sa mort que d'autres par une longue vie écoulée dans l'ombre des sacristies. M. de B*** a eu ce glorieux partage. Vous venez de lui faire une singulière oraison funèbre. Mais les jugements de Dieu sont, je l'espère, tout différents des vôtres, et désormais ils sont les seuls qui importent à cette noble victime du dévoûment dont vous venez d'attaquer la mémoire.

M. le chevalier ne daigna pas poursuivre la discussion. La conversation prit un autre cours, et j'aurais sans doute oublié cet incident, si une heure plus tard la façon dont mon contradicteur mit en pratique sa théorie de la fidélité au séjour dans les ambulances ne fût venue me confirmer dans l'opinion que j'avais déjà de sa... prudence.

Au premier coup de canon, il se trouvait dans une rue de Vionville. Une porte était ouverte; il s'y préci-

pita, sans doute pour chercher les ambulances. Ne les trouvant pas, il se contenta d'un recoin bien obscur, dans lequel il exerça son zèle en faisant toute la journée les vœux les plus ardents pour la cessation du combat. Ni la faim ni la fatigue ne purent l'arracher à cette pieuse occupation. Le gémissement même des blessés de la rue n'eut pas la puissance de l'attirer au dehors ; il eût cru sans doute manquer à son devoir en portant ses soins à des malheureux qui n'étaient pas dans les ambulances.

Croirait-on que j'ai recueilli plus tard sur ses propres lèvres le récit de cet emploi de sa journée du 16 août? Evidemment il n'imaginait pas qu'il aurait pu tenir une autre conduite. C'est en sa faveur une circonstance très-atténuante, et je n'aurais pas écrit une page qui peut lui être désagréable, si je n'avais trouvé en cela une occasion presque unique de m'élever contre une théorie peu en faveur assurément dans la partie de l'armée qui fait profession de s'exposer au danger, mais beaucoup trop soutenue parmi ceux que leur propre lâcheté porte à s'ombrager de la bravoure d'autrui.

J'aurai malheureusement l'occasion de revenir sur ce sujet. Pour le moment, je reprends le cours de ma narration.

Après le déjeuner, j'avais écrit quelques lettres, dont plusieurs destinées à remplir les dernières volontés des mourants de Borny. On m'apprit qu'à l'extrémité du village, vers Mars-la-Tour, stationnait une voiture de poste de l'armée ; j'y portai ma correspondance.

La voiture était à l'entrée d'une petite cour, au fond de laquelle j'aperçus par la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée un général attablé avec son état-major. On me dit que c'était le prince Murat.

Ma préoccupation dominante était toujours de rejoindre ma division. J'entrai donc pour demander au prince et à ses officiers s'ils en savaient des nouvelles. Mais, connaissant à peine les positions de leur propre corps d'armée, ils étaient loin de pouvoir me renseigner sur celles d'un autre. Je les laissai donc achever tranquillement leur repas, en attendant la formidable attaque à laquelle nous ne pensions en ce moment-là ni les uns ni les autres, et qui pourtant devait tarder si peu.

A peine, en effet, avais-je regagné le presbytère que quelqu'un accourut nous dire :

— Voilà les Prussiens !

Nous sortîmes aussitôt pour voir ce qui en était.

A l'extrémité de la rue, le terrain s'élève brusquement, de façon à former une petite éminence, du sommet de laquelle la vue s'étend assez loin dans la direction de Mars-la-Tour. Quelques paysans étaient massés sur ce point; leur regard interrogeait l'horizon.

Arrivé à côté d'eux, un coup d'œil me suffit pour comprendre combien la journée allait être chaude. Des masses profondes venaient par la grande route à notre rencontre; d'autres apparaissaient sur différents points. Une poussière épaisse s'élevait presque à perte de vue au dessus de ces lignes noires qui marquaient, hélas ! à ce moment-là, les frontières nouvelles que la guerre devait nous réduire à accepter.

Du point où je ne trouvais, il me fallait pas deux minutes pour regagner le presbytère. A peine j'y étais rentré, que la canonnade commença; et le sifflement sinistre des obus enveloppa tout le village. Il était, je crois, neuf heures et demie. Je dis : *je crois*, parce que je pensais alors à tout autre chose qu'à regarder ma montre.

Le fracas des portes et des fenêtres qui se fermaient de tous côtés, les lamentations des hommes, les cris et les pleurs des femmes et des enfants, se mêlaient au tonnerre des batteries et au bruit strident des projectiles. Sur la grande route le tumulte devait être encore plus grand ; le prince Murat, d'après ce qu'on m'a raconté depuis, se voyait contraint, pour sauver sa propre personne, d'abandonner tout son bagage. Je ne sais ce qu'il advint de la voiture de poste ; mais, si elle tomba au pouvoir de l'ennemi, mes lettres n'en parvinrent pas moins à destination.

C'était le moment où le preux chevalier dont il a été question plus haut prenait possession du local où il devait mettre en œuvre jusqu'à la nuit bien close sa théorie de la fidélité au séjour dans les ambulances.

Bien que je ne partageasse pas sa manière de voir, je ne me sentais pas plus d'envie, je l'avoue, de demeurer inutilement sous le feu le plus meurtrier que de me blottir dans une cave. Il fallait donc sortir de Vionville et regagner les lignes françaises, qui devaient se former entre ce village et Rezonville.

Cette manœuvre promettait d'être périlleuse. Aussi, tout en faisant mes adieux à mon excellent hôte avec la hâte commandée par la gravité des circonstances, je

lui demandai de couronner par un dernier bienfait sa cordiale hospitalité. A genoux à ses pieds, je lui dis sommairement ce qu'avait été ma vie, et, gémissant sur ses misères, je lui en demandai l'absolution. Puis, me relevant plus fort, je traversai la rue en courant pour aller reprendre ma jument dans son écurie. Un brave homme m'aida à la seller et à la brider ; comme nous nous connaissions à cette besogne à peu près aussi mal l'un que l'autre, l'opération dura bien dix mortelles minutes. Enfin je pus partir.

Les chevaux sont étonnants d'instinct. Cocotte, voyant devant elle la rue déserte, entendant à ses oreilles le sifflement des projectiles qui la dépassaient, se sentit à peine rendre les rênes qu'elle s'élança ventre à terre.

La rue, parallèle à la grande route, se perdait, je crois, vers le bout du village dans les jardins, puis dans les champs. On comprend qu'il ne me reste pas une notion bien exacte de ces lieux traversés avec une vitesse vertigineuse. Je me souviens seulement qu'il y avait quelque part un petit mur avec une brèche que venait peut-être de faire un obus; Cocotte sauta. Il y avait des haies, des fossés, Cocotte sautait toujours. Puis le terrain s'élevait en pente assez rapide, mais l'arrivée de chaque obus semblait rendre des jambes à la pauvre bête, et Dieu sait si ces arrivées se faisaient attendre !...

Cependant je n'apercevais les lignes françaises que sur la gauche ; je traversai la grande route pour les rejoindre. Deux ou trois chevaux, qui venaient d'être tués, gisaient sur la chaussée ; il y avait près d'eux

et à demi abrités par la berge, le fossé et les grands arbres qui bordaient la route, des soldats et quelques officiers. Disposés sans ordre, ils paraissaient inquiets et hésitants. Au reste, je n'eus pas le temps de m'enquérir de ce qu'ils faisaient là.

J'avais ralenti l'allure de ma jument, de façon à ne pas dépasser les blessés sans les remarquer ; mais je parcourus une assez grande distance sans voir d'autres victimes du feu que les chevaux, soit que, par un heureux hasard, les hommes eussent été épargués, soit qu'on les eût aussitôt enlevés.

Un ou deux régiments de ligne se déployaient en bataille entre la grande route et un bois qui se trouve au nord ; ils occupaient l'extrémité du plateau. Plus près du bois une de nos batteries venait d'être installée ; son feu était actif et soutenu. Entre elle et la troupe de ligne je rencontrai des chasseurs à pied, dont la plupart étaient couchés à plat ventre pour se garantir du feu en attendant le moment de donner. Un officier debout faisait ses dernières recommandations à des soldats groupés autour de lui. J'entendis qu'il disait :

— Faire le plus de mal possible à l'ennemi, vous en laisser faire à vous le moins possible, voilà ce qu'il faut chercher.

Ce principe était accepté sans conteste par les soldats, dont les visages exprimaient suffisamment l'intérêt qu'ils prenaient à la leçon.

Je passai derrière un des bataillons de ligne ; il portait le numéro 75. Le colonel, qui fut tué le même jour, à ce que l'on m'a dit le lendemain, se tenait près de sa troupe. Comme on ne pouvait m'apprendre ni

où était ma division, ni si des ambulances s'installaient quelque part, je lui exposai ma situation et lui demandai la permission de suivre son régiment avec les médecins.

Ceux-ci étaient à peu de distance avec plusieurs infirmiers, tenant en main leurs chevaux et les mulets porteurs de ces cantines d'ambulance qui renferment du linge, de la charpie, des instruments de chirurgie, des appareils à fractures, et quelques médicaments. Je me joignis à ce petit groupe.

Du point qu'il occupait, le coup d'œil s'étendait au loin sur la gauche, et l'on découvrait, bien au delà des champs que j'avais parcourus de ce côté en sortant de Vionville, dans la direction du midi, la fumée de batteries françaises dessinant, comme celle dont nous étions voisins, le contour du plateau. La ligne générale de bataille présentait un immense arc de cercle, s'étendant à peu près d'Ars-sur-Moselle à Doncourt, en passant par Vionville ; Gravelotte était presque le centre, et la route en ligne droite qui, nous l'avons déjà dit, va de ce village à Vionville, en passant par Rezonville, s'offrait comme un rayon un peu plus incliné sur Doncourt que sur Ars.

A l'aspect de cet immense panorama, je fus saisi d'un enthousiasme indescriptible. Sans ce que j'avais éprouvé déjà l'avant-veille à Borny, je n'aurais jamais cru que, rien qu'à contempler ces longues rangées de soldats, cette ligne de fumée s'étendant d'un bout de l'horizon à l'autre, ces lueurs vives auxquelles succède un petit panache blanc marquant au-dessus des bataillons ennemis la place où vient d'éclater un obus,

rien qu'à remplir son oreille des grondements du canon et des crépitements de la mitrailleuse, l'homme pût éprouver de pareils transports.

Je raconte et je me dépeins, non pas tel que j'aurais dû être sans doute, mais tel que j'étais, tel qu'est, je crois, presque tout homme sur un champ de bataille.

Certes, le sentiment du danger persiste dans cette espèce d'état de fièvre ; mais quelle joie l'on éprouve à l'affronter, et comme on sent qu'il serait plus beau de trouver la mort là que de l'attendre dans son lit !

Quelques balles arrivaient jusqu'à nous ; une brisa une motte de terre aux pieds d'un infirmier. Des obus tombaient en avant, en arrière, à droite, à gauche. Lorsque le sifflement, devenant plus strident, annonçait leur approche, les cavaliers voisins de nous se couchaient sur le col de leurs montures. Cela me donnait envie de rire ; mais instinctivement je faisais comme eux, et je ne voyais pas sans quelque satisfaction s'élever à distance le nuage de poussière et de fumée qui, annonçant l'explosion, montrait que le danger était passé pour une fois encore.

Cependant le 75e n'avançait pas ni n'ouvrait le feu. Je profitai du répit donné par son inaction pour pousser du côté de la batterie, vers le coin du bois, afin d'aller aux renseignements sur ma division et sur les ambulances. Le capitaine qui la commandait se promenait en long et en large derrière les canons ; mais il était si occupé à répéter incessamment : « Numéro 3... feu ! » — « Numéro 4... feu ! » — et ainsi de suite, que je ne voulus pas l'interrompre.

J'interrogeais, mais sans succès, un des officiers

du détachement d'infanterie placé en soutien dans le voisinage de la batterie, lorsqu'une vraie pluie d'obus, attirée probablement par elle, s'abattit autour de nous. Il y eut un mouvement de recul à peu près général. Comme je suivais le flot, je remarquai que nous étions très-près de Rezonville. Beaucoup de troupes étaient massées autour de ce village; je poussai de ce côté, pensant que je rencontrerais une ambulance.

Je ne me trompais pas.

Les blessés affluaient à Rezonville.

La grande route qui traverse le village, se trouvant enfilée par le tir de l'ennemi, était à peu près déserte. Au milieu de la chaussée gisait le cadavre d'un artilleur, la face contre terre et les bras étendus.

Ce corps était juste en face d'une petite rue, faisant un angle droit avec la route, où se trouvent l'église, le presbytère, l'école des filles, celle des garçons, avec plusieurs maisons particulières. Tout cela n'était qu'une vaste ambulance. Des blessés y arrivaient à tout moment par l'extrémité opposée à la route. On ne savait plus où les caser, les greniers même en regorgeant déjà.

Imaginez des hommes sanglants et mutilés, couchés en grand nombre le long des murs et sur la chaussée, d'autres pleins de santé s'agitant autour d'eux, dans les coins ou par terre des amas de chassepots dont quelqu'un partait à tout moment par suite de quelque choc, les obus prussiens arrivant de temps en temps par dessus tout cela; puis avec les gémissements des blessés, les cris des chefs pour faire retourner au feu les soldats valides, des plaintes contre un

ennemi qu'on accusait, bien injustement, à ce qu'il me semble, de diriger volontairement sur les ambulances le tir de son artillerie ; enfin mes propres supplications et celles de mes collègues ou la colère des médecins pour faire décharger ou manier avec précaution les fusils des blessés et de leurs porteurs ; vous aurez une idée de la physionomie de la rue de l'Eglise à Rezonville, le 16 août 1870, vers onze heures du matin.

Deux aumôniers s'y trouvaient déjà, lorsque j'arrivai, tous deux mes amis de longue date : MM. B*** de Paris, déjà rencontré à Puttelanges, et C*** curé du diocèse de Reims, que je fus tout étonné de rencontrer en pareil lieu et pareille fonction. Ce n'était pas l'heure des longues explications ni des longs compliments. Ces messieurs n'avaient remarqué aucun numéro de mes régiments ; mais ils me demandèrent, avant de poursuivre mes recherches, de les aider quelque temps.

Je me suis aussitôt mis à l'œuvre.

Indépendamment des confessions à recevoir, des absolutions et des extrêmes-onctions à donner, il y a mille petits services matériels que l'aumônier peut rendre. Les blessés savent que les médecins sont assez bons pour tenir compte de ses avis et de ses demandes, que les infirmiers sont à peu près à ses ordres, que les bonnes sœurs du village ou autres personnes pieuses apportant leur concours par un motif de religion y sont tout à fait, enfin que ses mains et ses pieds, aussi bien que sa langue, sont au service de ceux qui souffrent.

— A boire, à boire, monsieur l'aumônier !...

— Monsieur l'aumônier, aidez-moi donc à me retourner; je suis si mal comme cela !...

— Le médecin ne viendra donc pas ! Monsieur l'aumônier, si vous pouviez lui demander qu'il me panse !...

Puis des voix presque éteintes qui murmurent seulement : « Mon père », et sur lesquelles il faut aller se pencher, les deux genoux par terre, pour entendre le reste.

Répondre à tout cela, faire apporter de grands seaux d'eau, y puiser avec des gobelets de fer-blanc que l'on porte à la ronde, en enjambant par-dessus de pauvres membres fracassés et en piétinant dans le sang, vers toutes ces lèvres desséchées qui s'entr'ouvrent et ces regards fiévreux qui s'allument de désirs; passer avec précaution les bras par dessous les épaules ou les reins des malheureux qui gémissent, et les relever ou les retourner avec le plus de précaution possible, pendant qu'on a le cœur fendu par les cris : « Oh ! la ! la ! mon bras ! » ou bien : « Ho ! la ! la ! ma jambe ! » retourner pour la vingtième fois à un chirurgien qui ne sait où donner de la tête, lui dire : « Monsieur le major, il y a là un pauvre garçon qui perd tout son sang, » le voir regarder dans la direction indiquée, puis continuer son opération du moment, en répondant avec raison : « Oui, monsieur l'aumônier, tout à l'heure; mais voyez, nous ne pouvons pas panser tout le monde à la fois ; » se voir requis par lui sur le moment même pour l'aider ou pour aller réclamer quelque chose qui lui manque; avoir l'oreille à

tous les appels nouveaux; surveiller tous les blessés du regard, pour éviter que quelqu'un ne meure inaperçu, à quatre pas du prêtre, sans les secours de son ministère; trouver quelque saillie qui relève le cœur aux pauvres blessés et ramène le sourire sur leurs lèvres pâles, lorsqu'un obus vient d'éclater sur le pignon de la maison ou contre la porte; voilà de quoi faire passer les heures avec une effrayante rapidité.

Parfois ce n'est ni une parole, ni même un geste qu'il faut pour soulager la souffrance. Je me rappelle un soldat, de ceux qui se trouvaient dans la maison du coin de la rue de l'Église. Il avait une des plus atroces blessures que j'aie vues durant cette guerre, où pourtant j'en ai tant vu. Le chirurgien était penché sur lui, pressant de ses mains ensanglantées des organes entièrement dépouillés de leur peau pour les forcer à reprendre leur place. La seule vue de cette opération faisait frémir. Aussi le malheureux blessé, la tête renversée sur le sol, les traits pâles et contractés, les bras tordus, poussait-il des cris affreux. Je m'approchai de lui, je m'agenouillai, puis je me mis à soulever sa tête, à la soutenir de la main gauche, tandis que de la main droite je lui tenais les bras, ou bien je faisais sur son front et sur ses joues, mouillées d'une sueur froide, de ces petites caresses qu'on prodigue aux enfants malades. Mais je ne lui parlais pas, et mon regard attaché sur le sien lui disait seulement combien je souffrais de sa souffrance. Cela suffit pour le calmer tout à coup; et bien que le chirurgien continuât toujours son atroce besogne, il

cessa de crier. Au bout de quelques instants, la fatigue m'ayant fait faire un mouvement pour me mettre dans une position un peu plus commode pour moi sans que lui dût s'en trouver plus mal, il crut que je voulais le quitter.

— Je vous en supplie, s'écria-t il, ne vous en allez pas! cela me fait tant de bien de vous avoir là!

Je restai, en effet, jusqu'à la fin de l'opération, après laquelle, la tête placée sur une espèce de coussin que l'on dénicha je ne sais plus où, il tomba dans ce lourd sommeil dont les crises douloureuses sont habituellement suivies.

En face de la maison où je l'avais rencontré, il y avait une école qui faisait l'autre coin de la rue. On l'avait réservée pour les officiers, ce qui ne l'empêchaît pas, hélas! d'être aussi pleine que les autres. Plusieurs colonels, lieutenants-colonels et chefs de bataillon gisaient côte à côte avec des capitaines et des lieutenants, et rougissaient de leur sang la salle consacrée jusque-là aux répétitions quotidiennes du *b*, *a*, *ba*.

Cependant j'avais vu tout ce qu'il y avait de blessés à Rezonville, sans avoir le moindre renseignement sur ma division, ni même sur mon corps d'armée; j'avais constaté seulement qu'il n'était pas dans cette partie du champ de bataille; et comme j'avais toujours la crainte que mes troupes ne fussent au feu sans moi, je remontai à cheval pour poursuivre mes recherches.

La grande route, au moment où j'y débouchai, était encore déserte, sans doute parce que le feu de

l'ennemi la balayait de temps en temps; mais le corps de l'artilleur avait été enlevé. Un peu plus haut, il y avait un cheval de dragon mort. On lui avait laissé son harnachement. Je venais justement de briser une des rênes de Cocotte; c'était une excellente occasion pour la remplacer. Quelques soldats de différentes armes avaient cherché, dans une ruelle voisine, un abri contre le feu. L'un d'eux, un cavalier démonté, peut-être celui dont la bête avait été tuée là, me voyant mettre pied à terre dans cet endroit où personne apparemment ne se trouvait bien, puisque personne n'y restait, se hasarda pourtant à s'avancer, et vint m'aider à détacher la courroie dont j'avais besoin. Je la conserve encore, en souvenir de la plus terrible bataille qui ait signalé notre guerre contre la Prusse.

Entre Rezonville et Gravelotte, à peu près aux deux tiers du chemin, sur la droite, se rencontrait une autre ambulance, installée dans une maison de poste. Le nombre des blessés n'y était pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'à Rezonville, et un aumônier s'y trouvait déjà. Je n'entrai donc guère qu'avec l'intention de voir les numéros des régiments qui combattaient dans le voisinage.

Le local, à raison de sa petitesse, était encombré, et l'on avait déposé quelques brancards, avec les blessés qu'ils supportaient, dans un grand jardin situé derrière la maison. Un jeune chirurgien était là, penché sur un vieil artilleur, littéralement criblé de blessures : le malheureux en avait aux jambes, aux bras, au ventre, à la tête. Comme je m'étais arrêté de-

vant ce spectacle, le chirurgien leva les yeux, et me fit du regard un signe qui voulait dire :

— Voici qui vous regarde plutôt que moi.

J'attendais pourtant qu'il eût fini ses pansements ; mais, à en juger par le nombre des blessures, cela pouvait être si long, qu'au bout de quelques minutes je me penchai vers son oreille pour lui demander :

— Aurai-je le temps?

Il répondit de la même voix :

— Oui, parce que je vais vous le laisser.

Il s'éloigna en effet, donnant l'ordre à deux infirmiers de porter le brancard contre le mur du jardin, du côté de l'Occident, seul endroit où, à raison de l'heure qui s'avançait, le blessé pût être à l'abri d'un soleil ardent. C'est là que cet infortuné reçut les derniers sacrements, et que probablement il mourut.

De la maison de poste je gagnai Gravelotte, point central du champ de bataille. Beaucoup de troupes, surtout de la cavalerie, étaient massées en réserve aux abords de ce village ; de nombreuses voitures de transport y stationnaient. Mais de ma division, toujours pas de nouvelles. Au reste, j'ai su depuis qu'elle vint sur ce point, mais seulement à neuf ou dix heures du soir, alors que tout était fini, et qu'elle ne prit aucune part à la bataille. Si j'avais pu deviner cela, mon inquiétude eût été bien moindre, et probablement je n'aurais pas quitté de la journée le 75ᵉ de ligne.

Les ambulances remplissaient Gravelotte. La nécessité de s'abriter contre le feu de l'ennemi n'ayant pas obligé, comme à Rezonville, de choisir certaines mai-

sons de préférence, on avait mis des blessés un peu partout : chambres, étables, cours, jardins, enclos, tout en était garni, et ceux qui se trouvaient au grand air, pourvu qu'ils fussent abrités du soleil, n'étaient pas les plus mal partagés.

Au milieu du village, la route de Metz à Verdun bifurque. L'une des branches est celle que le lecteur connaît déjà, et qui prolonge vers Rezonville et Vionville la ligne droite commencée en entrant dans le village; l'autre se sépare perpendiculairement vers le nord, mais pour tourner bientôt et redevenir presque parallèle à la première, en se dirigeant sur Doncourt-en-Jarnisy. Le gros des maisons de Gravelotte est, par rapport à la première route, du côté opposé à la seconde. Cependant en suivant cette dernière, on rencontre bientôt sur la droite les bâtiments presque neufs d'une grande ferme. Le drapeau blanc à croix rouge s'élevait ce jour-là au-dessus de la porte. Il y avait presque autant de blessés dans ce seul endroit que dans tout le reste du village; j'y rencontrai les aumôniers de la garde impériale. Mais pas plus là que dans les dépôts de blessés parcourus précédemment, je ne trouvai, le lecteur ne s'en étonnera plus maintenant, rien qui m'indiquât la présence de ma division.

Je retournai donc à Rezonville. Il devait être environ quatre ou cinq heures lorsque j'y arrivai. L'aspect des lieux n'était pas changé, car, depuis le matin, les positions des deux armées, au moins de ce côté-là, n'avaient pas sensiblement varié. C'était une effroyable tuerie, où le nombre du côté des Prus-

siens, le courage du côté des Français, empêchaient qu'aucune des deux armées prît un avantage marqué.

Vers l'entrée du village, il y avait pourtant une batterie d'artillerie de réserve, qui probablement attendait l'ordre d'avancer. J'adressai au capitaine qui la commandait mon éternelle question.

— Pourriez-vous me dire où je rencontrerai la 3e division du 3e corps?

Cet officier fut le premier qui, dans cette longue journée, où j'avais questionné jusqu'à des généraux, put me dire, à défaut de la place de bataille de ma division, la direction au moins dans laquelle se trouvait mon corps d'armée. Il eut la bonté de me conduire jusqu'à l'extrémité d'une petite ruelle qui débouchait en plein champ dans la direction du nord. Là, il profita d'abord de la rencontre d'un prêtre pour se rassurer au sujet de quelque inquiétude de conscience. Puis, me montrant un grand espace découvert que bordait à un demi-kilomètre de distance un rideau de verdure :

—Le corps du maréchal Lebœuf doit être dans cette direction, me dit-il, un peu sur la gauche; traversez cela, mais si vous m'en croyez, traversez vite, car il y a des moments où il n'y fait pas bon.

Je lui serrai la main, et je partis au galop.

Aucun sifflement de projectile ne se fit entendre à mon oreille pendant ce court trajet. Pourtant j'eus un spectacle bien fait pour confirmer les dires du capitaine d'artillerie. Cocotte bondit par dessus un soldat littéralement coupé en deux, ou plutôt en trois. Je vois encore cette figure blanche avec des yeux éteints

fixés vers le ciel, ces bras à demi-étendus de chaque côté, ce ventre déchiré, dont les intestins répandus s'allongeaient jusqu'à une jambe retombée un peu plus loin.... Quant à l'autre, je ne perdis pas mon temps à rechercher ce qu'elle était devenue.

Arrivé derrière les arbres, je pus ralentir mon allure. Je me souviens qu'il y avait là une mare dans laquelle un général et son aide de camp étaient en train de faire boire leurs chevaux; je fis comme eux. Puis j'avais à longer un bois, celui à l'extrémité duquel était la batterie d'artillerie dont j'ai parlé le matin; mais cette fois l'épaisseur du taillis me séparait de l'ennemi, en sorte que cette région, à moins d'un malheur exceptionnel, devait demeurer à l'abri du tir.

Aussi avait-on établi une ambulance dans un château situé de ce côté, en un lieu que je retrouve désigné sur les cartes de l'état-major sous le nom de Villers-aux-Bois. Il y avait là à peu près autant de blessés qu'à la grande ferme de Gravelotte; les cours et le parc en contenaient au moins autant que les salles. Partout et toujours le même spectacle, dont la répétition incessante fatiguerait inutilement le lecteur. Je ne comptais pas les malheureux que je voyais ainsi successivement; mais il me semble ne rien exagérer en estimant depuis le matin jusqu'à l'heure d'alors, leur nombre à plus d'un millier. Et ce n'était pas encore tout!...

En sortant du château, je pris à l'ouest un chemin qui me rapprochait du bruit de la canonnade, dans la direction de notre aile droite. C'est de ce côté que je rencontrai enfin, placée en réserve, une brigade ap-

partenant au troisième corps ; elle était, non de la troisième division, mais de la quatrième. L'autre brigade de la même division donnait contre l'ennemi.

Un peu plus loin était le village de Saint-Marcel. Le quartier général du maréchal Lebœuf devait s'y trouver : du moins y rencontrai-je l'ambulance qui devait l'accompagner, avec l'abbé E***, son aumônier. L'ambulance de la quatrième division était voisine ; j'y revis mon confrère B***, de Sainte Geneviève, dont j'avais été séparé depuis nos campements d'avant la bataille de Borny : affublé d'un grand tablier blanc, il aidait les chirurgiens dans leur besogne.

Saint-Marcel, comme Rezonville, comme Gravelotte, comme la maison de poste, comme la ferme, comme le château, était rempli de blessés ; mais les soins de MM. E*** et B*** suffisaient à leur nombre. La nuit approchait ; je poussai au delà du village pour voir si la 3e division, sur laquelle je n'avais pas trouvé plus de renseignements à Saint-Marcel qu'ailleurs, mais dont la présence de la quatrième me faisait espérer le voisinage, n'était pas parmi les troupes qui soutenaient devant nous l'effort de l'ennemi.

Dernière recherche aussi vaine que toutes les autres ! En avançant de quelques centaines de mètres, je n'aboutis qu'à me retrouver sous une pluie d'obus semblable à celle du matin, et à être englobé de nouveau dans un mouvement de recul de la cavalerie de réserve. Je rentrai donc à Saint-Marcel ayant franchi, comme les autres, une partie de la distance au trot et penché sur le col de Cocotte.

C'était à peu près la fin de la bataille. Notre armée

avait vaillamment combattu et fait subir, à ce qu'il paraît, à l'ennemi des pertes beaucoup plus considérables que celles, si graves pourtant, subies par elle-même. Mais nous n'avions, en somme, ni avancé, ni reculé. L'armée prussienne restait devant la nôtre, lui barrant toujours la route de Verdun, et allait coucher comme elle sur le champ de bataille.

Quand la nuit vint et que le silence se fit, ma première pensée fut de commencer, à la recherche des blessés non relevés, une tournée semblable à celle d'après la bataille de Borny. Mais la situation n'était pas la même; je ne connaissais ni le terrain, ni les hommes qui m'entouraient. Je ne trouvai personne pour m'accompagner, et ceux à qui je soumis mon projet le repoussèrent comme impraticable.

Depuis, on m'a affirmé que des malheureux avaient été relevés sur le champ de bataille de Gravelotte, vivant encore après quatre jours et quatre nuits passés sans secours. Combien d'autres ont dû mourir dans l'intervalle, qu'on aurait pu consoler et peut-être rendre à la vie! C'est un remords qui pèsera sur ma conscience jusqu'au terme de ma carrière, d'avoir manqué ce soir-là d'énergie, et de n'avoir pas passé la nuit du 16 au 17 août 1870, à errer dans les champs entre les bivouacs des deux armées, prêtant l'oreille aux plaintes que le vent pouvait m'apporter, et me fiant à la Providence pour conduire et protéger mes pas!...

Cédant aux conseils de la fatigue, je cherchai à me procurer un gîte. Ce n'était pas chose facile, en des parages si encombrés.

Que n'alliez-vous, comme toujours au presbytère?

demandera le lecteur. J'y songeais bien ; mais j'y avais déjà pénétré en compagnie de M. E***, et la seule offre qui nous y eût été faite, avait été celle de nous rafraîchir. Une bouteille de piquette, à moitié vide, se trouvait à portée de la main; M. le curé nous en avait mesuré à chacun deux doigts dans un verre. Seulement les regards courroucés que promenait de nous à lui pendant cette opération une manière de Marie-Jeanne, nous avaient donné lieu de penser que le vénérable pasteur subissait d'autres lois que celles de son cœur généreux.

Quand je me vis surpris par la nuit à Saint-Marcel, j'attachai ma jument à un arbre dans un clos où il y avait de la luzerne, et je retournai, non sans quelque hésitation, sonner au presbytère. Marie-Jeanne entr'ouvrit la porte.

— Monsieur le curé?

— Monsieur le curé est couché.

Et la porte se referma.

On m'indiqua la maison de l'instituteur; je m'y rendis. Trois ou quatre personnes s'y trouvaient réunies. Je leur exposai ma situation.

— Votre maison me paraît grande, disais-je. D'ailleurs je ne vous demande pas un lit, dont je sais fort bien me passer. Pourvu que je sois à l'abri, n'eussé-je que le plancher pour me reposer, je me trouverai parfaitement.

Une femme, qui probablement était la maîtresse de la maison, puisque tous les autres se turent pour lui laisser la parole, formula un refus des plus durs.

Je ne me rappelle pas avoir ressenti souvent une

impression pareille à celle qui me serrait le cœur au sortir de cette demeure inhospitalière.

Quand on se trouve dans l'embarras pour s'être dévoué, se voir traité comme le dernier des mendiants par ceux-là mêmes pour qui l'on se dévoue, c'est assurément chose dure. Je n'avais pourtant pas l'ombre d'une pensée d'amertume contre les gens qui venaient de me repousser de la sorte. Seulement j'éprouvais le besoin de prier Dieu de ne pas les maudir; et puis.... je songeais qu'ils étaient Français, qu'ils avaient beaucoup de pareils, et je me demandais si un tel peuple pouvait avoir encore des jours de vraie grandeur.

Trop légèrement vêtu pour songer à dormir à la belle étoile, j'avais remis à Cocotte sa selle et sa bride, et je suivais, sans trop savoir où j'allais me diriger, la route qui traverse Saint-Marcel, lorsque je rencontrai de nouveau l'abbé E***.

— Où donc allez-vous comme cela?

— Je ne sais pas.

— Comment! vous ne savez pas?

— Non; je sais bien que je cherche un gîte, mais je ne sais pas où je le trouverai.

— Ce n'est que cela. Eh bien! venez avec moi. On m'a promis une grange, je suppose qu'il s'y trouvera assez de paille pour nous deux.

Cocotte fut donc, à sa grande joie, réinstallée dans le clos à la luzerne. Une demi-heure après, l'abbé E*** et moi, nous étions juchés au sommet d'un immense tas de paille, où nous aurions goûté un sommeil assez calme, si des soldats n'étaient venus à plusieurs reprises, en arrachant des bottes à sa base, menacer

la stabilité de l'édifice dont nous ferions le couronnement.

Mercredi, 17 août 1870.

Les premières clartés de l'aurore se répandaient à peine à l'horizon, que je me remettais en route dans la direction où la pluie d'obus d'abord, ensuite l'arrivée de la nuit, m'avait empêché la veille de poursuivre mes recherches.

Au nord-ouest de Saint-Marcel s'étend un petit plateau dont le bord le plus rapproché forme une ligne à peu près droite de l'orient à l'occident. Un régiment d'infanterie se trouvait rangé vers le milieu de cette ligne; j'en suivis le front, demandant aux officiers, comme j'avais fait à tant d'autres la veille, des nouvelles de la 3e division du 3e corps.

— Nous ne savons pas où elle est, répondirent-ils; nous ne sommes même pas du 3e corps. Mais il y a encore tout un corps d'armée dans cette direction.

Et ils indiquaient du geste l'extrémité occidentale du plateau. Or on apercevait de ce côté, à environ trois cents mètres, un peloton de cavaliers; je me dirigeai vers lui.

L'atmosphère était encore trop chargée des brumes de la nuit pour que l'on distinguât nettement les détails des objets qui s'offraient à la vue; aussi ce court trajet au grand trot fut-il presque entièrement consacré à repasser dans ma mémoire tout ce que je connaissais d'uniformes de cavalerie française; ce

que j'avais devant les yeux ne se rapportait à aucun de ces types. Les chevaux se livraient à un mouvement perpétuel d'entrecroisement qui me surprenait fort.

La pensée me vint bien alors que peut-être j'avais affaire à des Prussiens.

— Mais non, me disais-je, ce n'est pas possible. Les officiers que je viens d'interroger voyaient le peloton comme moi ; ils m'ont bien assuré qu'il y avait encore par là tout un corps d'armée français. Marchons toujours, et dans un moment nous verrons ce que sont ces mystérieux cavaliers.

Je marchai si bien que je finis par distinguer de la façon la plus nette les pointes de cuivre au-dessus des casques ronds. Que faire? Je n'étais plus qu'à trente mètres.

Tourner bride et essayer de la fuite? Quelque bien monté que je fusse, je pouvais en un clin d'œil, ou essuyer une décharge de mousqueterie, ou me voir envelopper. Même, si les Prussiens tiraient, le régiment de ligne eût probablement répondu, et j'aurais été pris entre deux feux.

Le plus sage était donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je ralentis l'allure de Cocotte ; puis, dissimulant sous l'apparence la plus calme une inquiétude très-réelle, je m'arrêtai à quatre pas et, portant la main à mon chapeau, je demandai l'officier qui commandait le peloton. Celui-ci s'avança.

— Parlez-vous français, Monsieur ?

— *Nixt, nixt.*

— Comment faire alors ? N'y a-t-il parmi vos hommes personne qui parle français ?

Un cavalier poussa son cheval de trois pas, en disant :

— Moi, un peu.

— Ah ! tant mieux ! Eh bien ! je suis prêtre, aumônier de l'armée française, comme vous pouvez le voir à mon costume, et je désire savoir s'il y a encore des Français de ce côté-ci.

— Il y en a, mais ils sont morts.

Et joignant le geste au discours, il montrait trois ou quatre cadavres, assez reconnaissables à leur pantalon rouge, gisant sur le terrain que foulait le sabot des grands Mecklembourgeois. Hélas ! je ne les avais que trop bien vus sans lui !

Je saluai de nouveau, et je tournai bride. Pour inspirer moins de défiance aux Prussiens, j'eus la précaution de m'éloigner fort lentement et dans une autre direction que celle du régiment sur lequel ils devaient avoir l'œil.

Un chemin de culture me conduisit vers le Nord. A peine je le suivais depuis un moment, que j'aperçus quelques-uns de nos troupiers marchant isolément à travers champs selon leur mauvaise habitude, à la recherche de l'eau, du bois, de la paille ou de je ne sais quoi. Ils allaient donner en plein dans les cavaliers ennemis qu'un pli de terrain cachait. Mais je dois leur rendre cette justice qu'au premier avis de ce voisinage, ils rebroussèrent chemin et rejoignirent leurs corps plus vite qu'ils ne les avaient quittés.

Toute cette partie du champ de bataille de la veille était jonchée de morts français, mais assez clair-semés ; les blessés avaient été tous relevés.

Un de nos troupiers venait pourtant d'y retrouver un fantassin allemand atteint d'une balle à la jambe ; il le conduisait aux ambulances du village voisin en le soutenant de la façon la plus touchante. Je dus l'avertir, comme ses camarades du voisinage de l'ennemi. Comprenant alors la nécessité de presser le pas un peu plus que la compagnie du pauvre éclopé ne permettait de le faire, il poussa celui-ci vers la berge, et le faisant asseoir :

— Ah bien, mon pauvre ami, lui dit-il, si tes camarades sont si près que ça, c'est à eux de te reconduire. Pour moi, je dois veiller à ce qu'ils ne me reconduisent pas aussi.

Et il partit.

Je vois encore la figure étonnée du pauvre Allemand. Peut-être, ne comprenant pas notre dialogue, il imagina que j'avais donné ordre à mon compatriote de l'abandonner. S'il conçut par là une triste opinion de la charité du clergé français, le lecteur avouera que ce fut la faute des circonstances plus que la mienne.

Je n'étais pas d'ailleurs fort inquiet sur son sort, et bien autre était le tourment que me donnait cette proximité de l'ennemi que personne ne paraissait soupçonner chez les nôtres.

Un colonel d'artillerie, accompagné de deux hommes à cheval, traversa le chemin devant moi. Bien qu'il semblât pressé, je l'arrêtai pour l'avertir; il parut tout d'abord impatienté du retard apporté dans sa marche, et me traita presque en homme qui ne sait ce qu'il dit. J'insistai alors, je désignai le lieu dont nous n'étions pas à quatre cents mètres, j'affirmai que je venais

de voir les cavaliers, de leur parler, il n'y avait pas dix minutes, et il finit par me remercier, promettant qu'on tiendrait compte de l'avis.

Un peu plus loin se trouvaient un ou deux régiments de ligne. Je crus de mon devoir de donner l'éveil aux officiers pour leur faire comprendre le danger couru par les hommes qui s'écartaient en avant de leur front; je ne sais comment ils firent pour les rappeler; il y en avait tant que je ne pouvais aller à chacun pour l'avertir.

Cependant, en poursuivant ma route au nord-ouest, de bivouac en bivouac, j'eus bientôt franchi trois kilomètres, et j'arrivai dans un premier village, dont je ne remarquai pas alors le nom, mais que d'après la carte je crois être Butricourt, puis dans un second, beaucoup plus considérable, que l'inscription sur fond bleu, attachée à la première maison le long de la route, m'apprit être Doncourt-en-Jarnisy.

A Butricourt, j'avais vu, comme à Saint-Marcel, comme à Gravelotte, comme à Rezonville, beaucoup de troupes, plusieurs portes au-dessus desquelles on avait improvisé avec une serviette blanche et deux bandes d'étoffe rouge le drapeau de la convention de Genève, des fenêtres ouvertes par lesquelles on apercevait couchés sur la paille dans des salles basses un grand nombre de blessés, mais toujours rien de ma division.

Doncourt était encore plus encombré. Troupes, artillerie, voitures de transport, se trouvaient tellement serrées sur la chaussée de la route que je n'avançais qu'avec la plus grande peine et seulement en suivant au petit pas leur flot plein de lenteur.

Entre cette masse en mouvement et les fenêtres, ouvertes à raison de la chaleur, par lesquelles on apercevait, ici des blessés étendus, là des officiers d'état-major autour d'une table couverte de papiers et de cartes, ailleurs les membres d'une même *popote* prenant ensemble le café du matin, il y avait deux haies de curieux de différentes armes. Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir, en les parcourant du regard, la face gonflée de soupe de mon chasseur!

— André!... André!...

Mais son gros regard bête était fixé obstinément sur je ne sais plus quoi, et le brouhaha des voix, des pieds d'hommes et de chevaux, des roues de voiture, l'empêchait d'entendre. Une savante et difficile manœuvre me fit tourner vingt obstacles pour franchir la distance de vingt mètres qui me séparait de lui.

— Ah! tiens, c'est vous, fit-il enfin comme un homme qui redescendrait de la Lune.

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous faites-là?

— Je garde votre voiture.

Et il indiqua une direction, dans laquelle mon regard suivit aussitôt son geste, mais sans rien voir qui ressemblât à l'objet en question.

— Conduisez-moi.

Il me mena jusqu'à cinquante mètres environ, où, à l'entrée d'une petite rue, je reconnus mon fourgon. La Grise était attachée aux rayons de l'une des roues.

— Et Baptiste?

— Baptiste est par là.

— Et ces messieurs de l'ambulance?

— Ces messieurs? Ah, pour ça, je ne sais pas où ils sont passés.

— Comment? Vous ne savez pas? Vous les avez donc quittés.

— Il n'y avait pas moyen de les suivre.

Et il entra dans des explications très-obscures, d'où l'on ne pouvait tirer qu'une conclusion, c'est que Baptiste et lui s'étaient arrêtés quelque part pour dormir, ou manger, ou faire je ne sais quoi; que pendant ce temps-là l'ambulance était partie sans eux. Ils avaient alors suivi le mouvement général, et ils étaient arrivés à Doncourt sans savoir où ils étaient. Quant à la division, ils n'en avaient pas de nouvelles.

Je leur laissai ma monture, et je me dirigeai du côté de l'église.

Un cercueil en sortait, précédé d'un prêtre, et suivi de quelques soldats en tête desquels marchait un de nos généraux de division. J'ignorais quel était ce mort; mais, frappé du petit nombre de ceux qui le conduisaient à sa dernière demeure, il me sembla bon d'honorer dans sa personne tous ceux des nôtres qui étaient tombés comme lui dans la bataille de la veille, et de prier pour eux. Je me dis: « Je vais tenir la place de son père, de sa mère, de tous ceux qui l'aimaient et qui voudraient être là, s'ils le savaient mort, » et, me joignant au cortége, je suivis, la tête découverte, jusqu'au cimetière.

Sur le bord de la fosse, le général prononça avec émotion quelques paroles d'adieu: il parla d'un père plein de bravoure dont le défunt aurait suivi les traces durant une longue carrière, sans la mort glo-

rieuse qui l'avait arrêté presque au début. On me dit que ce père était le général Henry.

Pendant que l'assistance s'écoulait silencieusement, après la dernière aspersion d'eau bénite, et que les premières pelletées de terre commençaient à résonner sourdement sur le bois du cercueil, je jetai un coup d'œil sur ce cimetière de village. Trois autres fosses, destinées à deux généraux et à un officier d'état-major, s'ouvraient près de la porte; en dehors, le long du mur, du côté du midi, des paysans travaillaient à ouvrir une longue tranchée pour les soldats.

Je rejoignis le prêtre qui avait présidé la cérémonie, pour lui demander si je pouvais disposer d'un autel à l'église.

Une heure plus tard ou environ, ma messe dite, je venais de rentrer au presbytère lorsqu'une femme arriva tout effarée nous annoncer que les troupes françaises évacuaient le village à la hâte, et que les Prussiens arrivaient pour l'occuper.

La nouvelle était au moins à moitié vraie; canons, bagages, soldats de toutes armes, partaient dans la direction de Cautre et de Gravelotte, un peu pêle-mêle, et avec une rapidité que nos marches précédentes n'avaient jamais présentée. Ce n'était pas encore, tant s'en faut, ce que les bulletins de M. Gambetta devaient appeler plus tard invariablement *retraite en bon ordre*; pourtant c'était déjà bien triste.

Quelques traînards couraient pour ne pas demeurer en arrière. Encore quelques minutes, et il ne resterait plus dans le village qu'environ quatre cents blessés que l'on abandonnait à l'ennemi. Les habitants parais-

saient terrifiés; et de fait, il était difficile de ne pas être péniblement impressionné par ce départ des képis rouges et cette attente des casques pointus.

Un sous-intendant, dont je regrette de ne pas savoir le nom, demeurait l'un des derniers à Doncourt. J'appris de lui qu'on laissait deux ou trois médecins militaires avec les blessés.

— Et y a-t-il au moins un aumônier? demandai-je.

— Je ne crois pas. Deux ou trois de ces messieurs se trouvaient à Doncourt, mais ils partent avec leurs troupes.

— C'est juste, et j'aurais été obligé d'en faire autant si j'avais retrouvé les miennes. Mais puisque la Providence m'a conduit ici absolument seul, c'est sans doute afin qu'il ne soit pas dit que quatre cents de nos blessés ont été abandonnés, sans qu'un prêtre français demeurât avec eux. Je resterai donc. Qu'en pensez-vous?

— Je pense que vous ferez très-bien.

— Eh bien, permettez-moi seulement de vous demander un service. Si par hasard les Prussiens me faisaient prisonnier, voici ma carte avec l'indication de ma division. Soyez assez bon, dès que vous en aurez l'occasion, pour faire savoir, soit à l'état-major du général Metman, soit à celui du maréchal Lebœuf ce que je suis devenu.

— Comptez-y. Mais ce n'est pas tout; si nos infirmiers partent, il faut des infirmières pour les remplacer. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse nous indiquer une dizaine de jeunes dames ou demoiselles propres à remplir cet office?

— M. le curé nous aurait trouvé cela de suite; mais s'il faut que je demeure, c'est précisément parce qu'il est absent. Ah! j'y songe! j'ai échangé tout à l'heure quelques paroles avec une personne qui m'a paru excellente : elle a une vieille mère qu'elle entoure des soins les plus touchants. Allons la voir.

Mademoiselle Thiébaud (c'est le nom que je retrouve inscrit de ce jour-là sur mon calpin) mit toute sa bonne volonté à notre service. M. le sous-intendant lui offrit le bras; je marchai à leur côté et nous commençâmes notre tournée de recrutement. Il y eut bien chez les *requises* plus d'une hésitation; mais quand on avait expliqué que toutes les femmes sont infirmières de naissance, que celles que nous choisissions allaient se décorer d'un beau brassard blanc à croix rouge, et que cet insigne, au lieu de les exposer à des insultes et à des mauvais traitements de la part de l'ennemi, devait au contraire leur assurer le respect, les pères, d'abord hésitants, finissaient par dire à leurs filles de suivre l'exemple de mademoiselle Thiébaud. Nous recrutâmes de la sorte deux dames et dix demoiselles, qui se mirent immédiatement à se confectionner des brassards. Ce fut du reste, au moins jusqu'à l'heure où je quittai Doncourt, leur seule occupation.

Au moment où le sous-intendant partait avec les derniers restés, j'allai retrouver André et Baptiste qui s'étaient empressés, comme on pense, d'atteler la Grise et de seller la Noire.

— Je reste, leur dis-je, avec vos camarades blessés. Si vous voulez rester avec moi, vous me serez très-

utiles, et ils n'est pas probable que les Prussiens vous maltraitent : en tout cas, vous êtes sans armes, vous portez le brassard de la convention de Genève, et il ne vous sera jamais fait plus de mal qu'à moi. Cependant je ne veux pas vous voir exposés par ma faute. Je vous laisse donc libres de partir, si vous voulez.

Ils déclarèrent avec un touchant accord leur résolution de me planter là.

— Soit, leur dis-je. Alors laissez-moi Cocotte et mon manteau. Vous m'attendrez à Metz sur la place Chambière, au besoin pendant quatre ou cinq jours.

Déjà ils se mettaient en route.

— Oh! attendez, ajoutai-je. Encore deux minutes de patience; il faut qu'au moins votre ardeur à vous éloigner du danger soit utile à de plus braves que vous.

J'allai choisir dans une grange voisine, entre un certain nombre de blessés, deux officiers capables de supporter le transport, et je leur offris de les expédier à Metz. Je laisse à penser au lecteur si ces pauvres messieurs furent contents de l'aubaine. Le plus malade des deux fut couché sur mes couvertures, dans le fond du fourgon; l'autre s'installa comme il put, sur mes cantines. En voyant mon fourgon s'éloigner, j'étais tout heureux de me dire :

— En voilà au moins deux que les Prussiens ne garderont pas.

Je commençai alors ma tournée dans les maisons et les granges où l'on avait mis des blessés. Beaucoup de ces pauvres gens se montraient inquiets de

la retraite de l'armée, et suppliaient qu'on les transportât du côté de Metz. Mais les voitures manquaient, et le petit nombre de celles qu'on avait pu réquisitionner dans le village ou aux alentours ne faisaient qu'aller et venir pour ramener à Doncourt les malheureux que l'on retrouvait sans cesse sur le champ de bataille, épuisés par la perte de leur sang, jointe à la privation de toute nourriture et de toute boisson depuis la veille.

Des blessés prussiens se trouvaient mêlés, tant sur les voitures que dans les lieux de dépôt, aux blessés français. Deux chirurgiens de leur armée, venus je ne sais comment, et reconnaissables à leur casque terminé en paratonnerre, s'étaient joints à ceux de la nôtre pour donner indistinctement leurs soins aux hommes des deux nations.

Je savais tout juste assez d'allemand pour m'informer si un blessé d'outre-Rhin était catholique et pour l'inviter à la contrition en lui faisant comprendre que je lui donnais l'absolution. J'en rencontrai qui savaient aussi le français. Nous nous entendions comme nous pouvions, souvent à l'aide de ce langage du geste commun à tous les peuples. Le regard de plus d'un s'illumina de joie, puis se mouilla de larmes; quand je me penchais sur eux, ils me prenaient les mains pour les baiser, en répétant : « *Pastour*, *pastour.* »

Tous les blessés, même français, n'auraient pu, hélas! donner ces marques de joie à la vue du prêtre. Sur la paille d'une grande prolonge qui venait d'arriver, il y avait un capitaine d'infanterie qui râlait; un médecin, son ami, l'ayant reconnu, l'appelait en vain

par son nom ; il n'en tirait rien que des râlements de plus en plus sourds. Il était à craindre que ce pauvre officier ne vécût même pas le temps d'être descendu; je dus monter sur les rayons d'une des roues pour lui donner l'absolution et l'extrême-onction.

Vers ce moment-là, M. le maire de Doncourt vint interrompre ma tournée :

— On a laissé, me dit-il, les corps de deux généraux à qui j'ai fait faire des cercueils. M. le curé devait faire l'enterrement, voulez-vous le remplacer?

— Certainement. Faites-les porter à l'église; je vais m'y rendre.

Parmi les souvenirs lugubres de cette triste guerre, il en est peu qui m'aient laissé une impression aussi pénible que ce double enterrement.

Qu'on imagine sur le pavé du sanctuaire, au milieu de l'église absolument déserte, deux cercueils de bois grossier couchés côte à côte, sans seulement un drap pour les couvrir. En se penchant, on lisait crayonné sur l'un : *Général Legrand*, sur l'autre : *Général Broyère*.

Un jeune garçon m'aida à trouver dans la sacristie un rochet, une étole et le rituel : il m'accompagna, portant l'eau bénite. Nous récitâmes ensemble les prières d'usage, dont l'écho se perdait dans la profondeur des nefs et que Dieu seul pouvait entendre. Puis il fallut s'occuper du transport au cimetière, entreprise des plus difficiles dans le désarroi où était le village de Doncourt.

M. le maire était rentré chez lui; les hommes qui avaient apporté les cercueils s'en étaient allés je ne

sais où; on ne trouvait nulle part de voiture. Enfin arriva une prolonge à fumier attelée d'un mauvais cheval boiteux : c'était tout ce que les réquisitions pour le transport des blessés avaient laissé de disponible. Les cercueils furent, à raison de la forme étroite du véhicule, chargés bout à bout; je marchai devant avec l'enfant de chœur; le maire suivit seul par derrière, maintenant de la main, dans la côte assez raide qui conduit au cimetière, le funèbre chargement de la prolonge.

En arrivant au bord des fosses, nous trouvâmes le cercueil de l'officier d'état-major qu'on avait porté là sans songer à le faire passer par l'église : les dernières prières furent dites pour les trois morts, et je m'en retournai en priant le maire avec instance de bien remarquer la fosse où chacun serait descendu.

J'avais repris ma tournée près des blessés; mais il y en avait un si grand nombre que vers deux ou trois heures de l'après-midi j'en avais à peine vu la moitié. A ce moment je fus tout heureux d'apercevoir, arrivant par la grande route, M. le curé de Doncourt, en compagnie d'un autre ecclésiastique.

M. le curé était allé voir sa mère, logée dans le voisinage, pour la rassurer contre les inquiétudes d'un pareil moment : désormais il ne devait plus quitter la paroisse, et il se chargeait du soin des blessés. Son compagnon, qui parlait allemand, lui serait d'un grand secours vis-à-vis de ceux de l'armée ennemie.

Ces assurances me rendaient la liberté; je songeai donc à partir immédiatement pour Metz. Cependant j'avais vu chez tous nos blessés une telle inquiétude

de l'arrivée des Prussiens, un tel désir d'être transportés ailleurs, que j'aurais bien voulu en soustraire, au moins quelques-uns, à la perspective de la captivité. Mais comment faire ? Le lecteur n'a pas oublié que le village n'avait plus de chevaux; la malheureuse bête qui avait traîné au cimetière les généraux Legrand et Broyère était absolument incapable d'un plus long effort, et nous étions à six lieues de Metz.

J'avisai cependant sur le bord de la route une belle grande prolonge, au sujet de laquelle je commençai une enquête dans les maisons du voisinage. A force de questions, je découvris le propriétaire de ce magnifique véhicule : c'était un grand garçon resplendissant de jeunesse et de santé, meunier de son état. Au bout de quelque chose comme une demi-heure, il était réduit à confesser qu'il avait là deux chevaux. M. le maire eut avis de cette découverte, et fut invité à réquisitionner le meunier. Mais il fallut encore deux heures d'allées et venues, de pourparlers, de supplications, de reproches, pour arriver à voir les chevaux attelés. Notre homme ne voulait absolument pas marcher; il avait une peur bleue des Prussiens.

— Mais s'ils tirent sur moi, ou bien s'ils me prennent mes chevaux et ma voiture, répétait-il sans cesse.

— Mettez un drapeau blanc à croix rouge à la voiture, un brassard de mêmes couleurs à votre bras; ils verront bien que vous conduisez des blessés, et ils ne vous feront aucun mal. D'ailleurs je ne vous quitterai pas, et je n'ai pas plus envie que vous d'être tué ni fait prisonnier.

— Vrai, vous ne me quitterez pas ?

— Je vous le promets.

Le moment d'après, il répétait encore :

— Vous ne me quitterez pas, au moins?

Au fond, je n'étais pas plus sûr que lui de ne pas avoir en route quelque mésaventure; seulement il m'eût semblé beaucoup plus fâcheux d'abandonner les quelques hommes que nous pouvions sauver que de risquer un peu notre liberté, même notre vie.

La voiture fut enfin chargée de paille; il n'y avait plus que les blessés à y mettre. Pauvres gens, tous voulaient venir, et nous ne pouvions guère en prendre plus de douze ou quinze. Pour n'en pas chagriner inutilement un trop grand nombre, j'entrai au hasard dans une salle basse où il s'en trouvait seulement une vingtaine.

— Qui veut venir avec nous à Metz? Il y a une voiture à la porte.

— Moi, moi, moi.

Et tous de faire effort pour se lever. Les uns s'acheminent déjà clopin-clopant vers la porte, d'autres se traînent seulement, d'autres enfin tendent péniblement leurs bras en disant :

— Aidez-moi à me soulever. Une fois sur mes jambes, je marcherai bien, allez.

Seuls, un ou deux moribonds n'ont pas bougé; ils continuent de râler, et leur regard déjà terne semble toujours fixer la même solive chargée de toiles d'araignées qui pendent au-dessus d'eux.

Il faut, hélas! à côté de ceux-là en faire recoucher, les consolant comme on peut, deux ou trois autres que le premier coup d'œil révèle incapables de sup-

porter le transport. Ces malheureux mourront sans doute dans les vingt-quatre heures. Qu'importe, hélas! qu'ils restent au pouvoir de l'ennemi? Sauvons de préférence ceux qui peuvent guérir et qui, dans quelques semaines, referont des défenseurs pour la patrie.

Après bien des efforts, des soupirs et des cris, la prolonge avait déjà au grand complet son triste chargement, mais le meunier faisait encore des difficultés. Poussé jusque dans ses derniers retranchements, il invoquait l'heure avancée pour ne pas partir.

— Hé, mon ami, si vous aviez été un peu plus prompt à trouver des harnais et à atteler vos chevaux, nous serions déjà plus d'à moitié chemin de Metz. Si nous tardons encore, nous n'y gagnerons qu'une chose, ce sera de faire tout le voyage de nuit, car il ne sera pas dit que nous allons laisser là ces braves garçons, dont le sang ne coule que parce qu'ils ont défendu contre l'ennemi vos familles et vos propriétés.

Les paysans qui formaient la galerie, n'osaient rien dire, et c'était fort heureux; car dans le fond, je crois qu'ils étaient beaucoup plus touchés des dangers que pouvait courir le meunier, que du sort de nos pauvres blessés. Ne se voyant soutenu par personne, notre homme finit par céder au flot alterné de reproches et d'encouragements dont j'accompagnais l'expression d'une volonté inébranlable de ne pas m'en aller sans la prolonge : après s'être assuré à plusieurs reprises que son drapeau blanc à croix rouge était bien assujetti, après m'avoir fait renouveler encore la promesse

de ne pas l'abandonner en route, il finit par donner le coup de fouet du départ:

Nous n'avions pas fait cinq cents mètres hors du village, qu'une excellente occasion se présenta de le rassurer.

— Voyez-vous ces cavaliers là-bas dans le chemin sur notre droite?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, ce sont des hulans.

— Des hulans!

— Oui, des hulans. Au pas dont ils marchent, ils ont l'air d'être en reconnaissance; mais vous voyez bien qu'ils ne se dérangent pas pour venir à nous. C'est que, s'ils nous voient, aussi bien que nous les voyons, ils reconnaissent le drapeau de la convention de Genève comme nous la banderolle noire et blanche de leurs lances.

S'il faut confesser la vérité, je n'étais qu'à moitié convaincu que les hulans nous eussent bien vus, car ils n'avaient pas précisément le visage tourné de notre côté; mais il fallait bien rassurer mon meunier.

Quand les redoutables cavaliers s'éloignèrent tout à fait, le pauvre homme regarda son drapeau d'un air attendri : il y avait des baisers dans son regard.

Les champs que nous traversions portaient encore la trace de la terrible lutte de la veille. Le sol était, à certains endroits, complétement piétiné; on voyait çà et là des sacs, des bidons et d'autres objets de campement abandonnés. Des chevaux morts baignaient dans des mares de sang; les hommes avaient été relevés, car nous n'en vîmes point tout d'abord. Il en restait

pourtant, mais en petit nombre, et atteints seulement de blessures légères. Les voitures d'ambulance ne les avaient pas vus, ou bien elles avaient chargé de préférence ceux qui se trouvaient dans l'impossibilité absolue de marcher. Aussi ces pauvres gens, voyant les hulans commencer à battre la campagne, en étaient-ils réduits à se cacher de leur mieux.

Ce fut pour eux une excellente fortune que de voir arriver une voiture où les uniformes français se reconnaissaient d'assez loin, juste dans un moment où les cavaliers ennemis n'étaient plus en vue. Aussi commencèrent-ils à se montrer aux coins des bois et à surgir derrière les haies, n'osant crier mais gesticulant comme les télégraphes aériens et s'avançant clopin-clopant dans notre direction. Je poussai deux ou trois pointes au-devant d'eux pour les décharger de leurs sacs, les presser de jeter leurs armes et les faire arriver, autant que possible, à la voiture sans retarder une marche pour le prolongement de laquelle l'approche de la nuit commençait à devenir inquiétant. On les casa comme on put, devant, derrière, sur les brancards : pouvant tous être assis, ils tenaient beaucoup moins de place que ceux qui formaient notre chargement principal. Deux ou trois furent obligés de suivre à pied, mais on leur promit qu'ils alterneraient avec les autres ; ils se tinrent des mains à la prolonge, les pieds suivirent non sans peine et sans fatigue. Pourtant je crois que, ne pouvant quitter le champ de bataille autrement, ils s'estimaient encore heureux de le quitter ainsi.

En cette occasion, nous fûmes contents du meunier :

pour faire une place de plus, il descendit du coin de brancard qu'il occupait et déclara qu'il marcherait à pied. Durant le reste du voyage il fut plein de complaisance pour les soldats. Il y avait dans ce grand garçon un fort brave homme, mais qui ne se montrait qu'à mesure que, la peur du Prussien s'en allant, l'écorce du poltron se déchirait.

Le plus dur avait été, pour un ou deux de nos nouveaux compagnons de route, de se séparer de leurs chassepots. Je n'étais pas non plus insensible à la perte d'armes tellement coûteuses et d'une telle utilité, quoique j'en eusse vu déjà un si grand nombre joncher le sol, principalement à Borny; mais leur abandon me semblait une mesure indispensable à notre sécurité, dans le cas où nous aurions été arrêtés par l'ennemi, et il demeura une règle dont je ne me départis jamais durant le reste de la campagne, en des occasions semblables.

Je n'avais pas encore vu, comme cela m'arriva plus tard, des compagnies entières d'infirmiers allemands avec le pistolet à la ceinture en même temps que le brassard au bras, et leurs officiers présidant à l'enlèvement de nos blessés le revolver au poing. Mais ils avaient pour agir ainsi une excellente raison.... la raison du plus fort.

Nous, qui commencions à avoir conscience d'être les plus faibles, nous suivions notre armée dans sa reculade vers Metz, et nous n'étions vraiment pas dans un brillant équipage. Des têtes, des bras, des jambes qu'entourent des linges tachés de sang, couchés sur la paille d'une charrette, des malheureux

exténués, aux vêtements déchirés et poudreux se traînant par derrière, ne sont pas pour former un riant tableau : lorsque tout cela n'avance que lentement, au bruit d'affreux gémissements, que renouvelle chaque tour de roues, le spectacle est encore moins gai. C'est celui que nous aurions offert s'il y avait eu quelqu'un pour nous regarder passer; mais cette route où, le matin encore, toute une armée avait dû presser sa retraite, était alors absolument déserte.

Quand nous approchâmes de Gravelotte, un de nos blessés se plaignait tellement des secousses de la voiture que je songeai à le laisser là. Je pris donc les devants pour aller à l'ambulance de la grande ferme, qui sur la route suivie par nous se présentait la première, savoir si l'on pouvait le garder, quitte à m'en donner à la place un autre plus capable de supporter le mouvement du transport. Mais je vis tout en arrivant que l'on procédait à l'évacuation de tous les blessés restés dans le village. Une vingtaine de prolonges déjà chargées de leur monde sanglant et gémissant étaient sur la route ou dans la cour de la ferme, prêtes à se mettre en marche. Les médecins militaires se disposaient à partir avec elles; ces messieurs me racontèrent que dans la journée un colonel prussien était venu réclamer les blessés de son armée, et qu'il avait engagé vivement à emmener les Français, déclarant ne pas répondre de leur sûreté. L'ennemi était donc bien maître de tout le champ de bataille de la veille. Jusqu'où se prolongeait son domaine dans la direction de Metz? C'est ce que nous ignorions et ce qui nous inquiétait d'autant plus fort que la nuit commençait et

qu'un quart d'heure plus tard nous pouvions donner dans une troupe, en pleines ténèbres, sans savoir sur qui nous tombions.

Pourtant le convoi partit; mon meunier n'eut plus qu'à prendre la queue et à suivre les autres voitures.

Nous vîmes, en traversant le village, un spectacle révoltant. On chargeait des voitures de blessés de tous côtés : l'une de ces voitures stationnait à gauche de la route ; un blessé faisait les efforts les plus pénibles pour se hisser dessus ; un prêtre à cheveux blancs lui prêtait, mais presque inutilement, le concours de ses bras et de ses épaules. Un infirmier militaire contemplait cette scène les bras croisés et la pipe à la bouche.

Le bon Dieu me pardonnera, je l'espère, la violence avec laquelle je poussai mon cheval sur ce misérable pour le rappeler à son devoir. Un de nos chirurgiens m'avait suivi : il prit son numéro matricule, afin que sa lâcheté ne restât pas impunie. Hélas ! ni la salle de police ni la prison ne pouvaient donner du cœur à l'homme capable de voir avec cette indifférence apathique couler le sang d'un jeune soldat et les sueurs d'un vieux prêtre.

Cependant nous avions dépassé Gravelotte, et nous montions une côte tournante où la route est bordée à droite par des champs au niveau de sa chaussée, à gauche par des talus escarpés comme les falaises des bords de l'Océan. Une obscurité profonde enveloppait déjà la campagne; on pouvait entendre au loin le bruit de notre marche, mais on n'aurait pas vu à dix pas le drapeau d'ambulance, détaché de la porte de la

grande ferme, que portait, marchant en tête de la première voiture, un jeune prêtre du clergé de Metz.

Nous n'avions encore rencontré personne; inquiet de cette solitude, j'avais poussé quelque peu en avant et je marchais en éclaireur, lorsque, sans rien entendre, je vis assez distinctement deux ou trois hommes qui gravissaient en toute hâte les flancs du talus, sur ma gauche; en les suivant du regard, j'aperçus au sommet, se détachant sur le front plus clair du firmament, la silhouette d'une sentinelle avec son fusil. Mais je n'en voyais guère que la tête, et rien n'indiquait à laquelle des deux armées appartenait le poste qui évidemment se trouvait là-haut.

Je n'avançais qu'avec précaution, prêtant l'oreille au *qui vive* dont, selon l'usage des nations civilisées, l'envoi d'une balle doit être précédé; nulle voix ne se fit entendre. Mais au même moment déboucha sur la droite, à cinquante mètres à peine, un fort détachement de cavalerie. Le bruit des sabots de cheval, amorti l'instant d'avant par la mollesse du terrain, résonna tout à coup sur le macadam; il était facile de reconnaître que ces cavaliers venaient au petit trot de notre côté.

Eussions-nous affaire à des Prussiens, le mieux était de pousser de l'avant, de paraître chercher leur rencontre et d'annoncer l'arrivée du convoi en demandant le libre passage. Un homme seul et sans armes est toujours fait pour inspirer moins de défiance qu'une suite de voitures où, sous couleur de transport de blessés, on aurait pu, surtout à la faveur de la nuit,

dissimuler des armes, des munitions, même des hommes valides.

Quand je fus à portée de la voix, je demandai, non sans émotion :

— Etes-vous Français ?

— Oui, oui, fut-il répondu d'un ton empressé.

Je ne crois pas que de ma vie ce petit monosyllabe : *oui*, puisse sonner plus agréablement à mon oreille. J'échangeai quelques explications avec l'officier qui m'avait répondu, et nous continuâmes chacun notre route.

Depuis le point où nous étions jusqu'à Metz, il ne devait plus se rencontrer que des postes français. Le meunier, rassuré désormais et se trouvant en bonne compagnie, voulut bien me relever de la promesse de ne pas le quitter; les médecins, dont aucun n'était monté, me priaient de prendre les devants pour que l'on attendît leur convoi. Cocotte prit donc le grand trot.

Une heure après j'étais à l'hôtel de l'Europe, où, rompant avec l'habitude des trois journées précédentes, je pus ce soir-là m'asseoir devant une table et souper comme en temps de paix.

Jeudi, 18 août 1870.

Bataille de Saint-Privat (1).

Encore un jour de bataille.

Ce matin, après ma messe, mon premier soin a été de passer à l'état-major de la place, chez le général Coffinières, où j'espérais enfin savoir ce qu'était devenue ma division. Le capitaine qui avait la liste des positions, était absent : un de ses collègues m'a dit qu'il ne serait là qu'à deux heures, mais que le directeur de la poste avait reçu la veille, pour les besoins de son service, un double de la liste.

Je me suis donc rendu à la poste ; le directeur était également absent, on m'a prié de repasser dans l'après-midi. De guerre lasse, je suis allé à la place Chambière. Baptiste et André n'y étaient pas. Quel nouveau tour ont pu me jouer ces deux garnements ?

A deux heures sonnant, j'étais de nouveau dans les bureaux de la place : cette fois l'officier dont j'avais besoin s'y rencontrait.

— La troisième division du troisième corps, capitaine ?

— Elle est à Châtel-Saint-Germain, où elle doit se battre depuis midi.

Dix minutes après, je courais ventre à terre, non pas sur la route, car elle était trop encombrée de

(1) Le Gravelotte des Prussiens.

troupes et de fourgons, mais le long de la route de Châtel.

C'est à partir du Ban-Saint-Martin la même qui m'a ramené hier de Gravelotte; mais entre Moulins et Rozerieulles, c'est-à-dire à environ six kilomètres de Metz, on prend sur la droite et l'on pousse l'espace de quatre kilomètres encore pour trouver dans une vallée, qu'arrose un petit ruisseau et que suit la voie ferrée de Metz à Verdun, le village de Châtel-St-Germain.

J'ai eu le bonheur de tomber, tout en arrivant, sur l'ambulance de ma division; elle était établie dans une maison d'école où il y avait déjà, tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage et dans la cour, un grand nombre de blessés. Un peu plus tard, on en a mis aussi dans une maison voisine.

Quel triste et long récit, s'il faillait tout écrire! Au fond, c'est toujours la même chose, des chairs déchirées, du sang, des gémissements qui se mêlent au tonnerre du canon, au grincement de la mitrailleuse, au crépitement du chassepot; pourtant il y a toujours une chose ou une autre qui frappe, comme la nouveauté.

Mais c'est trop, cette troisième grande bataille en cinq jours de temps. J'ai la nausée de la mort et de la souffrance; tantôt, au milieu de cette ambulance, je me suis assis trois ou quatre fois, restant là à regarder comme un homme qui ne sait plus ni que dire ni que faire. Mon Dieu, serait-ce donc aussi la nausée du dévoûment?

On nous a rapporté deux officiers d'infanterie tués, M. Lahaussois m'a invité à les fouiller.

— C'est un soin pieux qui vous convient, m'a-t-il dit. S'il y a de l'argent, quelqu'objet précieux pour une famille, des lettres ou autres papiers qu'un regard indiscret ne doit pas voir, il vaut mieux que tout cela passe dans vos mains que dans d'autres.

J'ai fait comme le sous-intendant m'a dit, et je le ferai encore à l'occasion ; mais vraiment il a eu raison de me donner cet avis, car je n'y songeais pas le moins du monde.

Le premier des deux morts est un jeune commandant. Son bataillon était en réserve ; il était assis derrière, croisant à la façon des tailleurs ses jambes revêtues de grandes bottes en cuir jaune, et tournant ses pouces l'un autour de l'autre lorsqu'un biscaïen l'a frappé en pleine poitrine. Le plastron de sa tunique est, en effet, déchiré ; lorsqu'on l'écarte, on voit sur le sternum un trou rond sanguinolent, de trois doigts de diamètre. Le calme qui règne sur ce beau visage brun, à moustaches noires, dit assez combien la mort a été foudroyante. Toutes ses poches sont déjà vidées, et lorsque je passe la main sur son ventre pour voir s'il porte, comme nous faisons tous, de l'argent ou des papiers dans une ceinture, je ne sens autre chose que la chaleur conservée par la peau sous la chemise de flanelle.

L'autre officier, un capitaine, n'a plus sur lui qu'un mouchoir abandonné, sans doute à cause du sang qui le baigne, dans une poche des pans de sa tunique.

La main amie qui veut sauver quelque chose des voleurs doit s'y prendre aussitôt la mort et sur le lieu même où le brave est tombé. Hélas ! il y a des hom-

mes qui s'exposent aux balles et aux obus pour voler, comme il y en a qui refusent de s'y exposer pour secourir les blessés.

Dans une même salle on a réuni plusieurs hommes à raison de la similitude de leurs blessures. Ces malheureux ont la moitié des chairs du bras, depuis le coude jusqu'à l'épaule, non pas seulement déchirées, mais absolument enlevées par des éclats d'obus. Notre médecin en chef les réserve pour leur faire à loisir une opération atroce, mais absolument nécessaire, la désarticulation de l'épaule. Sur trois ou quatre il espère, avec un peu de chance, qu'il en survivra un; les autres succomberont après de cruelles tortures. Pour le moment, ces malheureux gisent là sur la paille, moitié abattus par la souffrance et la perte de leur sang, moitié soutenus par ce qui leur reste de l'animation du combat : ils ne paraissent pas soupçonner la gravité de leur état et attendent patiemment que l'on vienne les panser. Aussi bien ne sont-ils pas en danger de mort immédiate; allons à d'autres.

Voici un soldat dont le ventre est déchiré par un éclat d'obus; les intestins se répandent au dehors; le chirurgien les tient à poignée, cherchant, à ce qu'il me semble, le point où la suture est nécessaire. Mais le patient pousse des cris continuels qui, pressant son diaphragme, dérangent incessamment l'opérateur. Celui-ci se fâche et lui déclare qu'il va le laisser là.

Cette conduite, contrastant avec la douceur et la patience que nos chirurgiens militaires ont généra-

lement montrées depuis l'ouverture de la campagne, me surprend d'abord. Mais je reconnais le docteur ***, qui pose pour le matérialisme, et qui déclarait l'autre jour ne plaindre aucune des victimes de la guerre, attendu que des gens assez stupides pour obéir aux chefs qui les conduisent au feu, n'ont que ce qu'ils méritent si le feu les atteint. Je cesse de m'étonner.

Le malheureux éventré criant toujours, le matérialiste lui rabat une couverture sur le ventre, puis il fait signe à deux infirmiers qui prennent son brancard et le portent dans la cour. Là, on le dépose un moment : je le regarde encore. On voit bien qu'il souffre atrocement et qu'il ne crie pas sans motif; malgré cela, maintenant que sa blessure est cachée, on n'en soupçonnerait pas toute la gravité.

Entre deux hurlements, il se tourne vers un camarade :

— Fais-moi donc une cigarette.

Le camarade s'empresse de satisfaire ce désir. L'éventré se met à fumer ; il ne crie plus, seulement son visage est toujours pâle et crispé.

Je rentre dans la grande salle du rez-de-chaussée. Voici un homme qui gesticule pour me faire venir à lui ; c'est un artilleur dont la mâchoire est fracassée par une balle. Il ne peut pas parler, et ses voisins me répondent pour lui, ou bien il me faut deviner ce qu'il peut vouloir, et multiplier les questions jusqu'à ce qu'il ait fait un signe affirmatif.

Il s'est confessé tout à l'heure ; ce n'est donc pas cela qu'il demande. Mais il me tend son porte-monnaie en me faisant signe de le garder.

— Que voulez-vous que j'en fasse?

Il montre la poche intérieure du plastron de sa tunique. Je veux y mettre le porte-monnaie; il me repousse la main.

— Est-ce pour donner aux pauvres à votre intention?

Il montre de nouveau sa poche.

Ses voisins m'expliquent alors que de cette même poche il a sorti quelques minutes auparavant un portefeuille qu'il a remis à un autre prêtre. Probablement l'explication de ses volontés touchant l'usage du porte-monnaie se trouverait dans le portefeuille. Mais à qui l'a-t-il remis?

Je m'informe; il m'est impossible de découvrir le prêtre qui a reçu le premier dépôt. Quelques membres du clergé de Metz sont venus en effet ici comme à Borny, au bruit du canon; ils vont et viennent dans les ambulances avec un zèle des plus louables, mais qui pourtant aurait besoin d'être réglé pour être absolument sans inconvénient. Ces messieurs ne savent peut-être pas qu'il existe des aumôniers titulaires de l'armée, lesquels, ne pouvant qu'être profondément reconnaissants de leur fraternel concours, désireraient pourtant s'entendre avec eux sur les conditions dans lesquelles ils peuvent le leur apporter le plus utilement.

Le porte-monnaie de l'artilleur contient 16 fr. 05; je serai forcé de les employer en aumônes, avec d'autres sommes qui, depuis le commencement de la campagne, m'ont été remises à titre de restitution à opérer par cette voie, faute d'une meilleure.

Vers cinq heures, on commence à nous apporter un peu moins de monde; les nouvelles données par les derniers arrivés ne sont pas bonnes. Cependant le feu ne se ralentit pas; une ou deux balles arrivent, presque mortes à la vérité, jusque dans la cour. Serait-ce que l'ennemi, s'avançant, empêche de relever nos blessés? Je voudrais bien me rendre compte de la situation, et, dans tous les cas, me porter là où restent les malheureux qu'on n'a pu transporter encore.

Je fais part de mon intention à M. Lahaussois, qui l'approuve; mais maintenant que j'aurais besoin d'un prêtre de bonne volonté pour garder l'ambulance, je ne vois plus aucun de ceux qui y passaient et repassaient tantôt. Je vais au presbytère. M. le curé est en compagnie d'un père jésuite; tous deux me promettent que je puis compter sur eux. Je remonte donc sur le dos de Cocotte, et me voilà parti.

Ma marche est lente; le village est encombré. Quelques hommes de la division que je rencontre en route m'indiquent un chemin de traverse qui monte vers le sud-ouest.

— C'est là-haut, disent-ils, que nous avons été blessés.

Au moment où je vais quitter la route j'entends crier :

— Hé! monsieur l'aumônier!

— Quoi, pauvre lieutenant, vous aussi! Mais ce n'est pas grave, j'espère.

— Oh! non, grâce à Dieu, une balle dans le mollet.

Celui qui, pour parler de la sorte, soulève péniblement sa tête blonde sur un brancard posé à terre par

des porteurs que la foule empêche d'avancer, est un jeune officier de la brigade de Potier, du 7e ou du 29e par conséquent, je ne sais plus lequel.

J'avais fait connaissance avec lui le jour de la bataille de Forbach, où pendant la marche de Marienthal à la gare de Bening-Merlebach nous avions longtemps cheminé côte à côte.

Vendredi dernier, l'avant-veille de la journée de Borny, je l'avais rencontré de nouveau à Metz; il montait un cheval assez rétif, et m'avait prié de l'attendre pour le retour, comptant que sa bête marcherait mieux en compagnie d'une autre. Nous étions donc revenus ensemble au camp. Depuis je ne l'avais pas revu. Pauvre jeune homme, le voilà maintenant atteint d'un de ces coups qui ne tuent jamais de suite à la vérité, mais qui parfois nécessitent l'amputation, laquelle amène souvent la mort!

L'encombrement de la chaussée m'empêche de la traverser pour aller lui exprimer combien son état m'intéresse.

Mais voici le chemin que l'on m'a indiqué. En le gravissant, je rencontre quelques groupes isolés d'hommes qui redescendent; ils rappellent les chasseurs qui revenaient le soir de la bataille de Forbach. Ce sont les mêmes plaintes sur le nombre, la ténacité de l'ennemi, auxquelles s'ajoute cette fois le reproche de déloyauté.

— Ces gueux-là, ils lèvent la crosse en l'air, et quand nous avançons, croyant qu'ils se rendent, ils nous tirent dessus.

Cependant ne doit-on pas accueillir avec quelque

défiance une pareille accusation? Notre amour-propre est tel, en France, que si nous perdons une partie, nous n'avouerons jamais qu'elle a été jouée comme elle devait l'être. Ce prétendu lever de la crosse, en signe de paix, ne serait-il pas tout simplement une manœuvre habituelle à l'infanterie allemande pour préparer le tir?

Voici à gauche, dans un charmant petit vallon formé par un pré que les bois entourent, une ambulance avec ses fourgons rangés, ses tentes déployées, la croix rouge sur fond blanc qui doit protéger les blessés et le personnel qui les soigne; elle est beaucoup plus près du feu que la nôtre, et cependant assez bien abritée par la disposition naturelle du terrain.

J'arrive au sommet de la côte : j'espérais rencontrer un point d'où la vue s'étende au loin sur le champ de bataille, mais l'horizon est extrêmement borné; quelques pelotons de cavaliers se tiennent là en réserve; pas un mort ni un blessé en vue; il faudrait pouvoir avancer davantage.

Mais halte là!... Voici un sifflement qui s'accentue, devient sinistre; puis, tandis que les fantassins se jettent à plat ventre et que les cavaliers se rasent sur le cou de leurs chevaux, une explosion soulève à cinquante mètres de moi la terre et les pierres; on reconnaît à leur bourdonnement, qui ressemble à celui d'énormes mouches, les éclats de fonte et de plomb qui circulent dans l'air, cherchant une tête à fracasser, un ventre à ouvrir, des membres à lacérer.

Dziii... ign.. pan!.. Encore un... puis un autre,

puis un autre encore, puis une pluie.. Personne n'est atteint, mais tout le monde recule. Que faire ?

Avancer me paraît d'autant plus déraisonnable que les blessés doivent demeurer en majorité du côté de l'ennemi ; et pourtant, je ne puis pas me décider à m'en aller. Est-ce un vieux préjugé ? je n'en sais rien ; mais si je dois recevoir quelque chose, j'aimerais mieux être atteint dans la poitrine que dans le dos.

Comme je reste là, toujours hésitant, mais commençant à me convaincre que de tous les partis à prendre, le plus absurde serait de demeurer plus longtemps sans avancer ni reculer, j'aperçois un général, suivi d'un nombreux état-major, qui traverse les champs au grand trot. Je pousse de ce côté.

— Pardon, capitaine, mais je suis un peu perdu ; quel est le général que vous accompagnez ?

— Le général de Ladmirault.

— Ah ! le chef du 4e corps ; je croyais rencontrer par ici les troupes du troisième... Et vous redescendez à Châtel ?

— Que voulez-vous ? il n'y a plus rien à faire ici qu'à se faire tuer inutilement. Ce n'est pas la peine.

Profitant de l'avis, je me joins à ces messieurs. Nous redescendons à Châtel par un chemin atrocement pierreux, où la plupart d'entre nous mettent pied à terre pour conduire leurs chevaux à la main. Pendant cette marche, le capitaine s'écrie :

— Ah ! monsieur l'abbé, quelle belle partie nous perdons !

— Elle est donc bien perdue ?

— Oh ! absolument.

Je suis à peine de retour à l'ambulance que l'ordre arrive de partir.

— En retraite, en retraite !

— Et nos blessés ?

— Impossible de faire l'évacuation ; mais nous allons faire demander à l'Internationale de s'en charger.

Hélas ! pauvres blessés !

Tandis que les médecins pansent à la hâte ceux qu'ils jugent ne pouvoir absolument attendre, et qu'ils cherchent à arrêter le cours des hémorrhagies à grand renfort de perchlorure de fer, des infirmiers procèdent à la fermeture des cantines et au chargement des voitures, en gens qui comprennent combien le retard peut les compromettre. Des troupes défilent devant nous : chose assez étonnante, leur retraite, au moins sur le point où je me trouve, n'offre d'autre spectacle que celui de toutes les foules animées, sans rien de cette teinte lugubre que ne manqueront pas de lui donner un jour les peintres ou les historiens.

La nuit vient et nous demeurons les derniers à Châtel ; mais le bruit de la bataille a complétement cessé, et rien n'annonce que les Prussiens, poursuivant leur succès, veuillent nous inquiéter dans notre mouvement de recul. Les chemins sont encombrés, comme toujours, ce qui nous fait longtemps attendre le moment de nous mettre en marche. Puis c'est un essieu qui se brise, et laisse un lourd chariot pour barrer la voie à tout ce qui vient derrière. Enfin tous les obstacles sont levés, et nous avançons au moins d'une centaine de mètres en deux ou trois minutes ; mais là nouvel arrêt, et ainsi de suite.

Nous nous trouvons, les médecins et moi, mêlés à des officiers que je ne connais pas; nous dormons presque tous à demi sur la selle, par conséquent l'on cause peu. D'ailleurs l'obscurité ne permettrait point de reconnaître à deux pas son meilleur ami.

Un officier d'état-major se fait jour avec peine au milieu de nous pour rejoindre la tête de la colonne; son cheval, impatienté de la manœuvre à laquelle il est soumis, lance une ruade qui effleure la jambe d'un autre cavalier. Colère de celui-ci et reproches à l'officier d'état-major, qui s'excuse avec beaucoup de politesse. Cette petite scène nous réveille un peu.

Vers les premières maisons de Moulins, on nous fait prendre à gauche un chemin qui doit aller du côté de Metz, en suivant une direction à peu près parallèle à la route de Verdun. Là nos voitures, se trouvant à peu près seules, marchent moins lentement. Enfin, à onze heures passées, nous arrêtons pour camper sur la lisière d'un petit bois, au sommet d'un plateau, en un lieu qu'il me serait difficile de désigner autrement, ne l'ayant jamais vu de jour.

Les chevaux sont attachés sous le bois et les tentes déployées; le cuisinier de notre *popote* nous prépare à souper; nous mangeons, puis nous nous étendons sur des brancards disposés dans une de ces larges tentes coniques que tout le monde connaît. Il est minuit.

Vendredi, 19 août 1870.

A peine un quart d'heure s'est écoulé; nous commençons à nous engourdir dans ce repos qui semble si bon après de grandes fatigues, les pensées s'effacent, les paupières se ferment, et déjà de sonores ronflements retentissent sous notre abri de toile, lorsque la portière s'entr'ouvre et quelqu'un passe la tête pour nous interpeller.

— Messieurs, nous partons; ce campement ne paraît pas assez sûr.

C'est la voix de M. Lahaussois.

Un douloureux effort nous fait tous repasser du calme de la position horizontale aux fatigues de la verticale. Les tentes sont repliées, les voitures réattelées, nous nous remettons en selle et nous reprenons notre route.

Ce n'est pas gai, une marche de nuit dans de pareilles conditions; mais du moins nous marchons, car il n'y a que nous dans les chemins de traverse que nous suivons.

Nous arrivons avec le jour au Ban-Saint-Martin, où l'on nous fait camper de nouveau. Là, dès que les tentes sont installées, notre premier soin est d'y faire poser des brancards et de rattraper la nuit perdue. Tant pis pour le soleil; il n'avait pas besoin de se lever.

Après déjeuner je vais à Metz; André et Baptiste

sont enfin au rendez-vous convenu. Ils ont mis deux jours à faire cinq lieues; mais je commence à ne plus m'étonner de rien de la part de ces êtres-là. Je les ramène au camp.

A deux heures de l'après-midi, nouveau déménagement. Nous rejoignons la division, campée dans les vergers du large pli de terrain qui s'étend du fort de Plappeville au fort Saint-Quentin. Là je puis enfin faire dresser ma tente.

Samedi, 20 août 1870.

Les Prussiens nous cernent de toutes parts et les communications de la ville de Metz et de l'armée du maréchal Bazaine avec le reste du monde sont absolument coupées. Le plan de l'ennemi commence à se comprendre; il n'a que trop bien réussi. L'attaque du 14 à Borny par une partie seulement de ses forces n'avait pour but que de retarder notre marche : pendant que nous nous défendions vaillamment, le reste de ses contingents nous devançait dans la direction de Verdun. Le 16, à Gravelotte, ils voulaient nous couper la route : nous avons lutté toute la journée sans perdre de terrain, puis couché sur le champ de bataille, mais pour reculer le lendemain à mi-chemin de Metz. Hier, enfin, à Saint-Privat, nouvelle attaque : cette fois nous sommes battus sans conteste et rejetés sous ces murs où ils voulaient nous bloquer.

J'ai écrit hier soir à ma famille et à quelques amis, mais ces lettres ne partiront pas. Quelle ne va pas être

dans toute la France l'inquiétude de ceux qui aiment quelqu'un dans cette armée de deux cent mille hommes !

Les Prussiens vont-ils nous attaquer de nouveau? Bien des campements sont assez bons; mais le nôtre semble fait pour devenir un vrai nid à obus. Nos officiers se demandent si demain nous n'allons pas être bombardés au lever du soleil.

Dimanche, 21 août 1870.

Pas de bombardement.

Ce matin nous avons eu, dans l'église de Plappeville, une messe militaire officielle dite par l'abbé E**. Le maréchal Lebœuf (1), avec son état-major, y sont venus. Il y a eu ensuite plusieurs autres messes : à toutes, grande affluence de soldats. Ce spectacle m'a donné la pensée de monter en chaire l'après-midi.

Il était convenable de demander l'autorisation du maréchal ; je suis allé pour le voir après son déjeuner. C'est le général Changarnier qui m'a reçu : je voyais pour la première fois cette sympathique figure de vieux soldat, et je n'ai su que plus tard le nom de mon introducteur.

Il m'a conduit près du maréchal ; celui-ci était seul

(1) Le maréchal Bazaine, devenu commandant en chef de l'armée de Metz, avait été remplacé dans le commandement du 3e corps par le général Decaen. Celui-ci, atteint à Borny d'une blessure dont il devait mourir trois semaines plus tard, avait été remplacé à son tour par le maréchal Lebœuf.

sur un canapé de jardin dans le parc de la splendide demeure où il est installé.

Après avoir entendu l'objet de ma visite, il m'a dit :

— Monsieur l'aumônier, non-seulement je vous y autorise, mais je vous prie instamment de le faire.

Le maréchal a ajouté quelques considérations touchant l'influence salutaire que peut avoir le prêtre sur le soldat, et la nécessité des principes religieux, les seuls qui aient un fondement solide pour maintenir et développer le respect, le dévouement, et toutes les vertus qui font les armées vigoureuses. Puis il a changé de conversation, en homme que travaille une idée fixe, et il m'a parlé des fausses appréciations auxquelles l'opinion ne manquera pas de se livrer sur les événements actuels. Une de ses phrases m'a frappé :

— Ainsi, disait-il, on ignorera sans doute que tous nos malheurs viennent de la diplomatie.

Probablement il veut donner à entendre que, s'il a si bien affirmé que nous étions prêts, c'est seulement parce qu'il était trompé par les assurances parvenues à son collègue des affaires étrangères, touchant l'appui que la France espérait de quelques autres puissances. Je n'ai pas à me prononcer sur ces questions. Mais il en est une sur laquelle je puis apporter mon témoignage : comme soldat, le maréchal fait l'admiration de tout le corps d'armée par son éclatante bravoure.

En prenant congé de lui, j'ai fait le tour du camp de la 3e division, et j'ai vu successivement nos quatre colonels pour les prier de faire annoncer par les sergents la réunion des vêpres; tous s'y sont prêtés avec une grande complaisance.

Aux vêpres l'église était pleine ; j'ai parlé des malheurs de la patrie, des sacrifices qu'elle a déjà demandés à ses enfants, de ceux qu'elle doit leur demander encore. Conclusion : nous devons tous savoir mourir ce soir, demain, pour le salut ou l'honneur du pays ; donc il nous faut un état de conscience qui permette de ne pas craindre le passage dans l'autre vie.

Après ce petit discours, le curé de la paroisse, MM. E**, J** et moi sommes demeurés plusieurs heures à entendre les confessions des soldats. Comme il n'y avait pas assez de confessionnaux, deux d'entre nous étaient installés sur des bancs dans la nef.

J'apprends, en retournant à ma tente, une fâcheuse nouvelle : les ambulances divisionnaires sont supprimées, leur personnel est dispersé dans les hôpitaux de Metz. Serait-ce un signe que l'on ne veut faire aucune tentative pour nous débloquer?

Après le souper, médecins, pharmaciens, infirmiers, matériel, tout part pour la ville. Je demeure seul avec ma tente, ma voiture, mes deux hommes et mes deux juments.

Lundi, 22 août 1870.

Je ne me soucie pas du tout de quitter ma division : c'est pour l'accompagner partout où elle ira, surtout pour être près d'elle sur les champs de bataille, non pas pour aller faire dans les hôpitaux un service auquel doit suffire le nombreux clergé d'une ville épis-

copale, que j'ai demandé à faire la campagne. Mais que va-t-on faire de nous, maintenant que le personnel auquel nous étions adjoints n'existe plus? Les faits sont là pour prouver qu'un aumônier peut se rendre utile sans son ambulance, puisque sur trois grandes batailles auxquelles j'ai déjà assisté, la mienne n'a fonctionné qu'à la dernière; mais je crains que l'intendance ne l'entende pas ainsi. Attendons.

Voici maintenant que la troisième division lève le camp avec tout le corps d'armée pour aller de l'autre côté de la Moselle. Cela complique encore la situation.

Je cours à l'état-major général, tandis qu'il est encore à Plappeville, et je consulte. On me répond que les aumôniers divisionnaires doivent se réunir tous à l'ambulance du quartier général du corps d'armée, laquelle est seule maintenue. Cela fera beaucoup trop d'aumôniers là, et pas assez ailleurs. Mais je n'ai pas qualité pour réclamer, surtout si je suis à peu près seul à le faire : obéissons.

Quel serrement de cœur au défilé de mes chers soldats! Ah çà! est-ce que ceux qui en faisant et défaisant les ambulances, désorganisent complétement l'aumônerie, sans seulement y prendre garde, s'imaginent que d'autres troupes sont pour moi la même chose que ces régiments-là? Est-ce qu'ils croient que je serais la même chose pour elles? Ils ne comprennent donc pas que la main de cet officier a déjà vingt fois serré la mienne, que ce soldat qui a vu tomber l'autre jour son camarade sait que j'étais là, et que si lui tombe à son tour, il sera bien aise que j'y sois encore; je les aime, moi, ces gens-là, je m'étais donné à

eux tout entier. Pourquoi ne voulez-vous pas que je continue mon œuvre?

Ah! si nous étions un corps sérieusement constitué, si tous tenaient à leurs troupes, si tous voulaient, nous nous réunirions, nous réclamerions auprès du maréchal Bazaine, et sans doute il nous laisserait où nous désirons demeurer. Quel inconvénient pourrait-il y trouver, surtout si, comme je n'en doute pas, Monseigneur l'évêque de Metz, comprenant l'impossibilité où nous sommes de nous dédoubler, voulait bien assurer, avec le clergé de la ville, le service des hôpitaux? Mais le moyen de s'entendre? Nous n'avons pas de chef. Mes collègues me sont, pour la plupart, inconnus; je sais qu'il est dans leurs rangs des hommes admirables de courage et de dévouement, mais j'ignore leur nombre.

Enfin il faut partir : on n'a pu m'indiquer que par à peu près où se trouve cette fameuse ambulance du quartier général.

Je m'en vais au pas, pour que le fourgon puisse me suivre. De Plappeville au Ban-Saint-Martin, du Ban-Saint-Martin à Metz, tout n'est qu'un vaste camp. La ville est plus pleine que jamais d'uniformes. Nous ressortons par la porte des Allemands et nous prenons la route de Boulay, comme pour retourner à Borny.

De ce côté de la ville, l'aspect est tout différent. C'est la désolation, c'est le désert; le génie a fait abattre déjà les arbres et les maisons dans la zone de servitude; un peu plus loin les habitations restent debout, mais sans habitants.

Entre les maisons abandonnées, un jeune chien de

chasse erre tristement sur la route déserte. Il s'approche de nous d'un air plein de douceur et d'humilité, et tout heureux de n'être pas repoussé, se joint à notre petite caravane pour ne plus la quitter.

Personne sur la route, qu'un chasseur à pied en sentinelle.

Pourtant voici un autre homme; mais celui-ci est mort.

Le cadavre est là, au bord de la chaussée, couché sur le dos, avec un linge rabattu sur le visage. Comme nous nous arrêtons à le contempler, le chasseur s'approche : il nous dit que cet homme a été tué hier soir par deux soldats, dans une rixe commencée à l'auberge d'en face; on l'a mis là, lui, pour le garder.

Chose singulière, le mort porte, sous des habits de paysan, une chemise de soldat. Est-ce une chemise volée, ou cet homme appartenait-il vraiment à l'armée? C'est ce que sans doute on éclaircirait en temps ordinaire; mais aujourd'hui quel intérêt s'attache à ce détail?

Un peu avant les Bordes, où l'on prend à droite le chemin qui mène à Borny, il y a un petit poste, avec une sentinelle avancée. Au delà, plus rien; la sentinelle nous montre une maison au bord de la route, à quelques centaines de mètres (1), en disant :

— Les Prussiens étaient là tout à l'heure.

(1) Cette maison était celle du brasseur Hischer, qui se fit une réputation durant le blocus comme tueur de Prussiens, et que ceux-ci surnommèrent, à raison de sa carrure et de la couleur de sa barbe, le vieil *Ours blanc*.

Nous redescendons sur la gauche, par le chemin des Bordes à Vallières; mais on nous dit de prendre garde encore de ce côté. Les premières maisons sont là tout proche, et peut-être l'ennemi se trouve un peu plus loin. Nous revenons donc par cette route à peu près parallèle à celle de Boulay, mais qui suit le fond de la vallée arrosée par le ruisseau de Vallières; là nous ne tardons pas à découvrir sur un pré, entre la route et le ruisseau, dans une installation ravissante, les tentes et les fourgons de l'ambulance que nous cherchons.

M. E** commence par m'apprendre que mes collègues des autres divisions rentrent tous dans Metz; peut-être il en calomnie quelqu'un; mais le fait est que je suis le seul à rallier l'ambulance du quartier général. Les médecins se montrent aussi peu accueillants que possible; l'un d'eux entame sur le champ la question des vivres; son discours se résume à peu près en ceci :

— Comment comptez-vous vous nourrir ici? Nous doutons si pour nos propres estomacs la victuaille ne manquera pas.

Eh bien! Messieurs vous ferez la moue tant qu'il vous plaira, et je jeûnerai s'il le faut; mais comme je n'ai pas le choix entre votre déplaisant voisinage et l'abandon absolu de ma chère division, Baptiste et André vont commencer par déployer ma tente à côté de celles de l'abbé E*** et du ministre protestant (1).

(1) On avait attaché à chaque corps d'armée un ministre protestant et un rabbin. Le ministre du nôtre était un jeune

Ils feront ma cuisine, comme ils pourront, ou comme ils voudront; et si quelqu'un réclame, nous le verrons bien.

Mardi, 23 août 1870.

Le Bon Dieu m'a donné la seule consolation qui pût adoucir le désagrément de ma nouvelle situation. Ma division est tout près d'ici; elle campe sur le flanc du coteau, au bord de la route, à moitié chemin de la porte des Allemands; le général Metman est au village de Saint-Julien, où le maréchal Lebœuf est venu aussi installer son quartier général.

L'église de Saint-Julien est à un kilomètre de notre campement; j'y ai été dire la messe ce matin. Cela m'a procuré la satisfaction de savoir pourquoi aucun de mes collègues n'a rejoint l'ambulance de l'abbé E***. Le colonel *** m'a expliqué que des ordres contradictoires ont été donnés par l'intendant et par le général Manèque, chef d'état-major du maréchal; ceux qui sont rentrés dans Metz ont obéi à l'intendant; moi j'ai obéi au chef d'état-major. Comme les instruc-

homme plein de douceur et de politesse ; il campait alors avec l'ambulance du quartier général, où il n'avait, comme on pense, que bien peu à faire, à raison de la minime proportion de ses corréligionnaires dans notre effectif. Quant au rabbin, il se promenait dans les rues de Metz ; le plus curieux, c'est qu'il s'était affublé le cou d'un ruban pareil à celui qui porte la croix pectorale des aumôniers militaires catholiques.

tions n'ont été données de part et d'autre que sous forme de réponses purement verbales à nos questions, cela revient à peu près à dire que chacun de nous a fait ce qu'il a voulu. Le colonel *** m'assure que je suis parfaitement en règle, au moins jusqu'à nouvel ordre : c'est le principal.

Affreux temps de pluie depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Matériellement, je serais certainement beaucoup mieux dans une maison de Metz que sous ma tente.

J'ai trouvé un médecin plus aimable que les autres; il est venu ce soir avec l'abbé E*** me faire une petite visite. Pour combattre l'humidité, sous cette toile encore trempée d'eau s'allongeant sur un sol où les pieds des hommes et des chevaux ont changé la verdure en boue, nous avons fait du punch.

Assis, l'un sous le pliant, l'autre sur une cantine, le troisième sur le bord du lit de camp autour de la petite table chargée d'une bassine de fer blanc dans laquelle tremblotte la flamme bleuâtre de l'armagnac, nous nous entretenons de la situation. On s'attend, paraît-il, à ce que les Prussiens nous tombent dessus tout à coup un de ces jours, ou une de ces nuits : quelle singulière position dans ce cas pour le personnel d'une ambulance que de se trouver en avant des troupes, sans rien pour le protéger ! Comme nous pourrions être joliment enlevés sans qu'on s'en doute à Saint-Julien, autrement que le matin en ne nous voyant plus !

Mercredi, 24 août 1870.

Notre sommeil n'a pas encore été troublé.

Après ma messe, j'emmène Baptiste à la ville pour quelques achats. Au retour nous trouvons le camp levé; André a dû suivre l'ambulance, dans une direction que l'on nous indique.

Nous le rejoignons dans la presqu'île de Chambière au moment où l'on commence à camper dans une délicieuse installation. Décidément si nos médecins étaient aussi aimables qu'attentifs à chercher leurs aises, je m'accorderais parfaitement d'un long séjour près d'eux. Malheureusement, à part mon visiteur de l'autre soir, ils me regardent d'un œil de plus en plus mauvais.

Ma tente est déjà déployée, lorsqu'arrive à cheval M. Rossignol, sous-intendant adjoint à l'intendant du troisième corps. Il apporte l'ordre de repasser la Moselle pour venir camper entre Saint-Julien et la rive droite de cette rivière. Le nouvel emplacement est moins agréable que l'autre; mais il a comme lui l'avantage de ne pas ressembler à un poste de grand'garde.

Au milieu du déménagement, on m'apporte une carte. J'y lis avec la plus agréable surprise le nom de M. Protche, lieutenant-colonel d'artillerie, commandant le fort Saint-Julien. Cet officier, l'un des plus sympathiques de son arme, m'est connu depuis plusieurs années; il était à Bourges avec son régiment

au moment de la déclaration de guerre, j'ignorais absolument ce qu'il était devenu depuis lors.

Le contraste de son caractère avec celui des médecins qui m'entourent y est peut-être pour quelque chose ; mais j'ai éprouvé une joie bien vive à embrasser M. Protche, à causer avec lui de sa famille et des amis communs, qui là-bas doivent tant s'inquiéter pour nous. Il m'a fait visiter tout son fort : ce n'est pas en état, les travaux qu'on achève en toute hâte seront à recommencer après la guerre, le nombre des grosses pièces est très-restreint, quatre ou cinq de vingt-quatre seulement, trois en batterie du côté de l'Est, une ou deux du côté du Nord ; l'approvisionnement se borne à soixante coups par bouche à feu, on ne pourra arriver à cent qu'avec bien du mal. Sans la présence de l'armée du maréchal Bazaine, il me paraît évident que les forts seraient bientôt pris, et Metz réduit à capituler en quelques jours à peine.

Du haut des batteries, on aperçoit avec de bons yeux ou avec la lunette, à cinq ou six kilomètres de distance deux camps prussiens, l'un au nord à Malroy, tout au bord de la Moselle, l'autre au Nord-Est du côté de Servigny ; la force de chacun paraît de cinq à six mille hommes. En suivant la ligne qui va de l'un à l'autre, on voit de place en place des raies noires ; mais il est fort difficile de distinguer à pareille distance une haie ou un tas de fumier d'une compagnie aux couleurs sombres. Il doit y avoir des forces ennemies entre les deux camps ; mais cela se réduit peut-être à un simple cordon.

En rentrant dans ma tente, j'ai aperçu pour la pre-

mière fois devant la sienne l'aumônier protestant : nous nous sommes bornés à l'échange d'un salut.

Je ne sais si ma visite à M. Protche a trop vivement fait vibrer chez moi les cordes de l'amitié ; mais ce soir, je pense plus que ces jours passés aux amis avec lesquels il est devenu impossible de correspondre. Le blocus commence à me peser d'un poids bien lourd.

Le maréchal Bazaine vient d'ordonner une réduction générale des bagages, à effectuer aujourd'hui même, *en raison des mouvements mêmes que l'armée peut être appelée à faire.*

Jeudi, 25 août 1870.

Si les Prussiens ont approché de ce côté-ci autant que l'affirmaient la sentinelle et les paysans que nous avons rencontrés lundi aux Bordes, ils ont reculé, car nos grand'gardes sont sur la route de Boulay plus loin que la maison du brasseur Hischer. Je suis allé visiter ce matin un bataillon du 7e de ligne posté sur la droite du village de Vantoux, au delà de Vallières. Les officiers m'ont appris que des chirurgiens militaires de l'ennemi venaient d'amener pour nous les rendre une quarantaine de blessés, mais qu'ils avaient déclaré en conserver une dizaine d'autres trop gravement atteints pour être transportables. Naturellement la pensée m'est venue de demander si je ne pourrais pas aller voir ces derniers ; ils ont beau avoir des aumôniers catholiques dans le camp ennemi, je crois

que la main d'un compatriote leur serait plus agréable à serrer. Mais le chef de bataillon me retient : les ordres les plus sévères sont arrivés aujourd'hui même du Ban-Saint-Martin, où le maréchal Bazaine a établi son quartier général, pour empêcher qui que ce soit de dépasser les avant-postes ; je ne puis aller au delà de la grand'garde qu'en donnant ma parole de m'arrêter au cordon des sentinelles avancées.

Ce cordon est formé à droite et à gauche de la route par des dragons postés en vedette de distance en distance : ils sont tous là, immobiles, regardant du côté de l'ennemi, le mousquet au poing ; mais à partir de leur ligne, la route et les champs semblent absolument déserts, bien que des bois peu distants puissent cacher bien du monde. Sur la chaussée il y a un petit poste de nos fantassins ; les deux chirurgiens allemands sont arrêtés là, ils attendent avec beaucoup d'impatience les voitures qu'on doit leur rendre. Mais il faut qu'elles fassent le voyage de Metz, aller et retour, plus le temps de décharger les blessés : cela peut demander plusieurs heures.

Les deux étrangers savent un peu de français et se montrent polis : ils confirment ce que m'ont dit les officiers de la grand'garde, mais j'ai donné ma parole de ne pas dépasser le point où nous sommes. D'ailleurs ils assurent que le ministère du clergé catholique ne fait pas défaut chez eux à nos blessés. Je m'en retourne donc tristement à cette ambulance où ma présence est à la fois si inutile et si désagréable.

L'après-midi je vais à Saint-Julien demander si, pour un cas semblable à celui du matin je ne pourrais

pas avoir un laisser-passer pour franchir nos premières lignes ; on me répond que le général Jarras, chef d'état-major du maréchal Bazaine, peut seul me donner cette pièce. J'irai voir le général Jarras.

Vendredi, 26 août 1870.

Ma tente est installée au bord de la Moselle : est-ce l'humidité, la fatigue, la contrariété, ou tout cela réuni ? Me voilà pris dès le matin de coliques et de vomissements. Je n'en dis pourtant rien, car je commence à comprendre que certaines gens seraient capables de saisir avec empressement l'occasion de m'enfermer dans Metz comme malade, pour me punir de n'avoir pas voulu m'y enfermer comme aumônier d'hôpital.

L'ambulance reçoit l'ordre d'aller reprendre le campement quitté avant-hier, entre la route et le ruisseau de Vallières ; cette position n'offre plus les mêmes dangers, depuis que nos postes avancés sont beaucoup plus loin. Au reste ce déplacement coïncide avec un mouvement général de tout le corps d'armée dans la direction de Servigny et Sainte-Barbe ; des troupes montent la route qui traverse le village de Saint-Julien, d'autres s'acheminent en rangs serrés sur celle de Vallières et de Vantoux.

Grand embarras ! si l'on se bat, comme c'est probable, je vais me trouver à trois ou quatre kilomètres

de ma division ; et pour quoi faire ? Je pénètre donc sous la tente où le docteur B***, médecin en chef du corps d'armée, se trouve assis avec quelques autres autour de cette table dont ils ont eu tout d'abord l'amabilité de m'exclure.

— Monsieur le médecin en chef, la position des aumôniers est si mal définie que j'ignore si j'ai des ordres à attendre de vous ; mais, puisque je suis adjoint à votre ambulance par ordre du général Manèque, il n'est pas hors de propos que tout au moins je vous consulte. Je me vois ici complétement inutile, puisque vous avez déjà un aumônier ; ma division va probablement se battre, j'ai bien envie de la suivre, afin d'être plus à portée de secourir les hommes dont j'ai spécialement la charge. Qu'en pensez-vous ?

Réponse :

— Je n'ai ni ordre ni conseil à vous donner ; seulement si un de mes aides-majors voulait comme vous s'en aller faire du zèle sur le champ de bataille, je le f.....s dedans comme un simple caporal.

Sur quoi je salue et je remets le pied à l'étrier.

Mais à peine je suis en selle que l'abbé E***, sorti de la tente où il vient d'assister à notre dialogue, essaye à son tour de me retenir :

— Mon cher, c'est très-beau sans doute ce que vous voulez faire ; mais voyons, vous savez bien que notre place est dans les ambulances, et non pas sur le champ de bataille.

— Je n'ai plus d'ambulance : celle-ci n'est pas la mienne, et vous y suffisez.

— C'est vrai, mais enfin..... Tenez, mon Dieu, moi

aussi j'étais d'abord comme vous ; j'ai voulu aller au feu. Eh bien ! ces messieurs se sont accrochés à ma soutane pour me retenir.

— Bons messieurs ! Heureusement ils vous ont tellement prodigué leur tendresse qu'il ne leur en est plus resté pour moi. Au plaisir de vous revoir.

Mais je ne fus pas au bout de mes contrariétés. Le long de la route de Vallières, j'essuye quelques quolibets des soldats. Pauvres garçons, ils appartiennent sans doute à l'une de ces divisions dont les aumôniers ne se sont pas montrés une fois depuis le commencement de la campagne, et ne se montreront pas, puisqu'ils se sont empressés de s'abriter derrière les murs de Metz !

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ce curé-là ? crie l'un.

— Mon ami, c'est un prêtre qui va avec vous à la bataille, afin d'être plus près pour vous relever si vous tombez.

Des officiers me saluent ; les soldats ne disent plus rien.

Un peu plus loin, je croise l'intendant du 3ᵉ corps, celui-là même qui a fait rentrer mes confrères à Metz ; se dirigeant vers la ville, il doit trouver mauvais de me voir marcher en sens opposé. Quand je l'aperçois, il n'y a plus moyen de l'éviter.

— Eh bien ! mais...... où allez-vous donc comme cela ?

— Monsieur l'intendant, c'est là que l'ambulance a reçu l'ordre de se transporter.

Et je montre du geste le pré où elle va effectivement

revenir ; puis je me hâte de continuer ma route sans attendre la réplique.

Vraie réponse de gascon, vrai tour de collégien ! Mon Dieu, à quoi en est-on réduit avec ces gens-là ! Je n'exige pas qu'ils comprennent quelque chose aux intérêts des âmes ; mais, puisqu'à leur point de vue un aumônier est quelque chose de si peu de conséquence, s'il lui plaît d'aller se faire casser la tête, pourquoi donc veulent-ils à toute force l'en empêcher?

Voici deux blessés qu'on ramène ; ce sont des hommes frappés par des éclats d'obus ; leurs blessures sont assez légères, mais il peut y en avoir d'autres beaucoup plus gravement atteints. Raison de plus pour arriver le plus vite possible.

Dans Vallières, à l'endroit où la route fait un coude, il y a un chemin qui s'en sépare pour monter dans les vignes en continuant sa première direction. Des troupes prennent par le chemin, d'autres continuent à suivre la route. Mal renseigné d'abord sur la position de la troisième division, je m'engage dans le chemin ; mais, promptement détrompé, je reviens vers la route par une petite ruelle qui longe le village derrière le chevet de l'église et le jardin du presbytère. Là je marcherai plus à l'aise.

Mais des soldats se sont aperçus déjà qu'on trouve l'isolement de ce côté, et comme il arrive toujours au moment de la bataille, ils sont venus s'y cacher.

— Tiens, qu'est-ce que vous faites donc là ?

— Nous cherchons notre régiment.

C'est un cliché ; tous ces poltrons font la même réponse. Après la guerre ils s'entendront encore pour

se vanter d'exploits pareils, et assourdir leur entourage par la narration des prétendus dangers auxquels ils n'auront échappé que par miracle.

Ah! il s'opère aisément ce miracle-là! Chercher un petit recoin bien abrité d'où l'on ne voye, ni ne soit vu à quatre pas, y chercher son régiment avec persévérance jusqu'à ce que la bataille soit finie, c'est tout aussi facile que de dire :

— Mon devoir est de ne pas sortir des ambulances.

Au delà de Vantoux, dans les prés qui font face au chemin de Mey, le long du ruisseau, se trouve enfin l'artillerie de la 3e division; les officiers s'attendent à recevoir bientôt des obus. Pour le moment ils n'ont pas de blessés; mais voici un malade couché sur le bord de la route.

C'est un fantassin; son visage est empourpré, couvert de sueur, il a la peau brûlante, il tremble. Celui-là ne joue pas la comédie; le pauvre garçon doit avoir fait tout son possible pour marcher avec son sac et son fusil, et il n'est tombé que lorsque ses forces ont absolument trahi son courage.

Le chirurgien-major de l'artillerie n'est pas loin; je vais le chercher. Il s'empresse d'accourir, et reconnaît un accès de fièvre intermittente; le malade attendra là, sur l'herbe, qu'il passe une voiture ou un cacolet pour l'emporter.

Le gros de la division est un peu plus loin que l'artillerie, en avant du moulin de Goupillon. Dans les prés qui sont à droite de la route, entre ce moulin et le village de Nouilly, voici d'abord le général Arnaudaud : il est couché sur l'herbe, selon l'habitude afri-

caine. Le 59e de ligne est sur la rive gauche du ruisseau, le 71e sur la droite; le premier de ces deux régiments a un homme tué par les obus qu'ont lancés les Prussiens en se retirant. Mais leur feu n'a pas continué; comme on n'a pas encore ouvert le nôtre, tout est calme pour le moment.

Voici à cent mètres en avant de la brigade le fagnon jaune du général Metman. J'ai pu venir jusqu'ici malgré le médecin en chef, malgré l'intendant, même malgré M. E*** ; si mon général de division me désapprouve aussi, je n'ai plus qu'à tourner bride et m'en aller à Metz, gémir sur la folie commise en demandant à faire cette campagne...

— Mon général, on m'a enlevé à la division, vous le savez ; mais dans l'ambulance où l'on ma confiné, je suis un peu moins utile que la cinquième roue d'un char. Quand j'ai su que vous marchiez, je suis venu vous rejoindre. Voulez-vous me permettre de passer la journée avec vous ?

— A votre aise, si cela vous amuse.

— Ce n'est pas précisément que cela m'amuse ; mais j'espère, si tout à l'heure l'action s'engage, être moins inutile ici qu'à trois kilomètres en arrière.

Le général vient de me soulager d'un poids énorme. Au moins je me retrouve ici chez moi ; ces visages de connaissance, ces mains déjà étreintes, tout jusqu'aux numéros des képis, me fait plaisir à revoir.

Nous sommes sur un coin du champ de bataille de Borny ; voici des fosses pleines de Prussiens. Nos soldats viennent de retrouver à côté d'elles des casques pointus, quelques effets d'équipement et jusqu'à un

revolver. L'enterrement des morts qui dorment ici leur dernier sommeil, a sans doute été fait la nuit; l'obscurité aura empêché de remarquer les objets restés à côté d'eux pour servir aujourd'hui de jouet à nos troupiers.

Je me suis arrêté longtemps près de M. de Férussac, colonel du 71e. Bien que je l'eusse déjà vu, notre connaissance ne date vraiment que d'aujourd'hui. Nous avons causé de la France, de l'état critique où elle se trouve, des causes et des remèdes du mal. Les questions religieuses ont été absolument laissées de côté; cependant je crois ne pas me tromper en affirmant que M. de Férussac est chrétien. Quand un homme intelligent a la foi, il n'a pas besoin de réciter son symbole pour le faire voir: le jugement porté sur les événements se ressent forcément des principes qui servent à juger. Les incrédules ou les indifférents croient avoir des notions claires du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, et les estiment suffisantes pour asseoir leurs jugements; cependant M. Renan, fut-il un aigle, n'apprécierait jamais comme Bossuet ni les hommes ni les choses.

La pluie a interrompu notre conversation; elle est devenue en peu de temps d'une intensité désespérante. Les abris sont rares et peuvent servir seulement à quelques privilégiés. Je suis entré dans le bâtiment même du moulin; les Prussiens s'y trouvaient encore ce matin; ils ont décampé à notre approche, mais ils avaient tout dévasté.

Dans une petite salle enfumée dont les murs sont ornés de quelques gravures d'Epinal toutes souillées

de crasse et d'ordures de mouches, ils ont laissé quelques branchages secs avec une marmite de fonte pleine de pommes de terre et d'eau. Evidemment c'étaient les préparatifs de leur déjeuner; les nôtres en font leur dîner. Il est deux heures, et, grâce à mon indisposition du matin, je suis encore à jeun. Une couple de ces pommes de terre, même sans sel et sans pain, me semblent d'autant meilleures qu'elles sont prises sur l'ennemi.

Les Prussiens ont bien laissé un morceau de leur pain; mais il est affreusement noir, et l'odeur en est aigre, au point que l'on se demande comment des hommes peuvent manger cela. Nous retrouvons aussi des cartouches de fusil Dreyss que nos soldats s'amusent à disséquer pour les comparer à celles du chassepot.

Ces petits exercices sont interrompus par l'arrivée d'un officier, qui envoie les soldats rejoindre leurs compagnies : les pauvres diables obéissent, mais en maugréant contre le mauvais temps. L'officier reste; d'autres viennent aussitôt le rejoindre, en sorte que la salle demeure aussi pleine que tout à l'heure : nous activons le feu et les tuniques de ces messieurs se mettent à sécher si bien que nous nous perdons dans des nuages de vapeur fumante. La pluie continue à fouetter contre ce qui reste de vitres et à pénétrer dans la salle par les ouvertures de ce que les Prussiens ont cassé.

A quatre heures, nous n'avons pas bougé. Il devient évident que si le projet d'attaque était sérieux, le mauvais temps y a fait renoncer; le bruit

se répand qu'on va reprendre les campements du matin.

Je retourne donc à Cocotte; la pauvre bête était sous un noyer dont le feuillage était fort épais, mais il n'est pas de feuillage qui résiste à un pareil déluge. Ma selle est toute trempée.

Comment d'ailleurs échapper à l'humidité? En rejoignant l'ambulance, je retrouve ma tente dans un état tel qu'il vaudrait à peu près autant coucher dans la rivière que sous sa toile.

Ainsi finit une journée qui, répondant à ce que promettait son début, devait nous voir traverser les lignes qui nous séparent du reste de la France.

Samedi, 27 août 1870.

Persistance du mauvais temps.

Je suis allé tantôt au Ban-Saint-Martin voir le général Jarras; il m'a refusé le laissez passer que je lui demandais, prétendant que dépasser nos avant-postes pour aller visiter ceux de nos blessés qui demeurent aux mains de l'ennemi, c'est vouloir faire comme les missionnaires qui quittent leur pays pour aller travailler au salut des Chinois. Il paraît qu'à ses yeux les missionnaires ont tort.

Je n'ai eu garde de discuter et je me suis retiré.

Plusieurs heures de séjour, confiné seul dans la boue, sous une tente toute mouillée, par une pluie battante. Pour comble de joie, tandis que l'abbé E***

s'assied avec ses chers médecins à une table toujours parfaitement servie, Baptiste, que j'ai envoyé ce matin aux vivres, n'est pas rentré de la journée.

Cet aimable serviteur arrive enfin à sept heures du soir, prétendant avoir été pris à Metz de coliques qui l'ont retenu au lit toute la journée. Il indique la maison, et me prie d'aller aux renseignements. Misérable, fais-moi plutôt à dîner !

Ma position est de moins en moins agréable ; mais c'est égal, je mourrai à la peine plutôt que d'abandonner ma division.

Dimanche, 28 août 1870.

C'est aujourd'hui la fête du village de Saint-Julien. A peine s'en apercevait-on à l'église.

La pluie continue.

Après ma messe, je suis monté au fort Saint-Julien, où j'ai fait une longue station dans la chambre casematée qui sert d'habitation commune au colonel Protche et à son docteur. Un bien aimable et bien digne homme que ce docteur ! Je comprends que le colonel s'estime heureux de l'avoir pour compagnon de chambre. S'ils étaient tous comme celui-là !

L'après-midi, j'ai visité à Metz le fort Moselle. Il s'y trouve en ce moment neuf cents malades ou blessés, parmi lesquels j'ai retrouvé l'un de ceux que le meunier a ramenés l'autre jour de Doncourt : ses compagnons de transport sont dispersés dans les autres

hôpitaux. Partout le même encombrement, au moins dans les hôpitaux et ambulances de l'armée.

Pour ce que j'aurais à dire des autres, il est mieux de n'en pas parler.

Soirée aussi triste que celle d'hier; toujours la pluie, toujours la boue, toujours l'isolement sous la toile mouillée.

Lundi, 29 août 1870.

Le bruit se répand qu'on a pris cette nuit aux Prussiens quatre-vingts voitures de fourrage. Je ne sais si cela provient de cette prise, mais les chevaux reçoivent comme ration du blé en gerbes au lieu de la paille ordinaire.

Mardi, 30 août 1870.

Le temps s'éclaircit.

Belle matinée, mais bien fraîche, au moins dans le pré ou nous campons. Quand je dis le pré, c'est par habitude, car de verdure il n'y en a presque plus trace; la boue qui s'y est substituée commence pourtant a devenir un peu moins liquide que les jours précédents.

J'ai essayé une visite à ces champs de Borny, arrosés il y a quinze jours du sang de tant de braves, surtout

de mon cher 71e; mais je n'ai pu dépasser la grande ferme qui est au bout du village. Il y a, paraît-il, des sentinelles ennemies cachées sous la lisière des petits bois et derrière les avenues d'arbres qu'on aperçoit à peu de distance.

Un cheval mort est demeuré près de la ferme, probablement depuis le jour de la bataille : c'est une infection, et je ne sais comment notre malheureuse grand'garde peut rester dans un pareil voisinage.

A onze heures, on annonce le départ de l'ambulance entre midi et une heure. Pour aller où? c'est ce que j'ignore.

En attendant je me promène le long du ruisseau en récitant mon office; j'arrive ainsi, sans y avoir pensé, jusqu'au village de Vallières. L'idée me vient d'entrer chez M. le curé; on m'a parlé de lui comme d'un homme d'un grand dévouement. Sa vue et son entretien me consoleront un peu de mes ennuis.

Je sonne; porte close. Mais en redescendant, je rencontre sur la première marche du perron le colonel d'Orléans, notre chef d'état-major. Il m'apprend que la division a maintenant ici son quartier général, et me demande ce que je deviens.

— Hélas! je ronge mon frein à l'ambulance du corps d'armée, où je m'obstine à rester pourtant, afin d'être toujours à portée de vous rejoindre au premier signal d'un nouvel engagement.

— Mais revenez donc avec nous?

— Je n'ose pas le faire, car enfin, j'ai une raison, tout au moins un prétexte, pour demeurer à l'ambulance; pour être ici je n'en aurais pas. Cependant,

mon colonel, si vous voulez bien prendre la chose sur vous ?...

— Oui, oui, soyez tranquille.

— En ce cas, je serai ici dans une demi-heure.

Nous nous serrons la main, et déjà je reprends le chemin du pré, d'un pas bien plus rapide et d'un cœur autrement léger que je ne suis venu, lorsque le comte d'Orléans me rappelle.

— A propos, il faut penser à votre logement. Vous verrez le curé : s'il n'a pas votre affaire, nous arrangerons cela avec l'intendant... Et pour la table, comment faites-vous ?

— Dame, mon colonel, au commencement de la campagne j'étais associé à la *popote* des médecins de la division; maintenant, grâce à l'amabilité de leurs collégues du quartier général, j'en suis réduit à faire faire ma cuisine par mon mobile.

— Vous ne pouvez pas rester comme cela; vous viendrez à notre table, tant que votre ambulance ne sera pas reconstituée.

C'est tout un changement de vie. En retournant au pré je récite le *Te Deum*, et je prie le bon Dieu de bénir cet excellent colonel, un des hommes les plus désireux de rendre service que j'aie connus jusqu'à ce jour.

Une heure après je suis de retour à Vallières, cette fois avec tout mon équipage. Il y a dans le milieu du village une maison appartenant à M. Purnot, banquier à Metz : Fanchette, une vieille servante de quatre-vingts ans, en a la garde. Conformément aux intentions de ses maîtres, elle a demandé, s'il y avait

un aumônier militaire à loger, qu'on l'envoyât chez elle.

Cette excellente fille me donne deux grandes et belles pièces au premier étage; il est vrai que presque tout le mobilier a été retiré à Metz de crainte de l'ennemi; mais il reste un lit, une table, quelques chaises. A travers les vitres, dépouillées de leurs rideaux, qui regardent au Sud-Est, on aperçoit sur le flanc gauche de la vallée une partie du camp de la brigade de Potier; la brigade Arnaudaud est du côté opposé. Notre division, par conséquent, se trouve à cheval sur le ruisseau, et intercepte à l'ennemi la route qui en suit le cours. Les fenêtres donnent sur la place, au milieu de laquelle est une fontaine avec un lavoir, où des troupiers battent leur linge côte à côte avec les villageoises. Le général Metman et les bureaux de son état-major sont à gauche; plusieurs des maisons qui font face sont occupées par des officiers. Ma nouvelle *popote*, celle de l'état-major, est un peu plus loin sur la route du côté de Metz, tout en face de l'église et du presbytère, chez madame B***. Plus loin encore, tout au bout du village, s'installe l'ambulance de l'abbé E**, car c'est ici qu'on lui a donné l'ordre de se transporter aussi, bien que le quartier général auquel elle est censée attachée demeure toujours à Saint-Julien.

A sept heures du soir je m'assieds à côté de mes nouveaux commensaux; ils sont cinq, formant une société des plus agréables. Ce sont, avec le colonel d'Orléans, les capitaines Dumas, Schasseray, de Champflour et de Labatut.

P. S. — André est tellement lâche, paresseux et

insolent que je prends le parti de le renvoyer à son escadron.

M. de Férussac veut bien me donner pour le remplacer un homme de son régiment. C'est un brave garçon, nommé Neury, qui a jusqu'ici parfaitement fait son devoir de soldat; j'espère avoir plus de bien à en dire que de son prédécesseur. Je conserve donc à celui-là son vrai nom.

Mercredi, 31 août 1870.

Je ne savais pas hier pourquoi le bon Dieu avait choisi ce jour pour me ramener au milieu de ma division ; je l'ai compris aujourd'hui.

Dès cinq heures du matin, toutes nos troupes sont en mouvement; elles avancent dans la direction de Nouilly, et reprennent les positions de vendredi dernier. Cette fois le temps nous favorise.

En route, j'entends quelques soldats exprimer à leurs camarades la satisfaction de voir toujours leur aumônier marcher avec eux; c'est peut-être une grande faiblesse, mais cela me fait plaisir. Quand on bivouaque, des officiers d'infanterie viennent me prier de déjeuner avec eux; je n'ai pas songé à emporter des vivres et je suis séparé de l'état-major ; me voici tout heureux de partager le pain et la viande froide offerts avec tant de cordialité.

Cependant les heures s'écoulent et nous attendons toujours ; pas un mouvement, pas un coup de canon ;

Cachés dans cette espèce de fond de cuvette que forme la vallée de Vallières entre Vantoux par derrière, Nouilly par devant et Mey sur la gauche, nous ne voyons rien de ce qui se passe à quelque distance de nous. Comme chacun garde le poste qui lui est assigné, je suis le seul dans la division qui circule un peu de tous les côtés ; aussi les officiers m'arrêtent-ils volontiers au passage pour avoir des nouvelles. Je ne sais aujourd'hui qu'une chose, c'est que les divisions de notre droite et de notre gauche ont avancé comme la nôtre et qu'elles sont immobiles comme elle depuis de longues heures ; peut-être y a-t-il d'autres troupes qui ne sont pas encore en ligne.

A deux heures je m'aperçois que ma jument broute avec avidité les moindres brins d'herbe qui se rencontrent à portée de sa mâchoire ; la pauvre bête a faim, mais nous n'avons ni foin ni avoine. Commençant à croire que la journée finira comme celle de vendredi, et comptant bien d'ailleurs revenir au galop dès le premier coup de canon, je retourne à Vallières.

Le capitaine Dumas y va dans le même but ; nous faisons route ensemble.

André qui n'a plus rien à faire chez moi, s'y trouve encore. Tant que ce gaillard-là aura une bataille en perspective, il n'y a pas de danger qu'il se presse de rejoindre son régiment.

Il est à peu près trois heures et demie, lorsque M. Dumas et moi nous nous retrouvons à l'endroit où le chemin de Mey se détache sur la gauche de celui de Nouilly. Là, sous un bouquet d'arbres, tout l'état-

major de la division est assis ou couché sur l'herbe : le général de Potier et son aide de camp, le capitaine Tardif, sont avec lui. A quelque distance, des cavaliers tiennent les chevaux de ces messieurs. Nous nous joignons au groupe ; on nous apprend que l'attaque est imminente. Le général Metman est en ce moment avec les chefs des autres divisions près du maréchal.

Les soldats font tranquillement la soupe. Pauvres enfants, combien parmi eux que la mort va frapper ! Combien dont le salut dépendrait peut-être de l'emploi de ce dernier quart d'heure ! Il faudrait pouvoir les avertir, mais je ne puis abuser de la confiance de l'état-major. Il faut donc garder le silence, et demeurer là sur l'herbe avec cet air insouciant que nous y avons tous.

A quatre heures, le général arrive avec le capitaine Reiss, son aide de camp.

— Allons, messieurs, nous allons coucher ce soir à Thionville.

En un clin d'œil, tout le monde est debout et remonte à cheval. Deux capitaines adjudants-majors passent près de nous, empressés de rejoindre leurs bataillons ; leur bonne mine est frappante, ils semblent deux incarnations de la valeur française. Ce détail serait assurément sorti bien promptement de ma mémoire si je ne croyais que l'un de ces messieurs était ce brave Antonin de Champs, dont j'aurai tout à l'heure à signaler la mort glorieuse.

Toute notre infanterie avance pour se déployer sui-

vant une ligne de bataille perpendiculaire à la route ; je me range près du fossé pour ne pas embarrasser les manœuvres.

Le général Metman pousse son cheval de mon côté et vient me tendre la main en disant :

— Allons, monsieur l'aumônier, priez le bon Dieu pour nous !

— Sans doute, mon général, de tout mon cœur ! Que Dieu bénisse la France et ses défenseurs !

Bien des raisons m'empêcheront d'oublier ce petit incident. Je vois encore le lieu, le geste, j'entends encore l'accent ; tout cela disait : « Les circonstances sont graves, l'action va être chaude, nous ferons ce que nous pourrons, mais Dieu seul peut nous donner le succès. » Et cela répondait parfaitement aux voix intimes des dix mille consciences de la division.

Dans l'angle droit formé par les routes de Mey et de Nouilly, à quelque trois cents mètres de chacune, et sur un point culminant, se trouvent des fours à chaux, objets communs dans la contrée. De là l'œil embrasse au nord-ouest jusqu'à la route de Metz à Bouzonville une bande de terrain assez large, que bornent à l'orient des vignes, à l'occident le village de Mey avec un petit bois.

Nos cacolets se placent d'abord près de ces fours ; au début de l'action je me tiens près d'eux, attendant les événements et regardant l'infanterie de notre seconde brigade avancer vers les vignes. Le canon commence à gronder ; un soldat s'affaisse et demeure étendu sur le sol derrière son bataillon, qui continue

de marcher. Une vingtaine d'enjambées de Cocotte me portent jusqu'à lui.

— Déjà blessé, mon pauvre ami?

— Non, monsieur, mais je suis malade.

— Comment malade! Il est bien temps de le dire... Vous ne deviez pas marcher jusqu'ici, si vous étiez vraiment malade. Maintenant, si vous ne vous sentez pas de force à avancer, il faut au moins reculer; car, en vous croyant ici à l'abri du danger, vous vous feriez une étrange illusion. Allons, allons, debout! Vous n'entendez donc pas la musique que les Prussiens commencent à nous faire?

Il ne l'entend que trop bien, le pauvre diable; mais ces sifflements qui hachent l'atmosphère semblent paralyser toutes ses facultés. Tout ce que je puis obtenir de lui, c'est qu'il recule de vingt mètres à peu près, pour aller s'asseoir sur un tas de pierres. On sait que le choix d'un pareil siége double le danger des explosions d'obus; mais le malheureux est tellement hébété par la peur, que de nouveaux avertissements ne peuvent l'arracher de là. Après tout, tant pis pour lui!

Les obus nous enveloppent, mais la plupart se perdent, selon leur bonne habitude; il en éclate dans les champs, dans les vignes, sur la route. Notre artillerie de réserve est entre le petit bois de Mey, les vignes et la route de Bouzonville, très-près de nous par conséquent et sous notre regard. Un obus vient éclater au milieu d'elle; fort heureusement, il ne fait pas sauter un caisson, mais deux hommes et un cheval sont atteints assez grièvement. On charge les pre-

miers sur un cacolet pour les envoyer à Vallières; la bête est, selon l'usage, débarrassée de son harnais et mise en liberté; nous la voyons se diriger vers le bois par soubresauts pénibles, traînant une jambe fracassée.

Les deux artilleurs dont je viens de parler étant les seuls atteints dans la région où je me trouve, et le front de bataille de la division n'étant plus en vue, quoiqu'il ne soit pas éloigné, je veux avancer; ce n'est pas plus dangereux, et cela peut être beaucoup plus utile. Les médecins du 71[e] de ligne sont en avant des fours à chaux, cherchant dans une espèce de ruine un abri qui, pour être bon contre les balles, ne l'est pas, tant s'en faut, contre les obus; je viens de m'y arrêter avec eux, lorsqu'un homme accourt en toute hâte leur annoncer que leur colonel, M. de Férussac, vient d'être blessé.

— Est-ce grave?

— Non, grâce à Dieu; une balle vient de lui traverser le bras, mais sans produire de fracture.

— Et où est-il?

— Là-bas, à l'entrée du village.

Les médecins partent en toute hâte pour procéder au pansement du colonel; je les suis avec la pensée d'offrir au blessé, non pas un ministère intempestif, mais le compliment de condoléance d'un homme près duquel de récents rapports l'ont placé en haute estime.

Pour arriver à Nouilly, le plus court est de traverser les vignes qui forment le flanc de la vallée sur la gauche; elles sont coupées en rectangles assez régu-

liers par de petits sentiers, les uns horizontaux et parallèles à la route, les autres montant à partir de celle-ci en pente raide. Je longe l'un des premiers, ayant mis pied à terre, tant à raison du peu de largeur laissé pour le passage entre les ceps et les échalas, que du danger toujours plus grand pour un cavalier, lorsque, à la rencontre de l'un des sentiers montants, je heurte presque du pied le corps d'un officier.

Il est là, étendu sur le ventre ; toute la partie supérieure de la tête a été enlevée par l'obus. Les galons sont ceux d'un adjudant-major, les boutons portent le n° 59 ; mais les poches sont vides. Un binocle même a déjà été enlevé de son étui que le cadavre conserve en bandoulière.

Cette noble victime est Antonin de Champs, catholique fervent, gentilhomme accompli, qui laisse une de ces mémoires sur lesquelles le cœur aime à se reposer dans les heures où le spectacle habituel des choses humaines soulève en lui de trop profonds dégoûts.

A l'entrée de Nouilly, je trouve le général et son état-major. M. de Férussac est là : je suis tout heureux de recevoir de lui-même l'assurance que sa blessure ne paraît pas offrir de gravité. Près de lui se trouve M. Duhez, colonel du 59e, qui vient de recevoir un coup de feu à la cuisse. Ainsi, au bout d'une demi-heure de combat, les colonels de la brigade Arnaudaud sont tous deux blessés. Ce n'est pas, du reste, le seul fait qui puisse donner une idée de la violence du combat.

Deux officiers viennent à passer, se traînant plutôt qu'ils ne marchent, et se soutenant mutuellement comme ils peuvent.

— Quelle guerre, monsieur l'aumônier! me dit l'un d'eux; nous y passerons tous. Monsieur est le seizième du régiment, et moi le dix-septième!...

Nos deux colonels commencent à s'acheminer vers Metz. M. de Férussac, une fois hissé sur son cheval, peut s'y maintenir en allant au pas; mais le genre de blessure de M. Duhez le rend plus difficile à transporter. Il doit, après avoir essayé vainement de soutenir la marche, s'asseoir au bord du fossé, et attendre patiemment le passage d'un cacolet ou d'un fourgon, ce qui peut être assez long.

Je suis contraint de le laisser là pour rentrer dans Nouilly, qui, comme presque tous les villages englobés dans un champ de bataille, doit devenir un centre d'opérations chirurgicales.

Un grand nombre de maisons sont déjà transformées en ambulances. Les soins spirituels et matériels à donner aux blessés qui s'y trouvent me retiennent presque jusqu'à la nuit.

A la chute du jour, le feu continue toujours aussi vif; mais les nouvelles qui nous arrivent sont excellentes. Le clairon sonne la charge avec furie. Bien que la disposition du terrain et des maisons soit telle que de l'intérieur du village on ne puisse absolument rien voir de ce qui se passe en avant, il est évident que notre division gagne beaucoup de terrain sur l'ennemi. Quelle belle fin de journée! Comme le cœur nous bat de satisfaction!

L'obscurité devient bientôt assez forte pour arrêter le combat ; on ne nous apporte plus personne. J'ai parcouru toutes les maisons, les cours, les jardins de Nouilly pour n'oublier aucun des pauvres malheureux qui peuvent s'y trouver. Je remonte donc à cheval pour pousser de l'avant.

A l'extrémité du village, la vallée de Vallières fait un brusque détour sur la gauche ; un chemin se détache dans cette direction pour longer le ruisseau, formant un angle assez obtus avec la route qui monte à droite dans la direction de Noiseville. Au point de partage se détache un chemin beaucoup plus rapproché de la route que le premier ; il monte du côté de Servigny. Notre artillerie s'engage dans cette voie, je me joins à elle.

A plusieurs reprises, nous rencontrons des officiers ou des soldats qui redescendent ; ils répondent presque invariablement aux questions sur les blessés non relevés :

— Un peu plus loin, il n'en manque pas !

Il était naturel, en effet, que le relèvement se fît d'abord dans les terrains les plus voisins du village.

Cependant on peut, même dans ceux-là, avoir oublié quelqu'un ; tout en réglant ma marche sur celle de l'artillerie, afin de ne pas me perdre, je monte successivement à droite et à gauche dans les vignes qui bordent le chemin, cherchant de préférence là où le renversement des ceps et des échalas accuse les mouvements du combat. Mais l'obscurité est telle que je ne verrais point un homme à quatre pas, et j'ai beau prêter l'oreille, le bruit du fer et du bronze roulant

sur le chemin est capable de couvrir les gémissements les plus aigus. Un temps assez long s'écoule sans que je rencontre aucun blessé.

Nous arrivons enfin à un chemin qui se détache sur la droite de celui que nous suivons, pour se diriger vers un point où brille la vaste flamme d'un incendie : c'est Servigny qui brûle.

L'entrée du chemin de Servigny est barricadée par deux ou trois arbres abattus à la hâte et couchés l'un sur l'autre; on me dit que si je veux faire le tour de la barricade et marcher dans la direction du feu, je rencontrerai beaucoup de blessés.

En effet, il s'en trouve deux ou trois derrière la barricade, un peu plus loin un autre, puis un autre encore, et ainsi de suite. Au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, je suis déjà bien loin de l'artillerie. Le bruit même de ses roues ne me parvient plus, et je n'entendrais plus rien que les gémissements qui guident mes pas, si tout à coup ne retentissait sur ma gauche la sonnerie bien connue de ma division. Je tâche de retenir la direction du son pour m'aider tout à l'heure à rallier mes troupes.

L'incendie continue; mais, bien que je doive m'en rapprocher sensiblement, le manque de point de comparaison dans la nuit ne permet pas d'apprécier les distances.

Tout à coup une fusillade assez vive éclate sur ma droite. Ne seraient-ce pas, comme il arrive trop souvent, hélas ! nos pauvres soldats qui tirent les uns sur les autres? Un premier coup lâché dans les ténèbres

par un maladroit ou un imprudent, riposte immédiate d'un poltron à quelque distance, et des deux côtés, sur la fausse opinion d'une surprise de l'ennemi, la fusillade crépite sur toute la ligne. Cet engagement nocturne me chagrine d'autant plus que je ne peux absolument pas me rendre compte de ce qui se passe. Pourtant j'avance toujours, marchant de gémissement en gémissement, tantôt sur le chemin, tantôt à droite, tantôt à gauche, dans les pièces de luzerne ou dans les vignes.

Qu'il est triste d'être seul pour une tournée pareille ! Je ne sais où sont les cacolets, ni s'il y a quelque chance qu'ils viennent par ici. Cependant je promets à tous ces malheureux, à mesure que je les quitte, de leur envoyer du secours, aussitôt que cela sera possible. En général, leur résignation est admirable : qu'on en juge par un exemple !

Guidé par le bruit d'un râlement, j'arrive derrière une haie. Là je trouve un pauvre jeune homme qui s'écrie tout d'abord :

— Ah ! c'est vous, monsieur l'aumônier ! Oh ! que le bon Dieu soit béni de vous avoir envoyé ici ! Vite, donnez-moi les derniers sacrements ! vite, je vais mourir.

Après l'avoir absous, après avoir fait sur son front cette unique onction de l'huile sainte à laquelle le manque de temps me force de réduire l'administration du sacrement des malades, il faut le quitter.

Comprenez-vous ? Le laisser dans la nuit humide et froide, à écouter le bruit de mes pas qui vont s'éloi-

gner, à se dire qu'il n'entendra plus une voix qui le console, qu'il ne serrera plus une main amie et que la mort va venir ! Et cela, pendant que moi je me dirai que si le sang qu'il perd avait été arrêté à temps, si des soins convenables lui avaient été donnés, peut-être il eût vécu ! Ou plutôt, non, il faut être vrai : pendant que je vais cesser forcément de penser à lui pour penser à d'autres !

— Allons, mon pauvre enfant, du courage ! Vous avez l'âme en paix, c'est le principal ; mais je voudrais faire davantage pour vous. Je tâcherai de revenir ou d'envoyer de ce côté-ci des camarades qui vous transporteront à l'ambulance, où vous serez bien soigné. En attendant, hélas ! il faut que je vous quitte. Je voudrais bien pouvoir rester près de vous ; mais vous entendez : il y en a d'autres que vous qui gémissent.

— Oh ! oui, oui, allez ; ils ont besoin de vous comme moi. Portez-leur aussi les derniers sacrements ; qu'ils meurent aussi heureux que je vais mourir !

Et il m'étreignait la main avec transport, puis il la lâchait aussitôt comme pour me faire partir plus vite. En m'éloignant, je réussis à renfoncer mes larmes ; mais, vrai... ce n'était pas facile.

Tous n'avaient pas cette pleine possession de leurs facultés. Un se trouva, qui délirait complétement ; il me fut impossible de m'en faire reconnaître.

— Est-ce qu'ils reviennent ? s'écriait-il. Oh ! soulève-moi ; tu vas voir quand je serai sur mes jambes, si je ne me battrai pas bien encore.

Et, dressé sur son séant, il brandissait son sabre-baïonnette avec une vivacité que son délire rendait peu rassurante. Il fallut commencer par le désarmer, ce qui, à vrai dire, n'était pas bien difficile. Mais j'échouai dans tous mes efforts pour en obtenir une parole sensée avant de lui donner l'absolution.

De blessé en blessé, j'arrivai jusqu'à une sorte de carrefour où se dressait une croix; autour de cet humble monument de la rédemption du monde, un certain nombre de corps gisaient pêle-mêle. Plusieurs n'étaient plus que des cadavres.

Parmi ceux qui vivaient encore, il y avait deux ou trois Prussiens; je n'en avais pas rencontré jusque-là. Ils répondirent à mes questions qu'ils étaient protestants; n'ayant rien à faire avec eux, j'allais passer outre, après leur avoir témoigné de mon mieux ma commisération, lorsqu'un soldat français sortit d'une vigne voisine et m'aborda :

— Ah! c'est vous, monsieur l'aumônier! Je vous avais entendu parler, et, reconnaissant une voix française, je me suis approché pour chercher du secours.

— Comment! Est-ce que vous aussi vous êtes blessé? Vous paraissez pourtant bien ferme sur vos jambes?

— Oh! non, monsieur, je n'ai rien, grâce à Dieu. Mais c'est mon pauvre lieutenant, M. Trappier, du 59e, qui est là dans la vigne avec une balle dans le ventre. Tenez, l'entendez-vous gémir?

— En effet, cela m'avait frappé depuis quelques instants, et j'allais justement me diriger de ce côté. Mais puisque vous voilà, servez-moi de guide.

Cocotte fut attachée à la haie au bord du chemin, et nous montâmes dans la vigne, dont le sol était un peu en contre-haut. Le lecteur verra tout à l'heure que cette remarque sur la disposition des lieux n'est point inutile.

— Eh bien! lieutenant, vous êtes blessé?

— Ah! monsieur l'aumônier, je suis perdu!

— Voyons, j'espère que non!... Cependant, puisque vous avez cette pensée, et que, d'autre part, le bon Dieu m'a conduit vers vous, ne croyez-vous pas que c'est peut-être pour que vous profitiez de ma présence?

— Oui, je vous comprends!... Je ne demande pas mieux!... Seulement je vous demanderai un dernier service.

— Tout ce que vous voudrez, et trop heureux de pouvoir vous le rendre, s'il est en mon pouvoir.

— Il y a à Paris une dame, la comtesse R***, qui a été une mère pour moi; ma mort lui fera de la peine... Mais elle est très-pieuse, et ce sera pour elle une grande consolation de savoir qu'au moins je suis mort en chrétien... Promettez-moi qu'en rentrant à Paris, vous irez la voir, vous lui direz comment vous m'avez trouvé sur le champ de bataille; et puis... vous la prierez de continuer à être une mère pour mes sœurs... Pauvres sœurs, qui ne m'auront plus!...

— Oui, mon brave lieutenant, tout cela sera fait, je vous le promets. Tout à l'heure, j'inscrirai le nom et l'adresse de cette chère protectrice. Mais allons d'abord au plus pressé.

Et je fis signe au soldat de s'éloigner.

. . . .

Les devoirs du saint ministère une fois remplis, le lieutenant revient sur sa demande. Je tire mon portefeuille et prends le crayon pour inscrire son nom et celui de la comtesse R*** avec son adresse; mais l'obscurité trop profonde m'oblige à rappeler le soldat,

— Mon ami, avez-vous une allumette?

— J'ai même un bout de bougie dans mon sac.

— Eh bien, éclairez-moi un moment.

Mais voici bien une autre affaire. A peine il vient d'avancer la bougie sur mon épaule, à peine j'ai tracé une demi-ligne sur le papier, qu'une demi-douzaine de balles nous sifflent à la fois aux oreilles.

— Soufflez la bougie, crions-nous en chœur, le lieutenant et moi.

En vingt fois moins de temps qu'il n'en faudra pour le raconter, la lumière est éteinte, et le soldat et moi sommes à plat ventre sur le sol, nous rasant aussi complétement qu'il nous est possible. Bien nous en a pris, car les premières balles sont suivies sans interruption d'un nombre incalculable d'autres.

C'est en avant de nous un crépitement incessant, au-dessus de nous le sifflement velouté de la balle du fusil Dreyss se multipliant, se répétant à n'en plus finir, comme si un millier de hannetons passaient sur notre dos dans une course folle à travers l'atmosphère. Il en passe, il en passe; cela ne cesse pas, ni ne se ralentit.

Dans ma précipitation à me raser contre le sol, je n'ai pas pu choisir la place. Les premières balles

m'ayant surpris à genoux près du lieutenant, je me trouve étendu contre lui; seulement il est sur le dos, la tête vers Metz; moi, je suis sur le ventre, la tête vers Servigny. Le soldat est derrière nous.

Nous restons ainsi un bon quart d'heure, mais un de ces quarts d'heure qui paraissent des siècles. Le lieutenant souffre atrocement; à chaque expiration, l'air qui sort de ses poumons produit un râle affreux. Noble cœur; il ne s'occupe pourtant que des autres!

— Monsieur l'aumônier, me dit-il, rasez-vous bien; elles passent bas.... Pour moi..., qu'il m'en arrive encore une.., cela m'est égal..., mon affaire est faite!..

A d'autres moments, il parle de ses sœurs:

— Mon Dieu..., mon Dieu..., vous veillerez sur elles, n'est-ce pas?

Enfin le feu se ralentit, puis il cesse complétement. Il faut dire un dernier adieu à M. Trappier, comme à tant d'autres. Je redescends sur le chemin, où Cocotte, grâce à la disposition du terrain, s'est trouvée à l'abri du feu.

Je reste quelques instants contre le Calvaire, prêtant l'oreille. Les gémissements dans le silence de la nuit s'entendent d'assez loin; on n'en distingue aucun en avant de ce point. Sans doute le bon Dieu a permis que la fusillade ne me surprît qu'au terme de la course qu'il voulait me faire fournir dans cette direction. Je cherche donc à gagner les champs d'où m'a semblé venir, une demi-heure ou une heure auparavant, le refrain de la division.

Pour cela, il me faut longer le chemin durant quelques minutes, en revenant sur mes pas. Quelle n'est

point ma surprise de rencontrer des blessés que je n'ai pas vus à mon premier passage ! Ce sont, ainsi que je l'apprends en les interrogeant, de malheureux fantassins qui, perdus dans les vignes où tout à l'heure encore ils demeuraient blottis, ont pris la fuite au commencement de la fusillade. Les balles couraient plus vite qu'eux. Que n'avaient-ils pris comme nous la précaution de se coucher!

Bientôt je retrouve l'artillerie avec laquelle je suis venu ; puis, massés sur différents points, plusieurs de nos bataillons. On ne parle partout que de la fusillade qui vient d'avoir lieu ; elle a porté en éventail sur une très-grande étendue de terrain. Des balles sont venues s'aplatir sur les canons ou leurs affûts, mais en petit nombre, à raison de la distance. Elles ne paraissent pas avoir fait de victimes dans cette région ; les quelques blessés qui s'y trouvent encore étaient frappés auparavant.

Malgré ce peu de résultat matériel, les Prussiens n'ont pas dépensé en vain leur poudre et leur plomb ; l'effet moral de ce retour offensif paraît désastreux. L'inquiétude des troupes, surprises par la nuit dans des positions mal connues, en face d'un ennemi qui, reculant à huit heures, revient nous attaquer à neuf heures et demie, n'est que trop manifeste. Plusieurs chefs de corps m'expriment leurs craintes sur la façon dont les choses pourraient tourner à l'aurore.

Quelques officiers prétendent bien que la fusillade de tout à l'heure provient de Français, et doit être le résultat d'une erreur. Pour moi qui, pendant toute sa durée, ai pu étudier le sifflement des projectiles, je

crois bien avoir reconnu celui de la balle du fusil Dreyss, assez différent de celui de la balle du Chassepot pour qu'une oreille tant soit peu exercée ne s'y trompe pas. D'ailleurs, un capitaine met fin à la discussion en affirmant qu'aux premiers coups de fusil il se trouvait à l'entrée de Servigny, et qu'il a parfaitement entendu les commandements en allemand.

Je fais un très-grand trajet sans avoir, grâces à Dieu, de nouvelles occasions d'exercer mon ministère. Le terrain étant occupé de distance en distance par nos troupes, les blessés les plus gravement atteints sont déjà enlevés ; d'autres sont couchés près des bivouacs. Mais l'état de ces derniers demande plutôt quelques paroles réconfortantes, à l'occasion même un mot joyeux, qu'une application de sacrements.

La nuit commence à être bien fraîche : mes jambes sont tout engourdies par le froid. Un feu de bivouac brille au loin dans un fond ; c'est le seul, car probablement défense a été faite cette nuit-là d'en allumer. Je me dirige de ce côté-là.

Au bord d'un petit bois, une centaine d'échalas bien secs, artistement disposés par des soldats, forment le plus coquet petit bûcher qu'on puisse voir. La large flamme aux vives clartés, qui s'élève au-dessus, ne réjouirait pas pourtant les yeux du propriétaire de la vigne voisine.

Je ne sais quelle mauvaise langue accuse le paysan français de préférer sa vache à tout, même à sa femme. Ceux qui connaissent les indigènes de la contrée dont Metz est le chef-lieu peuvent attester que l'accusation, pour eux du moins, est atrocement colomnieuse : ce

à quoi ces braves gens tiennent le plus au monde, c'est à leurs échalas.

Le général Aymard, commandant la quatrième division de notre corps d'armée, avec tout son état-major, forment un vaste cercle autour du foyer. Sur un point de la circonférence il y a deux ou trois blessés qu'on a couchés là pour qu'ils aient moins froid en attendant des moyens de transport. Je prends place entre deux officiers d'état-major, le temps nécessaire pour remettre mes jambes dans leur état normal.

Mais la présence du général Aymard m'avertit que je sors de mon terrain; au reste, il est rare, dès que je ne suis plus au milieu de mes troupes, que l'attitude de mon entourage ne m'avertisse pas bien vite. Chez les soldats, le respect fait souvent place à des réflexions malveillantes; chez les officiers, une politesse froide, où parfois la défiance perce visiblement, remplace la cordialité : on ne me connaît pas, et de fait je pourrais tout aussi bien être un Prussien, affublé d'une soutane pour espionner plus aisément, qu'un Français cherchant à soulager ses compatriotes souffrants.

Je reviens donc sur mes pas, bien que par un autre chemin, afin de multiplier les chances de rencontrer quelqu'un des malheureux que je recherche; mais je n'en trouve plus un seul.

Un petit sentier se rencontre, étroit et raide; on me dit qu'il descend à Nouilly. Je ne tarde pas à regretter de m'y être engagé; il me semble voir dans l'obscurité des fondrières presque tout le long de la petite

ligne blanche ou Cocotte pose le pied. Le moindre faux pas pourrait être funeste à la monture aussi bien qu'à son cavalier; mais le parti le plus sage, est de me fier à l'œil et au jarret de ma bête. Je lui lâche donc la bride sur le cou, et elle m'amène sans accident jusque dans la vallée, où je retrouve le ruisseau de Vallières courant entre les saules.

Un chemin vert, qui longe la rive, me conduit jusqu'à Nouilly; là je rencontre des hommes du train avec des cacolets. Les bêtes sont arrêtées sur la route; les hommes boivent. J'ai beaucoup de mal à les faire remettre en mouvement, après leur avoir indiqué le chemin où doivent se trouver encore un grand nombre de blessés non relevés.

Passé Nouilly, je n'ai plus rien à faire, sinon regagner Vallières au plus tôt. La route paraît absolument déserte. J'arrive à Vantoux sans avoir fait d'autre rencontre que celle de notre compagnie du génie qui retourne au camp.

Au milieu de Vantoux, dont la population semble dormir comme en pleine paix, et où l'on ne voit rien qui ressemble à une ambulance, un groupe de fantassins marche dans la direction de Metz. Comme il n'y a pas d'officier avec eux, je leur demande où ils vont.

— Nous cherchons notre régiment.

— Comment, c'est par là qu'on s'est canonné jusqu'à la fin du jour; c'est par là qu'on se fusillait encore tout à l'heure; et vous allez chercher votre régiment du côté des tours de la cathédrale !

Les pauvres diables semblent un peu honteux, et font mine de rebrousser chemin; mais je n'ai pas le

loisir de m'assurer s'ils regagnent vraiment le champ de bataille.

A l'entrée de Vallières, on rencontre à main gauche, une usine installée sur le ruisseau ; là sont déposés un grand nombre de blessés. Le propriétaire, M. W***, se trouve sur la porte ; il m'assure qu'aucun n'est assez malade pour avoir besoin de mon ministère ; il me promet, de la façon la plus positive, qu'aussitôt que l'un de ceux qu'il a déjà ou qu'on lui amènera encore se trouverait dans ce cas, il ne manquerait pas de faire appeler M. le Curé, l'abbé B*** ou moi-même. Sur cette assurance, cédant aux conseils de la fatigue, je ne mets même pas pied à terre. Hélas !...

Avant d'aller prendre le repos que mes membres brisés commencent à réclamer impérieusement, je prends la précaution d'aller sonner au presbytère. Personne ne me répond ; mais j'apprends que M. le curé est dans le village, se consacrant depuis le tantôt à nos pauvres blessés avec un zèle admirable. L'abbé B*** doit en faire autant : c'est lui qui a la charge des ambulances de Vallières, et il s'est prononcé maintes fois avec tant d'énergie sur le devoir de ne pas les quitter pendant l'action, que je m'endors sans l'ombre d'un doute au sujet de sa présence.

Il est deux heures et demie du matin.

Jeudi, 1er septembre 1870.

A cinq heures du matin on vient m'éveiller pour un capitaine qui se meurt chez l'institutrice ; je m'y rends en toute hâte, mais en arrivant je ne trouve qu'un cadavre. En même temps j'apprends que deux ou trois autres blessés sont morts pendant la nuit à l'usine. Parmi eux était un officier qui a demandé un prêtre à plusieurs reprises.

— Comment ! mais M. W*** m'avait promis de la façon la plus formelle de faire prévenir l'un de nous.

— Eh, Monsieur l'aumônier, on a bien cherché M. le curé ; mais il n'était pas au presbytère, et l'on n'a pas su le trouver.

— Et l'abbé E*** ?

— L'abbé E*** ! Vous ne savez donc pas qu'il est parti pour Metz, hier soir ?

— Parti !... c'est impossible !... Mais enfin, moi, j'étais là !

— On vous a bien cherché aussi ; mais on n'a su qu'au jour, par conséquent trop tard, dans quelle maison vous étiez logé.

Je suis consterné ! La journée commence bien mal.

Cependant la canonnade et la fusillade reprennent leur concert d'hier soir ; le départ de l'abbé E*** pour

Metz n'est que trop réel (1); je me hâte de faire la visite des blessés déposés dans Vallières; puis, suppliant le pauvre vieux curé de veiller tant sur ceux-là que sur ceux que l'on pourra ramener encore, je remonte à cheval pour regagner le champ de bataille.

Entre Vantoux et Nouilly, sur la droite, à l'abri des bâtiments du moulin de Goupillon, quelques-uns de nos majors ont établi une ambulance volante. Mais on y amène très-peu de monde, et les blessés arrivent tous par la route. Il vaut donc mieux avancer davantage.

Je gagne Nouilly à travers des sifflements qui me font m'allonger à tout moment sur le cou de Cocotte. Le village présente le même aspect que la veille; il est plein de nouveaux blessés, qui m'arrêtent longtemps.

Les ayant tous visités, je me porte encore de l'avant, lorsqu'arrive le capitaine Dumas, de notre état-major. Il me fait rebrousser chemin; nos troupes reculent, le village peut se trouver dans un moment un des points les plus exposés au feu; il serait prudent d'évacuer les blessés en toute hâte.

Sur son invitation à m'occuper d'avertir les chirurgiens, je regagne la grange où deux ou trois d'entre eux sont en train d'opérer. Le major principal, tiré un moment à part, afin de ne pas inquiéter tout le monde

(1) M. E*** a depuis expliqué ce déplorable départ : il s'était rendu à Metz près du général Decaen, dont l'état s'aggravait, et qui devait bientôt mourir.

mal à propos, est à peine averti de l'état des choses, qu'il donne des ordres immédiats pour l'évacuation.

En sortant de Nouilly, je m'aperçois que le corps de M. Antonin de Champs n'a pas été relevé; il est là, dans la même attitude qu'hier; seulement les mouches commencent à voltiger au soleil par dessus le crâne évidé. Ce spectacle est navrant; je retourne à Nouilly demander quatre hommes de bonne volonté.

Des musiciens s'offrent avec empressement; ils viennent dans la vigne, enveloppent la tête fracassée du mort avec un grand mouchoir de coton à carreaux, puis le descendent jusqu'à la route.

A ce moment passe un convoi de véhicules recrutés un peu partout pour le transport des blessés, qui s'en retourne chargé. Nous avisons une carriole sur laquelle deux hommes peuvent tenir aisément étendus. Elle ne porte qu'un blessé; on fait ranger ce pauvre garçon, et l'on couche le cadavre à côté de lui. Le conducteur le remettra à M. le curé de Vallières, en le priant de le faire déposer dans un lieu convenable en attendant notre retour.

Nouilly une fois évacué, le moulin de Goupillon devient le lieu de dépôt le plus rapproché du feu pour les blessés. J'y retourne donc.

Au bout de quelque temps, nous apercevons sur le flanc du coteau, de l'autre côté du ruisseau, un de nos régiments qui se replie : l'ordre de marche est parfait, on voit que le feu de l'ennemi ne le suit pas dans sa retraite.

Dire l'effet produit sur nous par ce spectacle est impossible. Voilà donc toutes nos espérances de la

veille définitivement renversées. Je traverse le ruisseau et je cours aux officiers les plus voisins.

— Eh bien, messieurs?

— Eh bien, vous le voyez, nous nous replions. L'ordre est donné, mais nous ne savons vraiment pas pourquoi.

Ils paraissent consternés.

A partir de ce moment, la retraite continue; on ne nous rapporte plus de blessés. J'ai à peine eu deux heures de repos la nuit, je n'ai ni soupé hier soir ni déjeuné ce matin; la faim et la fatigue me ramènent à Vallières.

En repassant au carrefour où le général nous annonçait hier que nous allions coucher à Thionville, je rencontre l'abbé Jacques avec un père mariste. Ces deux excellents prêtres viennent chercher l'occasion de se rendre utiles sur le champ de bataille, mais ils sont à pied, et l'on bat en retraite, double raison pour qu'ils arrivent bien difficilement à quelque résultat. Comprenant que leur confrère a vu tous les blessés rapportés de ce côté dans nos lignes, que nous ne pouvons rien pour les autres, au moins à l'heure présente, et qu'il faut forcément les abandonner aux soins des aumôniers catholiques de l'armée prussienne, ces messieurs se décident à revenir à Vallières.

Nous rencontrons en route les voltigeurs de la garde; ils avancent pour nous soutenir. Hélas! il est trop tard.

En effet, le feu cesse complétement. Il est midi.

Vallières ne contient plus un seul blessé; tout est

évacué sur Metz, et ceux que l'on ramène encore ne s'arrêtent plus au passage.

Même jour, trois heures.

Après avoir partagé le dîner de l'excellent curé de Vallières et pris une ou deux heures de repos, je remonte à cheval pour voir si maintenant que tout est fini, l'on peut parvenir jusqu'aux blessés que nos troupes ont laissés derrière elles en se repliant. A l'entrée de Vantoux, je rencontre le général Metman qui rentre avec son état-major.

— Bonjour, monsieur l'aumônier, me dit-il au passage. Notre affaire, à nous, est finie; mais il n'en est pas de même de la vôtre. Nous laissons sur le terrain bien des pauvres gens blessés; voyez si vous pouvez nous en ramener quelques-uns.

— Mon général, c'est précisément dans cette intention que je partais. Mais je n'ai pas de moyens de transport; ne pourriez-vous pas me donner quelques cacolets?

— Oh! pour cela, impossible! Les Prussiens ne le permettraient pas; et vous feriez tirer sur vous en même temps que sur les hommes, dès que l'on apercevrait les pantalons rouges. Faites comme vous pourrez; voyez si les paysans veulent vous aider, et surtout tâchez de ne pas vous faire prendre.

Ne pas me faire prendre! me dis-je en m'éloignant;

c'est fort bon à dire. On ne peut pourtant pas jouer à cache-cache avec une armée, surtout si l'on cherche les blessés en rase campagne. Le mieux est d'y aller franchement, et quand je rencontrerai les Prussiens, de leur adresser la parole le premier. Cela m'a réussi le lendemain de Gravelotte, cela me réussira peut-être encore aujourd'hui.

J'arrive bientôt à Nouilly. (1)

Le village n'a plus ni maire, ni curé; beaucoup d'habitants sont en fuite. Je m'adresse à quelques-uns de ceux qui restent; ils me renseignent assez volontiers. On entend, disent-ils, des blessés gémir dans la vallée, au delà du village, à des endroits qu'ils indiquent d'une façon assez précise. Mais, quand je leur demande de me procurer une prolonge attelée avec de la paille, puis de venir avec moi relever ces pauvres gens, les uns s'en vont sans répondre, d'autres allèguent la fatigue, d'autres la peur de l'ennemi, d'autres je ne sais quoi, et je ne trouve pas un homme de bonne volonté.

Oh! l'infâme espèce! Ils sont là quatre, assis sur un banc de pierre contre une porte; ils étaient tout à l'heure autour de moi, et maintenant ils continuent à me fixer d'un air moitié idiot, moitié narquois.

(1) Le récit qui va suivre a déjà paru dans les feuilletons de l'*Univers*. Il a froissé les susceptibilités de quelques Lorrains annexés. Mais j'ai prévenu nos lecteurs que j'écrivais une histoire, et non des récits de fantaisie. Je reconnais d'ailleurs avec joie qu'on aurait tort de conclure de la lâcheté de certains paysans à un manque de cœur général dans la contrée.

Le sang me bout dans les veines. Je pousse ma jument devant eux.

— Misérables! vous êtes sans pitié pour de pauvres jeunes hommes qui ont reçu les coups de l'ennemi en vous défendant, vous, vos familles, vos maisons et vos terres! Mais vous n'avez donc pas peur que Dieu vous maudisse! N'êtes-vous pas déjà assez frappés?... Tenez, je ne suis pas prophète, mais je vous prédis que ce que vous avez vu n'est rien auprès de ce que vous verrez; car votre inhumanité est un de ces crimes qui provoquent trop fort la justice divine pour ne pas être châtiés dès ce monde.

Peut-être suis-je tout simplement absurde en me laissant emporter par l'indignation; peut-être aussi ces animaux ne comprennent-ils pas le français. Toujours est-il qu'ils me regardent avec de gros yeux ronds, précisément comme ils regarderaient la lanterne magique.

En tout autre temps, ce seul regard me ferait rire; mais pour le moment, je ne suis pas d'humeur à me laisser égayer.

Comment faire?

Pendant que je me creuse en vain la cervelle, deux jeunes gens s'approchent.

— Monsieur, nous ne sommes pas d'ici, nous, nous sommes de Metz; si vous voulez, nous vous aiderons.

L'un de ces braves garçons a, dans le village, un parent qu'il est venu voir; il le décide à se joindre à nous.

Un quatrième auxiliaire se trouve enfin, non sans peine.

Reste à avoir une prolonge. Heureusement il s'en trouve une à l'entrée du village, qui provient sans doute d'une réquisition faite ailleurs et que personne ne réclame : les Prussiens l'ont laissée là lors de la bataille de Borny. Nous la réquisitionnons à notre tour. Un paysan, moins barbare que les autres, consent, dès qu'il a l'assurance de n'être pas inquiété à Metz et de ressortir librement, à venir avec son cheval. On réunit quelques bottes de paille. Enfin nous pouvons avancer; mais on a tellement perdu de temps en pourparlers, en hésitations, en allées et venues inutiles, qu'il est près de six heures.

Nous voici à l'œuvre. Les premiers blessés se rencontrent dans le fond de la vallée, sur les bords du ruisseau; nous en relevons là une demi-douzaine. Mais que de mal pour cela!

A part les deux jeunes gens de Metz, mes hommes laissent voir à chaque pas qu'ils ne font la chose qu'à contre cœur. Pour porter un blessé jusqu'à la voiture, nous le couchons sur une toile de tente, objet toujours commun sur nos champs de bataille, que nous soulevons par les coins; mais je ne puis faire faire cette besogne par trois de mes aides qu'à la condition de prendre moi-même le quatrième coin.

Vous croiriez peut-être que l'indigène resté libre se repose, pendant que nous nous fatiguons. Point du tout! le voici qui se faufile derrière une haie, sous prétexte d'aller voir un blessé qu'on entend se plaindre à quelque distance; mais arrivé près de l'homme, il s'empare de son sac et de son fusil et s'enfuit avec ce butin.

A cette vue, mon indignation ne connaît plus de bornes. Sitôt notre blessé déposé, je saute sur Cocotte, et en quatre temps de galop je fonds sur le voleur.

Je ne sais trop ce que je viens de lui dire; mais ceux qui me verraient à l'heure qu'il est me croiraient difficilement un caractère paisible. Ma main est levée, frémissante, sur la tête du pillard; il s'empresse de déposer le chassepot, et pliant les épaules, il revient vers la voiture, où il dépose le sac. Je crois lui avoir fait assez peur pour qu'il n'ose plus toucher ni à celui-là, ni à d'autres. Nous nous remettons à l'œuvre.

Jusqu'à ce moment, nous n'avons vu d'autres Prussiens que deux ou trois uhlans qui battaient la campagne sur les hauteurs à notre gauche, par conséquent entre nous et le camp français. Ils ne semblent pas avoir fait attention à nous. Mais voici que tout à coup dans la vigne qui descend à droite, de l'autre côté du ruisseau, presque jusqu'à sa rive, un mouvement se produit. Je me retourne au bruit, et je vois sortir du milieu des pampres la tête, puis la poitrine de deux fantassins ennemis armés de leurs fusils. Ils me font signe de venir à eux.

Heureusement, nos hommes sont restés en arrière, et probablement les saules leur cachent cette petite scène; sans quoi ils seraient capables de me planter là du coup avec la voiture et les blessés déjà recueillis !

J'avance vers les Prussiens; l'un d'eux est un beau garçon à cheveux et à barbe noirs, de vingt-cinq à trente ans, qui parle assez bien le français. Je commence par lui expliquer les motifs de ma présence dans la vallée, ajoutant que je m'attendais bien à les

rencontrer, eux ou leurs camarades, mais que malgré cela j'étais venu avec une pleine confiance, ne croyant pas que, dans une guerre entre peuples civilisés, un homme remplissant une mission d'humanité sous le couvert d'une neutralité absolue, pût être inquiété. Sa réponse est polie et bienveillante : il m'assure que je peux aller et venir très-librement.

— Mais, ajoute-t-il en tapant sur le canon de son fusil, si c'était vos *soldates*, ce serait autre chose.

Son compagnon, gros blond à physionomie insignifiante, me fixe pendant tout cet entretien sans rien dire : sans doute il n'entend pas un mot de français.

En revenant près de la voiture, sur laquelle il y a place encore pour un ou deux blessés, mes hommes me font remarquer qu'elle sera trop chargée pour être traînée jusqu'à Metz par un seul cheval. Heureusement cette nouvelle difficulté se lève assez vite : l'adjoint de Nouilly, qui vient de rentrer chez lui, nous procure une seconde bête.

Pendant que les paysans vont la chercher, je pousse une reconnaissance dans le but de découvrir quelque malheureux que nous sauverons en complétant avec lui notre chargement.

Au milieu des morts qui sont dans la vallée, gît un mulet tué avec son cacolet sur le dos, ce qui prouve qu'on a ramassé là des blessés pendant l'action. Aussi n'en reste-t-il pas beaucoup. Après un assez long détour, je n'en retrouve qu'un seul, presque sur la hauteur, à l'endroit où étaient les uhlans, il y a une heure : il a l'épaule fracassée.

Comment faire ? Nous sommes loin de la voiture,

et je connais assez mes hommes pour songer à tout, excepté à les amener jusqu'ici.

Le blessé déclare d'abord qu'il ne pourra pas marcher.

— Allons, mon pauvre enfant, essayez. Un petit effort!... Vous êtes faible, cela se conçoit; mais une fois à la voiture, vous n'aurez plus qu'à vous laisser porter.

Après bien des *ouff* et des *aïe*, le voilà sur pied, et il marche bien vingt pas; mais soudain il pâlit, et s'il n'est soutenu, il va tomber. Je prends le parti de descendre de cheval et, la bride passée au bras, je le soutiens tout le long de la côte, en sorte que nous arrivons sinon sans peine, au moins sans encombre à la voiture.

Les paysans ne sont pas encore prêts à partir, mais le chargement est complet. C'est égal, je vais faire encore un tour; qui sait s'il ne sera pas utile?

Je rencontre tout d'abord de nouveau mes deux Prussiens de tout à l'heure. Le brun tient une bouteille vide à la main.

— Nous avons bien soif, me dit-il; peut-on trouver de l'eau par ici?

Je ne sais en vérité pourquoi ni eux ni moi ne songeons au ruisseau, qui est pourtant tout proche de nous. Je réponds :

— Je crois me rappeler qu'il y a une fontaine au milieu du village.

— Oui, mais n'y a-t-il pas des *soldates* français?

— Pas un seul.

— Parole d'honneur? (*Sic.*)

— Parole d'honneur. Au moins n'y en avait-il pas un seul il y a une heure, et je serais bien étonné qu'il en fût venu depuis.

Là-dessus, ils se dirigent vers le village, lorsque je les rappelle pour leur demander à mon tour quelque chose :

— Vous n'êtes pas seuls par ici, n'est-ce pas? Je voudrais bien parler à un de vos officiers.

— C'est facile, vous n'avez qu'à monter par ce sentier, toujours tout droit.

— Oui, mais si je rencontre dans la vigne quelques-uns de vos camarades, ils ne tireront pas sur moi?

— Non, non, pas de danger. Seulement, faites cela à tous ceux que vous verrez.

En même temps, il tire son mouchoir de poche et l'agite avec la main.

— Très-bien, et merci.

En montant le sentier, je le reconnais pour celui qui m'a ramené la nuit dernière à Nouilly. Les fondrières ont une existence très-réelle, mais de jour elles sont peu dangereuses. J'interroge avec soin l'épaisseur de la vigne à droite et à gauche : la précaution n'est pas inutile, car cette côte foisonne en Prussiens. En voici deux, puis quatre, puis des groupes plus nombreux. Ils se dressent pour me regarder; mais grâce au jeu de mon mouchoir, je ne recueille d'autres démonstrations que des sourires pacifiques et des gestes de la main qui signifient : « Passez! »

Tout à coup, derrière un mur qui s'étend jusqu'au sentier perpendiculairement à sa direction, j'aperçois

tout un bataillon. Cocotte est si bien lancée qu'elle ne ne peut s'arrêter tout court. Les officiers ont donc pu croire que je voulais passer outre sans permission; aussi m'entends-je immédiatement interpeller en un français scandé à la tudesque.

— Hé! monsieur, ne passez pas sans me parler, je vous prie.

En me retournant, j'aperçois mon interlocuteur; c'est un grand jeune homme blond, à physionomie assez douce.

— Vous êtes officier, monsieur?

— Oui, lieutenant.

— J'en suis enchanté, monsieur, et j'avais d'autant moins envie de passer sans vous parler, que si je suis monté jusqu'ici, c'est seulement parce que deux de vos hommes m'ont assuré que j'aurais l'honneur de vous y rencontrer.

Là-dessus, mon lieutenant fait deux pas; se plaçant nez à nez avec Cocotte, il salue militairement avec cette grâce particulière à la race germanique, et sans me quitter de son œil bleu-faïence, il articule :

— Eh bien, monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

En même temps le bataillon tout entier fait cercle autour de nous; un certain nombre d'hommes qui se trouvaient à l'écart arrivent en courant pour ne rien perdre au spectacle. Les plus éloignés allongent la tête entre les épaules des plus voisins. C'est une seconde représentation de l'arrivée d'un uhlan prisonnier dans notre camp; et bien que l'âge moyen des soldats qui m'entourent paraisse supérieur à celui des nôtres,

leur curiosité enfantine se manifeste absolument de la même façon.

Je commence par décliner ma qualité et exposer le motif qui m'a amené dans la vallée ; je raconte mon entrevue avec les deux fantassins, et je rends hommage à leur politesse et à leur bienveillance.

— Au reste, monsieur, ajouté-je, ces procédés ne m'étonnent point. Vous comprenez que si je viens au milieu de vous, seul et sans armes, c'est que je compte sur votre loyauté. C'est ainsi qu'il convient d'en agir dans une guerre entre deux grands peuples civilisés, et vous ne faites que nous rendre la réciproque de nos procédés. Ainsi, je puis vous assurer, monsieur, que nous traitons parfaitement vos prisonniers, et que ceux de vos blessés qui restent entre nos mains sont aussi bien soignés que les nôtres.

— Monsieur, c'est de même chez nous. Et vous êtes tout à fait libre pour votre mission d'humanité ; personne de nous ne vous inquiètera... Est-ce que vos blessés sont bien nombreux ?

Déjà, je me reproche d'avoir, par inadvertance, appris tout à l'heure à deux fantassins ennemis que le village de Nouilly était absolument déserté par nos troupes. On ne m'y prendra plus.

J'élude cette première question ; ce qui n'empêche pas le lieutenant de m'en poser une seconde.

— Est-ce vrai, monsieur, qu'hier soir on a illuminé à Metz ?

Ah ! ah ! me dis-je, mon bonhomme, tu supposes donc que les habitants de cette bonne ville n'étaient pas trop tristes de la façon dont la journée venait de

se terminer pour vous. Eh bien! il ne me plaît pas de satisfaire ta curiosité sur ce sujet plus que sur l'autre.

Voici ma réponse :

— Monsieur, je ne puis vous dire ce qui s'est passé à Metz hier soir, attendu que j'étais sur le champ de bataille. J'y ai passé presque toute la nuit, et même vos hommes, qui ne me reconnaissaient pas dans l'obscurité, ont tiré sur moi d'importance.

Bien que ces dernières paroles soient accompagnées d'un sourire qui leur enlève tout caractère acrimonieux, elles semblent blesser profondément le lieutenant. Il se raidit plus fort que jamais, ramène la main droite à la visière du shako, et d'un ton de prince voulant faire entendre que l'audience est terminée :

— Monsieur, dit-il, vous êtes libre de ramasser tous vos blessés.

— Pardon, monsieur, mais j'ai encore quelque chose à vous demander. Je ne puis emmener cette fois qu'un nombre assez restreint de ces malheureux, et cela avec une seule voiture. Dans le cas où je reviendrais avec un plus grand nombre de prolonges, me laisserez-vous toujours la même liberté?

— Monsieur, ceci est plus grave. Je dois en référer à mon commandant.

Survient le commandant, que je n'avais pas encore remarqué. C'est un gros homme ventru, pataud, court de taille, sentant le parvenu d'une lieu ; son petit œil gris, enfoncé sous d'épais sourcils qui jadis ont dû être noirs, me fixe avec un attention qui ne paraît pas exempte de défiance.

Je prends mon visage le plus épanoui pour supporter

ce regard pendant le dialogue qui s'engage en allemand entre les deux officiers. Enfin, le plus jeune, ayant repris toute la bonne grâce dont est susceptible un gentilhomme d'outre Rhin, m'apprend qu'une liberté entière me sera laissée, mais à condition que je ne prenne mes véhicules que dans les villages occupés par l'armée française, ceux des autres villages appartenant, par droit de conquête, à l'armée allemande.

Là-dessus, dernier échange de saluts, les fantassins ouvrent le cercle, et je pars au grand trot.

Le premier usage que je fais de la liberté reçue, c'est de longer à travers les champs et les vignes le flanc de la vallée sur lequel je me trouve. On n'y rencontre que des morts appartenant à l'ennemi : ils paraissent plus nombreux que ceux de notre armée sur l'autre flanc.

Au bout de cinq à six cents mètres, je descends dans les prés, sans rien apercevoir tout d'abord. Mais tout à coup, au pied d'un arbre à quelque distance, un bras, qui semble sortir de terre, s'agite pour m'appeler. Je cours de ce côté et je trouve dans un fossé un de nos pauvres soldats frappé d'une balle à la cuisse. Il est là depuis le matin. Une des premières paroles qui s'échappent de ses lèvres, parole déjà entendue mainte fois sur celles de ses compagnons d'infortune, mais qui m'émeut toujours profondément est celle-ci :

— Pauvre mère, si elle me voyait !...

— Eh ! mon pauvre enfant, votre bonne mère serait très-affligée de vous savoir blessé ; mais sans doute elle remercierait Dieu de ce que vous n'avez pas été tué. Et puis songez donc comme elle sera heureuse

quand vous irez mieux, et que vous pourrez retourner chez vous en congé de convalescence, avec une bonne cicatrice dont vous aurez le droit d'être bien fier. Souffrez-vous beaucoup ?

— Non, pas trop. Mon plus grand mal depuis le matin, ç'a été la soif; mais les Prussiens sont passés par ici, ils m'ont donné à boire.

— Voyons, pouvez-vous vous soulever ? Essayons.

Mais toute tentative est vaine ; le malheureux a, la cuisse fracassée. Pas moyen seulement de le charger sur Cocotte. D'un autre côté, je ne pourrai jamais amener mes tristes aides de Nouilly jusqu'ici pour l'enlever, et puis il serait nuit close avant que l'opération soit à moitié. Il faut donc le laisser aux Prussiens.

C'est atroce d'abandonner ainsi un homme qui souffre. Mais que faire ?

Je confesse ce malheureux, je l'exhorte à l'espérance, à la confiance en Dieu ; puis..... je m'éloigne.

En regagnant la prolonge, je rencontre dans le fond de la vallée une compagnie prussienne. Les soldats sont sur deux rangs, en ligne de bataille ; un officier semble inspecter leur tenue. Est-ce que ces hommes qui se sont battus contre nous depuis hier à quatre heures jusqu'à aujourd'hui à midi, feraient l'exercice à sept heures du soir ? Si cela est, convenons qu'ils sont autrement forts et disciplinés que nous.

Je m'arrête à cinquante mètres devant eux, demandant par gestes si je puis passer : l'officier télégraphie dans le même langage une réponse affirmative.

Une demi-heure après, nous suivons lentement la

route qui doit nous ramener à Vallières; le jour baisse sensiblement, et dans le silence du soir le bruit des roues de notre prolonge doit s'entendre au loin; mais sur une longueur d'au moins deux kilomètres, la campagne paraît tellement déserte que probablement il ne frappe aucune autre oreille que la nôtre. Enfin, dans une obscurité devenue profonde, retentit devant nous un : « Qui vive? » sonore. Nous approchons de Vantoux.

Quand nous nous sommes fait reconnaître, je prends les devants pour aller rendre compte au général de ma petite expédition. Comme pendant l'après-midi, on a évacué tous les blessés de Vantoux et de Vallières, la prolonge continue sa route jusqu'à Metz.

Au moment où je m'en sépare, tous ceux des blessés gisant sur sa paille qui ne sont pas dans l'impossibilité absolue de se mouvoir, se soulèvent avec effort. Tous tendent leurs mains pour serrer la mienne.

— Ah! disent-ils, quel service vous nous avez rendu!

Braves garçons! Comme ils sont reconnaissants!

Vendredi, 2 septembre 1870.

Quelle lugubre matinée!

Nous avions ce matin cinq officiers à enterrer ensemble, parmi lesquels le capitaine adjudant-major

Antonin de Champs et le lieutenant Trappier, mort hier matin en arrivant à Vallières, où on l'avait transporté peu après la fusillade de neuf heures et demie du soir. Le troisième est l'officier qu'un malheureux concours de circonstances a fait mourir sans sacrements à l'ambulance de l'usine, le quatrième celui que j'ai trouvé mort en arrivant chez l'institutrice. Je ne connais pas le cinquième.

Le rôle de célébrant me revenait de droit; mais M. le curé de Vallières a bien voulu s'en charger; moi, je n'étais pas sûr d'avoir l'œil assez sec pour voir clair dans le rituel. J'ai suivi avec notre état-major la lugubre procession, qui s'est arrêtée cinq fois dans le village, se grossissant à chaque station d'un cercueil. A l'église, je me suis placé dans un banc, et la tête dans mes deux mains, je me suis laissé pleurer. C'est la première fois depuis le commencement de la campagne, et depuis bien longtemps; cela m'a soulagé.

Au cimetière, on a descendu nos pauvres morts dans les fosses creusées l'une à côté de l'autre le long du mur oriental. Des marques ont été faites par les camarades de chacun, afin de pouvoir plus tard désigner à sa famille le lieu de son repos.

Le général a voulu dire quelques mots, il a parlé de vengeance : « Nous apprendrons à l'ennemi ce que valent nos morts. » Telles ont été ses dernières paroles.

Eh bien! je ne sais si tous les assistants ressentaient la même impression; mais, pour moi, ce petit discours si conforme à mes sentiments d'avant-hier au moment de l'attaque, était à mille lieues de ceux

d'aujourd'hui. Je n'étais plus capable que d'une prière : « Seigneur, donnez-nous une paix honorable ! »

Au sortir du cimetière, des camarades de M. Trappier sont venus me remercier. Pauvres nobles cœurs ! que le bon Dieu garde au moins ceux-là pour la France ! Il ne faut pas que tout ce que nous avons de généreux soit fauché par la mort.

L'après-midi, visite à Metz au colonel de Férussac : sa blessure est légère, il guérira promptement.

Le soir, au dîner, le colonel d'Orléans nous apprend qu'on va lancer un ballon qui pourra prendre nos lettres ; je passe la soirée à écrire à ma famille et à mes amis.

Samedi, 3 septembre 1870.

Un service devait avoir lieu à midi pour tous nos morts. Mais à midi et demi le général se trouvant presque seul dans l'église avec son état-major, on s'est aperçu qu'il y avait eu erreur dans les lettres de convocation envoyées aux divers corps. J'ai donc dit une simple messe basse devant une très-petite assistance.

On cause beaucoup de notre situation, à la ville et dans le camp. L'opinion générale est que nous sommes trop faibles pour forcer le blocus. Sans doute nous aurions quelque chance en répétant la tentative du 31 août, de la voir réussir et de nous éloigner de Metz. Mais cela ne se ferait pas sans des pertes énormes ; et puis, tandis que nous abandonnerions à elle-même

une ville dont les forts détachés ne sont pas dans un état suffisant de défense, nous ne manquerions pas d'être suivis et peut-être entourés de nouveau par le gros de l'armée qui nous bloque déjà. Comment se ravitailler alors? Comment ne pas craindre surtout un anéantissement complet de nos forces, suprême ressource de la France à l'heure qu'il est? Le plus sage paraît donc de rester ici, où nous arrêtons au moins l'ennemi, contraint de nous tenir en échec, jusqu'à ce qu'une autre armée puisse venir du dehors combiner une attaque extérieure avec un suprême effort de notre part.

On compte pour cela sur le brave Mac-Mahon : bourgeois et militaires l'attendent comme le messie. Mais tandis que les premiers s'imaginent entendre d'un jour à l'autre le canon annonçant son approche, les officiers les plus sérieux calculent que, pour reformer une armée suffisamment forte avec les quatrièmes bataillons des régiments de ligne et les gardes nationales mobiles, instruire ces hommes inexpérimentés et les amener jusqu'ici, il lui faut bien deux mois. Heureusement nous avons assez de vivres, à ce que l'on dit, pour attendre ce temps-là (1).

Le soir pendant le dîner on vient me prier d'aller

(1) Ces réflexions ne pourraient assurément présenter le moindre intérêt, si elles avaient été imaginées après coup. Mais j'affirme au lecteur qu'elles sont l'écho fidèle de ce que j'entendais dire et de ce que je pensais moi-même au commencement de septembre 1870. Qu'on veuille bien ne pas perdre de vue que le blocus nous tenait dans une ignorance absolue de l'état de la France, au moins depuis le 18 ou le 19 août.

en toute hâte chez l'institutrice. Je trouve un vieux soldat breton qui paraît mourant; il dit tout d'abord : « Je mourrai content, quand j'aurai fait mon affaire avec vous. » — Après l'avoir confessé et administré, je lui promets de revenir demain. Y sera-t-il encore ?

Dimanche, 4 septembre 1870.

A huit heures du matin, messe militaire dans l'église de Vallières. De l'avis du général, j'annonce, avant de monter à l'autel, d'abord que, pour réparer le malentendu d'hier, l'intention du St-Sacrifice sera appliquée à nos chers morts, ensuite qu'il y aura sermon après les vêpres pour les soldats de la division.

Quels mystérieux rapports entre les sens et l'âme! La musique militaire pendant toute la messe, les commandements : « Portez armes! genou... terre! », les tambours qui battent aux champs, font ressentir au prêtre à l'autel une impression indéfinissable. Il est vrai que les lugubres émotions de ces derniers jours, un amour toujours croissant pour mes pauvres braves soldats, y sont pour beaucoup aujourd'hui.

Au sortir de l'église, visite à mon breton d'hier soir. Il souffre beaucoup, mais il est toujours résigné.

Aux vêpres, l'église, dont le vaisseau est très-grand, se trouve remplie par nos soldats, auxquels se trouvent mêlés quelques officiers. Sermon sur le ciel : l'attention de mon cher auditoire, qu'attestent mille regards constamment attachés sur la chaire, m'aide

fort dans ma tâche. Pourtant il me semble être moins bien suivi, quand j'essaye de faire comprendre les satisfactions que l'intelligence humaine éprouvera dans le ciel.

Après les vêpres, tournée à cheval aux avant-postes : nos sentinelles ne cessent de tirailler ; l'ennemi ne répond pas.

En traversant Vantoux, je rencontre deux officiers qui m'arrêtent :

— Monsieur l'aumônier, disent-ils, il est resté en avant de Mey un certain nombre de chasseurs à pied tués dans le dernier combat ; nous craignons bien qu'on ne leur ait pas donné la sépulture. Est-ce que ce ne serait pas un peu votre affaire de voir à cela ?

En route donc pour Mey.

Je dépasse les avant-postes, sans que ni officiers ni sentinelles me fassent l'ombre d'une difficulté. Décidément la fameuse consigne du général Jarras n'est plus observée, au moins pour l'aumônier de la division.

Cinq minutes après, je suis à Mey. Je demande le curé ; il n'habite pas la paroisse. Le maire ? Il s'est enfui. L'adjoint ? Il a suivi le maire. Cependant le village est encore rempli de paysans, dont plusieurs battent leur blé dans des granges toutes grandes ouvertes.

Je demande à qui incombe dans l'état actuel des choses le soin de l'administration municipale ; mais, comme j'ai eu la maladresse de dire l'affaire qui m'amène, chacun rivalise de mauvaise volonté pour me renseigner. Enfin, à force d'insistance, je parviens à me

faire indiquer le plus ancien et le plus âgé des conseillers municipaux. C'est un des batteurs de blé, vieux paysan auquel je me suis déjà adressé tout à l'heure, et qui s'est empressé de déclarer que l'affaire ne le regardait pas. Je retourne à lui, et je l'entreprends de façon à lui faire comprendre que cette fois il me faut une solution : je lui représente le droit à une sépulture honorable des soldats morts pour lui conserver son champ et son blé, le danger de la peste pour le village, le devoir attaché à l'honneur de siéger dans le conseil de la commune. Vains efforts ! il s'obstine à répéter que *tout ça ne le regarde pas.*

— Il faut pourtant que ces braves soient ensevelis honorablement, et je ne puis moi seul les mettre en terre. D'ailleurs je ne sais pas seulement où ils sont. Vous le savez, vous ; eh bien ! venez avec moi, ou donnez-moi quelqu'un du village pour me guider. Nous verrons alors ce qu'il y aura à faire.

— Oh ! que nenni ! les Prussiens tirent sur nous, sitôt que nous paraissons au bout de nos maisons.

— Pour cela, non ! Que vous entendiez des coups de fusil, quand vous sortez du village, c'est possible ; mais, si vous aviez quelquefois senti le vent de la balle à votre oreille, vous sauriez bien distinguer quand on tire sur vous ou quand on tire ailleurs... Pourtant admettons qu'ils tirent ! Je suis à cheval, vous êtes à pied ; je marcherai devant, vous vous abriterez derrière moi et ma jument ; s'il y a une balle à recevoir, elle sera pour moi plutôt que pour vous. D'ailleurs, est-ce que votre peau est plus précieuse que la mienne.

A ces derniers mots, que je rapporte, non pas assu-

rément comme un modèle du style noble, mais comme la reproduction fidèle des discours suggérés par la circonstance, le vieux coquin croise les bras, et me fixant d'un air narquois :

— Oh ! *bin*, vous ! vous êtes payé pour ça !

La galerie, formée par les indigènes, ne disait rien. Moi, je me disais : Pauvre France ! voilà donc le dernier mot de ton sensualisme et de cette diffusion toujours croissante du bien-être matériel qu'on a osé appeler le progrès : un peuple qui n'a même plus l'idée qu'on puisse braver la mort pour autre chose que pour de l'argent !

Je m'en allais en menaçant l'indigne conseiller de revenir avec un piquet de soldats pour le contraindre à faire son devoir, mais ce n'était que pour me donner une contenance. En réalité, je sentais la difficulté d'une pareille expédition dans la zone étroite resserrée entre les avant-postes des deux armées, et je ne savais plus que faire.

Heureusement, un jeune garçon de dix-huit ou vingt ans, valet de ferme probablement, me rejoignit au bout de quelques pas.

— Monsieur, me dit-il, je ne suis pas du pays, moi, et je n'ai pas peur comme eux. Je sais où sont les hommes que vous cherchez. Si vous voulez, je vais vous conduire.

Je serre la main de ce brave garçon, et nous voilà partis.

Pas le moindre coup de feu à notre adresse.

Les chasseurs sont tous enterrés, mais de quelle façon, hélas !

Le petit bois de Mey est traversé dans le sens de sa longueur par une allée couverte, le long de laquelle règne un petit fossé garni d'herbe et de broussailles, large et profond à peu près comme un cercueil. On a couché là dedans, bout à bout, les corps de nos braves camarades, et l'on a gratté un peu de la terre voisine pour les recouvrir; mais cette opération est faite d'une façon tellement sommaire que la lumière, qui tamise à travers l'épaisseur du taillis, éclaire ici un pied encore chaussé du soulier et de la guêtre de cuir réglementaires, là une main déjà verdâtre, qui sortent du sol fraîchement remué.

Au bout de l'allée, il y a sous le bois une petite maison visiblement abandonnée.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dis-je à mon brave guide.

— Ça, monsieur, c'est la maison où des messieurs de Metz viennent faire des parties avec des dames. Ah! on s'y amusait joliment le long de cette allée, avant la guerre!

Hélas! pauvres chasseurs, serait-ce pour purifier cette terre que Dieu l'a fait arroser de votre sang généreux?

. . . .

Le soir nouvelle visite au vieux breton. Il me dit: « Dans quinze jours je serai sur pieds! » — Comme on tient à la vie!

Lundi, 5 septembre 1870.

Le matin, après ma messe, quelques hommes sont venus se confesser. C'est probablement la conséquence du sermon d'hier. J'ai pris pour système de conclure toujours en chaire à la nécessité de la pureté de l'âme et du recours aux sacrements, surtout dans une situation où la vie de chacun est constamment exposée; mais dans les conversations avec les officiers ou les soldats, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, je ne vise qu'à les connaître, à me faire connaître d'eux; je fais de mon mieux pour conquérir les sympathies. J'y gagne au moins ceci, que dans l'état de santé tous viennent à moi, au lieu de s'enfuir dès qu'ils m'aperçoivent, et que, malade ou blessé, pas un ne refuse mon ministère (1).

Mon vieux breton va beaucoup plus mal; il ne reconnaît plus ceux qui l'entourent; il m'appelle M. le major. Sa mâle figure a pris, au milieu de son délire, une expression presque enfantine; le regard fixe et il-

(2) Durant toutes mes campagnes, le seul refus d'absolution qui m'ait été fait l'a été par un vengeur de Flourens que nos soldats se disposaient à fusiller le 21 mai, près de la gare de Rennes, à Paris. Dans ma division, à Metz, beaucoup de ceux-là même que l'on a enregistrés comme tués raide, parce qu'on les a trouvés morts à la fin du combat, avaient reçu les derniers sacrements sur le champ de bataille.

luminé de je ne sais quelles indéfinissables clartés en face de quelque chose que nous, nous ne pouvons pas voir, il plisse la bouche, et le sourire demeure comme stéréotypé sur ses lèvres entr'ouvertes. Puis il commence de sortir entre ses dents déjà serrées par l'agonie une sorte de siflement rythmé, suave et doux, dans lequel en prêtant l'oreille, on reconnaît les paroles d'un cantique breton. Pauvre brave! Sa vie se replie sur elle-même. Dieu reprend pour couronner sa fin ce qui a été l'auréole de son commencement; il se retrouve pour mourir sous le toit paternel ou dans l'église de sa première communion. Comme il avait raison de dire avant-hier : « Je mourrai content! »

Le soir, je me sens la gorge fortement prise.

Mardi, 6 septembre 1870.

Nuit affreuse avec un mal de gorge et des douleurs intolérables. Je paye mes fatigues des jours précédents. M. Roustan, major du 71e, a eu la bonté de me donner ses soins.

Ceux qui mangent aujourd'hui commencent à goûter du cheval.

Mercredi, 7, et jeudi, 8 septembre 1870.

Continuation d'un état de souffrance qui ne me permet de rien consigner qui soit de nature à intéresser le lecteur.

Vendredi, 9 septembre 1870.

Au point du jour, fusillade des plus vives. Je veux me lever : impossible de tenir debout.

Dans la journée j'apprends que l'ennemi a attaqué le matin la ferme de Bellecroix, dans laquelle un bataillon du 7e de ligne était de grand'garde. Bien que parfaitement retranchés et attaqués par peu de monde, nos hommes ont abondonné la place; mais elle a été presque aussitôt reprise avec le concours de la seconde division, notre voisine. L'ennemi n'a eu que le temps de brûler et de faire sauter une partie du toit avec un sac de poudre.

J'essaye de manger, mais mon estomac ne peut rien supporter. Toujours des souffrances bien vives dans la tête et dans la poitrine.

Samedi, 10 septembre 1870.

Après des pluies torrentielles, le temps vient de se remettre au beau. Je me trouve assez bien pour me lever et aller jusqu'au presbytère.

Dimanche, 11 septembre 1870.

Ce matin j'ai pu dire la messe militaire; mais je ne me sens pas encore assez fort pour prêcher l'après-midi.

M. de Férussac m'a prié par un billet de venir le voir; je vais donc à Metz. Le bruit se répand dans la ville, d'après des feuilles allemandes qui auraient franchi les avant-postes que l'Empereur a été fait prisonnier près de Sedan avec 80,000 hommes, que la déchéance de la dynastie est prononcée et la République proclamée à Paris. Serait-ce une ruse de guerre de l'ennemi pour nous décider plus vite à capituler?

Lundi, 12 septembre 1870.

Les journaux de Metz reproduisent la rumeur d'hier, mais sans rien donner comme certain.

Vallières est plein de malades; le nombre s'en accroît tous les jours d'une manière effrayante. On en évacue aujourd'hui deux cents sur Metz; il en reste encore trois cents.

Mercredi, 14 septembre 1870.

L'abbé E***, attaché à l'ambulance du quartier général du 3e corps, dont les médecins soignent tous les malades de Vallières, a gardé jusqu'à présent une bien lourde charge. Après des instances réitérées de ma part, il se décide à m'en céder la moitié : nous nous partageons le village; il garde toutes les ambulances du côté de Metz, je prends toutes celles du côté des avant-postes.

Dans l'après-midi on vend à Saint-Julien les effets du général Manèque et de deux officiers de l'état-major du maréchal Lebœuf, tués ou morts de leurs blessures. J'achète la selle du capitaine Gisbert et les houseaux du général Manèque. Ces derniers, commandés à Metz par le général quelques jours auparavant, étaient mis par lui pour la première fois, quand il a été mortellement atteint : la doublure de celui de droite est tâchée de son sang près du genou.

Le soir, pendant le dîner, on vient annoncer à l'état-major que l'ennemi avance sur Vantoux. Nous demeurons quelques heures sur le qui-vive; enfin, de guerre lasse, nous nous couchons et nous dormons tranquilles.

Jeudi, 15 septembre 1870.

La nouvelle du désastre de Sedan et d'un changement de gouvernement se confirme. Un numéro du *Volontaire* a franchi les lignes prussiennes, et les journaux de Metz le reproduisent. Nous apprenons ainsi la création d'un gouvernement dit de la Défense nationale. Les hommes qui le composent ne me sont guère sympathiques; je ne crois pas qu'ils le soient davantage, au moins en général, à l'armée. Mais qu'ils justifient le titre pompeux dont ils ont revêtu leur association, et nous leur gardons une place dans nos cœurs à côté de tout ce que nous avons de plus cher au monde. La patrie avant tout!

Samedi, 17 septembre 1870.

Visite de l'abbé Sobaux, professeur du petit séminaire de Paris, aumônier de la 3e division du 4e corps. Il a voulu, lui aussi, partager jusqu'au bout les fatigues et les dangers de ses troupes, et il est avec elles à Plappeville, dans la position où nous étions nous-mêmes, le 19 août, au commencement du blocus. Rien d'extraordinaire de ce côté.

Nous montons ensemble au fort Saint-Julien voir M. Protche. Le colonel attend l'arrivée d'un sergent

qui doit être fusillé à cinq heures. Ce malheureux a assassiné son sergent-major d'un coup de chassepot tiré par derrière.

Pendant que nous sommes dans la casemate qui sert de chambre commune au colonel et à son chirurgien-major, un capitaine d'artillerie vient annoncer qu'une colonne prussienne défile à portée de canon du fort. Nous nous transportons tous sur la batterie de 24, à l'Est, et nous assistons au tir de six coups pointés, moitié sur la colonne, moitié sur la ferme de l'Amitié, d'où elle paraît sortir et où l'ennemi conserve toujours une grand'garde. Malgré notre cruel désir de voir porter les obus, nous en voyons seulement tomber un ou deux dans l'immense cour de la ferme, où il est impossible de juger du résultat. Quant à ceux qu'on a tirés sur la colonne, ils n'ont eu pour effet que de presser le pas des hommes et des chevaux, et de les faire disparaître dans un pli de terrain avant que les artilleurs aient rechargé.

En descendant la côte de Saint-Julien, nous rencontrons le triste cortége du condamné. Le malheureux est assis sur la paille dans une petite charrette couverte d'une bâche. A ses côtés est l'abbé Jacques, notre confrère de la 2e division du 3e corps, qui, appartenant au clergé de Metz, est demeuré en même temps aumônier de la prison militaire, comme il l'était avant la guerre.

Une grave question a été soulevée au sujet de la messe militaire. Faut-il chanter toujours : « *Domine, salvum fac Imperatorem* », alors que nous savons la déchéance de l'empire, ou bien : « *Domine, salvam fac*

Rempublicam », alors que l'on n'a pas la notification officielle de la proclamation de la République? J'ignore ce qui se fait dans les autres corps d'armée; mais pour le nôtre le maréchal Lebœuf a tranché la question à la façon d'Alexandre dénouant le nœud gordien. Il nous supprime la musique et le piquet d'honneur pour enlever à la messe tout caractère officiel; en sorte, que l'on ne chantera pas du tout.

Comme rien ne rappelle plus à nos officiers et à nos soldats que nous sommes au dimanche, l'assistance se trouve considérablement réduite. Pourtant le général est présent avec son état-major.

En revanche on colporte dans le camp l'annonce du sermon des vêpres, en sorte que l'après-midi l'église est aussi pleine que le dimanche précédent. Je parle sur l'enfer; mais je me borne, comme toujours en traitant ce sujet, à citer en y ajoutant un court commentaire, les textes de l'Évangile qui s'y rapportent. L'attention générale me prouve, une fois de plus, l'intérêt qui s'attache à une pareille question.

Après les vêpres, visite au colonel Protche. Il raconte que le condamné d'hier, arrivé trop tôt, a dû attendre jusqu'à cinq heures, moment fixé pour son exécution. Il manifestait un grand repentir et est mort très-courageusement.

Il y a aujourd'hui un mois que le blocus est commencé. Quand et comment finira-t-il?

Mercredi, 21 septembre 1870.

Voici dans ma division un nouveau condamné à mort. C'est un jeune breton, nommé M***, du 59e; il était dans les trois ou quatre cents hommes qui arrivaient à notre camp de Marienthal, au moment où le général Metman le quittait avec la brigade de Potier, le 6 août à midi. Ce malheureux partait à l'ennemi avec armes et bagages. Comme il dépassait la ligne de nos sentinelles avancées, on l'a rappelé. Il a d'abord fait la sourde oreille, et l'on a été obligé de tirer sur lui. Alors il s'est abrité derrière un buisson et il a riposté avec son chassepot, jusqu'au moment où des hommes lancés à sa poursuite ont réussi à s'en emparer. Son affaire, hélas! n'était que trop claire.

Je vais le voir à la prison de Metz. C'est un pauvre garçon qui ne paraît pas avoir l'esprit bien solide; il ne comprend ni la gravité de son crime, ni celle de sa situation. Ayant tout lieu de craindre son exécution prochaine, je lui propose de se confesser; il promet de le faire demain. Comme il ne peut être fusillé sans que l'ordre en passe par notre état-major, je n'insiste pas pour aujourd'hui.

Le soir à dîner on raconte une bien singulière histoire. Un musicien du 90e fait avec sa femme le métier d'espion. Ce couple parle cinq langues; il se donne à l'ennemi pour hollandais, et le mari fournit en preuve de sa nationalité l'acte de naissance de son

beau-frère, qu'il prétend être le sien. L'autorité française, d'accord avec eux, les expulse comme suspects d'espionnage, et les fait conduire par nos gendarmes aux avant-postes prussiens. Là ils se réclament de leur qualité d'étrangers et se font conduire à la frontière. Une fois sortis du territoire, ils se mettent en rapport avec Paris par l'intermédiaire d'un de nos consuls, et reviennent par une autre voie.

Déjà ils ont accompli de la sorte un premier voyage d'où ils ont rapporté des dépêches au maréchal Bazaine. Leur conversation confirme la nouvelle d'une défaite des Prussiens à Montrouge. (1)

Ils repartent cette fois par les avant-postes de notre division, de crainte d'être reconnus. Le mari est porteur d'un rouleau de papier cacheté semblable à une cigarette de très-petite dimension; ce sont ses dépêches. Il explique comment il trouve moyen de le dissimuler entre ses doigts ou dans sa bouche, tandis que les Prussiens le font déshabiller pour le fouiller.

L'ennemi se munit, paraît-il, de précautions bien plus grandes que nous. On amène fréquemment à notre état-major des gens suspects d'espionnage; jamais on n'en a fait déshabiller un seul.

(1) Il est superflu de remarquer que ces prétendus espions nous mentaient avec impudence.

Jeudi, 22 septembre 1870.

Les fourrages commencent à nous faire tellement défaut, que notre cavalerie et notre artillerie seront bientôt absolument démontées. Aujourd'hui, notre division se met en mouvement pour protéger une razzia de foin et d'avoine à Nouilly.

Le mouvement commence à une heure de l'après-midi. Les Prussiens nous reçoivent à coups de canon, comme nous nous y attendions bien ; puis la fusillade se met à crépiter sur toute la ligne, pendant qu'on vide en toute hâte quelques granges du village.

En somme, nous avons peu de mal. Nos tirailleurs, que je suis de très-près, s'abritent si bien en se dissimulant derrière les murs, derrière les arbres, ou en rampant à la faveur des plis du terrain, que nous avons à peine trois ou quatre blessés. Encore sont-ils légèrement atteints.

Comme l'infanterie ennemie se tient dans ses tranchées, les nôtres ne doivent pas non plus lui faire grand mal.

Parmi nos blessés, se trouve un jeune lieutenant du 7e chasseurs. Brave garçon! Atteint déjà le 18 août, il était à peine guéri qu'il est revenu au feu. Cette fois une balle vient de briser la gourde qu'il portait en bandoulière et lui a labouré la hanche gauche. Il souffre beaucoup. Tandis qu'un chirurgien et moi le soutenons chacun par une épaule, en nous abritant

derrière un pan de mur pour examiner sa blessure, les balles, qui continuent à siffler tout autour de nous, le font tressaillir à tout moment.

— Ah ! je vous en prie, s'écrie-t-il, placez-moi de façon que je n'en reçoive pas encore une !

Mais il faudrait un ricochet bien malheureux, pour l'atteindre à l'endroit où nous sommes.

Cet officier une fois pansé et expédié sur les ambulances, j'avance jusqu'à l'extrémité du village. Là, entre la route qui monte à droite et le chemin de Servigny qui s'en détache sur la gauche, en formant un angle assez aigu, se trouve un petit bâtiment derrière lequel s'abritent quelques-uns de nos tirailleurs. Mais une tranchée prussienne commande la route, et l'on ne franchit guère l'intervalle découvert qui conduit à l'endroit abrité, sans essuyer une décharge.

Au moment où je viens d'en faire l'expérience, débouche à l'entrée de la route un jeune sergent-fourrier, garçon de cinq pieds six pouces, beau comme Apollon, qui se dandine, son chassepot sur l'épaule. A peine nous l'apercevons que nous lui crions :

— Ici ! et vite ! on va vous tirer dessus !

Mais il se contente de sourire, et ni nos cris ni le bruit sec des balles qui s'aplatissent sur tous les murs voisins, ne le font changer d'allures. Seulement, quand il a essuyé une décharge sans être touché, il prend le petit trot, et toujours souriant, arrive en nous disant :

— Tiens ! ils sont donc méchants, ces gens-là ?

Cette crânerie me remplit d'enthousiasme. Les camarades du sergent, qui s'en aperçoivent, me disent :

— Ah bien, monsieur l'aumônier, vous ne le connaissez pas, celui-là. Il a été blessé sept ou huit fois, en Afrique, en Italie, partout; mais ça ne lui fait rien.

Cependant on se bat toujours sans résultat. A notre droite, couchés dans un fossé, à l'abri d'un mur crénelé, quelques hommes tiraillent incessamment; notre vue ne s'étend pas à gauche, mais le bruit qui se fait par là nous apprend que le 7e chasseurs, placé de ce côté, n'est pas inactif. En revanche, les balles ennemies pleuvent comme la grêle sur les murs et sur les toits. Nos hommes prétendent que ce sont des balles explosibles, mais j'avoue que pour le croire j'en voudrais la preuve. Je n'ai vu encore aucune blessure qui puisse être attribuée à cet horrible engin; et quant au bruit qu'on prétend être celui de son explosion, il me paraît suffisamment expliqué par le choc du projectile plein contre la pierre.

L'ordre de retraite arrive enfin. N'ayant plus rien à faire, et sûrs que nous ne laissons pas de blessés derrière nous, je remonte à cheval et je me replie comme les autres.

L'état-major, qui stationne en avant de Mey, près des fours à chaux, m'accueille avec des vivats. Un vieux capitaine sort des rangs d'un bataillon massé dans le voisinage; il me demande la permission de me serrer la main. Je ne saurais rapporter ce qu'il me dit, je crois qu'il ne le saurait pas davantage, mais nous avons tous deux des larmes dans les yeux.

En redescendant sur la route, nous trouvons deux morts du 59e, affreusement mutilés, dont un caporal.

Tous deux étaient couchés avec leur compagnie ; ils ont été tués par le même obus qui a éclaté entre eux.

Cette rencontre me surprend. Placé comme je l'étais tout à l'heure, je ne pensais plus du tout au canon, dont le bruit était couvert pour les tirailleurs par celui de la fusillade, et dont les projectiles passaient par-dessus leurs têtes pour aller tomber à près d'un kilomètre plus loin.

Même jour, 11 heures du soir.

La journée n'est pas finie. L'expédition de tantôt a montré qu'il y avait à Nouilly bien plus de fourrages qu'on ne le supposait. Ce qu'on a pu enlever est insignifiant, et l'ennemi que nous venons de mettre en éveil pourrait avoir l'idée de brûler ce qui reste, ou de l'enlever à son profit. Pour ne pas lui en donner le temps, une nouvelle expédition sera faite cette nuit même.

Un convoi de trente-huit fourgons est envoyé à Nouilly, avec deux bataillons du 29e de ligne pour le protéger. Il ne s'agit donc pas de dormir ce soir. Mais cette fois je ne marcherai pas seul.

Comme mes juments commencent à jeûner plus que de raison, il est bon de profiter de l'occasion pour fourrager un peu à leur profit particulier. Baptiste reçoit donc l'ordre de me suivre avec la Grise, qu'il devra charger pour le retour. Grande émotion du

pauvre *moblot*, à la pensée de dépasser les avant-postes, pour une affaire où il y aura peut-être des coups de fusils. Mais je m'en rapporte à lui, bien sûr que sa propre sollicitude suffira pour le mettre en sûreté dès les premières balles ; il reste à la queue du convoi, tandis que je vais rejoindre les bataillons qui sont déjà en avant sur la route.

Il est onze heures ou minuit. Le froid est vif ; un feu de bivouac se trouve fort à propos sur la route, au milieu de Vantoux. Comme notre mouvement se fait avec la lenteur extrême que commande la prudence, j'ai tout le temps de me réchauffer.

Enfin, après avoir dépassé nos dernières sentinelles, je rejoins les deux bataillons du 29e, en face de Mey. Ils avancent en silence, personne ne parle qu'à voix basse, le pas des hommes s'entend à peine. Cocotte même paraît comprendre la nécessité de la prudence : il semble que ses sabots sont chaussés de velours. Mais le roulement des fourgons qui nous suivent fait trop de bruit pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi.

Nous stationnons longtemps avant d'entrer à Nouilly, tandis que nos éclaireurs fouillent le village et ses abords.

Deux ou trois soldats, ennuyés de l'attente, allument leurs pipes ; les officiers ont grand'peine à les leur faire éteindre. Ces hommes sont assez braves ; mais la discipline laisse bien à désirer. Avec leurs maudites allumettes, ils peuvent nous faire tous prendre ou massacrer.

La route, le lecteur s'en souvient peut-être, suit

le fond de la vallée. Nous sommes dominés de toutes parts, et l'ombre des grands arbres à notre droite, celle des vignes à notre gauche, pourraient cacher toute une armée.

Pour comble d'inquiétude, voici que retentit sur notre droite, à plusieurs reprises, un petit bruit étrange ; les uns prétendent que c'est le cri d'un oiseau de nuit, d'autres croient reconnaître le sifflet des officiers prussiens.

Soudain, quelques coups de feu se font entendre en avant du village. Ce sont nos éclaireurs qui tirent ou qui sont tirés. Puis tout rentre dans le silence.

Les officiers placés en tête de la colonne, se demandent ce qu'il y a. Mais le chef de bataillon, qui commande, attend pour donner un ordre.

Moi qui suis libre, je vais voir si personne n'est blessé.

Au milieu du village, se trouve le gros de nos éclaireurs ; ils ne savent pas plus que nous ce qui vient de se passer. Eux aussi sont dans l'attente. J'attache ma jument auprès d'eux, et j'avance à pas de loup, en me rasant le long des maisons, dans la direction d'où les détonations sont venues.

Près du petit bâtiment, mon abri de tantôt, sont postés un sergent et quelques soldats. Ce sont eux qui ont échangé avec l'ennemi les coups de tout à l'heure.

— Nous étions là, sous les arbres, me dit le sergent, quand nous avons entendu quelques Prussiens qui s'avançaient vers nous à la faveur de l'ombre. Comme nous étions bien cachés, j'aurais voulu qu'on les lais-

sât venir, et sans doute nous aurions pu les faire prisonniers. Mais un de mes hommes a eu la sottise de crier : « Qui vive? » — Un Prussien a répondu : « Bah! » (*Sic.*) et ils ont tiré ; nous avons riposté, mais comme on ne voyait pas, je crois bien qu'ils se sont retirés sans avoir plus de mal que nous.

Ce fantassin ennemi, qui répond d'une façon si française, doit être un de ceux qui habitaient Paris ou quelqu'une de nos villes avant la guerre.

Rassuré de ce côté, je rentre dans le village. Les deux bataillons viennent d'y pénétrer; on range les hommes sur trois ou quatre rangs, le long des maisons qui bordent la route sur la gauche. Mais les deux compagnies les plus avancées se trouvent juste en face de la route que commande la tranchée des Prussiens, et les murs auxquels elles s'adossent sont tout mouchetés par les balles tirées sur nous cette après-midi. L'obscurité seule a pu empêcher le commandant, qui n'était pas là tantôt, de reconnaître à ce signe le vice de la disposition qu'il vient d'adopter. Aussi, à peine averti, s'empresse-t-il de déplacer les hommes qui font face à la route.

Cependant notre sous-intendant vient d'arriver avec ses officiers d'administration; on réveille quelques paysans auxquels ont fait ouvrir leurs granges. Des soldats munis de lanterne font la chaîne, et chargent les fourgons avec activité, tandis que l'intendance paye le foin, la paille et l'avoine réquisitionnés. Baptiste arrivé des derniers, grâce à sa prudence, se met pourtant en devoir de lier avec une corde huit ou dix bottes de paille sur le dos de la Grise.

Mais quelque activité que l'on mette au chargement, il a été commencé trop tard, et les premières lueurs de l'aurore nous surprennent à Nouilly; bientôt le sifflement des balles remplace le gazouillement habituel des oiseaux à pareille heure. Pourtant comme l'ennemi ne fait pas mine de sortir de ses tranchées, au lieu de répondre on se contente de presser le départ.

C'est alors un tumulte presque indescriptible. Les fourgons partent au grand trot, semant à droite et à gauche le foin et la paille surchargés sans ordre. Chaque fantassin embroche sur son sabre-baïonnette une ou deux bottes, et replace l'arme sur l'épaule, si bien que lorsque nous nous remettons en marche, les deux bataillons n'offrent, pour le cavalier qui domine les têtes, d'autre aspect que celui d'un océan de paille et de foin qui couvre au loin la route. Le pas des hommes qui marchent par dessous ajoute à la justesse de la comparaison en communiquant à leur charge un mouvement semblable à celui des vagues.

Les villageois commencent à se montrer sur les portes de leurs maisons. Une femme tend une botte de foin en disant :

— Qui la veut? Autant vaut que ce soit vous qui ayez nos vivres que les Prussiens!

Comme tous les fantassins sont déjà chargés, la botte menace de lui rester. Je la prends au passage et je l'emporte en la maintenant de la main sur l'arçon de ma selle. Les soldats rient et paraissent très-heureux de voir leur aumônier fourrager avec eux.

Les Prussiens continuent de brûler leur poudre à

notre intention; heureusement personne n'est touché, et bientôt nous sommes hors de portée.

Nous rentrons au camp à quatre heures.

Baptiste n'est pas encore arrivé quand je me couche.

Vendredi, 23 septembre 1870.

L'après-midi, voyage à Metz pour la confession de M**, que l'affaire d'hier m'a forcé de différer. Le pauvre garçon est détenu dans un cachot bas, où le jour pénètre à peine; il manifeste le désir d'être un peu moins mal logé et d'avoir quelques livres. Comme il s'est montré fort doux avec les gardiens depuis son entrée à la prison, j'obtiens pour lui, sans trop de difficulté, une cellule bien éclairée, à un étage supérieur, et quelques volumes de la bibliothèque.

En revenant, le bruit du canon, venant du côté de Vallières, me fait prendre le galop. J'apprends en arrivant qu'on se bat encore pour protéger un fourrage. Cette fois l'opération est faite à Chieulles et à Vany par la quatrième division, notre voisine de gauche; la nôtre ne fait que l'appuyer, mais elle a repris pour cela ses positions d'hier.

Des hauteurs à droite de la route et du ruisseau, qu'occupe la brigade de Potier, nous voyons deux pièces prussiennes placées en batterie en avant de Servigny; elles tirent avec une grande rapidité; à tout

moment brille le feu de l'une d'elles, puis nous entendons arriver l'obus, dont le sifflement s'accentue et devient plus strident, à mesure qu'il approche. La plupart de ces projectiles tombent dans le voisinage des fours à chaux, là où deux hommes du 59e ont été tués hier. Nous avons encore beaucoup de monde couché au même endroit; mais la chance est aujourd'hui meilleure, et personne n'est atteint.

Un paysan laboure à côté de nos soldats, par conséquent sous le feu de l'ennemi. Si nous lui demandions de s'exposer même beaucoup moins, pour relever nos blessés, il nous répondrait sans doute que nous sommes *payés pour ça.* Lui, il est payé pour labourer, et il laboure.

C'est la première fois que je puis examiner le jeu des artilleurs ennemis, qui, nous tirant habituellement à feux plongeants dans ce maudit fond de cuvette, nous atteignent sans que nous puissions les voir. Ils se déplacent à chaque instant; et dès qu'ils ont tiré quelques coups à un même point, on les voit enlever leurs pièces au galop pour se remettre en batterie dans une autre position.

Cette manœuvre a probablement pour but de dérouter la riposte de notre artillerie; mais la précaution est bien superflue, car, grâce à l'état d'épuisement de nos malheureux chevaux, grâce surtout aux barricades dont nous avons obstrué tous les chemins aux abords de notre camp, on ne fait plus avancer pour nous soutenir ni canons ni mitrailleuses. Le fort Saint-Julien tire pourtant par-dessus nos têtes, mais le petit nombre de ses grosses pièces, et les li-

mites du champ de leur tir, rendent cette protection bien insuffisante.

Des positions de la brigade de Potier, qui décidément ne paraît pas avoir à souffrir aujourd'hui, je gagne celles de la brigade Arnaudaud, plus voisine du centre de l'action. Rien non plus, grâce à Dieu, de ce côté, si ce n'est les terres labourées qui se soulèvent et volent en nuages poudreux à chaque explosion d'obus. Après avoir franchi au galop quelques passes plus dangereuses, où la seule vue d'un cavalier se découvrant suffirait aux Prussiens pour y faire braquer immédiatement une ou deux pièces, je rencontre à l'abri, derrière le bois de Mey, l'escorte du général Metman.

Au delà s'étend, jusqu'à la route de Bouzonville, un vaste champ découvert, dans lequel se trouvent rangés en grand nombre des fourgons, de la cavalerie, des chasseurs, appartenant à la quatrième division. Le maréchal Lebœuf est sur la route ; il regarde arriver les fourgons des fourrageurs qui reviennent de Chieulles au grand trot.

Il est environ six heures. L'ennemi, qui probablement a fait demander depuis le commencement de l'action un renfort d'artillerie, vient sans doute de le recevoir ; car il commence à nous accabler d'une grêle d'obus, auprès de laquelle la canonnade qui dure depuis tantôt n'était qu'une innocente plaisanterie. Les projectiles tombent et éclatent de toutes parts ; un arbre de la route est brisé tout près du maréchal Lebœuf. Le fort Saint-Julien fait rage par-dessus nos têtes; mais que peuvent trois malheureuses pièces de

vingt-quatre contre tout ce que l'ennemi vient de mettre en ligne? Tout le monde bat en retraite; aussi bien l'opération est terminée, et il est fort sot de se faire tuer sans utilité.

Au milieu du mouvement et du vacarme, j'aperçois le général Metman, placé un peu en arrière; il est encore à pied, ainsi que tout son état-major. Comme je serre la main à M. de Canisy, son officier d'ordonnance, un obus arrive sur nous. M. de Canisy se jette à terre, je me rase de mon mieux sur le cou de ma monture; l'obus nous dépasse et éclate à vingt mètres plus loin. Nous nous regardons en disant seulement :

— Eh bien! celui-là!

A ce moment, le général demande les chevaux. Sitôt qu'on les amène, nous quittons cette position aussi dangereuse qu'inutile. Mais les obus nous suivent dans notre retraite; ils arrivent bientôt jusque dans le fort Saint-Julien et dans le village de Vantoux. La nuit seule fait cesser le feu, et nous permet de manger tranquillement notre ration de cheval.

C'est la première fois que l'artillerie ennemie nous poursuit de la sorte.

En résumé, les pertes de notre division, pour aujourd'hui, se réduisent à un caporal dont le front est écorché; mais celles de la quatrième sont, dit-on, assez sérieuses. Personne n'est pourtant tombé sous mes yeux dans le moment de la plus forte canonnade.

Samedi, 24 septembre 1870.

Visite au fort Saint-Julien. Le colonel Protche a compté hier les pièces mises en ligne par l'ennemi contre nous; il y en avait *soixante-douze*. Quoiqu'il ait reçu bon nombre d'obus, il n'a pas perdu un seul homme; un projectile a éclaté dans son écurie, heureusement vide à ce moment-là.

On aperçoit à la lunette les Prussiens construisant une batterie dans le vallon à gauche de Nouilly, le même où j'ai relevé les blessés dans l'après-midi du 1er septembre. Aussitôt on tire sur eux. On leur tue un cheval, et le travail paraît interrompu.

En revenant du fort, je passe par les campements du 59e. Là se trouve un jeune Saint-Cyrien, précédemment désigné pour un autre régiment; mais surpris à Metz par le blocus, qui l'a empêché de rejoindre son corps, il a demandé et obtenu du service dans l'armée du maréchal Bazaine. J'espérais avoir par ce jeune homme des nouvelles d'un de ses camarades de promotion, à qui je m'intéresse fort. Il n'a pu m'en donner.

Quelle souffrance que d'être ainsi séparé par un rempart de fer et de feu de ceux qu'on aime, et de ne pouvoir correspondre avec eux!

Nous avons des nouvelles par un *Figaro* du 18 septembre, et une *Indépendance belge* du 20. Ces journaux annoncent que les Prussiens sont encore à douze

lieues de Paris. Nos prétendus espions du 21 nous ont donc menti.

Dimanche, 25 septembre 1870.

Très-peu de soldats à la messe; décidément la suppression de la musique et du piquet d'honneur n'est pas heureuse.

L'après-midi, sermon sur le devoir.

Après vêpres, tournée à cheval dans nos campements. On rit beaucoup au 29e de la retraite de mon *moblot* avant-hier matin à Nouilly. Dès qu'il a entendu siffler les balles, le gaillard a jeté sa paille, a enfourché la Grise, et est parti en toute hâte. Mais, une fois hors de portée, il a refait son chargement à l'aide de ce que les fourgons semaient sur la route.

Baptiste ne s'était pas vanté de son stratagème, et il se félicitait près du brave Neury de pouvoir dire qu'il avait vu le feu au moins une fois. Gageons que, s'il vieillit, il en fera de pompeux récits à ses arrière-petits-fils.

Lundi, 26 septembre 1870.

Toujours beaucoup de soldats malades dans tout Vallières; il n'y a guère de journée sans un ou plusieurs décès.

La population civile, grossie par les réfugiés, fournit aussi au cimetière son ample contingent : le curé, qui ne fait peut-être pas six enterrements par an dans les temps ordinaires, en fait un ou deux par jour assez régulièrement. Quant à nos pauvres soldats, ils ne passent pas par l'église. Pour ne pas frapper l'imagination des survivants par un spectacle lugubre trop fréquemment répété, on les met en terre à la tombée de la nuit avec une simple bénédiction.

On est venu me chercher à six heures du matin pour un de ces malheureux, qui sera de la fournée de ce soir; heureusement il a eu le temps d'être administré.

Une fois dehors, la fusillade par laquelle les avant-postes des deux armées ont coutume de commencer chaque journée, me paraît plus vive que d'habitude du côté de Belle-Croix. Tout le camp est en alerte : on dit notre grand'garde de la ferme attaquée. Je m'y transporte aussitôt; mais tout est rentré dans un calme relatif; l'ennemi, bien que tiraillant fort, n'a pas avancé, et nos hommes, soigneusement rasés ou abrités par les remparts de terre, n'ont pas été atteints.

M. E** est malade; il me cède la charge de ses ambulances avec les miennes ; mais, malgré mes instances, il veut absolument se lever le soir pour faire les enterrements de soldats.

Comme nous sortons de déjeuner, on apporte sur un brancard un jeune sergent-major du 71e. Ce pauvre enfant a la cuisse fracassée par une balle reçue en avant du bois de Mey. Sa physionomie, douce et sym-

pathique, annonce un grand courage; il paraît très-sensible à l'intérêt qu'on lui témoigne.

En sortant de l'ambulance, où il vient d'être déposé, je rencontre deux de ses camarades qui me demandent de ses nouvelles. Ces braves jeunes gens font du blessé le plus grand éloge. Je les conduis près de son brancard.

— Tenez, lui dis-je, voilà deux de vos amis qui veulent vous serrer la main. Ils vous aiment bien.

A ces derniers mots, son visage pâle s'illumine d'un sourire plein de douceur. Pauvre enfant, il paraît tout heureux d'être aimé, et il semble bien mériter de l'être!

Mardi, 27 septembre 1870.

On fait au sergent-major d'hier la résection de l'os de la cuisse. C'est une opération affreuse qui, sans le chloroforme, serait sans doute à peu près impraticable. Sept chirurgiens entourent le patient.

Il faut pratiquer d'abord avec le bistouri une ouverture assez grande pour arriver avec la main jusqu'à l'os que la balle a fracassé, puis retirer toutes les esquilles, dont une a bien six ou huit centimètres de long. Cela fait, on contourne la cuisse, de façon à faire sortir et à présenter successivement, à l'opérateur qui les scie, les deux extrémités de l'os.

Pendant ces horribles manœuvres, l'un des aide-majors renouvelle à chaque instant, sur le tampon de

coton, le chloroforme qui s'évapore; il surveille les battements du pouls et ceux du cœur, ou bien il soulève avec le doigt les paupières du patient pour interroger l'état de la pupille, afin de ralentir ou d'activer l'action de la substance soporifique.

L'opération est si longue, qu'un moment on paraît craindre que l'opéré succombe. Heureusement il s'est confessé dès hier.

Enfin, après douze mortelles minutes, on porte son brancard près d'une fenêtre ouverte; le grand air le fait revenir peu à peu, et voici qu'il se mêle à notre conversation. Il n'a rien senti, et s'est réveillé sans secousse. Mais il a besoin de repos, et bientôt il se rendort, cette fois d'un sommeil naturel. Pauvre enfant, s'il survit, il sera boiteux; mais survivra-t-il?

La tournée que je fais tous les jours, une fois au moins, quelquefois deux ou trois, dans les ambulances, est bien triste. L'état sanitaire de l'armée est de plus en plus mauvais. Nos malades sont là, par centaines, dans des granges, dans des écuries, quelques-uns seulement dans des pièces destinées en temps ordinaire à servir de logement. A part une demi-douzaine de privilégiés qui ont des lits, ils sont couchés tout habillés sur une paille que la disette de fourrage empêche de renouveler souvent. Leur sac est leur oreiller, et il n'y a pas assez de couvertures pour tous. Beaucoup ne se sont pas déshabillés, et peut-être n'ont pas changé de linge depuis le commencement de la campagne. Ajoutez à cela les inconvénients bien connus auxquels sont sujets certains malades, ceux atteints de la fièvre typhoïde, par exemple, et vous

aurez une idée de l'atmosphère infecte dans laquelle sont entassés, pêle-mêle avec des moribonds, les hommes affectés d'une simple fièvre. Un pareil séjour aggrave certainement l'état des derniers plus que toutes les drogues ne peuvent l'améliorer.

Encore s'ils étaient bien soignés! Mais hélas! Si nos médecins font en général leur devoir d'une façon assez consciencieuse, il n'en est pas de même, à beaucoup près, des infirmiers militaires, nos seuls garde-malades.

Depuis le matin, on entend la canonnade à notre droite, dans la direction du fort Queuleu. La redoute des Bordes, élevée depuis peu sur le terrain qu'occupe à côté de nous la 2e division de notre corps d'armée, se mêle de la partie. C'est encore un fourrage qui se fait par là; mais cette fois nous n'avons pas à appuyer l'opération.

On se bat aussi dans la vallée de la Moselle, du côté de Ladonchamps. D'après la direction du bruit, les troupes engagées doivent appartenir au corps Canrobert.

Ces deux combats durent jusqu'à la nuit.

Au dîner, vers huit ou neuf heures, on vient nous dire que le village de Peltre est en feu. Nous montons jusqu'aux Bordes, d'où nous voyons l'incendie dans la direction du Midi.

D'après les on-dit, nos troupes se seraient transportées tantôt en chemin de fer jusqu'à Peltre, qui est en effet sur la voie ferrée de Metz à Sarrebruck. L'ennemi aurait été surpris, on lui aurait tué beaucoup de monde, fait 150 prisonniers, et l'on aurait ramené

une quantité assez considérable de vivres pour nous et nos chevaux. L'incendie de ce soir serait une vengeance des Prussiens.

M. de Férussac, guéri de sa blessure, a repris le commandement du 71e; il a payé aujourd'hui un jambon assez petit 46 francs. Un porc s'est vendu 500 francs. Le paysan qui l'a vendu à nos officiers, a dit en s'en allant : « Ils n'auront pas besoin de le saler ; je l'ai salé en le vendant. »

Mercredi, 28 septembre 1870.

Nos chevaux meurent de plus en plus d'inanition. En voici quelques-uns, appartenant aux dragons, que l'on conduit je ne sais où, sous prétexte de les faire pâturer. Mais il n'y a pour ainsi dire plus nulle part, dans le cercle de notre blocus, un brin d'herbe qui n'ait été ou tondu, ou piétiné dans la fange. Ces malheureuses bêtes font peine à voir, tant leur squelette se dessine nettement sous une peau déjà veuve d'une grande partie de son poil. Leur œil seul accuse encore la jeunesse, et garde comme un dernier reflet de leur vigueur du mois dernier. Détail singulier, ils ont tous la queue absolument rasée par leurs voisins de corde qui en ont brouté les crins. Pourquoi ne se rongent-ils pas de même la crinière?

Au moment où le triste troupeau passe sur la grande place de Vallières, un cheval se couche et demeure sur la route dans l'impossibilité de se relever. Les conduc-

teurs, habitués à pareil accident, le laissent là et continuent leur marche.

Quelques enfants, plus compatissants, apportent à la malheureuse bête une poignée de paille qu'elle grignotte avec avidité, mais sans relever d'abord la tête étendue à terre à l'extrémité de son grand cou décharné. On trouve moyen de lui faire aussi avaler un peu d'eau. Alors elle se ranime, et dans un suprême effort parvient à se redresser, mais sans doute pour aller retomber un peu plus loin.

Tous les chevaux qui tombent de la sorte ne se relèvent pas de même. Il y a deux ou trois jours, à la porte des Allemands, j'en ai vu mourir un, tenant encore entre les dents la poignée de paille à l'aide de laquelle on avait essayé de le ranimer.

Et dire que ce sont des bêtes ainsi épuisées qui alimentent journellement notre boucherie! On juge par là du festin que nous pouvons faire matin et soir, quand notre bonne étoile ou l'intelligence et le zèle du capitaine de L***, chargé de la *popote*, ne nous procure pas au prix de quinze ou vingt francs quelque canard maigre ou quelque lapin qu'en temps ordinaire on ne voudrait pas pour vingt sous. Nous avons à la vérité quelques rares légumes, mais à prix d'or, pour ajouter à une ration devenue pour les officiers la même que pour les soldats.

L'après-midi, je vais à Metz, en compagnie de M. de la G***, commandant d'état-major du 2e corps (corps Frossard), dont je viens de recevoir la visite à Vallières. On voit tout le long de la route des tableaux qui rappellent notre état de misère.

Ce sont d'abord les champs où l'on abat les chevaux que nous mangerons demain; il en faut vingt pour alimenter le nombre d'hommes, auquel cinq ou six suffiraient dans un état d'embonpoint ordinaire. Ces cadavres écorchés étalent au grand jour une maigreur encore plus apparente et plus hideuse que lorsqu'ils étaient revêtus de leur peau; non loin des bouchers qui les dissèquent, des hommes de corvée creusent des fosses destinées à enfouir les entrailles et toutes les parties qui ne peuvent servir à l'alimentation.

Un kilomètre plus loin, à la jonction des routes de Vallières et de Saint-Julien, il y a une source saline; des tonneaux portés sur des voitures y font queue du matin au soir, tant cette eau est recherchée pour suppléer à la disette de sel, une de nos privations les plus dures. Comme les voituriers des ambulances passent de préférence, ceux des régiments attendent parfois bien longtemps.

Après avoir traversé la Moselle, sur l'un des ponts de bateaux établis par le génie pour suppléer à l'insuffisance du pont suspendu, nous longeons la presqu'île de Chambière. Les campements de la cavalerie de la garde offrent un spectacle navrant. Il y a le long de chaque corde cinq ou six chevaux morts, auxquels les voisins survivants, non contents d'avoir rongé la queue quand ils étaient encore debout, rongent encore les oreilles, dans l'espoir de retarder leur propre chute.

En face est l'abattoir, tout rempli de ces pauvres bêtes, à qui l'on épargnera tout à l'heure la lente

agonie de la faim. Quelques officiers font là d'excellentes affaires : en donnant une étrenne aux bouchers, ils substituent quelque rosse dont la valeur a toujours été à peu près nulle à un animal qui, refait par une alimentation suffisante, vaudra de nouveau les quinze cents ou deux mille francs qu'il valait il y a un mois. Mais le foin et l'avoine coûtent bien cher et nous courons risque avant peu de n'en pouvoir plus trouver à aucun prix.

A Metz, visite à l'abbé Jacques. Il me raconte une histoire bien touchante.

Il y avait dans sa division un vieux soldat, plein de piété, qui avait coutume de porter la croix dans les cérémonies de l'Église. On l'avait baptisé *le vieux porte-croix.* Comme il ne savait ni lire ni écrire, il était demeuré depuis vingt-cinq ans simple soldat.

Quand la guerre éclata, ses camarades lui dirent : « Un tel, tu vas avoir quarante-cinq ans, l'âge de ta retraite ; demande à rester au dépôt. Ce n'est pas la peine que tu viennes te faire casser la tête avec nous. » — « Non, répondit-il, je veux faire la campagne. Mon âme est à Dieu, mon corps à la patrie. Si je meurs, je suis content (*sic*). »

Depuis, ce vieux brave s'était battu à Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat ; il avait pris part à plusieurs de ces petits engagements qui sont souvent plus meurtriers à proportion du nombre que les grandes batailles. Partout il avait vu tomber des camarades à ses côtés, mais toujours il était revenu sain et sauf.

Dans l'affaire d'hier, il marcha une fois encore ; mais il fut frappé d'une balle et sentit qu'il allait

mourir. Alors il appela le lieutenant qui commandait sa compagnie, lui demanda une poignée de main, se souleva pour la recevoir, fit le signe de la croix, et retomba pour exhaler son dernier soupir.

En revenant à Vallières, je fais un détour pour traverser les campements du 59e. Un soldat vient de se couper deux doigts de la main gauche avec son chassepot, le major du régiment est en train de les amputer. Le malheureux raconte qu'en maniant son arme, il ne la croyait pas chargée, et prétend être certain qu'elle ne l'était pas à l'exercice de midi. S'est-il trompé de fusil? Un camarade lui a-t-il joué un tour sinistre? Ou bien s'est-il estropié volontairement pour se faire réformer? Les officiers n'y comprennent rien. Mais, s'il l'a fait exprès, il est bien puni, car son visage se contracte affreusement, sont front pâle se couvre d'une sueur froide, et son récit est entremêlé de cris de douleur qui ne sont certainement pas feints.

Jeudi, 29 septembre 1870.

Nouvelle visite à M***. Son pourvoi n'est pas encore rejeté; il est très-calme, et ne paraît pas croire à la possibilité de son exécution.

Vendredi, 30 septembre 1870.

Le blocus nous rend de plus en plus tristes. On lance tous les deux ou trois jours, depuis le 15, de petits ballons libres auxquels on attache des paquets de lettres avec prière à celui qui les trouvera de les porter à la poste la plus voisine. Mais l'administration militaire ne reçoit pour ces sortes d'envoi que de petits rectangles de papier pelure d'oignon de 10 centimètres sur 5. Il est interdit de les cacheter, et l'on ne peut rien y inscrire qui soit de nature à renseigner l'ennemi sur notre situation. J'use fréquemment de ce mode de correspondance, mais je me borne à écrire aux miens :

« Je ne vais pas trop mal. Nous ne souffrons pas du blocus autant que vous pourriez le croire. »

Quelqu'un de ces billets au moins parviendra-t-il à son adresse?

Samedi, 1er octobre 1870.

Toujours beaucoup de malades ; deux morts cette nuit dans la seule grange qui fait face aux fenêtres du général.

Malgré notre disette de vivres, on fait encore assez bonne chère dans les grands hôtels et les restaurants de Metz. La boutique de certain pâtissier, dont les

gâteaux sont, paraît-il, excellents, est remplie du matin au soir par des officiers de la garde. Mais ces messieurs, en se régalant de la sorte, offrent à travers la vitrine un spectacle fort désagréable aux pauvres gens qui songent à la maigre ration allouée pour eux et pour leur famille.

Le maréchal Bazaine, qui donne bien des croix à des gens très-peu méritants, vient de faire une nomination qui aura l'approbation générale dans notre division.

Le lieutenant Taillandier est décoré d'aujourd'hui. Ce brave jeune homme commande avec la plus grande distinction une compagnie de francs-tireurs choisis parmi des volontaires de toutes nos troupes. Il pousse journellement, et souvent de nuit, du côté de Nouilly, de petites expéditions dans lesquelles il a déjà tué bien du monde et fait quelques prisonniers à l'ennemi. Les postes avancés prussiens reculent presque toujours devant lui; et bien que ses hommes aient généralement l'imprudence de revenir à la débandade et sans garder le silence sur une route dominée de tous côtés, jamais l'ennemi n'a osé faire contre eux un retour offensif.

M. Taillandier reçoit mes chaleureuses félicitations avec une contenance timide et embarrassée qui charme d'autant plus que l'on sait mieux combien elle diffère de son attitude au feu.

Au dîner, nos officiers calculent qu'à raison de la nécessité de former dans l'intérieur de la France une ou plusieurs armées, un avancement considérable sera sans doute donné à des collègues qui auront

moins souffert et moins mérité qu'eux-mêmes. Il serait pourtant souverainement injuste de ne pas leur tenir compte d'une si rude campagne. Son insuccès n'est pas leur fait.

On prétend avoir entendu dire au général Changarnier que nous pouvions tenir encore deux mois. Mais nous paraissons de plus en plus incapables de nous débloquer sans un secours du dehors. Nous n'aurons plus de chevaux dans quinze jours.

Dimanche, 2 octobre 1870.

On s'attend à être attaqué. Toutes les troupes sont consignées au camp. Il faut supprimer le sermon des vêpres.

Lundi, 3 octobre 1870.

L'après-midi, visite au fort Saint-Julien. Beaucoup de Messins le prennent comme toujours pour but de promenade.

On nous donne le spectacle de deux coups tirés par la batterie du Nord dans la direction de Malroy. Bien que cette batterie ait déjà contraint l'ennemi à reculer le camp de cinq à six mille hommes qu'il a de ce côté, il se trouve presque toujours quelques Prussiens à portée de canon. Comme cette portée est de cinq kilomètres environ (pour les pièces de 24), on ne

distingue les hommes qu'avec une lunette assez forte.

Un des obus tombe sur un groupe. Le capitaine d'artillerie qui examine son effet, nous dit voir deux Prussiens tués ou blessés ; leurs camarades les entourent, et l'un se tourne vers le fort en montrant le poing.

En rentrant à notre camp, vers le soir, on m'apprend que l'ordre vient d'être donné de nous distribuer d'avance quatre jours de biscuit et de vivres de campagne (1). Cette mesure paraît indiquer l'intention de tenter un mouvement pour forcer le blocus.

Je n'attache en général aucune importance aux bruits qui courent la ville et le camp. Il y en a tous les jours quelqu'un alternativement favorable et défavorable, par conséquent presque toujours contradictoire avec celui de la veille. Mais le bruit de ce soir paraît en rapport avec l'ordre donné à l'Intendance : les Prussiens auraient été défaits sous les murs de Paris, et le roi Guillaume aurait reculé jusqu'à Château-Thierry (2).

Nous nous couchons, avec la perspective d'être réveillés dans la nuit pour le départ.

(1) L'intendance comprend sous la dénomination de vivres de campagne le riz, le sucre, le café, et le sel, quand il y en a.

(2) Cette nouvelle était fausse, comme la plupart de celles qui nous arrivaient journellement, comme sans doute aussi la plupart de celles que l'on colportait en France sur notre situation.

Mardi, 4 octobre 1870.

La nuit s'est passée comme à l'ordinaire, et voici qu'une nouvelle affaire m'arrache aux préoccupations du départ, regardé toujours comme imminent.

Le pourvoi de M.*** est rejeté : si l'on doit réellement partir, ce ne sera qu'une raison de plus pour hâter son exécution. Tâchons de lui sauver la vie.

D'abord j'examine son dossier. L'affaire du pauvre malheureux est encore plus mauvaise que je ne croyais.

Le général Metman ne voulant me donner aucun espoir, je pars pour Saint-Julien. Là je m'adresse d'abord au général Changarnier, et je plaide de mon mieux.

M*** est coupable sans doute, mais une exécution capitale n'est utile que pour l'exemple. Si on l'avait fusillé dans les vingt-quatre heures qui ont suivi son crime, peut-être cela eut servi à quelque chose. Mais ce malheureux, nouvellement arrivé à son corps, n'était d'abord pas rompu à la discipline comme un vieux soldat; de plus, il n'était presque pas connu de ses camarades. C'est devant le front d'une autre division qu'il a déserté, c'est sur d'autres hommes que les nôtres qu'il a tiré; et son affaire, sur le moment même, n'a guère eu de retentissement dans notre camp. Enfin les semaines, qui valent des siècles dans une situa-

tion comme la nôtre, l'ont absolument fait oublier. Si vous le ramenez tout à l'heure devant le front de son régiment pour le fusiller, les hommes ne sauront plus de quoi il s'agit, et le bénéfice de l'exemple, qui seul justifie l'exécution, sera perdu pour eux. Faites-lui donc grâce de la vie, ou tout au moins, puisque vous avez tant fait que de le laisser dans sa prison jusqu'à ce jour, laissez-l'y encore jusqu'à ce que l'autorité supérieure de Paris puisse statuer sur son sort.

Mais je ne gagne autre chose à ce plaidoyer que quelques félicitations sur un prétendu talent d'avocat et une poignée de main très-affectueuse du général Changarnier.

Battu encore près de lui, je monte chez le maréchal Lebœuf; celui-ci me laisse développer mes arguments avec beaucoup de patience. Mais il invoque son devoir, et tout en déclarant qu'il comprend ma démarche, m'assure qu'il ne peut empêcher la justice d'avoir son cours.

Hélas! pauvre M***! Il me semble bien inutile après ce triple échec d'aller jusqu'au maréchal Bazaine (1).

Les bruits de défaite de l'ennemi devant Paris persistent. Trois prisonniers faits à nos avant-postes les auraient confirmé; ils disaient venir de Paris, et prétendraient être pourchassés dans tous les départements envahis.

Comme on ne se bat plus guère de notre côté,

(1) M. *** est pourtant demeuré, comme je le demandais, dans la prison de Metz jusqu'à la capitulation. Sans doute les Prussiens l'auront délivré.

MM. de Champflour et de Labatut, de notre état-major, se donnent, en attendant l'ordre de départ, une petite distraction. Ils se joignent, le chassepot sur l'épaule, à la compagnie de M. Taillandier pour aller à la chasse au Prussien.

Mercredi, 5 octobre 1870.

Ma santé, comme celle de presque tous ceux qui m'entourent, se ressent de la fatigue, d'une nourriture insuffisante et de qualité détestable, de cette tristesse à laquelle il est bien difficile de se soustraire absolument dans une situation comme la nôtre. L'air pestilentiel de nos ambulances suffirait d'ailleurs à miner peu à peu le tempérament le plus robuste.

Dans ma tournée de ce matin j'ai dû confesser un soldat qui se meurt de la fièvre typhoïde. Ce malheureux répand une odeur infecte; et comme la maladie l'a rendu presque sourd, il a fallu, pour lui parler, demeurer un temps assez long à genoux sur la paille qui lui sert de lit et replié de façon à coller mon visage au sien. Cela m'a achevé : en rentrant dans ma chambre, je suis tombé en défaillance. Baptiste est aussi malade, et depuis deux ou trois jours il ne se lève presque plus.

Le soir on fait pour les chevaux une distribution bien extraordinaire : leur ration réduite successivement à 1 kilo d'avoine pour les chevaux de troupe, 2 pour ceux d'officiers, et 1 kilo de paille ou de foin

pour tous, remonte subitement à 5 kilos de foin et 5 d'avoine; et l'on donne deux jours à la fois. Nos magasins vont être vidés du coup. Cette mesure nous paraît un indice de départ plus certain que tous les autres.

Quelques-uns de nos officiers d'état-major couchent tout habillés, afin d'être plus vite sur pied, si l'ordre arrive cette nuit.

On s'est canonné presque toute la journée du côté de Ladonchamps; mais notre corps d'armée est plus calme que celui du maréchal Canrobert.

Jeudi, 6 octobre 1870.

Nuit semblable aux précédentes; mais nous persévérons dans notre attente du départ.

Quelques-uns de nos artilleurs ont eu l'imprudence de donner sans précaution à leurs chevaux une quantité de nourriture que leur estomac affaibli ne pouvait supporter; il en est mort cinq ou six dans la même batterie.

Mes deux juments sont dans un état de faiblesse visible; cependant elles ont bien moins souffert que les chevaux de troupe. D'abord j'ai constamment recherché et fait recueillir par Neury et Baptiste tout ce qui pouvait suppléer à l'insuffisance de la ration; elles ont eu de la sorte des feuilles de vigne, de petites branches d'arbres ou d'arbustes, de la poussière

de foin ramassée dans un grenier dont toutes les bottes avaient été enlevées ; les pauvres bêtes ont mangé tout cela faute de mieux. Ensuite un moyen s'est trouvé de les mettre tous les jours deux ou trois heures au vert.

L'église de Vallières est entourée par un ancien cimetière où depuis longtemps on ne fait plus d'inhumation. Des herbes de mauvaise qualité, mais abondantes, poussaient de toutes parts dans ce lieu paisible ; elles recouvraient presque toutes les tombes, et tapissaient jusqu'à ses vieux murs. J'ai demandé à M. le curé la permission de faire pâturer là mes deux juments : il a compris que ce qui eût été presque une profanation en des temps ordinaires, était aujourd'hui parfaitement légitimé par les circonstances, et il m'a remis la clef de l'ancien cimetière.

On monte à la porte d'entrée par cinq ou six marches : la Grise et la Noire ont bien fait quelque difficulté pour les franchir la première fois, mais aujourd'hui qu'elles savent où conduit l'escalier, c'est plaisir de voir avec quel entrain elles le montent.

Malheureusement elles ont si bien travaillé que le cimetière est aujourd'hui presque entièrement tondu. Des inscriptions, enfouies depuis longtemps sous une sombre verdure, ont revu la lumière. On lit sur l'une d'elles le nom d'un sous-intendant militaire qui a fait presque toutes les campagnes du premier Empire. Si du fond de sa tombe, ce vieux pourvoyeur des armées qui mangeaient nous voit avec les juments, s'il comprend ce qui nous amène au lieu de sa sépulture, que doit-il penser ?

Mais revenons à nos... juments. On ne leur donne aujourd'hui qu'avec parcimonie le foin et surtout l'avoine de la distribution d'hier soir, en sorte qu'elles éviteront la mort par indigestion.

La journée n'apporte rien de nouveau. Le soir nous nous disons : « Ce sera pour cette nuit. » — Le dîner est plus morne que de coutume.

En général, il faut confesser que nous ne sommes pas gais. Chacun de nous pense aux siens, mais comme si nous nous étions donné le mot pour ne pas mettre le doigt sur une plaie trop saignante au cœur de tous, nous ne parlons jamais ni de nos familles ni de nos amis. De là une propension générale à nous renfermer en nous-mêmes et une attitude souvent silencieuse.

Sans la petite guerre à coups de langue que deux de nos jeunes capitaines se livraient assez régulièrement au déjeûner et au dîner, nous n'aurions pas ri depuis longtemps. Mais, il y a quelques jours, un duel a failli s'en suivre ; nous nous sommes tous reprochés d'avoir trop animé par notre hilarité les deux lutteurs, et nul ne songe plus à les remettre aux prises.

Vendredi, 7 octobre 1870.

Encore une nuit à peu près tranquille. Cependant nous ne désespérons pas de partir ; et nous nous disons que sans doute le maréchal Bazaine a voulu laisser aux chevaux deux ou trois jours pour se refaire.

Le temps qui était au beau fixe depuis bien des

jours, est couvert et froid dans la matinée. Vers midi, le soleil reparaît.

Afin d'avoir le bagage indispensable sur le dos de ma jument et de pouvoir sans trop d'inconvénient perdre mon fourgon, je vais à Metz acheter des sacoches. On m'en propose une paire, qu'à leur forme on reconnaît pour prussiennes; mais, pouvant me retrouver entouré par l'ennemi, il ne me faut rien qui puisse provoquer sa colère. La même raison m'a déjà empêché d'acheter un très-beau cheval de uhlan, que j'aurais pu avoir à très-bon compte, mais qui portait la marque trop ostensible de sa provenance.

Pendant que le bourrelier travaille pour Cocotte, j'entre à la cathédrale. On y rencontre toujours des officiers et des soldats qui prient ou qui cherchent un confesseur; il m'est déjà arrivé d'être mis en réquisition par quelqu'un d'eux, et, faute d'avoir la clef d'un confessionnal, de l'entendre sur une chaise, à l'ombre d'un pilier.

Aujourd'hui je me borne à faire ma prière, mais avec une ferveur dont, hélas! je n'ai pas l'habitude. Les circonstances sont graves : si nous faisons une trouée, je suis bien déterminé à suivre ma division; mais je ne puis me dissimuler que, surtout en m'attachant, comme c'est mon devoir, à ne pas laisser un seul blessé en arrière, j'ai toutes les chances possibles d'y rester.

En rentrant à Vallières, je trouve Baptiste plus malade que les jours précédents : le docteur Roustan (1)

(1) Le docteur Roustan, chirurgien major du 71e, se condui-

le croit menacé de la fièvre typhoïde, et me presse de l'envoyer à Metz. Grâce à la bienveillance de MM. d'Orléans et Lahaussois, la chose s'arrange sans tarder.

Vers quatre heures branle-bas général; mais nous ne nous mettons en mouvement que pour appuyer le sixième corps (corps Canrobert) qui pousse une attaque sur Ladonchamps. Comme nous sommes séparés du centre de l'action par la Moselle, et qu'il y a encore notre quatrième division entre le fleuve et nous, nos troupes avancent sans qu'on tire d'abord un seul coup de canon ni même de fusil de leur côté.

Celui de nos régiments qui a le plus de chance de voir le feu est encore notre brave 71ᵉ. Il vient, dit-on, de se porter à notre extrême gauche; mais son camp est fort en avant de ma demeure, et j'ai tant de peine, vu mon état de souffrance, d'abord à remonter à cheval, ensuite à supporter une allure un peu rapide, que cette fois je me trouve en retard, et que personne ne peut m'indiquer le chemin pris par le colonel de Férussac. L'état-major seul pourrait me renseigner exactement; mais personne ne sait non plus où il se trouve.

Je m'arrête donc en avant de Mey, près de ces fours à chaux, déjà souvent mentionnés comme le rendez-vous habituel des obus prussiens dans tous nos combats. Ce point culminant est occupé comme toujours; mais il n'y pleut pas de projectiles pour le moment.

sait admirablement à Vallières. Il allait et venait presque toute la journée dans le village, prodiguant ses soins à la population civile aussi bien qu'à nous et à nos soldats.

De là nous voyons sur les coteaux à droite de Nouilly nos tirailleurs ouvrir le feu ; en un moment le chassepot fait rage sur toute leur ligne. Cinq ou six vedettes ennemies, qui paraissent être l'unique objet de ce vacarme, se replient au grand galop; mais une fois hors de portée, elles se rallient et continuent leur retraite d'une allure plus calme. La distance est trop grande pour que nous distinguions les cavaliers; mais il y a lieu de présumer, à la façon dont marchent les chevaux, qu'ils ne s'enfuient pas en liberté.

Ils disparaissent enfin derrière la ferme de l'Amitié, toujours occupée par une grand'garde des Prussiens. A ce moment, un petit détachement de leur infanterie y fait son entrée.

Serait-ce une indice que le feu va s'engager par là? En tout cas, il n'y a rien à faire aux fours à chaux. J'ai vainement prêté l'oreille à gauche dans l'espoir d'entendre une fusillade dont le bruit m'aurait guidé pour rejoindre le 71e. Il vaut mieux redescendre sur la route pour être à proximité de notre droite.

En avant du moulin de Vantoux, est une tranchée garnie de nos soldats. Arrêté à son extrémité pour interroger la vallée du regard, j'aperçois le général Metman et son état-major à 300 mètres en avant; mais au moment où je vais le rejoindre, voici que la canonnade commence à notre adresse, et deux ou trois obus viennent successivement éclater en avant du général.

Il y a un mois, je n'aurais pas eu, je crois, une seconde d'hésitation. Mais alors je me portais bien; aujourd'hui je suis malade.

Il faut bien l'avouer, ces obus me donnent la chair de poule. Un combat intérieur des plus violents s'ensuit, avec une contestation dialoguée que je rends aussi fidèlement que possible.

Première voix : Il faut rejoindre comme toujours l'état-major ; près de lui tu entends arriver les rapports et partir les ordres, et c'est là que tu juges le mieux de l'utilité de te porter sur un point ou sur un autre.

Seconde voix : Oui, mais les obus?

Première voix : Eh bien ! Est-ce que ce général et ces officiers là-bas ne s'y exposent pas? Est-ce que ta vie est plus précieuse que la leur? Plusieurs ont une femme et des enfants ; et toi, tu as accepté la loi du célibat, pour avoir moins d'attache en ce monde et te dévouer plus facilement.

Seconde voix : Sans doute, mais.... mais j'ai la chair de poule.

Première voix : Tu es chrétien, tu es prêtre, et tu crains la mort. Allons, tu n'es qu'un lâche, et tu aurais mille fois mieux fait de rester en robe de chambre au coin de ton feu ou devant ton bureau, que de demander à faire la campagne.

Cette dernière réplique tranche la question. S'il est désagréable de s'exposer à être mis en pièces, il est encore plus désagréable d'être traité de lâche, surtout par sa propre conscience ; et de deux maux il faut choisir le moindre. En deux minutes j'arrive près du général.

— Ah ! vous voilà, s'écrie-t-il, mon *brave* aumônier. Ah ça, ce sont donc les obus qui vous attirent ! Il vient d'en siffler un éclat à nos oreilles.

Cependant, malgré tout, j'ai conscience de ne guère mériter l'épithète dont on me gratifie si généreusement. Je viens de mettre pied à terre, et au bruit sinistre qui annonce l'approche d'un nouveau projectile explosif, je rentre d'abord la tête dans les épaules d'une façon fort disgracieuse. Puis à mesure que le sifflement s'accentue, on me voit me baisser en cherchant instinctivement un abri derrière ma jument; si bien que le général change d'épithète :

— Mon *pauvre* aumônier, vous n'avez donc pas encore perdu la superstition du *salut*! (1)

Hélas! je n'ai jamais eu sous le feu cette impassibilité qui caractérise le maréchal Lebœuf (2) et quelques natures exceptionnelles. Une balle, me sifflant à l'oreille droite, m'a toujours fait faire un brusque mouvement à gauche; je n'ai jamais entendu arriver un obus sans courber quelque peu la tête. Mais aujourd'hui je salue, il faut en convenir, plus profondément que jamais.

Pourtant, voici que les Prussiens rallongent leur tir; les obus nous dépassent maintenant. Il en va éclater deux à l'extrémité de la tranchée du moulin,

(1) Saluer le projectile est une expression pittoresque en usage dans l'armée pour désigner le mouvement de tête instinctif que détermine son sifflement.

(2) Quelques lecteurs de mon manuscrit ont blâmé cette citation du nom du maréchal. Je la maintiens, parce que, lorsqu'un homme est malheureux, qu'il soit ou non coupable (ce que je n'ai pas à examiner pour celui-ci), il est chrétien de ne pas perdre une occasion de signaler ce qui peut être à sa louange.

juste à la place que j'occupais au moment du dialogue intérieur rapporté ci-dessus.

Ainsi donc, à l'instant où je croyais courir au devant du danger, je n'ai fait que me soustraire à une mort à peu près certaine.

D'autres verront là le hasard ; moi, j'y vois la Providence, et cette vue suffit pour me ranimer.

D'ailleurs voici un blessé ; ce n'est plus le moment de songer à soi-même.

L'homme que ses camarades ramènent, est un de nos francs-tireurs. Il tiraillait à cent mètres de l'ennemi quand une balle lui a traversé la cuisse et effleuré le mollet. Plein de courage et tout animé encore de l'ardeur du combat, il en raconte avec volubilité les péripéties, puis termine en disant : *Dieu m'a préservé ; je l'en remercie de tout mon cœur. Du reste, voyez-vous, Monsieur l'aumônier, tout en me battant, je ne faisais que prier depuis le commencement.*

Ce brave garçon est transporté à Vallières sur un caisson d'artillerie. Des dispositions pareilles à celles dont il vient de témoigner sont communes, je puis l'affirmer, parmi nos officiers et nos soldats : il n'est pas, j'en ai maintenant la conviction, un lieu du monde où l'on prie plus et mieux que sur un champ de bataille.

Vers cinq heures et demie nous battions en retraite.

Le 71e débouche dans les prés au sortir de Mey. Il a donné contre une maison occupée par les Prussiens ; une pièce de canon aurait suffi pour les en débusquer ; mais, grâce à l'état de nos chevaux, grâce surtout à

notre système de barricades, notre artillerie est condamnée à l'inaction, et il a fallu exposer un certain nombre d'hommes, dont l'un, un sergent, a été tué, et un autre, un simple soldat, blessé.

Je les trouve dans le village de Mey.

De retour à Vallières, visite à la maison Maire, où est installée l'une des ambulances de l'abbé E***. Il s'y trouve onze blessés d'aujourd'hui. Mais la plupart appartiennent aux 60e, 80e, et 85e régiments de ligne, c'est-à-dire à la quatrième division de notre corps d'armée.

Samedi, 8 octobre 1870.

On prétend que les troupes prussiennes se concentrent en face de nous, et nous menacent d'une attaque. Nous verrons bien ; mais je ne crois plus aisément à ces sortes de bruits.

Le temps a été brumeux toute la matinée ; à midi il se met à pleuvoir. Le fond de l'air est très-froid : nous commençons à faire du feu.

A trois heures, la pluie devient une véritable averse. Le capitaine Dumas, mon voisin de chambre (1), vient

(1) J'avais cédé depuis quelque temps à M. Dumas l'une des deux pièces mises d'abord à ma disposition dans la maison de M. Purnot. Le capitaine avait à traverser ma chambre pour entrer dans la sienne ou pour en sortir, de façon que j'avais par lui des nouvelles plusieurs fois par jour, même quand j'étais forcé de garder le lit, comme ce jour-là.

m'annoncer que le village de Lauvalière est en feu.

Autre nouvelle : Les mandats de quinzaine des officiers seront payés demain par anticipation. Est-ce un signe que l'on veut décharger l'Intendance d'un souci grave pour le départ, ou bien que l'on vide la caisse pour une capitulation?

La capitulation, pour mon compte, je la regarde presque comme inévitable. Je me refuse à admettre sans preuve que le maréchal Bazaine soit un traître, bien que l'un de nos commensaux l'ait toujours affirmé; mais je crois que notre commandant en chef est complétement joué par les Prussiens, qui lui font user le temps en prétendues négociations, tandis que nous consommons le reste de nos vivres. On lui fait espérer qu'il sortira avec son armée intacte, et qu'avec elle il rétablira l'ordre en France et sauvera la patrie; mais quand nous en serons à notre dernier sac de blé, les négociations seront brusquement rompues, et il faudra se rendre à discrétion. Pauvres soldats, braves et chers amis, vous ne sortirez d'ici que morts ou prisonniers!

Que je voudrais pouvoir dire : *nous*! Mais hélas! je pourrais partager leur mort, mais non leur captivité. Et puis, à quoi bon? Si ma chère division devait rester tout entière, je demanderais à la suivre encore en Allemagne, mais elle sera certainement dispersée.

Toujours la pluie, toujours le froid, toujours la migraine! Ah! si mes idées noires pouvaient ne tenir qu'à ces causes-là, et s'il pouvait suffire d'un rayon de soleil pour que je voie les choses autrement!

Le soir je me trouve plus malade encore! Mon bra-

ve Neury est au lit! Le capitaine Dumas est tout souffrant! Une femme, réfugiée de Pange, est presque mourante au rez-de-chaussée. Il n'y a guère plus de santé dans les autres maisons de Vallières que dans celle-ci.

Dimanche, 9 octobre 1870.

Encore le froid et la pluie. Pourtant je puis dire la messe; mais il n'y a presque personne. Au milieu de la boue du camp, rien n'indique plus à nos pauvres soldats que nous sommes au dimanche.

L'après-midi, on m'envoie un homme du 5e dragons pour remplacer Baptiste. Le nouveau venu n'a que la fièvre; c'est ce qu'on a trouvé de plus valide à me donner.

Voici l'heure où je montais en chaire les autres dimanches; désormais mes forces ne permettent plus ces entretiens que j'aimais tant avec mes braves troupiers.

Lundi, 10 octobre 1870.

Notre pharmacie militaire a épuisé ses approvisionnements : il faut envoyer mon dragon à Metz chercher des remèdes. Quant à Neury, le pauvre garçon se traîne jusqu'à mon lit, quand j'ai besoin de ses

services, puis il regagne le sien : son dévoûment me touche profondément.

Heureusement tout est calme dans le camp, mais combien d'hommes sont dans le même état que nous !

Mardi, 11 octobre 1870.

La pluie a duré toute la nuit ; dans la journée le soleil se montre par intervalles, mais le beau temps ne paraît pas stable. Le fond de l'air reste très-frais, la terre demeure toute détrempée. Le camp doit devenir affreux. Hélas ! Pauvres soldats !

Mercredi, 12 octobre 1870.

Matinée assez claire, mais très-froide.

A dix heures, mort de la réfugiée de Pange dont j'ai déjà signalé la maladie. C'est la nièce de Fanchette : la pauvre vieille est elle-même dans un triste état. Depuis que M. Dumas et moi logeons dans sa maison, elle ne manque pas de nous demander deux ou trois fois par jour comment vont les affaires, et l'inquiétude paraît la miner sourdement. Pourvu que la mort de sa nièce ne l'achève pas !

Me sentant un peu mieux ce matin, je me lève pour aller au déjeûner. La société de nos officiers d'état-

major m'est toujours agréable, et puis il me semble que j'ai faim.

Mais, quand je me retrouve en face de ces affreuses petites languettes de viande de cheval noire et desséchée, que l'on nous sert sous prétexte de beafteak, c'est fini!... A peine j'en puis avaler deux ou trois bouchées; puis je regarde d'un œil d'envie mon voisin de gauche qui mange toujours avec le meilleur appétit du monde, ou bien j'écoute en souriant celui de droite qui s'écrie :

— Ah! Messieurs, j'aimerais tout de même mieux un Châteaubriand. Vous savez : un bon Châteaubriand, bien épais, bien saignant avec des petites pommes de terre rondes autour... Tenez, je le vois... en fermant les yeux!..

C'est triste; mais le fait est.... que, dans notre situation, on se sentirait capable d'aller bien loin pour chercher ce Châteaubriand.....ou une simple côtelette de mouton.

A midi, tandis qu'on discute après le café (1) sur je ne sais plus quel sujet, notre cuisinier ouvre la porte avec fracas, et tombe presque sur nous, la figure bouleversée :

— Mon colonel, les Prussiens tirent sur le village!

Nous sortons en toute hâte. Les obus arrivent en effet un à un, sur les toits et dans les jardins de Vallières.

(1) Le café est une des bases de l'alimentation militaire en campagne. Il est une des dernières choses qui nous aient fait défaut.

Dix minutes d'hésitation et d'inquiétude. En face de nous sur le perron de l'église, M. le curé de Vallières, en surplis et en étole noire, entouré de ses chantres et de ses enfants de chœur, les uns à demi blottis sous le porche, les autres tendant le cou et fixant le regard dans la direction des batteries ennemies; le digne pasteur sortait pour aller chercher à Vantoux, c'est-à-dire précisément de ce côté, le corps de Madame C*** morte hier, comme tant d'autres de ses paroissiens : il ne sait s'il doit avancer ou rentrer dans sa sacristie.

Un obus vient, en éclatant, faire une large brèche au mur du jardin de la maison de M. Purnot.

On nous apprend enfin que le général vient de monter à la redoute des Bordes. Mais de ce point culminant, où je le rejoins, on constate seulement, comme de partout, que cette petite attaque n'a pas de suites. Peut-être quelques officiers d'artillerie prussienne ont-ils voulu seulement, après un déjeuner meilleur que le nôtre, se donner une petite récréation à nos dépens. En tout cas, ils ne nous ont fait d'autre mal que de démolir un peu de maçonnerie dans le village et de crever quelques tentes dans le camp.

Des Bordes, je vais à Metz, où je me procure à grand' peine un mauvais caban d'étoffe grossière. Personne de nous, je crois, n'était parti suffisamment équipé pour la mauvaise saison. D'abord on croyait généralement que la guerre ne pourrait durer plus de deux mois ; ensuite on imaginait pouvoir faire venir au besoin de Paris les objets dont on aurait besoin ultérieurement. En conséquence, nous n'avions emporté

que le strict nécessaire pour les mois d'août et de septembre.

Maintenant que la prolongation de la campagne et notre triste situation ont dérouté tous nos calculs, chacun s'est abattu sur les magasins de Metz pour remonter sa garde-robe ou suppléer au défaut d'approvisionnements de toute nature. Il faut rendre pourtant cette justice aux commerçants de la ville que beaucoup d'entre eux n'ont pas trop abusé de notre position : les ferblantiers, par exemple, ont vendu jusqu'à leur dernière cuiller de fer pour nos *popotes* sans trop augmenter les prix.

Au retour, pluie fine et serrée tout le long de la route.

Un détail que je n'ai pas encore noté : il se publie à Metz plusieurs journaux, le *Vœu National*, *Echo du pays Messin*, l'*Indépendant de la Moselle*, *le Journal de Metz*, etc.

Des crieurs les apportent journellement non-seulement en ville mais dans tout le cercle du blocus. Bien que ces feuilles soient en général très-peu et très-mal renseignées, même sur nos opérations militaires, à en juger du moins par les compte rendus de celles qui ont eu lieu de notre côté, on les achète beaucoup dans nos camps. C'est un passe-temps, et tous, jusqu'à nos simples soldats qui touchent actuellement cinquante centimes par jour, ont le moyen de se le procurer. D'ailleurs un seul numéro défraye, comme on peut le supposer, la curiosité de plus d'un lecteur ou d'un auditeur.

La disette de papier se fait sentir dans les imprime-

ries, aussi a-t-on eu recours à des feuilles de toutes les nuances. Voici le *Vœu National* d'aujourd'hui sur papier jaune, l'*Indépendant* sur papier vert.

Ces journaux nous apportent un communiqué du maréchal Bazaine ; je le transcris sans commentaire.

« Le maréchal commandant en chef l'armée du Rhin n'ayant reçu aucune nouvelle affirmant les heureux faits de guerre qui se seraient passés à Paris, se borne à en souhaiter ici la réalisation et assure les habitants de Metz que rien ne leur est caché : qu'ils aient donc confiance dans sa loyauté.

« Du reste, jusqu'à ce jour, le maréchal a toujours communiqué à l'autorité militaire de Metz (1) les journaux français ou allemands tombés entre nos mains.

« Il profite de l'occasion pour assurer que depuis le blocus il n'a jamais reçu la moindre communication du gouvernement, malgré toutes les tentatives faites pour établir des relations.

« Quoiqu'il advienne, une seule pensée doit en ce moment absorber tous les esprits, c'est la défense du pays ; un seul cri doit sortir de toutes les poitrines :

« Vive la France !

Ban-Saint-Martin, le 11 octobre 1870.

(1) Ni le maréchal ni son armée n'étaient dans Metz, où il n'y aurait pas eu de place pour eux. Nous étions autour de la ville, en avant même des forts détachés, dans un rayon variant de deux à trois ou même quatre kilomètres, et c'est à cette circonstance que les habitants ont dû de ne pas recevoir un seul obus : nous les recevions pour eux. Metz avait sa garnison propre avec son gouverneur spécial, le général Coffinières.

Une souscription est organisée à la mairie de Metz pour le soulagement des misères causées par l'état de siége. Le total s'élève jusqu'à ce jour à 46,966 fr. 65. Je relève sur les listes que j'ai sous les yeux, pour ma division, les envois du 7e de ligne 551 fr.; du 29e 387 fr.; du 59e 727 fr.; du 71e 425 fr.

Le maréchal Bazaine a donné 600 fr.; le général Frossard 200 fr., etc.

D'après le journal de Cologne du 24 septembre, M. de Bismarck, répondant à une circulaire de Jules Favre, aurait dit qu'il veut la Lorraine et une partie de l'Alsace, pour amoindrir la France et arrêter ses idées d'envahissement.

Le drapeau rouge serait arboré à Lyon et un comité de salut public y serait installé, sur le modèle de celui de 93. Voilà bien le patriotisme des radicaux ! Hélas! pauvre France ! Accablée du dehors par une invasion qu'à provoquée la politique du Césarisme révolutionnaire, rongée au dedans par la Démocratie révolutionnaire, pourras-tu comprendre à temps que la Révolution est la source unique de tes maux !

Jeudi, 13 octobre 1870.

Vent avec alternative de pluie et de soleil.

Je m'occupe au triage de mes effets, afin de pouvoir partir au besoin avec ce que Cocotte pourra porter dans les sacoches, en laissant tout le reste.

Les esprits sont en fermentation à Metz.

Nous avons déjeuné pour la première fois avec notre seule ration de pain et de vin, car jusqu'à présent M. de L*** avait pu nous acheter, bien qu'en le payant fort cher, de quoi suppléer à l'insuffisance des vivres alloués par l'intendance.

Notre pain est encore assez savoureux, mais il s'éloigne de plus en plus de la couleur blanche, et la ration est très-insuffisante, surtout à raison de la pénurie et de la mauvaise qualité des autres aliments.

Bien des soldats sont moins à plaindre que nous sous ce rapport : ils trouvent des paysans qui leur vendent du blé huit sous la livre (le même prix que l'avoine), ils en font tant bien que mal de la farine avec leurs moulins à café, puis ils pétrissent des espèces de galettes qu'ils font cuire dans leurs gamelles. Si l'intendance leur donnait un pareil pain, ils n'auraient pas assez de voix pour se plaindre ; mais, le faisant eux-mêmes, ils sont tout fiers de leur industrie, et le proclament excellent.

Vendredi, 14 octobre 1870.

Anniversaire de la bataille d'Iéna. Nous nous attendions à une attaque en guise de représailles pour cette défaite dont la Prusse poursuit la vengeance depuis 1806 ; mais tout reste calme.

Samedi, 15 octobre 1870.

Toujours de la pluie; toujours notre triste inaction.

La vieille Fanchette est de plus en plus mal; M. le curé vient de lui donner l'extrême-onction.

Dimanche, 16 octobre 1870.

Mort de Fanchette à six heures du matin.

Le temps est serein, et la température se radoucit; mais le sol est toujours dans un état affreux. On ne peut marcher dans les camps sans enfoncer jusqu'à la cheville; la route est couverte d'une boue liquide que les pieds des chevaux, même au pas, font rejaillir jusque sur les épaules de leurs cavaliers.

Le général nous a rendu la musique pour la messe militaire.

Dans l'après-midi je reçois avis officiel que, en cas de départ (il en est donc toujours question), je garderai mon fourgon, mais à la condition de le partager avec le prévôt de la gendarmerie.

Lundi, 17 octobre 1870.

Enterrement de Fanchette.

Après la cérémonie, les héritiers s'occupent du partage de son pauvre petit mobilier. Une contestation s'élève au sujet de la paillasse sur laquelle elle est morte. Des femmes veulent en brûler la paille, suivant l'usage ; un homme la réclame pour son cheval, qui est en bas à côté des miens. Il en appelle à mon arbitrage, et, sans doute pour me mieux décider à trancher la question en sa faveur, il me promet de partager la paille entre mes bêtes et la sienne.

Cet argument était superflu ; mais, quand je me suis prononcé, à raison des circonstances, contre la combustion, l'homme me procure un vrai plaisir en tenant sa promesse.

La Grise et la Noire flairent la paille avec soin, et malgré leur perpétuelle fringale, elles n'en mangent qu'une partie. Le reste paraît leur inspirer encore plus d'horreur que le jeûne.

Mardi, 18 octobre 1870.

Après une nuit claire, le soleil se montre enfin dans toute sa splendeur ; mais la route et les campements

sont toujours dans le même état. Il faudrait plus d'un jour de beau temps pour les raffermir.

Mercredi, 19 octobre 1870.

Reprise du mauvais temps. Le ciel est couvert de nuages; l'atmosphère est remplie d'une brume épaisse, il tombe par intervalles une pluie légère. On ne saurait croire à quel degré ces conditions influent sur le moral de nos troupes. Confinés à l'étroit sous des abris de toile mouillée, où ils ne peuvent seulement se tenir debout, ne pouvant faire un pas au dehors sans avoir de la boue jusqu'à la cheville, affreusement mal nourris et couverts de vêtements qui commencent à tomber en loques, les soldats demeurent fatalement dans un état de marasme où l'inutilité du courage dont ils ont fait généralement preuve depuis quatre mois, leur apparaît dans le jour le plus sombre. S'il fallait leur demander maintenant un suprême effort, je doute qu'ils y fussent disposés.

Au reste, on ne parle plus que de capitulation. Le général Boyer envoyé, dit-on, en mission près de l'Impératrice, de l'aveu des Prussiens, aurait rapporté de son voyage à travers la France les impressions les plus désastreuses. L'anarchie serait à peu près universelle; Lyon et Marseille seraient dans une situation qui rappelle les jours de la Terreur; plusieurs grandes villes, entre lesquelles on cite le Havre, Rouen et Amiens

auraient demandé des garnisons prussiennes pour le maintien de l'ordre.

Il peut, il doit même y avoir quelque chose de vrai dans cela; mais je m'étonne de voir mon entourage ajouter créance à l'ensemble, presque sans contrôle.

D'abord, il n'est pas difficile de supposer que, pour avoir été choisi comme il l'a été, le général Boyer doit être un impérialiste déterminé, par conséquent un homme prédisposé à accepter pour lui-même et à répéter volontiers aux autres tous les faits de nature à faire regretter l'empire.

Ensuite il a fait, dit-on, tout son voyage avec une escorte d'officiers prussiens. Ceux-ci n'auront pas manqué de s'employer à lui faire voir, par tous les moyens possibles, l'état de la France sous le plus mauvais jour et à déterminer en lui les impressions qu'ils avaient intérêt à le voir rapporter au milieu de nous.

Enfin, aucun de ceux qui discutent ici, n'a vu ni entendu le général Boyer. On nous rapporte seulement qu'il a dit telles et telles choses.

Mais je parais être à peu près seul à faire ces réflexions et à concevoir ces doutes.

On me traite d'incrédule, et ceux-là même qui, il y a un mois, paraissaient se rallier le plus franchement au gouvernement de la défense nationale, n'ont plus aujourd'hui à son endroit que de l'indignation et du mépris.

Les vivres sont hors de prix. On ne trouve plus ni sucre, ni bougie.

Dans l'après-midi, M. de Férussac m'envoie un sa-

peur pour me prier de passer chez lui. Le chirurgien-major de son régiment lui a déclaré que ma santé est ruinée, et qu'il est urgent que je me trouve soigné autrement que je ne puis l'être ici. Là dessus, l'excellent colonel s'est entendu avec Mme de V**, son amie, chez laquelle il a été lui-même se remettre de sa blessure, pour qu'elle m'offrit, à mon tour, un asile dans sa maison de Metz.

Bien que très-sensible à cette sollicitude, je refuse de quitter Vallières, tant que je n'aurai pas la certitude qu'on ne se battra plus. Le colonel se fâche, et me prédit que mon entêtement me coûtera la vie.

Sa colère me touche encore plus que tout le reste; mais je n'abandonnerai pas ma division.

Jeudi, 20 octobre 1870.

J'ai trouvé tantôt la Grise avec un pied pris dans sa longe. Comme je me baissais pour le dégager, un étourdissement m'a saisi, et je suis demeuré, presque sans connaissance, les deux mains appuyées sur le flanc de la bête. Heureusement, elle est de son côté tellement affaiblie, qu'elle a perdu toute envie de cabrioler mal à propos.

Voilà où nous en sommes, bêtes et gens.

Des soldats qui circulent le long du village, cherchant s'ils ne trouveront pas à acheter quelques vivres, semblent de véritables spectres. Ils se traînent, plutôt qu'ils ne marchent.

Vendredi, 21 octobre 1870.

Persistance du mauvais temps.

Samedi, 22 octobre 1870.

Temps un peu meilleur, quoique toujours chargé.

Je vais à Metz dans le but de remercier Mme de V**.

Le général Coffinières vient de prendre une singulière mesure.

Bien que les soldats ne puissent entrer dans la ville sans un laisser-passer, les officiers qui s'y donnent rendez-vous tous les jours suffisent à l'encombrer. C'est sans doute pour leur rendre cette promenade un peu moins facile que l'on ferme maintenant les portes à quatre heures de l'après-midi. Seulement on les rouvre pour les retardataires, de cinq heures à cinq heures et demie.

J'étais aujourd'hui du nombre de ces derniers, et j'ai pu constater contre la porte Chambière une agglomération de cavaliers mêlés de piétons, grossissant de minute en minute, dans une proportion telle que, s'il en est tous les jours de même, un accident est bien àcraindre.

Notre pain, dont la ration est réduite à 200 grammes, contient toute espèce d'ingrédients d'une parenté

plus que problématique avec la famille des céréales; pourtant il n'est pas aigre comme celui des Prussiens.

Dimanche, 23 octobre 1870.

Grâce à la musique, l'église se retrouve à moitié pleine à la messe d'aujourd'hui.

Le temps, passable dans la matinée, redevient affreux l'après-midi.

Depuis plusieurs jours, on ne tiraille même plus aux avant-postes. Il semble que des deux côtés on comprenne l'inutilité d'efforts qui ne peuvent modifier en rien une solution, hélas! trop prochaine.

Lundi, 24 octobre 1870.

Temps de plus en plus affreux; il fait froid, surtout pour les malades, et nous n'avons guère d'autre bois que celui qui provient du massacre général des peupliers sur les bords du ruisseau de Vallières : un pareil combustible ne produit guère dans nos poêles qu'une fumée âcre que le vent nous renvoie pour nous contraindre à lui ouvrir les fenêtres.

Le soir, à neuf heures, en sortant de notre *popote*, nous voyons le ciel rouge, et nous entendons une fusillade des plus intenses dans la direction de Monti-

gny. Serait-ce l'indice d'une tentative suprême pour forcer le blocus de ce côté? Nous espérons un ordre de mouvement. Vain espoir encore! Le crépitement cesse, la lueur disparaît, nous nous lassons à prêter l'oreille sans entendre le galop de l'estafette si vivement désirée.

Tous les généraux de division du corps d'armée sont convoqués pour demain à onze heures du matin chez le maréchal Lebœuf, sans doute au sujet de la réponse de l'Impératrice au général Boyer.

Mardi, 25 octobre 1870.

M. de Langallerie, officier de la garde, qui campe dans la presqu'île de Chambière, est venu nous voir à la *popote* à l'issue du déjeuner. Bien que son camp soit beaucoup plus près de Montigny que le nôtre, on n'y est pas plus renseigné qu'ici sur l'affaire d'hier soir.

Les nouvelles rapportées de la réunion par le général sont mauvaises : les négociations entamées ne peuvent aboutir ; il faudrait au moins en changer les bases (?) — Je crois plus que jamais le maréchal Bazaine entièrement joué par M. de Bismarck ; ce dernier a gagné du temps. C'était tout ce qu'il voulait, et d'ici à très-peu de jours il faudra nous rendre à merci.

Temps toujours aussi mauvais. Cependant je trouve à acheter quelques vieilles planches qui font un

assez bon feu. Que ne puis-je faire partager par tous nos soldats ce petit adoucissement à tant de misères !

La chaleur devient, au reste, à peu près le seul remède auquel les malades puissent avoir recours. Plus moyen de se procurer ni sucre, ni réglisse, ni bien d'autres choses. Pourtant mon dragon me rapporte de Metz un peu de gomme arabique, un vrai trésor par le temps qui court.

Le soir autre privation : plus de bougie. Il faut, dès que la nuit vient, demeurer sans autre clarté que la lueur qui s'échappe par la porte du poêle, et se coucher dans l'obscurité.

P.-S. — Reçu aujourd'hui la lettre suivante, que je transcris sans commentaire.

ARMÉE DU RHIN
3e corps.
—
QUARTIER GÉNÉRAL
—
L'aumônier.

Ambulances de Vallières, 25 octobre 1870.

Monsieur l'aumônier,

« M. l'intendant du 3e corps d'armée me communique l'ordre suivant :

Ban-Saint-Martin, le 24 octobre 1870.

Monsieur l'intendant,

« J'ai été consulté sur la question de savoir :

« 1° Si en cas de départ le personnel des ambulances divisionnaires supprimées le 29 août dernier, devra suivre l'armée ? — Réponse : Le personnel devra rester à Metz.

« 2° S'il n'y aurait pas lieu de remplacer tel ou tel officier fatigué par le service de Metz par un de ses collègues de l'ambulance du quartier général. — Réponse : Non.

« 3° Si MM. les aumôniers divisionnaires devaient suivre l'armée ? — Réponse : Ils doivent rester à Metz avec le personnel de l'ambulance divisionnaire.

« *L'intendant en chef de l'armée*,
« Signé : LEBRUN.

« Veuillez, monsieur l'aumônier, m'accuser réception de la présente et agréer mes sentiments dévoués.

« *L'aumônier du quartier général du 3e corps*,
« A. E**. »

Je me suis borné, conformément à l'usage établi dans l'armée, à signer un reçu sur l'enveloppe que j'ai rendue au porteur.

Mercredi, 26 octobre 1870.

Temps toujours affreux.

Nous signons les derniers bons de fourrage. L'intendance, après avoir eu recours aux feuilles de vigne pour remplacer le foin et la paille, après avoir substitué à l'avoine toutes les graines fourragères ou potagères trouvées à Metz, n'a plus rien à donner à partir de demain.

Cocotte n'a donc plus que la boucherie en perspec-

tive. Eh bien! c'est mal sans doute, après avoir vu mourir tant d'hommes, d'avoir encore des tristesses à dépenser sur la mort d'un animal. Mais le cœur ne consulte pas toujours la raison pour s'attacher. Ma pauvre jument était douce et vaillante; je lui ai dû probablement la vie, au moins à Gravelotte; je me sens capable de pleurer, quand il va falloir la livrer au boucher.

Je consulte au déjeuner mes bons amis de l'état-major au sujet de la lettre d'hier. Heureusement ces messieurs sont faits à moi, comme je suis fait à Cocotte, et ils désirent me garder. Ils concluent que, tant que la division n'a pas reçu d'instructions à mon sujet, je puis considérer la missive de M. E*** comme non avenue.

Pour plus de sûreté à cet égard, je vais voir l'abbé Sobaux. Ce dernier est resté, lui aussi, je crois l'avoir déjà dit, avec sa division : il a bien reçu, mais seulement en forme officieuse et par son sous-intendant, avis des réponses de M. l'intendant général. L'aumônier du quartier général de son corps d'armée ne lui a rien écrit, et ne paraît pas souffrir de sa présence à Plappeville.

Rentré à Vallières, je reçois la visite de M. E**. Il vient me demander une lettre accusant réception de la sienne. Le reçu d'hier devant suffire à le rassurer au sujet de ce qu'il appelle sa responsabilité, je refuse.

— Mais enfin, insiste-t-il, comptez-vous rentrer à Metz?

— Moi? Pas le moins du monde. J'ai offert mes

services comme aumônier d'une division; ils ont été acceptés comme je les offrais. J'entends les continuer dans les mêmes conditions. Si l'on veut à toute force me séparer de mes troupes, j'irai, s'il le faut, porter mes réclamations jusqu'au maréchal Bazaine.

— Mais votre santé est ruinée.

— Eh bien! si je dois mourir, j'aurai la consolation de mourir au milieu de mes troupes.

Tandis que M. E** s'en retourne, indigné sans doute de mon entêtement, je vais voir M. de Férussac. Il est de ceux dont la société me remonte le cœur quand je me sens trop de chagrin.

Lorsque je sors de chez le colonel, il est six heures. A ce moment une véritable tempête s'abat sur la vallée; la pluie est devenue un déluge; un vent à décorner les bœufs tourmente en mugissant les toits de Vallières et le peu qui reste de grands arbres aux abords de ce malheureux village. J'arrive tout trempé au bureau de l'état-major.

Dès le seuil, l'attitude consternée de nos officiers m'a pour ainsi dire cloué sur place. Ils sont presque tous accoudés et muets autour de la table ronde sur laquelle est posée l'unique lampe du bureau.

A cette vue, j'ai tout compris.

Consummatum est!

O Bazaine, qu'as-tu fait de la France!...

Jeudi, 27 octobre 1870.

Impossible de me lever aujourd'hui. Je m'attendais à la capitulation, et pourtant elle m'a porté le dernier coup.

On annonce que les armes et le matériel de l'armée ne seront pas rendus, mais seulement déposés dans un arsenal, afin qu'il en soit disposé à la conclusion de la paix selon des conventions ultérieures. Piètre consolation!...

L'après-midi, visite de M. de P**. Il m'apprend que les officiers disposés à tenter un suprême effort en se jetant sur les Prussiens, sont en train de se compter. Comme il a donné son nom l'un des premiers, il vient se disposer à mourir, et s'agenouille près de mon lit.

Brave jeune homme, tu es d'une race qui doit sauver au moins l'honneur de la patrie! Que ne puis-je suivre ta vaillante phalange!

Vendredi, 28 octobre 1870.

On reçoit l'ordre de dissolution. Le maréchal Bazaine déclare qu'*il regrette de se séparer de son armée.*

Le prince Frédéric-Charles lui aurait dit, comme fiche de consolation pour ses officiers: « Dites à ces messieurs que leur captivité ne sera pas longue. »

A quatre heures, on appelle Neury en toute hâte à son régiment, probablement pour rendre ses armes. Les soldats partiront, à ce que l'on dit, demain pour la Prusse. Les officiers seraient libres de choisir entre la captivité et l'engagement d'honneur de ne pas servir jusqu'à la fin de la guerre.

Samedi, 29 octobre 1870.

Nos officiers discutent au sujet de l'engagement d'honneur dont il a été question hier. J'entends avec douleur l'un d'eux émettre l'avis qu'il faut donner la parole demandée, en se promettant de ne pas la tenir. O vieille loyauté française, qu'es-tu donc devenue?

Les chevaux et voitures doivent être remis aux Prussiens sur les glacis de Bellecroix. L'état de ma santé ne me permet pas, hélas ! de conserver Cocotte pour tenter de partir avec elle. Mon dragon l'emmène donc avec la Grise et le fourgon. En entendant le bruit du départ, la tentation me prend de me lever, et de me traîner jusqu'aux fenêtres pour donner à ma fidèle monture un regard d'adieu ; mais j'ai peur de pleurer, et je me reprocherais ces larmes-là.

L'après-midi, un premier peloton de cavaliers prussiens se montre dans Vallières. Neury est là qui les regarde à travers les vitres : le brave garçon est tout bouleversé.

Deux ou trois jeunes filles du village, auprès desquelles les jeunes chirurgiens de l'ambulance du

quartier général se faisaient remarquer depuis longtemps par leur assiduité, se familiarisent immédiatement avec l'ennemi.

Dimanche, 30 octobre 1870.

Les soldats sont partis, et je n'ai pu seulement les revoir pour leur dire un dernier adieu. Les officiers restent seuls pour être emmenés ultérieurement.

Mon dragon n'est pas revenu; probablement il a vendu les juments, ou bien il a tenté de partir avec elles. Quant à Neury, je le sauverai en lui procurant des vêtements civils, et en lui donnant assez d'argent pour retourner dans le Nivernais, son pays. Le brave garçon mérite bien cela.

On me conseille de partir sans tarder. Hélas ! je n'ai plus en effet que cela à faire.

A trois heures et demie, M. de Champflour vient m'offrir un de ses chevaux pour aller à Metz chercher à me procurer une voiture. Comme je descends, je rencontre devant ma porte le brave Taillandier : il était, cela va sans dire, de ceux qui voulaient comme M. de P***, se jeter sur les Prussiens.

— Eh bien ! lieutenant, on vous a donc empêché de donner suite à votre projet ?

— Ce n'est pas cela ; mais quand j'ai demandé à ma compagnie trente hommes de bonne volonté pour me suivre, il ne s'en est pas présenté un seul !

Ces hommes étaient pourtant l'élite de la division.

Que l'on juge par là de l'état de démoralisation de nos pauvres soldats!

L'aspect de la route est navrant.

Des carcasses de chevaux fraîchement écorchés et à demi dépécés, des monceaux volumineux d'intestins abandonnés au grand air, marquent l'emplacement de nos abattoirs en plein vent.

Les rares maisons que l'on rencontre avant la jonction de la route de Saint-Julien, sont déjà occupées par des postes prussiens.

La cour de l'abattoir de la presqu'île Chambière est remplie de moutons que l'ennemi a eu soin d'amener avec lui. L'embonpoint de ce bétail contraste avec la maigreur de nos derniers chevaux morts d'inanition à côté, le long de leur corde.

La ville est remplie d'uniformes prussiens mélangés avec les nôtres. Une grande activité se fait remarquer à la gare, où sans doute on s'occupe déjà de rétablir les communications coupées depuis le commencement du blocus entre Metz et les premières stations des divers embranchements.

M. Z***, gendre de Madame B***, chez laquelle notre *popote* était installée à Vallières, me promet sa voiture pour demain à huit heures et demie. Le prix de ce service est doublé par l'empressement et la bonne grâce mis à le rendre. Comme cela console, aujourd'hui surtout, de trouver un cœur généreux dans une poitrine française! La maison de M. Z*** est déjà pleine de Prussiens: ils sont arrivés la nuit, et l'ont réveillé pour s'installer chez lui. Tout d'abord ils ont demandé de l'eau à boire. Comme on leur en appor-

tait, ils ont dit : « Buvez vous, d'abord, » et n'ont consenti à boire eux-mêmes qu'après que l'exécution de cet ordre les eut rassurés contre la crainte d'être empoisonnés.

Malgré cette défiance, ils se montrent fort traitables. Un ivrogne les accablant d'injures, ils ont supporté ce mauvais procédé sans chercher à en tirer vengeance.

Lundi, 31 octobre 1870.

Je viens d'aller faire mes adieux au général Metman. Pour la première fois, je me suis hasardé à lui parler de sa femme et de ses enfants, auxquels je le savais profondément attaché : la possibilité de leur donner enfin de ses nouvelles, peut-être d'être rejoint par eux en Allemagne, doit être pour lui un adoucissement notable aux douleurs de la capitulation.

Pour toute réponse, le général a porté la main sur un de ces petits supports de photographies, disposés en façon de paravent, que depuis longtemps j'avais remarqué en permanence sur sa table, et les approchant :

— Tenez ! m'a-t-il dit.

J'ai brusqué mon départ, en remerciant une dernière fois M. Metman de toutes ses bontés, avec une voix où l'émotion devait, malgré moi, se faire sentir.

Dans l'escalier, je me suis passé à la hâte la main sur les yeux, et j'ai raffermi ma contenance, pour que les Prussiens du village ne me vissent pas pleurer.

A neuf heures et demie, la voiture arrive.

Adieu, mon brave Neury! Adieu, noble colonel d'Orléans, adieu, chers capitaines, inconnus il y a trois mois, amis maintenant que je n'oublierai jamais! Il faut vous quitter, et vous quitter vaincus et captifs!

Adieu, village! Adieu, vallée! Adieu collines, où j'ai tant vécu! Si Dieu me donne assez de jours, plus tard je reviendrai visiter la terre rougie du sang de mes braves camarades, et redemander des émotions nouvelles à ces champs où, rêvant parfois la victoire, tantôt je m'offrais à Dieu pour une mort utile et glorieuse, tantôt, cédant à de moins nobles instincts, je suppliais la sainte Vierge d'écarter de ma tête l'obus dont le sifflement annonçait l'approche.

Mais aujourd'hui c'est trop! Vite, cocher, partons vite, et ne retournons pas la tête.

. . . .

Il pleut à verse.

Nous avons traversé Metz sans encombre, malgré la crainte d'être arrêtés sur bien des points, surtout aux portes de la ville, et questionnés par les Prussiens.

En approchant d'Ars-sur-Moselle, station où il me faut aller prendre le chemin de fer pour me rendre dans ma famille à Amiens, on s'aperçoit bien que l'on sort du cercle de notre malheureux blocus. On revoit de l'herbe; les arbres sont intacts: l'ennemi n'avait pas besoin de ravager comme nous la campagne.

La route est encombrée de Prussiens, infanterie et cavalerie. Même changement pour les hommes et les animaux que pour les végétaux. L'embonpoint des

chevaux me stupéfie comme une chose extraordinaire; cela contraste tant avec ce que ces dernières semaines nous avaient habitués à contempler! Les officiers ont des caoutchoucs, les soldats de bons manteaux!, la pluie ne paraît pas les incommoder le moins du monde.

En arrivant à la gare, j'apprends qu'il y a un train régulier, demain matin à huit heures; encore à ce train-là ne donne-t-on de billets que jusqu'à Frouard, station où l'embranchement de Metz rejoint la ligne de Strasbourg à Paris. Il faudra donc coucher à Ars.

Je vais sonner au presbytère. M. le curé me reçoit avec la plus grande cordialité: il s'informe si j'ai déjeuné. Est-ce qu'on déjeunait à Vallières?

Que le lecteur soit indulgent pour les détails; il me semble qu'ils font, mieux que tout le reste, apprécier la situation de notre armée à la fin du blocus de Metz.

On sort de table au presbytère: après s'être bien excusé, M. le curé me fait servir ce qui reste: un morceau de veau froid aux trois quarts entamé.

Je me retiens un peu par pudeur, mais je me sens des envies presque irrésistibles de me jeter sur cette viande. Que n'aurions-nous pas donné à Vallières, surtout dans ces derniers jours, pour avoir ce festin-là!

Le pain blanc surtout me semble délicieux.

Pendant que je dévore, quatre officiers français, hôtes de M. le curé, m'entourent. Ces messieurs sont prisonniers depuis les batailles du 16 et du 18 août, dans lesquelles ils sont demeurés blessés sur le champ de bataille.

L'un d'eux, un capitaine, peut se féliciter d'une

chance extraordinaire. Une balle lui est entrée par la joue gauche et est allée se loger en se moulant sur les os, mais sans les briser, entre la mâchoire et la partie du crâne où elle s'emboîte. On l'a extraite à grand peine. Aujourd'hui le capitaine est assez bien guéri, et il ne lui reste de sa blessure qu'une grande difficulté à desserrer les dents. Il n'a pas été défiguré le moins du monde, ce qui du reste eût été un dommage d'autant plus grand qu'il est fort beau garçon.

Un aumônier prussien vient au presbytère. C'est un homme encore jeune, d'allures douces et polies. Nous causons ensemble assez longuement. Pourtant (c'est peut-être mal), malgré la fraternité de la *foi et du* sacerdoce, je ne me sens aucune envie de lui serrer la main.

Mardi, 1er novembre 1870.

C'est aujourd'hui la Toussaint. Hélas! à part la messe du matin, ce ne sera pas fête pour moi.

A la gare, un contre-temps inattendu survient au dernier moment. On ne délivre pas de billets sans un laisser-passer de la commandature. Voudra-t-on m'en donner un?

Je cours chez le commandant prussien. Il n'y a dans la pièce d'entrée que des soldats dont pas un ne sait un mot de français. Tout ce qu'ils réussissent à me faire comprendre, c'est que leur chef n'est pas levé, et qu'on ne peut lui parler pour le moment.

Deux portes donnent sur la pièce où j'ai pénétré; l'une, à ce qu'il faut supposer, conduit à l'appartement du commandant, car les soldats m'en barrent obstinément l'accès. A tout hasard je m'avance vers l'autre : ils me laissent faire.

Je frappe : pas de réponse.

Je tourne la clef; mais à peine j'ai passé la tête, qu'une manière de sous-officier, en manches de chemise, qui probablement procède à sa toilette, m'adresse un geste de colère, accompagné d'un vigoureux : « Fürt, fürt, » geste et parole que l'on traduit en un français bénin par les mots : « Va-t-en! »

Je me hasarde à parler. Redoublement du « fürt, fürt, » avec un nouveau mouvement du bras, celui que connaissent les chiens qui ont le malheur d'appartenir à des gens d'un mauvais caractère.

Décidément, il n'y a pas moyen de parlementer avec ce monsieur.

Pendant ce temps-là, le train part.

Heureusement il doit aujourd'hui y en avoir un autre à onze heures. Un vicaire d'Ars trouve moyen de me faire délivrer à la mairie le laisser-passer que l'on m'eût peut-être refusé à la commandature. Cette pièce porte seulement : « Monsieur de M*** a besoin de se rendre à Châlons pour des affaires de famille. » — Mais cela est écrit en allemand, et il y a le cachet de la mairie ; on assure que cela suffira. Bénis soient M. le vicaire et M. le maire !

Je pars en effet, ou plutôt (ne confondons pas) je monte à onze heures dans un wagon de troisième classe. Les employés prussiens ne délivrent qu'une

sorte de billets, et les Français, en qualité de vaincus, doivent abandonner les compartiments de première et de seconde à leurs vainqueurs.

Dans le même wagon se retrouvent les quatre officiers d'hier : ils partent pour l'Allemagne. Cette société trompe quelque peu les ennuis de l'attente, qui dure trois heures et demie ; on prétend qu'il n'y a pas de mécanicien pour faire marcher la locomotive.

Pendant que nous attendons, un train arrive de Metz ; il paraît que le pont sur la Moselle est déjà rétabli. Les wagons défilent lentement sur la voie à côté de celle que nous occupons ; ils sont uniquement remplis de maréchaux, de généraux et d'officiers supérieurs français. Jamais je n'ai vu ensemble une pareille réunion de ces brillants uniformes ; le lecteur imagine aisément l'impression qu'elle produit dans les circonstances présentes.

Quelque temps après ce passage, un des officiers de mon compartiment pousse un cri de douleur :

— Oh ! nos drapeaux !!....

Nous nous précipitons aux portières, et nous voyons, le cœur bouleversé, défiler sur le pont qui traverse le chemin de fer à l'extrémité de la gare, une cinquantaine de cavaliers prussiens dont chacun porte sur l'épaule une aigle aux couleurs tricolores. Ils se dirigent vers le château occupé un peu plus loin sur le bord du chemin de fer par le prince Frédéric-Charles.

Mais il reste encore de la lie au fond du calice.

Quand, à deux heures et demie, nous partons enfin, nous revoyons, sur la pelouse découverte qui s'étend

entre le château et la voie ferrée, comme pour mieux insulter aux vaincus qui passent par là pour s'en aller en captivité, nos aigles symétriquement plantées en terre. Un fantassin à casque pointu monte la garde devant elles, dans une attitude nonchalante.

. . . .

Il est nuit quand le train s'arrête à la gare de Frouard. Pas de départ pour Châlons avant demain à dix heures du matin : allons chercher un gîte pour la nuit.

Je dois rendre justice aux employés allemands : comme je leur ai demandé la permission de laisser là mes cantines jusqu'à demain matin, ils se sont montrés fort complaisants. Je pars donc, portant seulement sur l'épaule, en manière de besace, les sacoches de ma pauvre Cocotte qui me servent de sac de nuit.

Le village est loin de la gare; le temps est mauvais, la route sombre et boueuse. Voici bien une sorte de grande maison décorée du titre pompeux d'hôtel; mais elle est pleine d'uniformes prussiens. Probablement il ne s'y trouve pas une chambre vacante, et puis on y court risque d'être interrogé, peut-être arrêté. Cherchons le presbytère.

La route bifurque, et on n'y rencontre pas un Français pour se renseigner sur la direction à prendre, en sorte que tout d'abord je me trompe de route. Lorsqu'un paysan m'avertit de mon erreur, j'ai fait inutilement beaucoup de chemin.

Grâce à ce contre-temps, j'ai parcouru déjà trois ou quatre kilomètres, et je n'aperçois pas encore les maisons de Frouard. Mon état de faiblesse, la lourdeur

des sacoches, par-dessus tout le souvenir de l'armée captive et de Metz au pouvoir de l'ennemi, le spectacle de la patrie envahie par l'étranger, me font chanceler de défaillance. Mon regard se reporte à tout moment, comme malgré moi, sur le fossé qui borde la route : ne me sentant plus bon à rien, j'éprouve des envies presque irrésistibles de me coucher là, en recommandant mon âme à Dieu, et d'attendre la mort.

Dans une pareille disposition d'esprit, le moindre incident achève d'abattre, mais aussi le moindre incident relève. Des pas se font entendre derrière moi : c'est une famille de paysans français qui rentre au village. Ils s'offrent à me guider, et me conduisent jusqu'au presbytère.

Bientôt assis dans un bon vieux fauteuil de curé de campagne, au coin d'un feu qui pétille, en face d'un confrère plein de cordialité, je me sens revivre.

Celui-ci s'excuse, comme hier celui d'Ars; mais après les excuses, arrive une vieille servante qui s'empresse pour poser sur une nappe bien blanche un poulet à peine entamé.

C'est égal!... la nappe, le plat, le bon curé, la vieille servante, tout disparaît par moments... Je revois la pelouse verte, les aigles plantées en quinconce, la sentinelle prussienne, les vaincus qui défilent par devant, s'en allant en captivité.

La nuit, des cris me réveillent tous les quarts d'heure. C'est l'armée qui hurle :

— Oh! nos drapeaux!...

Mercredi, 2 novembre 1870.

A neuf heures et demie, je me retrouve à la gare.

Je suis en avance, et le train est en retard. En attendant son arrivée je me promène avec un jeune homme à casquette galonnée, agent-voyer cantonal, si j'ai bonne mémoire. Au milieu des Prussiens qui nous entourent, le premier Français venu est tout de suite un ami.

Mon nouvel ami m'explique le sujet de sa présence à la gare. Ils sont, comme cela, un certain nombre que les Prussiens ont désigné pour monter à tour de rôle sur la locomotive, afin d'être tués les premiers, si l'on fait dérailler le train. C'est aujourd'hui son tour.

Mais voici un autre Français, un capitaine du 29e. Bien que je lui aie parlé souvent dans le camp ou sur le champ de bataille, je ne sais pas son nom. Pourtant, à peine nous nous apercevons que nous sommes dans les bras l'un de l'autre, tellement émus que c'est à peine si nous pouvons parler.

Forbach, Borny, Saint-Privat, Servigny, le blocus, tant de fatigues, de dangers, de privations partagés, nous remontent au cœur de part et d'autre, et nos lèvres se refusant d'abord à les redire, nous les redisons par des embrassades et des étreintes nouvelles.

Ces premiers élans calmés, nous causons. Un officier prussien nous sépare, en répétant :

— Pas conversation ! Pas conversation !

Hélas ! les vaincus n'ont même plus le droit de se dire qu'en supportant l'infortune ensemble, ils ont appris à s'aimer !

. . . .

Enfin voici le train ! Il y a des voitures de toutes les catégories, les unes allemandes, les autres françaises, ces dernières surtout dans un état déplorable : un compartiment de première classe n'a plus de portière, beaucoup d'autres ont les vasistas brisés. Tous sont pleins d'uniformes ennemis.

Les Prussiens, tout en faisant payer fort cher le transport des bagages, n'en répondent pas : ils n'ont personne pour les charger ni pour les décharger. Ma seule ressource est de recourir à l'obligeance d'un compatriote pour m'aider à introduire les miens dans un fourgon, où je monte après eux.

Là je ne suis pas seul, à beaucoup près. Un homme et une femme du peuple, deux ou trois soldats, quelques adolescents portant la croix rouge sur fond blanc à leur casquette, tous prussiens, se trouvent, les uns debout, les autres assis, au milieu des malles, des caisses et des sacs. Ils m'accueillent fort bien, et deux d'entre eux s'empressent pour m'aider à caser mes deux cantines et à m'installer dessus.

. . . .

La locomotive nous entraîne.

Assis sur une de mes cantines, au bord de la porte à coulisses du wagon, je regarde défiler les champs, les prés, les bois et les collines qui bornent l'horizon. C'est toujours notre belle France. Mais de temps à

autre apparaissent, les uns à pied, les autres à cheval, sur les chemins avoisinant la voie ferrée, des détachements plus ou moins nombreux d'hommes à casque pointu. Les gares en sont encombrées : ils se pressent aux barrières des passages à niveau pour nous voir défiler.

Nous laissons derrière nous plusieurs trains, à destination de Paris, mais d'une marche plus lente, chargés de matériel de guerre. Beaucoup de canons, beaucoup de wagons pleins d'obus : en les regardant, je me demande lequel ira là-bas tuer mon frère ou quelqu'un de ceux que j'aime.

Pendant ces réflexions, mes compagnons de voyage fument, crachent, rient et se bousculent. Ces exercices violents ne sont interrompus par moments que pour manger des noix et du fromage.

Seul, un soldat à barbe et cheveux couleur poil de carotte conserve silencieusement une attitude pleine de tranquillité. Accroupi tout au fond, dans l'ombre, comme s'il avait peur que le soleil ne prît sa part du festin, ce guerrier travaille de l'ongle et du couteau un jambon qui en passant à Frouard était encore assez volumineux, mais dont bientôt il ne restera plus que l'os.

Dans un des intervalles de repos consacrés aux noix et au fromage par les plus jeunes de mes compagnons, je leur adresse la parole. Ils prétendent ne pas savoir le français; mais c'est pur amour-propre de leur part. La vérité, c'est qu'ils seraient humiliés de faire des fautes en parlant : ils en font effectivement quelques-unes, mais ils comprennent très-bien

toutes mes questions, et y répondent de façon qu'à leur tour ils se font très-bien comprendre.

Ils disent venir comme volontaires pour le service des ambulances, leur jeunesse ne leur permettant pas de porter les armes. Le plus âgé d'entre eux n'a que seize ou dix-sept ans. La physionomie de ce garçon est remarquable.

Imaginez une délicieuse tête de jeune fille encadrée par de longs cheveux châtain-clair qui descendent jusque sur le cou, mais montée sur un corps de cuirassier, avec des pieds d'éléphant et des mains à ganter neuf trois quarts. Cet Adonis à grosses pattes semble avoir reçu, comme ses camarades, une éducation assez soignée : s'ils se bousculent, c'est qu'ils sont jeunes; s'ils se remettent à manger tous les kilomètres, c'est qu'ils sont Allemands. A part cela, on leur a visiblement appris à vivre. Un trait suffit pour le prouver.

L'un d'eux s'approche pour voir la campagne de la portière à côté de laquelle je suis assis, et sans prendre garde à ma présence, borne soudain mon horizon à la distance de vingt centimètres par la perspective peu riante de la partie de son individu à laquelle nous donnons en langage familier le nom même de son peuple. J'attends d'abord patiemment qu'il change de position; puis, comme il demeure, je lui pose la main sur le bras et le fais se retourner, en lui disant seulement :

— Eh bien! c'est cela; ne vous gênez pas!

Le pauvre enfant devient aussitôt cramoisi, et s'empresse de se déplacer.

La leçon avait profité; car, au bout d'un quart d'heure, un de ses camarades s'approchant à son tour de la portière et faisant mine de se mettre aussi devant moi, lui-même l'avertit d'un geste empressé et de quelques mots à l'oreille. Celui-là se déplace comme l'autre. Décidément ce sont des étourdis, mais des enfants meilleurs que beaucoup de Français de leur âge.

Ils sont une bande, pleins de jeunesse, brillants de santé, et du peuple vainqueur. Je suis seul, en triste équipage, la mine défaite, et du peuple vaincu; s'ils étaient insolents, je n'aurais aucun moyen de les châtier.

Leur générosité provoque ma sympathie. J'adresse de nouveau la parole à l'Adonis :

— Eh bien! on doit être content en Prusse. La France est bien malheureuse dans cette guerre. Mais vos avantages doivent vous coûter cher; ne trouve-t-on pas chez vous qu'il y en a bientôt assez?

— Oh non; cela ne fait que commencer.

— Quoi! il vous faut encore Paris sans doute?

— Oh! non-seulement Paris, mais toute la France.

Là-dessus Adonis retourne à ses amis. Il demande des ciseaux à la femme qui est là, à côté, avec son mari, et le voilà qui s'assied sur un sac pour se faire couper les cheveux par un de ses camarades. Faut-il être Allemand, quand on n'a de bien que la tête, pour se la faire abîmer de la sorte!

. . . .

Nous approchons de Châlons.

Adonis est affreusement tondu. La provision de

noix et de fromage est à peu près épuisée. Poil de Carotte ne se rend pas. Il n'a plus qu'un gros os dans les mains; mais il continue à le polir avec son couteau, sur la lame duquel il applique encore le pouce pour le porter par intervalle à sa bouche.

La gare de Châlons et pleine de Prussiens, comme toutes celles que j'ai vues depuis Frouard. Pas un omnibus dans la cour, pas un garçon d'hôtel, ni rien de ce qui rappelle le mouvement habituel de nos stations importantes. Au reste, bien que le train qui m'amène soit le seul à peu près régulier dans la journée, depuis que l'ennemi est maître de la ligne, il n'en descend aucun autre Français. Aussi me vois-je immédiatement entouré par une vingtaine de mes compatriotes, qui sont venus là pour attendre des nouvelles.

— Venez-vous du côté de Metz? me demande-t-on.

— De Metz même.

— Eh bien! est-ce vrai, la capitulation?

— Hélas oui!

— Et l'armée?

— Prisonnière de guerre.

— Est-ce bien vrai?

— Hélas! si ce n'était pas vrai, je ne serais pas ici. Je ne suis parti qu'après que les troupes dont j'étais l'aumônier ont été emmenées en Allemagne.

— Mon Dieu! les Prussiens le disaient bien, mais ils nous ont déjà fait tant de mensonges pour nous effrayer ou nous décourager, que nous ne voulions pas y croire.

Quand j'ai donné à mes interlocuteurs les princi-

paux détails qui peuvent satisfaire leur curiosité, la plupart se dispersent, empressés d'aller redire ce qu'ils viennent d'apprendre. Un monsieur reste à peu près seul : il me demande où je vais, et si j'ai ma famille à Châlons.

— Non, monsieur, je ne connais personne dans la ville. Obligé de m'évader de là bas en contrebande, ne pouvant me renseigner sur l'état du pays, que les Français ignoraient, et sur lequel il eût été dangereux d'interroger les Prussiens, j'ai appris seulement que le chemin de fer marchait au moins jusqu'à Châlons. J'ai donc à tout hasard demandé un laisser-passer pour jusqu'ici. Il me faut maintenant chercher les moyens de gagner le département de la Somme. Mais je suis trop fatigué pour songer à repartir aujourd'hui, quand même j'en aurais la facilité. Vous seriez bien bon de m'indiquer un hôtel.

— Un hôtel, cher monsieur ! Tous sont remplis par les Prussiens, et vous auriez bien du mal à vous y procurer un lit. Heureusement j'ai une chambre à vous donner. Venez avec moi.

— En vérité, monsieur, je ne puis me permettre d'accepter.

— Bah ! bah ! par le temps qui court il y a pas de cérémonies à faire. Et puis cette malheureuse chambre, nous l'avons déjà tant de fois donnée à contre cœur pour des officiers Prussiens ! Si vous saviez comme ma femme et moi, nous allons être heureux de pouvoir en disposer, cette fois au moins, pour un français, surtout pour un français qui a tant souffert avec notre pauvre armée !

Je n'ai pourtant rien dit encore de mes souffrances; mais l'excellent homme qui m'accapare avec tant de générosité, jugeant sur l'équipage et sur la mine, a cette fois bien jugé. Il s'empresse à faire enlever mes cantines, et m'entraîne. Comment hésiter entre cette cordiale hospitalité et la perspective de tomber *d'é*puisement avant d'avoir trouvé un asile !...

. . . .

Le bruit de l'arrivée d'un aumônier de l'armée de Metz s'est répandu dans la ville. Plusieurs personnes viennent dans la soirée chez M. R*** (c'est le nom de mon hôte) pour avoir des nouvelles de parents et d'amis qui étaient là-bas. A la plupart, hélas ! je ne puis rien dire au sujet de ceux qu'ils me désignent. Pourtant l'une des questionneuses se trouve être la mère de l'aide-major du 71me : j'ai la joie de lui apprendre que son fils n'a eu d'autre mal qu'une entorse, qu'il s'est donnée à mes côtés sur le champ de bataille du 31 août, et dont il s'est parfaitement remis.

Jeudi, 3 novembre 1870.

La ligne de Châlons à Reims par Mourmelon est coupée ; il faut passer par Épernay, en reprenant à trois heures et demie l'unique train quotidien qui m'a amené hier de Frouard. Encore ne sait-on pas si à Épernay il se trouvera un départ pour Reims dans la

soirée. Ces difficultés incessantes du voyage rendent mes cantines plus embarrassantes que jamais; mais M. R*** met le comble à ses bontés en consentant à me les garder en dépôt jusqu'à ce que des temps plus heureux permettent qu'il me les renvoye à Paris. J'achète une valise avec laquelle j'ai tout de suite un air plus honnête, malgré ma figure d'évadé de prison, qu'avec des sacoches de toile en manière de besace sur l'épaule.

Mais nouvel embarras ! Le laisser-passer de Frouard n'était valable que jusqu'à Châlons; et ici comme là bas, l'autorité prussienne interdit à ses agents la délivrance de billets de place sans un mot de la commandature. Comme je cherche à me faufiler sur la voie pour monter, si je puis, dans le train en contrebande, l'excellent M. R*** trouve encore moyen de m'éviter le danger d'arrestation que l'emploi de ce procédé va me faire courir.

Un cafetier, voisin de la gare, héberge un grand nombre des employés civils ou militaires qui l'occupent; grâce à l'espèce de camaraderie qui s'est établie entre eux et lui, il jouit du privilége de pouvoir prendre un billet sans laisser-passer; sur la prière de mon hôte, il m'en procure un pour Épernay.

Le train arrive, aussi délabré que celui d'hier, aussi plein d'uniformes prussiens. Mais voici par bonheur un coupé de première classe où se trouvent seuls deux ecclésiastiques allemands, dont l'un est un prélat : ceux-là n'oseront pas me saluer du : « Fürt, fürt » répété par les officiers des autres compartiments chaque fois qu'un français se présente à la por-

tière. J'ouvre bravement, et je m'installe à côté d'eux, sans demander la permission. Un salut muet est échangé.

Pas un mot de ma part durant le trajet : mes deux voisins mâchent de l'allemand, auquel je n'entends rien.

. . . .

A Épernay, nouvelles transes. Il y a de suite un départ pour Reims, et l'on est en train de délivrer les billets. Plusieurs français font queue au guichet ; la plupart présentent des laisser-passer. Cependant, en les suivant d'un œil inquiet, j'en vois un auquel cette pièce n'est pas réclamée. Je me risque à mon tour ; on ne me demande rien. Il paraît qu'à proportion de l'éloignement de Metz, les Prussiens sont plus tolérants pour les voyageurs.

Cette fois il y a mélange à peu près égal des deux nationalités dans les wagons. Comme le prix du transport est un, chacun monte comme il veut, ou comme il peut, en premières, en secondes, en troisièmes ou dans les voitures à bagages. Je m'installe dans un compartiment avec deux Français et deux Prussiens, sans que ces derniers aient essayé du : « fürt, fürt » pour m'envoyer ailleurs.

. . . .

Le train marche avec une affreuse lenteur. Il s'arrête même une fois ou deux pour permettre à ceux qui le conduisent de parlementer avec des employés allemands rencontrés sur la voie. On craint, paraît-il, les tentatives de déraillement déjà plusieurs fois renouvelées par les gens du pays.

L'entrée du tunnel de Rilly-la-Montagne a été démolie par la mine : l'ennemi a déblayé la voie et consolidé la maçonnerie restée debout à l'aide de nombreuses poutres dressées en contrefort. L'aspect de cet orifice de souterrain est peu rassurant; on ne s'y engage pas sans quelque inquiétude.

Pourtant nous arrivons à Reims sans encombre. Bien que la ville soit comme Châlons, pavée de Prussiens, je trouve, sans trop de difficultés, une chambre à l'hôtel.

Vendredi, 4 novembre 1870.

On se rend à Amiens par Laon; mais le chemin de fer qui relie cette dernière ville avec Reims, ne marche plus. Une voiture le remplace; elle part à dix heures du matin. Là plus besoin de billet de la commandature : le conducteur a un laisser-passer prussien valable pour un certain nombre de voyageurs; il mène avec cela qui bon lui semble.

Le voyage est long; on s'arrête pour le repas dans une auberge de village, comme on faisait avec les diligences d'il y a trente ans. Je commence à reprendre l'habitude de manger comme tout le monde, et les ravissements causés par le veau froid ou la volaille ne sont plus aussi sérieux; mais une autre émotion me rappelle encore bien vivement les souffrances du blocus.

A l'entrée de la cour de l'auberge, dans un coin, il

y a de la paille fraîche abandonnée par terre, la valeur d'un demi-quart de botte. Bon Dieu! comment y a-t-il des gens pour laisser perdre cela! Mon premier mouvement est d'aller la ramasser, jusqu'au dernier brin, pour régaler ma pauvre Cocotte.

. . . .

A Laon, hospitalité semblable à celle de Châlons. Cette fois, c'est mon voisin de coupé et de table d'hôte, qui réclame, comme une joie et un honneur, la permission de me donner une chambre déjà vingt fois réquisitionnée pour des officiers prussiens. Si je l'avais laissé faire, il eût payé tantôt jusqu'à mon déjeuner à l'auberge. Comme c'est bon, cette *fraternité du patriotisme*!...

Samedi, 5 novembre 1870.

A six heures et demie du matin, départ de Laon par une autre diligence. A partir de là plus de Prussiens. Quel soulagement!

Arrivée à Ham à deux heures de l'après-midi. Là je retrouve un chemin de fer encore français qui m'emporte à toute vapeur sur Amiens.

A six heures je sonne à la maison paternelle. Ma mère, qui va demander pour la centième fois à la préfecture des nouvelles de Metz, me croise sur la porte. Je suis tellement défait, que tout d'abord elle ne m'a pas reconnu.

Depuis la lettre mise à la poste une demi-heure avant le commencement de la bataille de Gravelotte, elle ne m'a su vivant que par un de ces petits billets lancés pendant le blocus avec des ballons libres. Les deux lignes qu'il portait sont en date du 20 septembre.

ÉPILOGUE

DE CETTE PREMIÈRE PARTIE

J'arrête ici le cours de ces premiers mémoires. A partir du 6 novembre 1870, durant trois semaines environ, je n'aurais guère à donner au lecteur que le bulletin d'une santé trop ébranlée pour se rétablir en peu de jours, même à l'aide de ses soins empressés et délicats qu'une mère seule sait prodiguer à son enfant.

Je ne quitterai pas pourtant ceux dont la bienveillance a soutenu jusqu'ici le cours d'une narration trop esclave de la vérité pour demeurer toujours d'un égal intérêt, sans leur apprendre ce que sont devenus plusieurs de ceux qu'ils ont connus en en parcourant les pages.

Le général Metman commande une nouvelle division à Saint-Etienne (Loire).

J'ai retrouvé le colonel d'Orléans dans le quartier de Vaugirard, avec la division Lacretelle, dont il était

chef d'état-major, dans la journée du lundi, 21 mai 1871 ; je le revois quelquefois, il m'a gardé de l'affection que je lui rends avec usure.

MM. de Champflour et de Labalut se sont échappés de Metz, déguisés en domestiques, et conduisant en main leurs chevaux. Tous deux ont servi depuis à l'armée de la Loire.

M. Lahaussois, notre sous-intendant, est parti de même avec son personnel sous les vêtements des paysans qui avaient fait le service de convoyeurs auxiliaires, et avec leurs charrettes. Un capitaine du 71e, qui l'accompagnait, fut fait d'emblée colonel par le général Crémer.

Le brave et pieux de P**, l'ami de B**, tué à Borny, le même que le lecteur a vu préparer sa conscience au moment de la capitulation pour se jeter sur les Prussiens, a trouvé devant la barricade du collége Chaptal en mai 1871, la mort à laquelle il avait constamment échappé là-bas.

M. de Canisy, l'officier d'ordonnance du général Metman, parti de Metz sous un faux nom avec un laisser-passer prussien qu'il obtint je ne sais comment, est venu se faire emporter un bras par un obus à Villers-Bretonneux. Il venait d'être fait capitaine.

J'ai retrouvé sur le même champ de bataille un jeune lieutenant de mon brave 7e chasseurs, la jambe traversée par une balle ; il est resté, sous mes yeux, aux mains des Prussiens, avec cent autres, comme je pourrai le raconter plus tard.

M. de Férussac, dont la santé était déjà ruinée à Vallières, est mort subitement à Versailles quelque

temps avant la Commune : il venait d'être nommé général.

Le colonel Protche commande en second l'école d'application à Fontainebleau.

Je me suis acquitté près de Madame la comtesse R** de la lugubre commission du lieutenant Trappier agonisant sur le champ de bataille de Servigny.

De mes cinq à six mille amis de Vallières, seuls restes, à la fin du blocus, d'une division qui comptait onze mille hommes trois mois auparavant, j'ai la joie de rencontrer quelqu'un de temps à autre.

Dans les premiers jours de mai 1871, un soir, sous les arches du viaduc du Val-Fleury, un bataillon était massé. L'obscurité était profonde, et je causais à quelques pas avec l'aide de camp du général Berthe; deux officiers se détachèrent pour s'approcher de nous. Ils avaient reconnu la voix de leur aumônier de l'armée de Metz; leur étreinte, que j'aurais trouvée bonne partout, me sembla meilleure encore au milieu de fatigues et de dangers nouveaux rappelant ceux de là-bas, mais aggravés de l'horreur qui s'attache à la guerre civile.

Je n'ai jamais eu de nouvelles de mon brave Neury. S'il vit encore, puisse-t-il savoir que je n'oublie ni ses bons sentiments ni les soins qu'il m'a donnés, alors que lui-même se trouvait si malade.

Il est impossible d'énumérer tous les autres; je n'ai jamais su le nom de la plupart, les visages même ne m'étaient pas tous assez familiers pour être demeurés gravés dans ma mémoire.

Mais chaque fois, que dans la rue je rencontre un

soldat, je regarde à son képi. Quand par hasard je reconnais l'un des numéros de là-bas, je me sens tout ému, et mon premier mouvement est d'aller à l'homme qui le porte. Mais une nouvelle douleur me retient : ces régiments sont refondus, et leur effectif doit garder maintenant un bien petit nombre des hommes qui le composaient à l'armée de Metz.

Que dirai-je encore ?

Si le lecteur, s'associant à ma faiblesse, a poussé la bonté jusqu'à partager mon affection pour Cocotte, je lui raconterai le peu que j'ai su d'elle, depuis son départ de Vallières.

L'abbé Sobaux, se trouvant à *Metz quelques jours* après la capitulation, fut abordé par un grand garçon vêtu d'une blouse, qui portait sur l'épaule un filet de pêcheur. C'était mon dragon qui l'avait reconnu pour avoir tenu son cheval quand il venait me voir à Vallières. Il lui confia qu'ainsi déguisé, il allait partir pour Varennes. Sans doute il aura emmené Cocotte avec lui.

Je ne sais rien de plus. Mais il m'est resté de la guerre un goût prononcé pour les chevaux. Souvent en les regardant, je pense à Cocotte ; et, quand j'ai sous les yeux quelque grande jument, à robe marron foncée, pleine d'ardeur et de souplesse, je me dis : « si c'était elle ! » Mais la pauvre bête est peut-être morte ou bien mal nourrie, mal soignée, elle traîne au marché quelque charrette de paysan ! Son sang, son caractère, ses services lui méritaient pourtant un plus noble destin !

Il est temps d'en finir.

Si l'accueil fait à ces premières pages démontre qu'elles ne sont pas inutiles, je reprendrai la plume pour dépeindre une partie du nord de la France sous le gouvernement de la défense nationale, la bataille de Villers-Bretonneux, la campagne des francs-tireurs des Ardennes, les bombardements de Mézières et de Rocroy. Après avoir ramené le lecteur à Paris, au moment de la capitulation, nous ferons une nouvelle pause, mais seulement pour raconter encore, si sa bonne volonté se soutient, les premiers jours de la Commune, mon évasion de Paris à la fin d'avril 1871, tout ce que j'ai vu depuis sous le feu des forts d'Issy et de Vanves, ou des remparts de la ville, les scènes auxquelles je me suis trouvé mêlé dans les rues lors de la rentrée de l'armée de Versailles, jusqu'au rétablissement de l'ordre.

Dans ces pages nouvelles, il pourra se retrouver, comme dans la vie dont elles doivent être une photographie véritable, quelques scènes plus ou moins comiques. Mais le plus souvent, hélas! elles seront encore de celles que, durant la rédaction, l'auteur est obligé d'interrompre, parce que son œil s'humecte et qu'il n'y voit plus clair.

APPENDICE

Les lignes qui précèdent devaient être les dernières de ce volume.

En le publiant je n'avais qu'un but, attirer l'attention publique sur l'aumônerie militaire, convaincre mes lecteurs des services qu'elle peut rendre, par dessus tout faire comprendre qu'en en décrétant l'organisation définitive, on n'aura presque rien fait si on ne s'attache pas à composer exclusivement son personnel *d'hommes qui n'aient pas peur du feu.*

Pourtant, après avoir mis par mes récits une partie de ma propre expérience au service de tous, je me proposais d'abord de laisser à l'opinion le soin de conclure.

Les circonstances me forcent à modifier mon plan de campagne.

Une portion du *Journal d'un aumônier militaire,* celle qui comprend les batailles de Borny, de Gravelotte, de Saint-Privat et de Servigny, ayant paru le mois dernier en feuilleton dans l'*Univers*, la pensée de l'au-

teur fut devinée, et des colères violentes s'allumèrent contre lui.

Sans revenir ici sur une polémique au sujet de laquelle mes lecteurs peuvent consulter, si la chose les intéresse, les numéros de l'*Univers* des 1er, 2, 6 et 9 mai, je me vois contraint d'exposer très-nettement ma manière de voir, afin que chacun, dans l'Etat, dans l'armée, dans le clergé ou dans le public, ne la repousse ou ne l'accepte qu'en connaissance de cause.

Je n'ai jamais ni dit ni donné à entendre, comme on l'a prétendu, que chacun dans l'aumônerie militaire dût relever de sa fantaisie seule. Deux choses, au contraire, doivent y régler notre conduite :

1° Les défenses ou observations émanant des généraux, intendants, ou autres officiers d'un grade élevé.

2° Les instructions de nos supérieurs ecclésiastiques.

Or, après trois campagnes, celle de Metz, celle du Nord et celle de Versailles, je me crois suffisamment autorisé à affirmer que jamais les premières ne constitueront une entrave au ministère de l'aumônier doué d'un courage et d'un dévouement véritables.

Quant aux dernières, elles ne m'ont ni soutenu, ni entravé durant mon séjour à l'armée, attendu que jamais je n'en ai reçu aucune. Mais j'estime que le jour où un aumônier en chef et des aumôniers du quartier général, *résolus à payer les premiers de leur personne*, s'occuperont de surveiller et de diriger la conduite des aumôniers divisionnaires, il en résultera le plus grand bien.

Je demande pour ma part avec instance que cette hiérarchie soit constituée.

Mais en même temps je demande qu'il soit bien entendu que le service des ambulances ou des hôpitaux, quelle que soit son importance, ne doit pas à lui seul absorber entièrement l'aumônier militaire. Je demande que, surtout dans une campagne semblable à la dernière, où parfois une si minime portion de nos blessés se trouve relevée et transportée à temps, l'armée ait des prêtres qui ne reculent pas devant le danger pour rechercher, jusque sous le feu de l'ennemi, sur la terre qu'ils rougissent de leur sang, les officiers et les soldats dont le champ de bataille va devenir le lit funèbre. Je demande que ces prêtres ne se lassent de risquer leur vie ou leur liberté qu'aux heures où il n'y a plus ni un mourant à consoler, ni un blessé à arracher aux mains de l'ennemi et à faire rapporter dans nos lignes (1).

(1) Il ne s'agit pas d'abandonner les ambulances pour courir le champ de bataille. Mais il s'agit, toutes les fois que le service des ambulances est assuré sans nous, d'être au feu avec nos troupes. Il s'agit, quand le soir on cesse de rapporter des blessés, et que nous avons le choix entre souper et nous coucher tranquillement, ou bien entreprendre une tournée de nuit à la recherche des malheureux abandonnés sur le champ de bataille, de choisir la tournée, malgré l'inconvénient de faire parfois tirer sur nous dans les ténèbres.

Si l'on pouvait donner à chaque division deux aumôniers, un premier et un second, l'un suffirait toujours pour garder l'ambulance, l'autre serait au feu. Dans le cas où les deux brigades seraient mobilisées, et momentanément séparées, comme il arrive parfois, au lieu de rester au camp avec les bagages, qu

Je demande qu'on ne revoie plus des divisions, après trois mois de campagne, après quatre ou cinq grandes batailles, après des combats incessants, ignorer qu'elles ont un aumônier et se plaindre de n'en avoir pas. Je demande que ceux qui versent leur sang pour la patrie, quand ils désirent un prêtre, quand ils le réclament avec des larmes, ne meurent plus sans l'avoir eu (2).

A ceux qui ne se sentent pas les nerfs assez solides pour entrer dans le personnel d'une aumônerie sérieuse, je dirai :

« Vous pouvez avoir de grandes vertus et des talents remarquables ; seulement il vous *faut les employer* ailleurs.

« Laissez des volontaires prendre une place qui ne vous convient pas.

« Laissez les conquérir dans le cœur de l'armée une estime et des sympathies dont vous bénéficierez avec eux.

« Laissez-les prouver que dans une nation dont tous

n'ont pas besoin de prêtre, chacun de ces messieurs en accompagnerait une.

(2) L'auteur n'avance rien à la légère. Il citera, si on l'y contraint, les divisions, les personnes, les lieux, les jours, les heures. Les blessés désirant un prêtre et mourant sans l'avoir eu doivent se compter par centaines sur le champ de bataille dans les combats sous les murs de Metz, à partir du moment où la plupart des aumôniers divisionnaires eurent consenti sans réclamation à être séparés de leurs troupes. (V. p. 190 et suivantes). Il s'en est trouvé jusque dans les ambulances. (Voyez p. 236.)

les enfants doivent se préparer à porter les armes, si le clergé demande que l'on continue à l'exempter du service militaire, c'est de verser le sang d'autrui, et non d'offrir le sien, qu'il veut se dispenser. (1) »

Quant aux volontaires, on les aura le jour qu'on les voudra.

Qu'un prêtre, intelligent, énergique, plein d'amour pour la France, devienne aumônier en chef de l'armée, qu'il soit chargé d'organiser un personnel, où

(1) Je ne pourrais sans donner à cet appendice les proportions d'un traité complet, aborder ici la question de l'aumônerie militaire en temps de paix. Pourtant il est une réflexion que je crois utile de soumettre à qui ceux voudront bien s'occuper de ce grave sujet.

Réunir des soldats, leur faire chanter des cantiques, leur distribuer des livres, des médailles et des scapulaires, les exhorter à l'accomplissement de leurs devoirs de religion, etc, etc., sont choses d'une grandeur incontestable, mais d'une grandeur que comprennent seuls les vrais catholiques et qui provoque peu l'enthousiasme.

Suivre sur le champ de bataille les défenseurs de la patrie, s'exposer à la mort avec eux, ce n'est peut-être pas chose plus grande, mais c'est assurément chose dont la grandeur sera mieux comprise de la France et de son armée, c'est chose qui commandera plus sûrement le respect et les sympathies pour le corps des aumôniers militaires.

Le jour où il sera bien établi que nul ne compte dans leurs rangs sans être *un brave* en même temps qu'un prêtre pieux, j'ai assez connu l'armée pour répondre que, depuis le ministre de la guerre jusqu'au dernier soldat, chacun aura le désir de leur être agréable, et qu'on verra s'aplanir bien des difficultés qui jusqu'à ce jour ont fait obstacle, soit à l'organisation, soit au fonctionnement de l'aumônerie militaire.

nul n'entrera qu'à la condition d'être prêt à se faire tuer côte à côte avec nos soldats.

Le jour où, dans un appel rendu public, ce prêtre fera savoir à ses confrères quel nombre il lui faut d'hommes de bonne volonté, s'il en demande cent, il pourra choisir entre mille.

Vous donnerez vos noms, vous aumôniers des mobiles de la Bretagne, de l'Ardèche, ou des Basses-Pyrénées, dont tout Paris a connu la bravoure; vous les donnerez vous tous, chers et vénérés confrères, dont le courage et le dévouement pour n'avoir eu guère de retentissement en dehors de vos troupes, n'en a pas moins laissé parmi elles des *impressions si profondes et si salutaires*; vous, curés de campagne, dont la foi et le patriotisme déploraient durant la guerre que leurs offres de service eussent été repoussées.

Pour moi, qui ne me suis cru le droit de parler qu'après avoir agi, j'espère agir encore après avoir parlé. Souffrez que dès aujourd'hui je m'inscrive avec vous.

Heureux ceux d'entre nous qui seront choisis par les hommes pour porter sur les champs de bataille de l'avenir l'honneur du clergé français! Heureux ceux que leur foyer ne reverra pas sans de nobles cicatrices! Heureux entre tous ceux qu'élira Dieu pour une mort dont toute la gloire sera pour l'Eglise et pour la France!

Paris, le 11 mai 1872.

A. DE MEISSAS.



NOTE

RELATIVE AUX PAGES 156 ET SUIVANTES

L'Univers du mardi, 14 mai 1872, contenait la lettre suivante :

Doncourt-lès-Conflans (Meurthe et Moselle), le 8 mai.

Monsieur le rédacteur en chef,

Abonné à l'*Univers* semi-quotidien, je n'avais pu jusqu'ici avoir connaissance du feuilleton paru dans l'édition quotidienne, mais voici qu'un de mes amis me communique les numéros portant les dates des 13, 14 et 16 avril. Or, il a dû certainement vous échapper que ces récits, tout pleins des faits et gestes de M. de Meissas, sont diffamatoires pour plusieurs ecclésiastiques, et entre autres pour M. le curé de Doncourt ; autrement l'*Univers* ne les eût point accueillis dans ses colonnes. Puisqu'ils sont l'œuvre d'un prêtre, et non d'un simple reporter, je dois à mon honneur de m'en occuper, pour relever la fausseté des faits, la légèreté des allégations, et surtout certaines insinuations qui me concernent.

Quiconque a lu M. de Meissas, et ne connaît les personnes et les choses que par ses amplifications, doit demeurer convaincu que M. le curé de Doncourt avait fui de sa paroisse ; la date de l'égire n'est point précisée ; mais puisqu'il n'était

pas là le 17 au matin (au matin, car tout l'insinue), lendemain de la sanglante bataille, le 16, il a dû avoir prudemment levé le pied au bruit du canon. Telle est la conclusion intelligente du récit de fantaisie que j'ai sous les yeux. En effet, au moment précis où arrive l'aumônier, de l'église « un cercueil sortait précédé d'un prêtre. » Ce prêtre n'est point dit être le curé. Après l'enterrement : « Je rejoignis le prêtre qui avait présidé la cérémonie pour lui demander si je pouvais disposer d'un autel. » Ce prêtre n'est point encore le curé, car s'il est immédiatement question du presbytère, on n'y voit point le maître.

Du reste, plus loin, comme pour rendre plus claires encore ces allusions si transparentes, M. de Meissas, dépeignant ses perplexités, s'écrie : « M. le curé nous aurait trouvé cela tout de suite. » Qu'en sait-il ? « Mais s'il faut que je demeure, c'est précisément parce qu'il est absent. » Enfin, vers deux heures, « je fus tout heureux d'apercevoir, *arrivant par la* grande route, M. le curé de Doncourt. Il était allé voir sa mère logée dans le voisinage pour la rassurer. Désormais il ne devait plus quitter la paroisse. »

De tout cet ensemble artistement arrangé, il résulte que ce pauvre curé de village fait triste figure en présence de M. le chapelain de Sainte-Geneviève de Paris.

Or, j'estime que M. de Meissas devra dans son livre effacer, abréger, transformer bon nombre d'assertions, descriptions et jugements ; mais en attendant, il me faut poser les affirmations suivantes :

M. le curé de Doncourt est resté à son poste le 16 août, jour de la bataille. Il a passé une partie de la nuit au milieu des blessés, l'autre à son presbytère. Le lendemain, vers neuf heures du matin, il faisait l'enterrement d'un brave soldat, en présence du général de Ladmirault, commandant le 4e corps. Ce prêtre précédant le cercueil était le curé de la paroisse, et M. de Meissas le savait, le connaissant pour lui avoir parlé une heure auparavant, et longuement expliqué comment depuis trois jours il avait perdu son corps d'armée sans l'avoir encore retrouvé. Pendant l'absoute à l'église, M. de Meissas achevait sa messe ; il ne l'a donc pas dite une heure après l'enterrement. Quand M. le curé rentra à son presbytère, il

trouva M. l'aumônier déjeunant, lui annonça qu'il allait se rendre dans cette localité voisine (à 2 kilomètres) où logeait sa mère, non pas uniquement pour la rassurer, mais dans le bu principal de pouvoir dire sa messe, car le vacarme dans ce moment était tel qu'il y avait impossibilité de célébrer dans son église: Plusieurs aumôniers du 4e corps, plus M. de Meissas, aumônier perdu du 3e, auxquels incombait le soin spirituel des blessés, étaient présents ; M. le curé pouvait donc sans déserter faire une absence de denx ou trois heures; et de fait, comme le récit l'avoue, vers deux heures de l'après-midi, il était de retour, amenant comme renfort pour quelques heures un confrère sachant la langue allemande.

Quant à l'inhumation des généraux Legrand et Brayer, M. l'aumônier s'est beaucoup trop pressé. Je devais, en effet, présider cette cérémonie funèbre, et si M. de Meissas l'a commencée, il ne l'a point achevée. Il fallait auparavant trouver des cercueils, et on les fit non d'ébène ou d'acajou, comme le récit semble le regretter, mais en bonnes et belles planches de sapin parfaitement assemblées. Et soit dit en passant, ce n'est point le maire qui a veillé à ce que les généraux eussent des cercueils, mais le curé, et c'est au curé, chez l'ouvrier menuisier, que l'intendant a remis l'argent pour les payer. Il fallait surtout creuser les fosses assez profondes, cela demandait du temps. Aussi, à mon retour, grande fut ma surprise de trouver les cercueils au cimetière, car les fosses étaient à peine commencées. Ce ne fut que deux heures après qu'on vint me chercher parmi les ambulances pour descendre en terre les bières précipitamment amenées là trois ou quatre heures d'avance.

J'aurais pu signaler la valeur des détails dramatico-poétiques dont M. le chapelain sait émailler ses narrations. (Exemple : « L'écho des prières se perdant dans la profondeur *des nefs.* » Mon église n'a qu'*une nef*, ni haute ni profonde.) Mais la tâche serait devenue longue ; je m'en tiens donc pour le moment, à cette rectification, que j'ai serrée autant que possible.

Je vous demande, monsieur le rédacteur, de vouloir bien insérer cette lettre dans un de vos plus prochains numéros.

Pour être quelque peu tardive, elle n'en est devenue que plus nécessaire et plus pressée.

Je suis avec respect, monsieur le rédacteur en chef, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

PELTE,
Curé de Doncourt.

RÉPONSE

Mes récits ne sont ni *fantaisistes*, ni *dramatico-poëtiques;* ils sont *vrais.* Je ne vois rien, jusqu'à présent du moins, à *effacer* ni à *abréger* dans mon *livre.* Mais il est des passages que la réclamation de M. le curé de Doncourt m'oblige à *transformer.*

Page 157, ligne 14, après les mots *autel à l'église,* le lecteur est prié d'ajouter : *Ce prêtre était M. le curé de Doncourt.*

A la fin du paragraphe suivant, ajoutez également, *s. v. p.,* pour faire suite aux mots *les Prussiens arrivaient pour l'occuper :*

A cette nouvelle, M. le curé qui jusqu'à ce moment m'avait paru faire bonne contenance, entra dans un état d'agitation extraordinaire. Après deux ou trois tours en long et en large dans la salle où nous étions, il déclara soudain la nécessité d'aller rassurer sa mère, logée à deux kilomètres de sa paroisse, contre les terreurs d'un pareil moment; et, sans s'inquiéter des quatre cents blessés abandonnés dans son village, sans demander si quelqu'un des aumôniers encore présents à Doncourt resterait avec eux, il partit precipitamment.

Page 162, ligne 6, après les mots et *l'extrême-onction*, ajoutez :

Cependant l'absence prolongée de M. le curé commençait à m'inquiéter. Plusieurs personnes, à qui j'en parlai, croyaient comme moi que, trop vivement impressionné par les circonstances, il avait momentanément perdu la tête. Je rentrai donc chez mademoiselle Thiébaud, et lui demandant du papier, une plume et de l'encre, j'écrivis sous ses yeux une petite lettre dans laquelle je faisais savoir à M. le curé que son absence m'obligeant seule à rester à Doncourt, et m'empêchant de rejoindre mes troupes, je le priais de revenir à son poste sans plus tarder. Mademoiselle Thiébaud eut ensuite la bonté de faire venir un homme du village à qui nous remîmes la lettre et qui sortit immédiatement de chez elle pour la porter à son adresse.

Même page, les lignes 7 et 8 doivent être ainsi modifiées :

Je venais de reprendre ma tournée, lorsque M. le maire de Doncourt vint l'interrompre :

Même page, l. 26, au lieu de : *des nefs*, lisez : *de la nef.*

Page 163, l. 23, au lieu de *M. le curé était allé voir, etc.*, lisez :

M. le curé avait probablement reçu ma lettre, mais il ne m'en dit rien. Je ne voulus pas lui en parler non plus ; et, satisfait de son retour, je ne vis en lui qu'un bon prêtre, victime momentanée d'un de ces actes de faiblesse auxquels les hommes les plus vertueux ne réussissent pas toujours à se soustraire.

Je l'informai de ce que j'avais fait durant son absence. Il me remercia particulièrement d'avoir bien voulu le sup-

pléer pour l'inhumation des deux généraux, m'assura que désormais il ne quitterait plus sa paroisse, et m'apprit que son compagnon, etc.

Le reste comme à la page 163, l. 27.

Je suis désolé que M. le curé de Doncourt, cédant à des suggestions dont il n'a certainement compris ni le sens ni la portée, m'ait contraint à lui faire de la peine.

J'avais été son hôte ; je voulais croire que l'acte de faiblesse dont il m'avait rendu témoin, était une exception dans sa vie ; enfin les grands intérêts que ma plume défend, ne me paraissaient pas engagés à son sujet. Voilà pourquoi, contraint de signaler son absence pour rendre compte de mon propre séjour dans sa paroisse dans la journée du 17 août 1870, j'avais voulu laisser dans l'ombre ce qu'il appelle son *hégire*.

En attaquant la véracité de mes récits, il m'a mis en demeure de prouver à mes lecteurs que si, pour sauver l'honneur de quelques-uns, je ne dis pas toujours toute la vérité, en revanche TOUT CE QUE JE DIS EST ABSOLUMENT VRAI.

A. DE MEISSAS.

Paris, 16 mai 1872.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE SAINTE, comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, d'après les documents fournis par la Bible, les historiens de l'antiquité et les découvertes les plus récentes de l'archéologie.

Cet ouvrage, formant un beau volume grand in-8, illustré par GÉRARD SÉGUIN, se trouve à la librairie HETZEL, rue Jacob, 18, et chez les principaux libraires de Paris et des départements. — Prix : broché, 8 fr. ; cart. doré, 10 fr. ; relié en demi-chagrin, doré sur tranche, 12 fr.

L'ÉGLISE PATRONALE SAINTE-GENEVIÈVE (*Panthéon*). — Guide du visiteur. Au profit des Œuvres de charité établies à Sainte-Geneviève. 30 cent.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.





